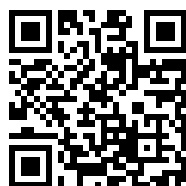

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Lemaire-Canlliez
Tourcoing



REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

CONNAISSANCE DU CŒUR DE N. S. JÉSUS-CHRIST percé de la lance, ouvrage du R. P. BONUCCI de la Compagnie de Jésus, traduit du latin par M^{re} Luquet. Un volume in-12 de xxxvi-432 pages. Prix : 3 fr. 75.

Le mois de juin, consacré au Sacré Cœur, appelle l'attention de tous les esprits chrétiens sur cette touchante dévotion qui prend de nos jours une extension de plus en plus grande. Il semble que dans ces temps d'inquiétude, d'agitation, de division, de trouble, on sente le besoin de s'approcher davantage du Cœur de Jésus où habitent l'union, la paix, le calme et le repos. Il semble qu'au milieu de cette corruption universelle dont les peuples ont peine à se préserver et dont les manifestations de plus en plus hideuses effraient les plus impassibles, il semble, dis-je, que l'on prenne partout la nécessité de réagir avec effort. On sent qu'il faut établir un courant en sens contraire qui, au lieu d'entraîner l'homme aux abîmes de la dégradation, le fasse remonter, à la remorque de la grâce, vers les hauteurs célestes où l'on puise, avec la vie surnaturelle, la grandeur de l'élévation de sentiments et la noblesse de caractère qui font les grandes âmes supérieures, *sursum corda*. Il semble que la prophétie de Jésus-Christ élevée sur la croix se réalise, et que son cœur divin est un aimant puissant qui attire à lui tous les cœurs, *omnia traham ad meipsum*. Il semble que les nations fatiguées d'errer sans guide à la merci de l'erreur et du mensonge, commencent à se déprendre de ces fameux principes qui substituent la liberté de l'homme à l'autorité de Dieu et qui n'ont servi que pour toute moisson que la servitude sous le nom de liberté et la pire dépendance sous les apparences trompeuses d'une fausse égalité. A l'école de l'être le jouet d'une illusion toujours décevante et toujours ruineuse, l'homme apprend à l'école de la misère et de la faim à changer de langage. Il a produit dans toute la France un élan de confiance et de générosité qui a vu monter sur la butte Montmartre les dons et les offrandes de millions de Français. Là s'élève, à la vue de la capitale, l'édifice national voué au Cœur de Jésus. C'est un monument d'expiation, mais aussi un monument d'espérance. Car Dieu ne peut pas être sourd aux prières de ses enfants.

enfants, surtout quand ce sont les meilleurs qui le prient ; et dans cette imposante basilique, depuis la hauteur déjà considérable où elle s'élève jusqu'à ses profondeurs immenses, chaque pierre non seulement est une voix qui prie mais tout un chœur de voix qui s'élèvent nuit et jour vers le ciel pour crier miséricorde et pardon, *lapides clamabunt*.

Si la réunion de toutes ces pierres forme un harmonieux ensemble qui impose l'admiration, ne faut-il pas croire que toutes ces voix, réunies à la voix de Jésus-Christ, qui plait à son Père, sont un admirable concert qui pénétrera les nues, et forcera à l'indulgence un Dieu qui se plait à pardonner ? Telle est la confiance de tous les cœurs généreux qui aiment à lever les yeux au ciel pour y lire la puissance de Dieu et sa bonté pour la France, plutôt que de les tenir constamment attachés sur les crimes d'un peuple depuis longtemps égaré et qui a peine à retrouver sa voie.

Telle a été la pensée exprimée dernièrement par le cardinal-archevêque de Paris dans une circonstance solennelle : « Les chrétiens, a-t-il dit, ont en effet la conviction que cet hommage national offert au divin Cœur de Jésus sera le salut de la France. »

Parmi les ouvrages qui tendent à développer une dévotion aussi actuelle, il n'en est peut-être pas de plus utile que la *Connaissance du Cœur de Jésus*, par le P. Bonucci, de la Compagnie de Jésus. Ce religieux, au lieu de chercher dans son propre fonds des réflexions édifiantes et des sentiments pieux, a interrogé la tradition et a demandé aux saints Pères et aux grands docteurs de l'Église quelles étaient leurs pensées intimes sur le Sacré Cœur de Jésus. Saint Léon, saint Grégoire, saint Augustin, saint Jean-Chrysostôme, saint Irénée, le vén. Bède, saint Bernard, saint Thomas-d'Aquin, saint Bonaventure, saint Bernardin de Sienne et beaucoup d'autres viennent déclarer d'une voix unanime que le Cœur de Jésus, percé d'une lance, est un trésor d'amour et de miséricorde, un refuge pour les pécheurs, un trône de grâces et de faveurs célestes, un gage de prédestination pour ceux qui le prient, une consolation pour ceux qui souffrent, un baume pour les cœurs meurtris, une lumière pour ceux qui sont dans les ténèbres, le pardon pour ceux qui ne le méritent pas et qui, comme le bon larron, ont besoin de voler le ciel, une arche de salut pour ceux qui périraient dans ce déluge d'iniquités, etc., etc. Il faut lire tous ces textes d'une piété aussi solide que touchante ; il faut les méditer avec attention pour se convaincre qu'il n'y a rien de nouveau dans l'Église et que cette dévotion a toujours existé dans le christianisme depuis les temps actuels jusqu'à saint Thomas, apôtre, qui naissait à la foi en plongeant sa main dans le Cœur de Jésus ressuscité.

Il y a dans le dogme catholique des vérités qui n'ont pas toujours brillé du même éclat : il a fallu les ténèbres de l'erreur et les contradictions de l'hérésie pour les mettre dans tout leur jour. De même, il a fallu le refroidissement de la charité, l'indifférence pour les choses de Dieu, l'apathie pour la vie surnaturelle; il a fallu le manque presque total d'énergie et d'ardeur dans le bien pour déterminer le Dieu qui aime les hommes et en particulier les Français à donner au monde et à la France ce Cœur sacré comme une source de vie et de feu divin.

ALPH. DE CALONNE

LA CHUTE DE L'ANCIEN RÉGIME (1787-1789), par AIMÉ CHÉREST ;

2 vol. in-8° de XLII-572 & 640 pages. Prix : 15 fr.

Le 27 décembre 1786, Louis XVI annonça, dans une séance du conseil des dépêches, qu'il avait résolu de convoquer une assemblée composée de personnes « de diverses conditions et des plus qualifiées de son État, afin de leur communiquer ses vues pour le soulagement de son peuple, l'ordre des finances et la réformation de plusieurs abus ».

Cette déclaration mémorable, selon M. Chérest, marque le commencement de la crise à laquelle succombe l'ancien régime. C'est cet intervalle compris entre décembre 1786 et novembre 1789 qui est l'objet de l'étude que nous examinons ; partant de la convocation des notables, M. Chérest déclare la Révolution consommée en novembre 1789 par la suppression des trois ordres de l'ancienne France.

Avant de soumettre à nos lecteurs le passage de cet ouvrage qui en caractérise l'esprit et la portée, nous avons le devoir de leur faire connaître ce que l'auteur entend par l'*Ancien régime*. Ce n'est pas le régime de la France du moyen âge, ni même des premiers siècles de l'histoire moderne. Pour lui et pour l'école historique révolutionnaire, dit-il, l'ancien régime est celui qui fonctionnait à l'époque comprise entre la mort de Louis XIV et la Révolution.

Cette distinction, que beaucoup de nos lecteurs verront surgir pour la première fois, étant bien établie, voici comment l'auteur termine sa préface :

« Quant à moi, je l'avoue, lorsque, il y a bien longtemps, j'ai commencé les recherches dont je publie aujourd'hui le résultat et la conclusion, je me sentais disposé à l'indulgence pour cet ancien régime, objet d'attaques si ardentes, de critiques si passionnées. Conservateur résolu, j'aurais été heureux d'établir, qu'au lieu de se lancer dans les terribles épreuves de la Révolution, par le seul progrès des idées, par la seule force des choses, légalement et pacifiquement, nos pères auraient pu fonder la France nou-

velle, sans amonceler autour de son berceau les débris de l'ancienne France. Plus j'ai pénétré profondément dans les détails de la réalité, et plus la conviction contraire s'est imposée à mon esprit. Maintenant, j'en suis arrivé à crier aux conservateurs de mon temps : Pour Dieu ! ne contestez ni la nécessité, ni la légitimité de la Révolution, qui nous a faits ce que nous sommes, et sans laquelle nous n'aurions jamais atteint, ni même entrevu le port.....

« Il importe que chacun d'entre nous répète, et répète franchement le mot de Mirabeau : Je suis conservateur de l'ordre de choses établi par la Révolution française ; je ne suis pas conservateur de l'ordre ancien qu'elle a justement détruit. »

Libre à M. Chérest de se sentir entièrement à l'abri dans ce port où nous a conduits la Révolution française ; pour nous, nous l'estimons un vrai cap des tempêtes : mais ce qu'il ne lui est pas loisible de faire, c'est de donner aux mots une signification exceptionnelle. Pour tous les adversaires de la Révolution, — comme pour tous ses panégyristes qui ont tant exploité à son profit les ténèbres du moyen âge, le despotisme de la féodalité et du clergé — pour tous, l'ancien régime a toujours été le régime de l'ancienne France, celui que nous accusons l'esprit philosophique du XVIII^e siècle d'avoir corrompu, celui que la royauté voulait réformer et approprier aux nouvelles conditions des sociétés modernes.

Appeler : ancien régime, le seul XVIII^e siècle, c'est se faire un terrain facile pour y fulminer à loisir contre les abus de l'ancien régime, mais c'est introduire une source de malentendus qui ne peuvent que nuire à l'autorité de l'ouvrage.

N'avons-nous pas déjà trop de malentendus sur cette question ? L'un des plus fréquents et qu'on néglige souvent de signaler, est celui dont bénéficie la Révolution quand on porte à son actif la prospérité et le bien-être *matériels* de la France contemporaine, résultats dont jouissent au même degré les nations qui n'ont pas eu leur 93 et chez lesquelles le principe d'autorité n'a point fait naufrage. Ces résultats, en effet, sont dus à la marche naturelle de l'humanité et ont acquis plus d'importance à notre époque à cause de grandes découvertes modernes.

Ces réserves bien établies, nous nous ferons un devoir de déclarer que le travail de M. Chérest nous a paru sérieusement étudié, et nous croyons qu'il sera lu avec profit par tous ceux qui s'intéressent à la question de la Révolution.

Nous parlions de malentendus ; il en est un que les recherches de l'auteur auront aidé à dissiper, et dont le congrès des sociétés savantes a fait

bonne justice dans la réunion de cette année. Un des grands bienfaits dont on faisait honneur à la Révolution était d'avoir permis au paysan de devenir propriétaire de sa terre, et, par la division des grandes propriétés, d'avoir intéressé la majeure partie du peuple français à la prospérité du sol et à la richesse de la nation.

C'était une erreur ; voici la vérité.

Le comité d'organisation des congrès des sociétés savantes ayant réclamé des monographies consacrées à des faits particuliers, tels que : l'historique de tel domaine urbain ou rural bien déterminé, celui de la formation de ce domaine, de son agrandissement, de ses charges, de ses revenus, les études lues cette année sur telle ou telle châtellerie, sur tel ou tel domaine mettent décidément hors de doute ce fait important, que la division de la propriété est très ancienne dans notre pays.

L'opinion contraire a été longtemps dominante : la soutenir serait aujourd'hui un paradoxe, et la combattre sera bientôt un lieu commun tout à fait inutile. Ce qui était rare et difficile dans l'ancien régime, ce n'était pas la possession d'une petite propriété, c'était la formation d'un grand domaine. On a cité, on a décrit tels ou tels domaines ruraux qui, pour être reportés de vingt ou trente hectares à deux ou trois cents, avaient demandé trois siècles, quatre siècles d'efforts persévérants et suivis, de petits achats multipliés de parcelles insignifiantes.

En réalité, quand la division de la propriété a-t-elle commencé ? Quand on a commencé l'émancipation des serfs. Le serf émancipé recevait, en même temps que la liberté, la propriété de sa chaumière et celle du terrain qui lui était nécessaire pour subsister, lui et sa famille. D'innombrables chartes sont là pour l'attester.

Les serfs qui étaient venus se grouper autour des seigneurs féodaux et leur demander asile et protection, ne savaient quelle était leur situation, quels étaient leurs droits et leurs devoirs. Les chartes dites d'affranchissement ne firent que constater les accords qui, un instant, durent intervenir de tous côtés pour régler la situation respective des seigneurs et des manants.

Les seigneurs ne faisaient pas, loin de là, une mauvaise affaire. Ils divisaient leurs propriétés et ils y renonçaient même en apparence, puisqu'ils constituaient chacun de leurs serfs propriétaire, cela est vrai. De leurs grands domaines, désormais morcelés, ils ne gardaient que quelques bâtiments où ils installaient leur justice, leurs agents, leurs gardes, leurs colombiers... Mais ils étaient toujours seigneurs ; ils conservaient à ce titre des droits considérables qui, loin de diminuer, tendirent toujours à

s'accroître et à s'alourdir jusqu'en 1789. C'est même là ce qui finit par irriter si violemment le paysan français ; il était propriétaire et on l'accablait de charges et de redevances ; il avait tout le fardeau de la propriété et on lui en enlevait un à un les bénéfices. Mais ceci est une autre question.

Revenons à la division de la propriété ; on en voit l'origine lointaine, mais authentique. Un grand domaine est sous l'ancien régime une chose très peu commune. Quelques familles nobles réussissent à en former. Plus souvent ceux qui les acquièrent et les agrandissent sont des bourgeois, des gens de métier, des artisans (sans oublier les abbayes). Pour un domaine seigneurial qui, après s'être lentement réformé, se maintient, il y en a dix qui se subdivisent à nouveau, au fur et à mesure que le seigneur dépense son argent à la Cour et vend les terres qui lui restaient pour pouvoir payer ses dettes.

• Au surplus, se demande M. Chérest (tome II, page 534, est-il bien nécessaire d'accumuler tant de preuves pour établir un fait qui concorde avec les données les plus certaines de notre histoire. La diffusion, la division et le morcellement de la propriété foncière dans les mains des paysans, se retrouve chez nous à toutes les époques et dans toutes les provinces. Sans remonter plus haut que le *xiv^e* siècle, à la veille de la guerre de Cent-Ans, nos campagnes offraient déjà le spectacle qui frappe Arthur Young comme une nouveauté surprenante. Si quelqu'un de ses ancêtres eut traversé le fameux vignoble de Chablis, en 1328, il y aurait rencontré les mêmes objets de surprise. Le sol est déjà couvert de vignes et l'on n'y compte que deux gros propriétaires : le chapitre de Saint-Martin de Tours, auquel appartient la seigneurie du lieu, et l'abbaye voisine de Pontigny, qui est parvenue à se créer là une réserve de 36 arpents, productifs d'excellent vin. En dehors de ces deux exceptions, les vignes se divisent entre tous les habitants. Il y en a 1,500 arpents, qui viennent d'être cadastrés à la suite d'une convention destinée à régler les droits du chapitre, comme gros décimateur. Désormais, au lieu de payer chaque année un muid de vin par arpent, chaque propriétaire en sera quitte pour verser cinq sous. Eh bien, devinerait-on jamais quel est le nombre des redevables, combien au juste comparaissent, comme parties contractantes, à ce pacte dont le texte est venu jusqu'à nous ? Ils sont quatre cent cinquante individus des deux sexes, quatre cent cinquante propriétaires de vignes, sur le territoire d'une seule paroisse ; on n'en trouverait peut-être pas autant aujourd'hui ! Allons à quelques lieues de là, à la fin du *xv^e* siècle, peu après la grande guerre, l'abbaye de Vezelay renouvelle son cartulaire, comme on disait alors, son terrier comme on dira plus tard. J'ai eu jadis l'occasion

d'étudier ce curieux document, et voici ce que j'en disais alors : « Près de 800 pages in-4°, du cartulaire de 1464, sont remplies par l'indication des parcelles imposables et par le relevé des impôts que chacune doit au trésor du seigneur. Nous sommes loin du temps où le comte de Nevers reprochait aux moines d'accaparer le sol et de ne laisser aux bourgeois que des épaves sans valeur. A la fin du ^{xv}^e siècle, l'abbaye ne possède, à titre de propriété privative, qu'une faible part du terrain cultivable. Le reste appartient aux habitants et se divise entre eux, riches ou pauvres, non sous forme de grands domaines, mais invariablement sous forme d'héritages d'une contenance médiocre et parfois infime. Dans cet émiettement de la richesse immobilière, le plus humble artisan a son lot, et nous rencontrons, sur les pages du cartulaire, le champ du cordonnier, du tisserand, du barbier, à côté de ceux des grandes familles bourgeoises, des familles quasi nobiliaires, comme les Barrent, les de Clugny, etc. La vigne, entre autres, fut-ce dans les climats réputés les meilleurs, compte presque autant de maîtres qu'il y a d'habitants. C'est par là qu'à défaut de la richesse commerciale, l'aisance ne tardera pas à se rétablir dans la contrée, et l'aisance la plus saine, la plus morale de toutes, celle qui est acquise lentement à force de travail et de patience.

« Durant le cours du ^{xvi}^e et du ^{xvii}^e siècle, ce double fait du morcellement de la propriété et de la détention du sol par les paysans, continue sans cesse de progresser. Quand arrive le ^{xviii}^e siècle, le paysan n'a même plus besoin d'acquérir ; à la rigueur, il pourrait se réduire à conserver ce qu'il a. Il n'était pas homme à se contenter de ce rôle passif. Aux époques de ses plus terribles misères, rien n'a pu l'empêcher de satisfaire ses habitudes d'économie, d'assouvir sa passion de l'épargne, et, malgré tous les obstacles que l'ancien régime mettait à son activité, il n'a jamais cessé d'accroître son patrimoine.....

« Il ne faudrait donc pas croire, qu'à la veille de 1789, les paysans français, nouvellement parvenus aux avantages de la propriété foncière, commencèrent à prendre le goût de la terre, et avec le goût de la terre, la haine des entraves qui gênaient sa libre possession. Seulement, grâce aux acquisitions qu'ils n'avaient jamais cessé de réaliser, ils étaient devenus encore plus propriétaires qu'ils ne l'avaient jamais été, et leur plus chère espérance était de le devenir chaque jour davantage. »

Voilà ce que constate et comment s'exprime un auteur qui ne veut pas qu'on mette en doute la légitimité et la nécessité de la Révolution ; voilà ce qu'affirment, avec lui, tous ceux qui ont étudié l'histoire dans les documents historiques ; ce que confirment les monographies lues cette année au

Congrès des sociétés savantes. C'est donc un point surabondamment prouvé et définitivement acquis : la terre était au paysan cinq cents ans avant la Révolution.

Encore une conquête à rayer de ses papiers ! Et dire que les orateurs de balcon, les candidats en quête de positions officielles les ont emportées d'assaut en soulevant les masses par ce refrain magique qui retentit encore à nos oreilles : « L'outil à l'ouvrier, la terre au paysan » !

E. D'AILLY.

TROIS RÉVOLUTIONNAIRES : TURGOT, NECKER ET BAILLY.

par NOURRISSON, membre de l'Institut. Un volume in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Dès l'abord, on voit que M. Nourrisson, et nous l'en félicitons, ne se dissimule pas l'influence désastreuse de ses trois héros ; tous les trois ont une part de responsabilité dans le cataclysme qui a ensanglanté la France à la fin du siècle dernier et dont nous subissons encore les conséquences. Du reste, son livre tenant bien les promesses du titre, ce qui n'arrive pas toujours, montre par le récit des faits, l'action de ces trois hommes, glorifiés tous les trois par les écrivains révolutionnaires.

Tout en condamnant ces trois « révolutionnaires », M. Nourrisson se montre beaucoup plus sévère pour Necker.

Certes, nous ne défendrons pas Necker ; le financier genevois ne nous inspire aucune sympathie, et son action a été mauvaise. On pourrait peut-être dire, à sa décharge, que, financier assez habile, le banquier Necker avait trouvé des expédients pour faire face aux dépenses de la guerre d'Amérique, et qu'il fallait le maintenir dans sa sphère, et ne pas lui laisser rêver et prendre le rôle d'un homme d'État. Il n'était pas de taille pour cela. Son « âpre ambition » fut excitée par un engouement dont nous avons peine maintenant à nous rendre compte et qui devait griser ce vaniteux personnage. Nous faisons cette observation sans y insister, car nous admettons la sévérité de M. Nourrisson pour Necker.

L'incapable maire de Paris, Bailly, ce digne émule de La Fayette, le « héros des deux mondes » avant Garibaldi, n'est pas beaucoup mieux traité que Necker ; si au point de vue moral, « l'infatuation naïve » vaut mieux que « l'âpre ambition », les résultats ont été peut-être plus désastreux encore. Bailly a prodigué, dans ses *Mémoires*, les témoignages de l'admiration si ridicule qu'il avait pour lui-même. Il a laissé faire, sinon fait, tout le mal possible ; les premiers crimes de la Révolution, présage et même commencement de la Terreur, ne parvenaient pas à l'émouvoir ; les émeutiers, les assassins, le crime commis, criaient : Vive Bailly ; ils devaient

bien cela à l'homme qui, détenant l'autorité, l'avait désarmée devant eux ; cela suffisait à ce Trissotin de l'Académie des sciences.

Jusqu'ici, nous sommes pleinement d'accord avec M. Nourrisson ; mais nous le serons moins à propos de Turgot. Pour nous, sa « généreuse candeur » touche à la fois à « l'infatuation naïve » de Bailly et à « l'âpre ambition » de Necker. Pour le prouver, nous n'aurions pas besoin d'invoquer d'autres faits que ceux que raconte M. Nourrisson et qu'il serait facile d'apprécier plus sévèrement. Ainsi, dans le chapitre consacré aux rapports de Turgot avec Louis XVI, chapitre qui tourne à l'honneur du roi et non du ministre, l'écrivain multiplie les témoignages de l'ambition de Turgot et de son admiration pour lui-même. Il prétend, en dix ans, faire le bonheur du peuple en lui imposant ses plans, toutes les volontés doivent s'incliner devant la sienne ; tous les droits sont non avenus, dès qu'ils contrecarrent ses projets. On connaît la brutalité des agissements de Turgot à l'égard des corporations ouvrières, dont la disparition a fait un vide qui n'est pas encore comblé ; M. Nourrisson constate que la Constituante fut plus juste que le ministre de Louis XVI. Il rappelle également que Turgot a le droit de figurer parmi les précurseurs de l'enseignement sans Dieu ; à ce titre, les révolutionnaires ont raison quand ils le revendiquent comme un de leurs grands hommes, et nous le leur abandonnons volontiers.

Dans un très court épilogue, M. Nourrisson prend un peu timidement la défense de « l'ancien régime ». Il rappelle que cet ancien régime avait créé « la belle unité française ». Il a pleinement raison ; mais, d'un autre côté, n'accepte-t-il pas trop facilement certaines des prétendues conquêtes de la Révolution, la suppression des corporations, par exemple. Le régime de la « liberté », dont souffrent et les patrons et les ouvriers en lutte acharnée, n'a-t-il pas suffisamment prouvé son impuissance ? Le prêtre est-il réellement devenu un « fonctionnaire rétribué par l'Etat » ? Les révolutionnaires le prétendent ; mais c'est un mensonge contre lequel nous ne devons pas cesser de protester. M. Nourrisson conclut par des paroles d'espérance ; il appelle de tous ses vœux le jour où « il n'y aura plus en France, tous dévoués à la chose publique, que des Français ». Nous aussi, nous appelons ce jour de tous nos vœux ; mais on n'arrivera pas à cette union de tous les Français, en ménageant les idées révolutionnaires dont il faut d'abord se débarrasser. Le jour où la lumière sera faite sur l'action néfaste de la Révolution, ce jour-là l'union sera près de se faire dans un commun amour de la patrie.

En résumé, l'étude que M. Nourrisson a consacrée à ces trois types révolutionnaires est faite dans un très bon esprit ; elle est nourrie de faits et

pourra contribuer à faire connaître les dangers de la Révolution, même dans ses types les plus modérés.

A. R.

CONTES DU JOUR ET DE LA NUIT, par GUY DE MAUPASSANT

Un volume in-18. — Prix : 5 fr.

A l'occasion d'un procès qui vient de se dénouer devant la cour d'assises de la Seine, la question s'est posée, pour la centième fois, de savoir à qui incombait la responsabilité du dévergondage littéraire actuel. Les auteurs l'imputent au public qui fait un pont d'or à l'écrivain assez adroit pour lui amener sur la rive où sa pudeur le retient encore, les jouissances qu'il convoite sur la rive opposée. Mais combien est plus coupable celui qui prostitue son talent à la poursuite de cette dégradante solution.

L'auteur des *Contes du jour et de la nuit* est peut-être celui qui tient actuellement la corde dans cette course au succès qui caractérise la marche de la littérature contemporaine.

C'est un de ceux qui excellent à raconter, au mépris de toutes les lois de la morale, ces histoires — osées — qu'un certain nombre de journaux très mondains se sont mis à insérer chaque jour, et dont le résultat est de monter, en des rêves plus ou moins érotiques, l'imagination de leurs lecteurs.

Il est déjà fâcheux pour le monde actuel, trop enclin à se repaître de ses propres turpitudes, de trouver servi sur sa table quotidienne le plat de plus en plus épicé qui finira par lui enlever le sens même du goût ; mais il est surtout regrettable que, dans les familles, on attache si peu d'importance au danger créé par ces journaux, qu'on les laisse trainer un peu dans tous les coins ; la jeunesse les ramasse, et, sans penser à mal, apprend bien des choses qui, à mon sens, ne doivent pas faire partie d'une éducation. Partout, dans les châteaux comme chez les bourgeois qui singent les grands seigneurs, on rencontre, sur les tables à la maison, sur les bancs dans les parcs, et jusque dans les corbeilles à ouvrage, des journaux illustrés que tous, vieillards, femmes et jeunes filles parcourent sans rougir ; des feuilles quotidiennes qui portent le scandale dans toutes les familles et y détruisent tout bon sentiment. Leur moindre inconvénient est de montrer l'existence sous un jour tellement frivole, que les jeunes gens ne songent plus qu'à s'amuser aussitôt qu'un poil follet fait l'orgueil de leur lèvre supérieure ; les jeunes filles arrivent au mariage sans autre pensée que celle de la liberté qu'il va leur donner, sans autre espoir que d'éclipser à tout prix les sommités de l'élégance.

Lorsque toutes ces historiettes sont réunies en volume, elles ne sont peut-être pas aussi dangereuses, parce que le livre se répand moins, ne

traîne pas autant qu'un journal, cependant il n'est pas inoffensif. Lorsqu'on y a mis le nez et que l'on a lu les premiers petits contes qui mettent les nerfs tout en feu, on veut aller plus loin et chercher si les derniers ne sont pas plus excitants que les premiers ; hélas ! on trouve parfois ce que l'on cherche ; souvent même la dose est plus forte que l'on ne pouvait se l'imaginer.

Je sais bien que les excuses ne font pas toujours défaut :

On a passé où l'on va passer son examen ; comment ignorer la littérature contemporaine ? ou bien, l'on est marié : on va dans le monde et on tient salon ; quelle figure y fera-t-on si l'on reste dans une ignorance complète sur l'écrivain le plus lu, celui dont tout le monde s'entretient ! Or, la *Revue bibliographique* que l'on reçoit s'est fait un cas de conscience de ne pas même mentionner les romans qu'elle trouve dangereux ; il fallait bien se renseigner par soi-même : on a acheté l'ouvrage et on a contribué ainsi à sa diffusion ; on l'a parcouru, et bientôt le cœur y a perdu plus que la tête n'y cherchait.

Ceci expliquera pourquoi je me décide à citer un extrait d'un ouvrage que je recommande de ne pas acheter. J'ai voulu mettre les lecteurs qui se respectent à même de connaître le genre et le mérite d'un auteur recherché en ce moment et qui prouverait bien mieux la puissance de son talent s'il arrivait au succès sans l'appuyer aussi souvent sur l'attrait du fruit défendu. Que les lecteurs se rassurent ! La *Revue bibliographique et littéraire* ne citera jamais une ligne qui puisse faire rougir un enfant et on pourra toujours la laisser trainer dans toutes les corbeilles.

La scène se passe en Normandie :

« Une paysanne sortit de la maison ; l'homme demanda :

« — Comment qu'y va ? »

La femme répondit :

« — M'sieu l'curé dit que c'est la fin, qu'il n'passera point la nuit. »

Ils entrèrent tous deux dans la maison.

Après avoir traversé la cuisine, ils pénétrèrent dans la chambre, basse, noire, à peine éclairée par un carreau, devant lequel tombait une loque d'indienne normande. Les grosses poutres du plafond, brunies par le temps, noires et enfumées, traversaient de part en part, portant le mince plancher du grenier, où couraient jour et nuit des troupeaux de rats.

Le sol de terre, bossué, humide, semblait gras, et, dans le fond de l'appartement, le lit faisait une tache vaguement blanche. Un bruit régulier, rauque, une respiration dure, râlante, sifflante, avec un gargouillement d'eau comme celui que fait une pompe brisée, partait de la couche enténébrée où agonisait un vieillard, le père de la paysanne.

L'homme et la femme s'approchaient et regardèrent le moribond, de leur œil placide et résigné.

Le gendre dit :

« — C'te fois, c'est fini, i n'ira pas seulement à la nuit. »

La fermière reprit :

« — C'est d'puis midi qui gargotte comme ça. »

Puis ils se turent. Le père avait les yeux fermés, le visage couleur de terre, si sec qu'il semblait en bois. Sa bouche entr'ouverte laissait passer son souffle clapotant et dur; et le drap de toile grise se soulevait sur la poitrine à chaque aspiration

Le gendre, après un silence, prononça :

« — Y a qu'à le quitter finir. J'y pouvons rien. Tout d'même c'est dérangeant pour les cossards, vu l'temps qu'est bon, qu'il faut r'piquer demain. »

Sa femme parut inquiète à cette pensée. Elle réfléchit quelques instants, puis déclara :

« — Puisqu'i va passer, on l'enterra pas avant samedi ; t'auras ben d'main pour les cossards. »

Le paysan méditait ; il dit :

« — Oui, mais d'main qui faudra qu'invite pour l'imunation, que j'nai ben pour cinq à six heures à aller de Tourville à Manetot chez tout le monde. »

La femme, après avoir médité deux ou trois minutes, prononça :

« — I n'est seulement point trois heures, que tu pourrais commencer ta tournée anuit et faire tout l'côté de Tourville. Tu peux ben dire qu'il a passé, puisqu'i n'en a pas quasiment pour la relevée. »

L'homme demeura quelques instants perplexe, pesant les conséquences et les avantages de l'idée. Enfin il déclara :

« — Tout d'même, j'y vas. »

Il allait sortir ; il revint, et, après une hésitation :

« — Puisque t'as point d'ouvrage, locho tes pommes à cuire, et pis tu feras quatre douzaines de douillons pour ceux qui viendront à l'imunation, vu qu'il faudra se réconforter. T'allumeras le four avec la bourrée qu'est sous l'hangar au pressoir. Elle est sèche. »

Et il sortit de la chambre, entra dans la cuisine, ouvrit le buffet, prit un pain de six livres, en coupa soigneusement une tranche, recueillit dans le creux de sa main les miettes tombées sur la tablette, et se les jeta dans la bouche, pour ne rien perdre. Puis, il enleva avec la pointe de son couteau un peu de beurre salé au fond d'un pot de terre brune, l'étendit sur son pain, qu'il se mit à manger lentement comme il faisait tout.

Et il retraversa la cour, apaisa le chien, qui se remettait à japper, sortit sur le chemin qui longeait son fossé, et s'éloigna dans la direction de Tourville.

Restée seule, la femme se mit à la besogne. Elle découvrit la huche à la farine, et prépara la pâte aux douillons. Elle la pétrissait longuement, la tournant et la retournant, la maniant, l'écrasant, la broyant. Puis elle en fit une grosse boule d'un blanc jaune, qu'elle laissa sur le coin de la table.

Alors elle alla chercher les pommes, et, pour ne point blesser l'arbre avec la gaule, elle grimpa dedans au moyen d'un escabeau. Elle choisissait les fruits avec soin, pour ne prendre que les plus mûrs, et les entassait dans son tablier.

Une voix l'appela du chemin :

« — Ohé, madame Chicot ! »

Elle se retourna. C'était son voisin, maître Osime Fadet, le maire, qui s'en allait fumer ses terres, assis, les jambes pendantes, sur le tombereau d'engrais. Elle se retourna et répondit :

« Quéqu'y a pour vot'service mait'Osime ? »

« Et le pé, où qui en est ? »

Elle cria : — « Il est quasiment passé. C'est samedi l'imunation à sept heures, vu les cossards qui pressent. »

Le voisin répliqua :

« — Entendu. Bonne chance ! Portez-vous bien. »

Elle répondit à sa politesse : « — Merci, et vous d'même »

Puis elle se remit à cueillir ses pommes.

Aussitôt qu'elle fut rentrée, elle alla voir son père, s'attendant à le trouver mort. Mais dès la porte, elle distingua son râle bruyant et monotone, et, jugeant inutile d'approcher du lit pour ne pas perdre de temps elle commença à préparer les douillons.

Elle enveloppait les fruits un à un, dans une mince feuille de pâte, puis les alignait au bord de la table. Quand elle eut fait quarante huit boules, rangées par douzaines l'une devant l'autre, elle pensa à préparer le souper, et elle accrocha sur le feu sa marmite pour faire cuire les pommes de terre, car elle avait réfléchi qu'il était inutile d'allumer le four, ce jour-là même, ayant encore le lendemain tout entier pour terminer les préparatifs.

Son homme rentra vers 5 heures. Dès qu'il eut franchi le seuil, il demanda :

« — C'est-i fini ? »

Elle répondit : « — Point encore ; ça gargouille toujours.

Ils allèrent voir. Le vieux était absolument dans le même état. Son

souffle rauque, régulier comme un mouvement d'horloge ne s'était ni accéléré ni ralenti. Il revenait de seconde en seconde, variant un peu de ton, suivant que l'air entraînait ou sortait de la poitrine.

Son gendre le regarda, puis il dit :

« -- I finira sans qu'on y pense, comme une chandelle. »

Ils entrèrent dans la cuisine, et, sans parler, se mirent à souper. Quand ils eurent avalé la soupe, ils mangèrent encore une tartine de beurre, puis, aussitôt les assiettes lavées, rentrèrent dans la chambre de l'agonisant. La femme, tenant une petite lampe à mèche fumeuse, la promena devant le visage de son père. S'il n'avait pas respiré, on l'aurait cru mort assurément.

Le lit des deux paysans était caché à l'autre bout de la chambre, dans une espèce d'enfoncement. Ils se couchèrent sans dire un mot, éteignirent la lumière, fermèrent les yeux ; et bientôt deux ronflements inégaux, l'un plus profond, l'autre plus aigu, accompagnèrent le râle non interrompu du mourant.

Les rats couraient dans le grenier.

Le mari s'éveilla dès les premières pâleurs du jour. Son beau-père vivait encore. Il secoua sa femme, inquiet de cette résistance du vieux.

« -- Dis donc, Phémie, i n'veut point finir. Qué qu'tu f'rais té ? »

Il la savait de bon conseil. Elle répondit :

« — I n'passera point l'jour, pour sûr. N'y a point n'à craindre. Pour lorsque l'maire n'opposera point qu'on l'enterre tout de même demain, vu qu'on l'a fait pour maître Bénard le pé, qu'a trépassé juste aux semences. »

Il fut convaincu par l'évidence du raisonnement, et il partit aux champs. Sa femme fit cuire les douillons, puis accomplit toutes les besognes de la ferme.

A midi, le vieux n'était point mort. Les gens de journée, loués pour le repiquage des cossards, vinrent en groupe considérer l'ancien qui tardait à s'en aller. Chacun dit son mot, puis ils repartirent dans les terres.

A six heures, quand on rentra, le père respirait encore. Son gendre à la fin s'effraya.

« — Qué qu'tu ferais, à c'te heure, té, Phémie ? »

Elle savait non plus que résoudre. On alla trouver le maire. Il promit qu'il fermerait les yeux et autoriserait l'enterrement le lendemain.

L'officier de santé, qu'on alla voir, s'engagea aussi, pour obliger maître Chicot, à antidater le certificat de décès. L'homme et la femme restèrent tranquilles. Ils se couchèrent et s'endormirent comme la veille, mêlant leurs souffles sonores au souffle plus faible du vieux.

Quand ils s'éveillèrent, il n'était point mort.

Alors ils furent atterrés. Ils restaient debout, au chevet du père, le considérant avec méfiance, comme s'il avait voulu leur jouer un vilain tour, les tromper, les contrarier par plaisir, et ils lui en voulaient surtout du temps qu'il leur faisait perdre. Le gendre demanda :

« Qué que j'allons faire ? »

Elle n'en savait rien, elle répondit :

« — C'est-i contrariant, tout de même ! »

On ne pouvait maintenant prévenir tous les invités qui allaient arriver sur l'heure. On résolut de les attendre pour leur expliquer la chose.

Vers sept heures moins dix, les premiers apparurent. Les femmes en noir, la tête couverte d'un grand voile, s'en venaient d'un air triste.

Les hommes, gênés dans leur veste de drap, s'avançaient plus délibérément, deux par deux, en devisant des affaires.

Maitre Chicot et sa femme, effarés, les reçurent en se désolant, et tous deux, tout à coup, au même moment, en abordant le premier groupe, se mirent à pleurer. Ils expliquaient l'aventure, contaient leur embarras, offraient des chaises, se remuaient, s'excusaient, voulaient prouver que tout le monde aurait fait comme eux, parlaient sans fin, devenus brusquement bavards à ne laisser personne leur répondre.

Ils allaient de l'un à l'autre :

« — Je l'aurions point cru ; c'est point croyable qu'il aurait duré comme ça ! »

Les invités interdits, un peu déçus, comme des gens qui manquent une cérémonie attendue, ne savaient que faire, demeuraient assis ou debout. Quelques-uns voulurent s'en aller. Maitre Chicot les retint :

« — J'allons casser une croûte tout d'même. J'avions fait des douillons ; faut bien n'en profiter. »

Les visages s'éclairèrent à cette pensée. On se mit à causer à voix basse.

La cour peu à peu s'emplissait ; les premiers venus disaient la nouvelle aux nouveaux arrivants. On chuchotait, l'idée des douillons égayait tout le monde.

Les femmes entraient pour regarder le mourant. Elles se signaient auprès du lit, balbutiaient une prière, ressortaient. Les hommes, moins avides de ce spectacle, jetaient un coup d'œil de la fenêtre qu'on avait ouverte. M^{me} Chicot expliquait l'agonie :

« — V'là deux jours qu'il est là comme ça, ni plus ni moins, ni plus haut ni plus bas. Dirait-on point une pompe qu'a pu d'eau ? »

Quant tout le monde eut vu l'agonisant, on pensa à la collation ; mais, comme on était trop nombreux pour tenir dans la cuisine, on sortit la table devant la porte. Les quatre douzaines de douillons, dorés, appétissants, tiraient les yeux, disposés dans deux grands plats. Chacun avançait le bras pour prendre le sien, craignant qu'il n'y en eut pas assez. Mais il en resta quatre.

Maitre Chicot, la bouche pleine prononça :

« — Si nous voyait, l'pé, ça li f'rait deuil. C'est li qui les aimait d'son vivant. »

Un gros paysan jovial déclara :

« — I n'en mangera pu, à c't'heure. Chacun son tour. »

Cette réflexion, loin d'attrister les invités, sembla les réjouir. C'était leur tour à eux de manger des boules.

M^{me} Chicot, désolée de la dépense, allait sans cesse au cellier chercher du cidre. Les brocs se suivaient, se vidaient coup sur coup. On riait maintenant, on parlait fort, on commençait à crier comme on crie dans les repas.

Tout à coup une vieille paysanne qui était restée près du moribond, retenue par une peur avide de cette chose qui lui arriverait bientôt à elle-même, apparut à la fenêtre, et cria d'une voix aiguë :

« — Il a passé ! il a passé ! »

Chacun se tut, les femmes se levèrent vivement pour aller voir.

Il était mort, en effet. Il avait cessé de râler. Les hommes se regardaient, baissaient les yeux, mal à leur aise. On n'avait pas fini de mâcher les boules. Il avait mal choisi son moment, ce gredin-là.

Les Chicot maintenant ne pleuraient plus. C'était fini, ils étaient tranquilles. Ils répétaient :

« — J'savons bien qu'ça ne pouvait point durer. Si seulement il avait pu s'décider c'te nuit, ça n'aurait point fait tout ce dérangement. N'im-
- porte, c'était fini. On l'enterrait lundi, voilà tout, et l'on remangerait des
- douillons pour l'occasion. »

Les invités s'en allaient en causant de la chose, contents tout de même d'avoir vu ça et aussi d'avoir cassé une croûte. Et quand l'homme et la femme furent demeurés tout seuls, face à face, elle dit la figure contractée par l'angoisse :

« — Faudra tout d'même r'cuire quatre douzaines de boules ! Si seulement il avait pu s'décider c'te nuit ! »

Et le mari, plus résigné, répondit :

« — Ça n'serait pas à r'faire tous les jours. » W. FERNOUT.

MANUEL DE CHIMIE AGRICOLE et de physiologie végétale et animale appliquée à l'agriculture, par A. PROOST, professeur à l'Université de Louvain, secrétaire perpétuel de la Société centrale d'agriculture de Belgique. 1 vol. in-8° de 475 pages, G. Vilars. Prix : 5 fr.

Nous trouvons dans ce manuel, dont l'utilité nous a été signalée par quelques-uns de nos agrégés, des réflexions qui nous ont frappé par leur justesse et leur importance. Nos lecteurs seront peut-être désireux de connaître comment notre situation économique est envisagée par nos voisins. Leur compétence dans les questions agricoles, l'autorité de celui qui les traite; la précision mathématique des documents sur lesquels il s'appuie nous paraissent donner à son appréciation une grande valeur et nous font regretter amèrement qu'elle ne nous soit pas plus favorable.

Voici quelques-unes de ces réflexions :

- En France, l'importation des denrées alimentaires s'est élevée et progressivement de 747,454,000 fr. en 1875, à 1,983,321,000 fr. en 1880.

Les céréales figurent dans ce chiffre de 1,983 millions pour une somme de 796,598,000 francs. En trois ans, la France a importé un total de DEUX MILLIARDS 214 millions, réduit à deux milliards 54 millions, déduction faite de l'exportation.

Le rapport officiel constate également que l'importation des vins a été en progression constante, soit de 13 à 285 millions de francs en cinq ans; tandis que l'exportation est restée comprise entre 200 et 257,000,000 de francs. Depuis cinq ans, le phylloxera aidant, l'importation des vins d'Italie seuls, qui servent à couper les vins français, suit une progression écrasante. Voilà la situation précise, la vérité sans phrases en ce qui concerne nos voisins.

Ce n'est pas tout : le territoire de la France, convenablement exploité, pourrait aisément pourvoir à l'alimentation d'une population de cent millions d'habitants, et depuis 1825, elle n'a pu suffire à l'alimentation de 35 ou 40 millions d'habitants.

Aussi la conséquence de cette insuffisance n'a-t-elle pas tardé à se manifester sous la forme la plus menaçante pour l'avenir du pays. En 1846, l'accroissement de la population était de 200,000 âmes par an. Aujourd'hui elle est à peine de 120,000 âmes.

En Belgique, où la densité de la population est la plus forte, entre toutes les nations (181 habitants par kilomètre carré), la démographie n'accuse point de déficit analogue. La population s'accroît régulièrement au contraire de 1 p. c. par an, mais conformément à la loi de Malthus, cette den-

sité croissante rend les conditions de la lutte pour l'existence de plus en plus âpres et implacables.

La France importe pour un milliard 900 millions de denrées alimentaires. Or, si la moitié de cette somme, c'est-à-dire un milliard, était concentrée, à raison de 500 francs par hectare, sur 2 millions d'hectare de terre qui représentent le quart de la superficie affectée en France à la culture du froment; et le deuxième milliard, sur 4 millions d'hectares de prairie, la production du sol en blé et en viande serait immédiatement doublée, et la France deviendrait un grand foyer d'exportation vivant dans l'abondance, au lieu d'être un pays d'affamés.

Tandis qu'en Angleterre domine la grande culture, où l'on pousse à la production de la viande, dont le prix suit une progression croissante en raison inverse de celle du blé, en France et en Belgique la propriété s'est morcelée au point de s'émietter complètement. En Belgique, 750,000 propriétaires ne possèdent pas deux hectares. En France, la statistique donne aujourd'hui plus de *quatre millions de propriétaires* exempts de la cote personnelle, c'est-à-dire *indigents*. La terre y vaut en moyenne 2,000 francs l'hectare et se loue de 50 à 100 francs, c'est-à-dire moins que chez nous. Aux États-Unis, la terre en valeur vaut 15 francs, la prairie de 20 à 25 francs. Tandis que l'invasion des parasites accuse de plus en plus l'épuisement de notre sol, exploité en aveugle, au mépris des lois de la restitution minérale, en Amérique, la terre est si riche, si abondamment pourvue en éléments fertilisants par les alluvions séculaires et la *sélection naturelle* de la prairie, que l'on peut y cultiver les céréales pendant cinquante ans sans l'épuiser et sans lui offrir un atome de fumier.

Le blé est cultivé sans interruption depuis une centaine d'années dans l'immense plaine d'alluvion de Saint-Louis du Missouri, au confluent du Mississipi : « Il n'y a pas de système de culture, dit un voyageur moderne; le fermier laboure le sol et y jette la semence, et les plus abondantes moissons viennent tous les ans sans plus de peine ni de soucis. »

La terre est divisée à l'excès, conséquence de la funeste législation française sur les héritages qui nous régit; législation homicide et barbare, en ce qu'elle porte atteinte au droit primordial le plus sacré, le droit reconnu au père de famille de disposer de son patrimoine dans le double intérêt de sa conservation et de l'avenir de ses enfants.

Mais ceci est trop grave pour nous en tenir aux allégations générales, il faut citer.

Le territoire de la France est divisé en 143 millions de parcelles. Ce nombre s'accroît chaque année de cent mille parcelles nouvelles. Ces lam-

beaux sont répartis en 14 millions de cotes au dessous de 5 francs, c'est-à-dire appartenant à de véritables indigents.

La conséquence de cet état de choses était inévitable.

L'Inde a pu envoyer le froment à fr. 6.50 l'hectolitre rendu en Angleterre : à l'Amérique il coûte à peine 16 francs rendu au Havre ou à Anvers. Or, en France, on ne peut le produire au dessous de 20 francs, beaucoup affirment même que ce prix atteint 23 et même 25 francs. Dans les régions où la culture intensive est pratiquée de longue date, comme en Belgique et les départements du Nord, le rendement des terres étant de 25 hectolitres à l'hectare, le prix de l'hectolitre peut descendre à 20 francs, si on trouve à se défaire de la paille dans de bonnes conditions, mais partout où la culture est arriérée, la moyenne des récoltes atteignant à peine 14 hectolitres, le prix approche de 30 francs.

Qu'on veuille bien le remarquer : Nous n'avancions rien sans nous appuyer sur des témoignages irrécusables, des chiffres. On ne résout pas de telles questions par des à peu près. Citons donc, et sans nous laisser arrêter par l'aridité de tels documents.

Le premier auteur dont nous invoquerons le témoignage est l'honorable M. Kerseté, qui a publié un excellent mémoire sur l'agriculture française.

Or, en prenant pour exemple ce qui se passe dans une partie de la Bretagne qu'il habite depuis de longues années, il fixe à 20 francs le prix de revient de l'hectolitre de blé pour une récolte de 20 hectolitres à l'hectare, savoir :

Loyer . . .	Fr. 90	" à l'hect.	A reporter. Fr. 521.50	à l'hect.
Labours . . .	60	" —	Transport du mar-	
Fumier . . .	250	" —	ché	7 " —
Impôts . . .	27	" —	Amortissement du	
Semences . . .	28	" —	matériel. . .	15 " —
Sarclage . . .	8	" —		
Assurances contre				
la grêle . . .	3.50	—		543.50 —
Moisson . . .	30	" —	A déduire pour la	
Battage . . .	25	" —	paille	120 " —
	521.50	—		423.50 —

pour une production présumée de 20 hectolitres par hectare ; ce qui porte le prix de revient de l'hectolitre de grain, en France, à 24 fr.

Il y a, dans ce décompte, des éléments manifestement cotés trop bas : 60 francs par hectare pour la préparation de la terre, 15 francs pour le

battage de 20 hectolitres, sont des évaluations trop inférieures à la réalité pour beaucoup de départements.

M. Barral, dans une étude sur la production comparée du froment au Texas, fixe le prix de revient de l'hectolitre, en France, à 21 francs pour une récolte de 15 hectolitres par hectare, qui est la moyenne générale du pays.

M. Decauville fixe ce prix à 18 francs, pour une exploitation où l'on a concentré les moyens mécaniques et les engrais les plus puissants.

Enfin, un propriétaire illustre de la Brie, dont la ferme est conduite comme une usine, avec la comptabilité la plus rigoureuse, et qui opère sur une exploitation de 250 hectares, en s'aidant des moyens d'action les plus énergiques et les plus complets que comporte l'état présent de la science agricole, fixe le prix de l'hectolitre de froment à 17 francs l'hectolitre, si la récolte est de 35 hectolitres par hectare ; à 30 francs l'hectolitre, si la récolte n'atteint que 30 hectolitres, et à 24 francs, si elle descend à 25 hectolitres.

Quant à la dépense qu'entraîne la culture d'un hectare de terre soumis au régime intensif, il la fixe à 5 ou 600 francs par hectare, la valeur de la paille déduite, savoir :

Loyer de la terre	120 par hectare
Travaux de culture.	150 —
Engrais	200 —
Moisson et battage	80 —
Transport en chemin de fer	20 —
Intérêt des capitaux et amortissement du matériel.	100 —
Frais généraux et régie	100 —
	770 —
A déduire 3,000 kil. de paille à 60 fr. les 1,000 kil.	180 —
Reste	590 par hectare

Ainsi, avec une dépense de 600 francs (la valeur de la paille étant déduite de la dépense brute), on récolte 25, 30 ou 35 hectolitres de froment à l'hectare, suivant que la terre a été très bien ou médiocrement préparée. Dans les conditions les plus favorables, on paye donc chez nous 17 francs, ce que l'Amérique peut nous livrer couramment à 15 francs.

Et l'Inde a un chiffre plus minime encore.

Ce contraste n'a rien qui puisse nous surprendre.

Il résulte non seulement des conditions matérielles plus favorables des sols vierges, mais surtout de ce qu'en Amérique comme dans les Indes, les

- Yankee comme les Anglais ont compris la nécessité de favoriser l'agriculture au lieu de l'immoler à la prospérité temporaire des autres industries, et d'assurer la circulation de ses produits. En Amérique, comme aux Indes anglaises, l'on crée des chemins de fer, des voies navigables, des routes pour l'agriculture et l'on transporte ses produits au plus bas prix, tandis que l'on s'obstine chez nous à faire le contraire.

Aussi, qu'est-il advenu ? Depuis 1825, les importations destinées à combler nos déficits en subsistances alimentaires n'ont pas cessé de s'accroître. En 1825, le déficit atteignait à peine 25 millions pour la France ; aujourd'hui, il approche de deux milliards. »

A. PROOST.

L'INDIVIDU CONTRE L'ÉTAT, par HERBERT SPENCER ; traduit de l'anglais par J. Gerschel. Un vol. in-12 de 166 pages. Prix : 2 fr. 50

Tel est le titre d'un ouvrage d'Herbert Spencer, l'auteur de *l'Introduction à la science sociale*, des *Principes de Sociologie* et de tant d'autres livres remarquables ; il met en pleine lumière le caractère politique de notre époque, qui est d'augmenter de plus en plus la puissance de l'État au détriment de celle de l'individu. Quoique Herbert Spencer ait écrit son livre principalement au point de vue de son pays, les critiques sur la tendance politique de notre temps s'appliquent encore bien mieux aux États du continent.

Un ministre libéral s'adressant à ses électeurs, parle avec dédain des efforts faits par les sociétés philanthropiques et les corporations religieuses pour venir en aide aux pauvres et dit que « le peuple entier devrait » regarder cette œuvre comme la sienne », c'est-à-dire comme rentrant dans les fonctions de l'État. On réclame de plus en plus la gratuité de l'enseignement pour tout le monde, on dénonce la rétribution scolaire comme une injustice ; l'État doit prendre toute la charge, il doit avoir « le sacerdoce » de la science, on propose encore d'organiser un système d'assurance obligatoire, d'après lequel les ouvriers seraient obligés de faire, dans leur jeunesse, des épargnes pour l'époque où ils seront incapables de travailler, etc.

Des influences diverses concourent à augmenter l'action collective et à diminuer l'action individuelle. — Une idée tend de plus en plus à se répandre, c'est que le gouvernement doit intervenir toutes les fois qu'une chose ne va pas bien. En conséquence, on fait des lois pour supprimer le mal de la société, et, comme l'expérience montre que ces lois sont impuissantes, au moins en grande partie, on en demande d'autres plus restrictives, espérant toujours arriver au but. — La masse des électeurs

regardant les bienfaits reçus par l'intermédiaire des agents de l'État comme gratuits, sont continuellement séduits par l'espoir d'en obtenir davantage, et tout candidat au parlement est poussé à proposer et à soutenir quelque nouvel acte législatif *ad captandum*, c'est-à-dire pour obtenir des votes. — Bien plus, les chefs de parti, aussi bien ceux qui veulent se maintenir au pouvoir que ceux qui y aspirent, cherchent à gagner de la popularité en promettant plus que leurs adversaires n'ont promis.

Il faut ajouter que les classes supérieures et moyennes poussent elles-mêmes à l'augmentation du pouvoir de l'État, quoique, en ce faisant, elles travaillent à l'annihilation de leur propre puissance ; elles appuient le développement du fonctionnarisme, qui offre des carrières à leurs fils et à leurs parents. « Même si son salaire est petit, son occupation sera celle » d'un *gentleman*, se dit le père qui désire obtenir pour son fils un » emploi du gouvernement ; et la dignité relative des employés de l'État, » comparée à celle des employés de commerce, augmente à mesure que » l'organisation administrative acquiert plus d'importance dans la » société. » L'on pourra bientôt dire avec un personnage d'une comédie russe : « Tous les hommes, même les boutiquiers et les savetiers, visent à » devenir des fonctionnaires publics, et l'homme qui a passé toute sa » vie sans avoir eu de rang officiel ne semble pas être une créature » humaine. »

Herbert Spencer termine ainsi l'examen du mouvement bureaucratique, qui emporte les sociétés modernes : « On dit que la Révolution française a » dévoré ses propres enfants ; ici une catastrophe analogue semble assez » probable. Les nombreuses transformations opérées par des actes du » Parlement, jointes à beaucoup d'autres en voie de s'opérer, amèneront » bientôt le socialisme de l'État et se réuniront pour former la grande » lame soulevée insensiblement. » Ce socialisme d'État, c'est l'esclavage futur, ajoute-t-il. Celui qui est la propriété d'un autre homme n'est pas seul esclave ; peu importe que le maître soit un individu ou une société ; tout homme obligé de travailler pour la société et ne recevant qu'une part sur le fonds commun est l'esclave de la société. Tel est le résultat auquel nous sommes entraînés par des mesures centralisatrices de plus en plus grandes.

Une société organisée bureaucratiquement court les plus grands dangers : « Une fois que l'organisation administrative vaste, compliquée et » pourvue de toutes les ressources, sera développée et consolidée, elle » deviendra irrésistible. Et, comme preuve que l'exercice périodique du » droit électoral n'empêche pas ce résultat, citons le gouvernement fran-

« cais : populaire dans son origine et soumis au jugement populaire à de
« courts intervalles, il foule aux pieds la liberté des citoyens à un tel
« point que les Anglais délégués au récent congrès des aspirations
« ouvrières disent : C'est un déshonneur pour une nation républicaine
« et une anomalie dans une République. » Voilà le jugement qu'un des
hommes les plus éminents de l'Angleterre et des plus compétents en
science politique porte sur notre parlementarisme bureaucratique.

H. DE FERRON.

LES JAPONAIS, LEUR PAYS, LEURS MŒURS, Voyage autour
du monde, par le comte Raymond de Dalmas. Paris. Prix : 5 fr.

Le comte de Dalmas est un voyageur intrépide. A vingt ans, il avait déjà visité toute l'Europe, parcouru le Sahara, exploré l'Islande. A peine rentré du pays des glaces, il se décide en dix minutes à entreprendre le tour du monde ; va au Japon par l'Amérique en six semaines ; y passe trois mois ; en revient par quarante-cinq jours de mer, via Suez, prêt à recommencer. car il n'a pas daigné s'arrêter en route. A quoi bon ? La terre est si petite et il est si jeune, il reviendra. Voilà qui est étonnant : sans doute, mais il y a plus étonnant : cet infatigable est, malgré ses vingt ans, un voyageur sérieux, très sérieux, trop sérieux.

Il ne s'étend pas plus dans ses descriptions le long du chemin, qu'il ne s'est attardé à l'aller et au retour : parfois, cependant, il jette les yeux à bâbord ou à tribord et note rapidement ce qui lui a paru digne de remarque. Son but est le Japon. Une fois là, il étudie, il examine, il compare, il interroge, et, de tout ce qu'il a vu ou entendu, il dresse procès-verbal. Géographie, histoire, religion, politique, mœurs, langue, littérature, beaux (?)-arts, rien ne manque à cette monographie du Japon et des Japonais. Elle est même trop complète. — « Pas plus qu'au naturaliste, dit-on, il n'est permis au voyageur de négliger ou de taire un trait caractéristique du sujet qu'il observe et qu'il veut faire connaître, plantes, insectes ou peuple. » Et l'on s'autorise de cette maxime pour multiplier des détails qui rendent la lecture des récits de voyages impossible pour le plus grand nombre. Le livre de M. de Dalmas offre cet inconvénient et *ne peut être recommandé*. Si sévère que soit la plume de l'écrivain, elle révèle des turpitudes telles qu'il est dangereux de les peindre même pour les flétrir.

A tout prendre, les Japonais sont un triste peuple, sans foi et sans mœurs, qui ne mérite ni la sympathie, ni l'admiration, dont on se plaît à l'honorer surtout quand on le compare au Chinois. « Entrevue par des personnes à la distance de 5000 lieues, l'adaptation de notre civilisation

au Japon paraît surprenante et peut donner une haute idée de ce peuple, en laissant croire qu'il se l'est appropriée complètement en si peu de temps. En réalité, il en possède un simple vernis qui, de loin, miroite aux yeux, mais s'écaille au moindre coup d'ongle. Il rappelle un peu ce singe ayant vu un horloger réparer une montre : il la démontra entièrement, mais ne put jamais la reconstruire. »

Nous savons un gré infini à M. de Dalmas, de nous avoir démontré cette vérité qui a tout l'air d'un paradoxe ; mais, malgré tout le respect que nous professons pour sa précoce sagesse, nous aimerions à faire le tour du monde en compagnie moins grave.

H. R.

LA FRANCE TRANSATLANTIQUE. — LE CANADA,

par SYLVA CLAPIN. Paris. Prix : 4 fr.

Si M. Dalmas ne nous donne pas la moindre envie d'aller admirer au Japon la parodie de notre jolie civilisation imposée à tout un peuple, qui n'en peut mais, par le caprice du Mickado, M. Sylva Clapin nous fait aimer le Canada comme une autre patrie, et les Canadiens, ses compatriotes, comme s'ils étaient les nôtres. D'ailleurs ne sont-ils pas restés plus français que nous, ces descendants de la vieille France, aujourd'hui comme autrefois esclaves de la parole donnée, gardiens jaloux de leur indépendance, de leurs traditions, de leurs foyers, de leurs autels et de leur langue — qui a conservé l'allure du grand siècle et ne se permet ni le débraillé, ni l'argot des poètes et des romanciers à la mode. M. Clapin en félicite avec raison les écrivains de son pays, ce qui ne l'empêche pas de pousser un peu loin, selon nous, son éclectisme littéraire.

Quel avenir est réservé au Canada ? La réponse à cette question fait l'objet d'un très intéressant épilogue et découle naturellement de ce qui nous a été dit dans le volume des diverses phases par lesquelles a passé ce pays depuis la conquête. A la période d'oppression, caractérisée par l'hostilité permanente et ouverte de la population contre le pouvoir, succéda, en 1840, la période de pacification, qui mit sur le même pied vainqueurs et vaincus. L'acte fédéral de 1867, en rendant au Canada une autonomie presque complète, semble à l'auteur un acheminement vers la création d'un vaste empire, qui sera franco ou anglo-américain, selon que l'élément gaulois ou saxon triomphera dans le conflit final des deux races : conflit qui peut tarder à éclater, mais qui paraît inévitable.

H. R.

DE LA TRADUCTION DE L'IMITATION attribuée à LAMENNAIS

La *Revue littéraire* a reçu de M. l'abbé Auber la lettre suivante :

Poitiers, 31 janvier 1885.

Monsieur le directeur,

Je vous adresse, à propos d'un intéressant travail de M. A. de Ségur sur l'École Menaisienne, une rectification qu'il goûtera lui-même, je n'en doute pas.

Il s'agit de Lamennais à propos de sa prétendue traduction de *l'Imitation* de Jésus-Christ et des *Réflexions* qu'il est censé avoir ajoutées à chaque chapitre. « Un des amis de Lamennais, dit M. de Ségur, constate sa piété d'après la ferveur de sa prière et le recueillement avec lequel il disait la messe. » Puis M. de Ségur ajoute : « A défaut d'autres preuves, la lecture seule de son admirable travail de *l'Imitation* et des réflexions qui suivent chaque chapitre confirmerait la vérité de ce témoignage. Jusqu'à la fin de sa vie il proclama cet écrit son meilleur ouvrage, et le plus compétent des critiques, M. Sylvestre de Sacy, termine son étude sur les Œuvres de Lamennais par cette parole à laquelle nul ne contredira : « C'est le chef-d'œuvre de l'écrivain, non moins que le chef-d'œuvre du prêtre. »

« Eh bien ! je demande humblement à ces messieurs la permission d'y contredire.

« *L'Imitation* dite de Lamennais ne fut jamais de lui, il n'a jamais écrit que dix-sept des *Réflexions* qu'on lui attribue.

« Cette traduction et ses accessoires ont fait, depuis 1820, les délices des libraires qui l'ont exploitée, et qui, ne voulant pas en démordre, continuent, de bonne foi ou non, à bâtir un profit sur l'erreur publique, toujours trop favorable à ce genre de supercherie littéraire.

« C'est ainsi que les idées se font, grandissent, acquièrent le droit de cité et finissent par tromper des esprits éminents comme MM. de Sacy et de Ségur. Il y a plus : ces idées deviennent le véhicule de contes étranges, comme celui qui fait dire à Lamennais lui-même « que *l'Imitation* est son meilleur ouvrage ». Y songeait-il, quand il disait de telles paroles, et M. de Sacy, où les a-t-il recueillies, et par qui s'est-il laissé tromper ? J'apporte ici la preuve de l'impossibilité de ces paroles du maître et des illusions de son admirateur.

« En 1878, j'ai publié chez Vivès, à Paris, une nouvelle édition de *l'Imitation de Gonnelieu avec des Réflexions à la fin de chaque chapitre à l'usage du clergé*. Ce travail fut approuvé par M^{re} Pie, qui partagea ma préférence pour cette traduction depuis si longtemps goûtée des fidèles. Ce

n'était pas que l'éditeur n'eût bien voulu avoir son *Lamennais*, comme plus aimé du public. C'était précisément ce que je ne voulais pas, et je m'engageai à dire pourquoi dans ma préface.

- Or, voici le passage de cette préface sur lequel je me croyais permis de compter pour déraciner une fausse opinion qui, je le vois, peut tromper encore les intelligences les plus élevées.

- Le titre de ce livre qui, depuis 1820, a si souvent attribué au trop célèbre apostat la traduction dont on persiste à le gratifier, n'est qu'une étiquette spécieuse destinée à faire la fortune d'un travail que le véritable auteur n'osait pas encore produire sous son véritable nom. En témoignage de cela, il suffirait de demander quel imprimeur a jamais eu le manuscrit de Lamennais. J'ai pourtant une autre preuve et infiniment plus concluante encore. C'est à moi-même qu'en 1828, l'écrivain, si remarquable alors, affirma que sa prétendue traduction était l'œuvre *d'une main à lui connue*, laquelle s'était efforcée, ajoutait-il, de fondre dans une nouvelle ce qu'elle avait trouvé de mieux dans les autres. Je fus discret sur cet *inconnu* que l'abbé semblait ne pas vouloir indiquer plus nettement, et que je pris pour quelqu'un de cette pléiade formée à la Chesnaye d'un certain nombre de ses disciples devenus illustres, quelques années après, sous les noms de Lacordaire, de Combalot, de Gerbet, de Montalembert. Il m'affirma aussi qu'il n'était pas même l'auteur des *Réflexions* ajoutées à chaque chapitre, qu'il n'en avait fait que quelques-unes, et que l'erreur qui lui avait prêté tout l'ouvrage venait de la contexture même du titre général : *Traduction nouvelle, avec des réflexions par M. l'Abbé de Lamennais*. Or ce nom d'auteur se rattachait uniquement à *des réflexions*, et non à toutes celles adaptées aux chapitres ; encore moins se rattachait-il à la traduction elle-même. Il me parut aussi qu'il ne songeait pas à réclamer contre cette fausse interprétation qui ne lui faisait aucun tort, et qui tournait à l'avantage du livre dont il servait beaucoup à populariser la réputation. Je fis remarquer alors ce que j'établis plus tard (1843), dans la préface d'une édition de Gonnellieu, donnée par moi avec des tables nouvelles : que la même illusion avait fait attribuer au pieux jésuite la traduction de l'avocat Jean Cusson, où les *pratiques* et *prières* étaient seules du premier.

Quoi qu'il en fût, il s'agissait de savoir quelles réflexions avait écrites M. de Lamennais et ; comme ceci se passait à la préfecture de Gap, occupée alors par le digne marquis de Roussy, M^{me} de Roussy pria l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence* (dont le deuxième volume avait déjà trouvé bien des contradicteurs) de marquer lui-même, sur l'exemplaire qu'elle possédait, ce qui était de lui parmi tant de choses qui n'en étaient pas. Il s'y prêta sans

retard et se servit d'un crayon que je lui offris, et que j'ai encore, pour indiquer d'une petite croix ses chapitres dans l'ordre suivant que je copie aujourd'hui sur mon propre exemplaire :

Livre I^{er}, les réflexions des chapitres V, XVII, XXI.

Livre II, celles des chapitres VII, VIII, XI, XII.

Livre III, celles des chapitres I, V, XXXIV, XLIII, L, LI, LIII, LIV, LVIII.

Il n'y en a pas de lui pour le IV^{me} livre.

Une autre preuve que Lamennais ne traduisit point *l'Imitation*, c'est que la première édition où ces réflexions figurèrent fut donnée en 1820 par Eugène de Genoude, qui gardait l'anonyme sur le titre, y indiquant une *préface et des réflexions par M. l'abbé de Lamennais*, chose curieuse : cette préface de Genoude lui-même qui la signe avec une singulière inadvertance, et il y parle (page 18) d'« un homme de beaucoup de talent, et, ce qui vaut mieux encore, d'une piété trop rare aujourd'hui, qui a bien voulu nous aider dans ce travail ».

On voit bien qu'à l'abri d'une petite équivoque finement calculée, ceci n'est pas inconciliable avec ce que le maître disait en 1828. Toujours est-il que la *Traduction* n'est pas du tout de celui-ci, et que les réflexions n'en sont que fort peu.

Voilà donc, monsieur le directeur, comment la traduction de Genoude, « empruntée de beaucoup d'autres », est devenue pour le public celle de Lamennais, et comment quelques *réflexions* qui ne dépassent pas le nombre de dix-sept, quand il en aurait fallu cent quatorze, passent pour orner tous les chapitres de cette œuvre imaginaire. Comprend-on maintenant comment, sans aucunes recherches bibliographiques et en dépit des aveux du principal intéressé, qui dut le dire à bien d'autres qu'à moi, on trouve tant de libraires et d'éditeurs qui persistent à n'estimer et à ne reproduire que ce qu'ils appellent la *traduction de Lamennais* ? Et quand je raconte l'histoire que voilà, ne se sent-on pas désireux qu'un tel pseudonyme ne vienne pas plus longtemps tromper le public éclairé ? Et quand je défie un éditeur quelconque, un libraire, une bibliothèque, un membre de la famille du prétendu traducteur de montrer le manuscrit qu'on n'aurait pas manqué de conserver avec tant d'autres et de vendre bien cher, peut-on encore s'extasier sur ce que le pauvre prêtre y aurait mis de sa piété, sur ce qu'il aurait dit que « *l'Imitation* est son meilleur ouvrage », et peut-on enfin fonder quelque espérance de son salut sur les aspirations ascétiques données à l'auteur par une telle composition ?

J'ai pensé, Monsieur le Directeur, que vous accepteriez avec bienveill-

lance ces observations qui importent par plusieurs raisons à l'histoire littéraire de notre temps et à une biographie qui n'est pas encore faite. En laissant subsister cette fausse opinion d'un livre que le prétendu auteur a nié lui-même, on autorise les biographes à le lui attribuer, comme il est déjà arrivé plusieurs fois ; on fait de cette erreur une sorte de vérité dont personne ne doute plus, laquelle devient de notoriété publique, et que les érudits finissent par ne plus débrouiller qu'avec beaucoup de peine. A divulguer le fond de ces choses-là, nous gagnons aussi d'instruire les bibliographes qui, depuis soixante ans, ont répété maintes fois qu'il y avait une *Imitation* traduite et annotée par le solitaire de la Chesnaye ! Qu'on sache donc enfin à quoi s'en tenir.

Je vois que ma publication de 1878 n'a pas encore réussi près des savants. Si elle était morte, ce qui regarde aujourd'hui l'éditeur plus que moi, je réclamerais pour sa mémoire une modeste mention dans celle des érudits pour qui c'est une vraie joie de voir une lumière de plus. Je remercie *l'Univers* qui aura bien voulu y contribuer, et dans votre personne, Monsieur le Directeur, je lui rends le sincère hommage de ma reconnaissance et de mon respect.

L'abbé AUBER,
Chanoine de Poitiers.

DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. Paris. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Le plus souvent, quand il nous arrive d'ouvrir un récit de voyage, nous bâillons à la troisième page et nous nous endormons à la cinquième. Les intrépides, les héros seuls vont à la fin du premier chapitre.

Rien de semblable à craindre avec M. de Mandat-Grancey ; c'est un compagnon de route alerte, spirituel, qui sait toujours vous tenir en éveil, met tant de bonne grâce et de belle humeur à nous dire ses promenades aux mines, aux pâturages de l'Amérique centrale, que l'on se prend parfois à regretter de ne point voyager en sa compagnie. M. de Mandat-Grancey n'est ni banal, ni personnel. Il ne nous dit point ses courbatures et ne croit avoir rien découvert. Nous ne pouvons trop recommander cet aimable livre d'un très aimable auteur.

L. P.

LA COTE DES ESCLAVES & LE DAHOMEY, par l'abbé PIERRE BOUCHÉ, ancien missionnaire. 1 vol. Paris, Prix : 3 fr. 50

Voici un livre tout d'actualité, et qui se recommande de lui-même à l'attention des personnes qui veulent pénétrer sérieusement les mystères du

continent noir. M. Bouche a vécu pendant sept ans au Dahomey : il raconte fidèlement et sans phrases ce qu'il y a vu.

Il passe successivement en revue l'état religieux, l'état domestique, l'état politique des nègres du Dahomey ; leur industrie, leur commerce, leur littérature, leur caractère, leurs mœurs, rien n'est oublié. Quelques bonnes pages sur la géographie, l'histoire et l'organisation administrative du Dahomey complètent cet intéressant récit. Il est regrettable toutefois que l'auteur n'ait pas jeté un voile plus sévère sur certains traits de mœurs nègres, dont le récit ne serait pas sans danger pour de jeunes imaginations. Ce serait donc une imprudence de laisser ce livre dans toutes les mains.

CATÉCHISME MILITAIRE A L'USAGE DE LA JEUNESSE

par le colonel DERIGNY, commandant le 5^e hussards. — Prix : 1 fr. 25

Je ne reprocherai qu'une chose à ce petit livre... son prix. Il contient des considérations si vraies sur *la patrie, la guerre, la mission de l'armée, la discipline, les qualités morales du soldat* ; et tout y est dit en termes si simples et si clairs que nous voudrions le voir dans toutes les mains, puisque toutes sont appelées à manier le fusil. Utile à relire dans la chambre et au corps de garde, il est surtout fait pour être lu avant l'incorporation. « La saine éducation de l'enfance, dit l'auteur, est le seul moyen de discipliner l'armée. » Mais, pour être saine, l'éducation de l'enfant doit comprendre l'enseignement des devoirs envers la patrie et la préparation à l'accomplissement volontaire et généreux des charges qu'elle impose et des sacrifices qu'elle demande. Or, c'est là précisément ce que s'est proposé le colonel Derigny dans cet opuscule qu'il dédie à la jeunesse.

En lisant les pages qui définissent la mission de l'armée à l'intérieur, son rôle dans les discordes civiles, sa subordination aux représentants du pouvoir exécutif, le souvenir m'est revenu des besognes honteuses imposées récemment au soldat par le bon plaisir de M. Jules Ferry pour l'exécution de ses décrets arbitraires ; et un doute m'a saisi : faut-il donc obéir toujours, obéir à tout, obéir malgré tout ? Le devoir d'obéir ne cesse-t-il pas là où cesse le droit de commander ? Et qui donc a droit d'ordonner l'iniqité ! Je sais qu'en règle générale le soldat ne doit pas juger l'ordre qu'il reçoit, et que les « baïonnettes intelligentes » sont plus fatales à une troupe que les baïonnettes de l'ennemi. Mais, je sais aussi que, pour être astreint aux lois militaires, on n'en est pas moins tenu d'observer les lois divines, et que celles-ci priment toutes les autres.

H. R.

LA DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

par le R. P. Elisée Vincent Maumus, dominicain. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Au dix-septième siècle, Bail avait tiré de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin la *Théologie affective* qui est bien l'un des meilleurs livres de spiritualité, que nous ayons. Le R. P. Maumus vient de l'imiter en nous donnant, dans un format plus approprié à notre faiblesse qui ne sait plus remuer les in-folio, la *Doctrine spirituelle de saint Thomas*. C'est bien chez le grand docteur qu'il faut aller chercher la connaissance de la vie surnaturelle. parce que chez lui elle descend directement des hauts sommets du dogme. Avec lui on connaît autant qu'il est possible la grandeur de Dieu, on sonde autant qu'il est permis à l'humaine faiblesse ses insondables mystères, et alors les créatures deviennent d'autant plus petites et plus méprisables, le but suprême de la vie, la contemplation de Dieu pendant l'Éternité. apparaît plus digne de nos efforts et des vertus qu'il faut pratiquer pour l'atteindre.

Le livre du R. P. Maumus est divisé en trois parties : 1° La connaissance de Dieu et de N. S. Jésus-Christ; 2° la fuite du péché; 3° l'union divine et les états surnaturels.

LES ÉTAPES DE MADELEINE, par M^{me} COLOMB,

1 vol. grand in 8°, illustré. Prix : 5 fr.

Une orpheline se trouve ruinée à la mort de ses parents, et ne sait où trouver un refuge. Une fermière, sa nourrice, l'emmène chez elle, à la satisfaction de son mari, mais désapprouvée par son père et sa mère qui en sont jaloux. Plus tard, l'orpheline devient institutrice, et va chez une parente qui paraît la protéger, mais qui l'exploite pour l'éducation de ses filles, et la rend malheureuse. Elle retourne alors à la ferme, épouse le fils aîné de sa nourrice et se fixe à la campagne, où elle fait beaucoup de bien, à l'aide d'un héritage qui lui arrive quelque temps après. Le livre est bon et moral, mais on n'y trouve aucune pensée religieuse.

LE DOCTEUR RICHARD, par ALIX DE SAULT, 1 vol. in-12 (1884). Paris

Prix : 3 fr.

Un médecin, dégoûté de la vie après la mort de sa femme, s'y rattache à l'occasion d'une bonne œuvre. Il est appelé dans un hôtel pour donner des soins à un jeune homme qui a voulu se suicider. Il l'emmène chez lui et le guérit au moral et au physique. Plus tard, il le place chez un ami qui possède une grande usine, et qui l'apprécie si bien, qu'il veut le marier avec sa fille. Ce projet est combattu par le contremaître devenu jaloux, et dont le père, aussi rusé que riche, manœuvre si bien qu'il devient maître

de l'usine. Enfin, le jeune homme, qui était issu d'une famille aristocratique d'Angleterre, devient lui-même très riche et peut épouser celle qui allait se sacrifier pour sauver l'honneur et le crédit de son père.

LE SECRET DU BOOMERANG par ABEL COMBES. — Un volume in-12

Prix : 2 francs

Ce roman très remarquable comme fond et forme, pour la donnée et pour le style, est des plus instructifs en même temps que des plus attrayants. Ils nous font vivre de l'existence fiévreuse, mais non sans charmes, parce qu'elle est pleine d'émotions variées, du squatter errant dans les vastes plaines de l'Australie.

Peu de personnages principaux, mais tous entièrement sympathiques animent ce récit et peuplent ces tableaux d'un remarquable faire et où la couleur locale est admirablement observée et conservée d'un bout à l'autre.

Ce sont : le docteur Splemwort, un savant encyclopédiste, sa charmante fille Hélène, Walter Buyen, un jeune anglais, le prince charmant de ce récit, Ralph Spence, le chercheur d'or, enfin le noir Bénilong.

Une fois ce livre ouvert, il faut, bon gré mal gré, aller jusqu'au bout, tant on se sent invinciblement entraîné ; l'homme, né le moins voyageur, le deviendrait avec passion, après une telle lecture pendant laquelle il a vécu double et s'est incarné avec les personnages si vivants de ce récit.

Mais, dira-t-on, qu'est-ce que *le Secret du Boomerang*, qui donne son nom à ces pages ? S'agit-il de la recherche d'un nouveau passage à travers le nouveau monde, ou bien de la découverte d'un produit merveilleux, ou bien encore ?... Vous êtes trop curieux, mais pour doubler votre loisir, et pour aiguïser votre intérêt, je ne veux pas vous dire ici le mot de l'énigme qui repose devant vous. J'aime mieux laisser à l'auteur, M. Abel Combes, le soin de vous initier au fameux secret, devant faire admirer ainsi la façon à la fois originale et naturelle dont il a conduit son récit d'un irrésistible intérêt.

CH. BARTHÉLEMY.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus, n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ALLEMANDS CHEZ NOUS (les). Metz, Strasbourg. Paris. 1870-1895, par P. Mahalin. 1 vol. grand in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

AMOUR CHEZ ALPHONSE DAUDET (l'), essai ; par Antoine Albalat. 1 vol. in-18 Jésus de 338 pages. Prix : 3 fr. 50

ANNÉE SCIENTIFIQUE (l'), et industrielle, ou Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger, accompagné d'une nomenclature scientifique ; par

Louis Figuier. (28^e année, 1884). 1 vol. in-18 Jésus de 562 pages. Prix : 3 fr. 50

(Bibliothèque variée)

BALLONS DIRIGEABLES (les). Applications de l'électricité à la navigation aérienne ; par Gaston Tissandier, rédacteur en chef du Journal *la Nature*. 1 vol. in-18 Jésus de vii-108 pages avec 35 figures et 4 planches hors texte. Prix : 3 fr. 50

BANQUE DE FRANCE (la), et les institutions de crédit. Les banques, historique, législation

comparée, organisation et fonctionnement : par Georges Bousquet, maître des requêtes au conseil d'Etat. 1 vol. in-8° de 423 pages. Prix : 7 fr. 50

BEAUX JOURS DE L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE (les), par Imbert de Saint-Amand. 1 vol. grand in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

CALENDRIER DES PRINCES ET DE LA NOBLESSE. 1 vol. in-8° cavalier de 308 pages, sur papier vergé, avec 50 blasons gravés. Prix : 6 fr.

CATALOGUE ILLUSTRÉ DU SALON 'contenant environ 300 reproductions d'après les dessins originaux des artistes) publié sous la direction de F. G. Dumas, septième année. 1 vol. in-8° de LXXVI-252 pages. Prix : 3 fr. 50

CITÉ ANTICHRÉTIENNE AU XIX^{ème} SIÈCLE (la), par Dom P. Benoit, docteur en philosophie et en théologie. Les Erreurs modernes. 2 vol. in-12, de XVII-512 et 70 pages. Prix : 8 fr.

CONFESSIONS (les), souvenirs d'un demi-siècle, par Arsène Houssaye. Tomes I et II. 2 vol. in-8° cavalier ornés de gravures, scènes et portraits du temps et d'un grand nombre d'autographes de personnages contemporains. Prix : 12 fr.

(L'ouvrage comprendra 4 volumes)

CRITIQUE D'AVANT-GARDE : par Théodore Duret (Salon de 1870, les Impressionnistes, etc.) 1 vol. in-18 Jésus de 334 pages. Prix : 3 fr. 50

(Bibliothèque Charpentier)

DIRECTOIRE ET L'EXPÉDITION D'ÉGYPTÉ (le), étude sur les tentatives du Directoire pour communiquer avec Bonaparte, le secourir et le ramener, par le comte Boulay de la Meurthe. 1 vol. in-18 Jésus de IV-364 pages. Prix : 3 fr. 50

DOCUMENTS POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, publiés par Ch. d'Héricault et Gustave Bord. Deuxième série, 1 vol. grand in-8° avec planche. Prix : 12 fr.

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ANGLETERRE, première série — Georges Eliot, Charlotte Brontë — Un roman de la vie mondaine, par Émile Montégut. Un vol. in-18 Jésus de 445 pages. Prix : 3 fr. 50

ÉTUDES SUR FRANÇOIS I^{er}, roi de France, sur sa vie privée et son règne : par Paulin Paris. Publiées d'après le manuscrit de l'auteur et accompagnées d'une préface par Gaston Paris, de l'Institut. 2 vol. in-8°, t. I, IX-257 pages ; t. II, 377 pages. Prix : 16 fr.

ÉTIENNE LOMBARD : par André Theuriot. 1 vol. in-18 Jésus de 319 pages. Prix : 3 fr. 50

EXPANSION DE L'ANGLETERRE (l'), deux séries de lectures par J.-R. Seeley, traduit de l'anglais par MM. le colonel Baille et A. Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

GRANDE MARNIÈRE (la) nouveau roman par Georges Ohnet. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

HENRI IV ET LA PRINCESSE DE CONDÉ d'après des documents inédits, par Paul Henrard, membre de l'Académie royale de Belgique. 1 vol. in-8° de 400 pages. Prix : 6 fr.

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA FRANCE par J.-A. Petit. Tome VIII. Louis XVIII. in-8° de 502 pages. Prix : 6 fr.

HOMME ET LES CROYANCES (l'), essai sur la renaissance des idées religieuses, par Henri Planet. 1 vol. in-8° de XXXI-371 pages. Prix : 6 fr.

JÉSUS, quelques scènes de sa vie terrestre ; par l'auteur des Horizons prochains. 1 vol. in-18 Jésus de VI-379 pages. Prix : 3 fr. 50

(Bibliothèque contemporaine)

LA FONTAINE ET LA COMÉDIE HUMAINE suivie du *Langage des animaux*, par Louis Nicolardot. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

LETTRES DE JULES DE GONCOURT, édition accompagnée de documents et de notes par

Edmond de Goncourt et d'une préface de Henry Céard, avec un fac-simile de lettre et d'un portrait gravé à l'eau-forte. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

MADAME PALANCAU : par Joseph Delaroca. 1 vol. in-18 Jésus de 280 pages. Prix : 3 fr. 50

MARCELLE, étude parisienne : par Daniel Lesueur. 1 vol. in-18 Jésus de 352 pages. Prix : 3 fr. 50

MÉDITATIONS. Décembre, janvier : Incarnation du Verbe ; sainte enfance de N. S. Jésus-Christ. Retraites du mois. Petit in-18 de 340 pages. Prix : 3 fr. 50

MÉMOIRES D'UN PARISIEN : la haute nocce, par Albert Wolff. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

MÉMOIRES D'UN PRÉFET DE POLICE, par Touchatout. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

MISÈRES ET GRANDEURS LITTÉRAIRES, par Louis Ulbach. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

MONSIEUR POSTEL, sa vie et ses œuvres, avec portrait photographié, par Mgr Foulon, archevêque de Besançon. 1 vol. in-12 de 235 pages. Prix : 2 fr. 50

MON THÉÂTRE, par Alexandre Weill. 1 vol. in-18 Jésus de 547 pages. Prix : 10 fr.

ORIGINE DE L'IMPRIMERIE À PARIS d'après des documents inédits, par Jules Philippe, député de la Haute-Savoie. 1 vol. petit in-4° de 250 pages, orné de 17 fac-similés en pleine page et de 5 reproductions de miniatures, hors texte. Prix : 10 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

ŒUVRES ET LES HOMMES (les). Les critiques ou les juges jugés par Jules Barbey d'Aurevilly. 1 vol. in-8° carré. Prix : 7 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

PETITS MÉMOIRES LITTÉRAIRES par Charles Monselet. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

POÉSIES D'ANDRÉ LÉMOYNE (1855-1870). Petit in-12 de 263 pages avec portrait de l'auteur. Prix : 6 fr.

(Petite Bibliothèque littéraire)

POURQUOI LA FRANCE N'EST PAS PRÊTE : étude sur l'organisation de l'armée et sur les corps des officiers français. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

RASTAQUOÛÈRE (le), par Xavier de Montpépin. 1 vol. grand in-18 Jésus. Prix : 3 fr.

SALON-ARTISTE (le), première année. Album petit in-quarto comprenant 110 dessins originaux. Prix : 3 fr. 50

SANG BLEU (le), par Hector Malot. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

SOCIÉTÉ DE LONDRES (la), par un diplomate étranger. Un vol. grand in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

SOCIÉTÉ DE LONDRES (la) par le comte Paul Vassil. 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.

SOLANGE DE CROIX-SAINT-LUC ; nouveau roman par Albert Delput. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

TRENTE-DEUX ANS À TRAVERS L'ISLAM (1832-1864), par Léon Roches, ministre plénipotentiaire en retraite. T. II. Mission à la Mecque ; Le maréchal Bugeaud en Afrique. 1 vol. in-8° de 507 pages. Prix : 6 fr.

UNE VIE D'ARTISTE ; étude de mœurs contemporaines par Roger Ballu. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

VIE ET LES LETTRES DE M^{me} BONAPARTE (la), recueillies et publiées en anglais par E. Didier ; traduites en français par A.-O. Munro. 1 vol. grand in-8°. Prix : 3 fr. 50

VIE INTIME DE VOLTAIRE (la) aux délices et à Ferney. 1754-1778. D'après des lettres et des documents inédits par Lucien Pérey et Gaston Maugras. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

VIE PARISIENNE (la), la ville et le théâtre, 1884, par Parisien (Emile Blavet). 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

TERRE DE FRANCE, par FRANÇOIS DE JULLIOT. Un volume in-12 de 334 pages. Prix : 3 fr. 50

Il faut un peu d'efforts pour se familiariser avec tous les personnages composant la colonie de Rochebelle; mais ceux qui voudront bien s'y appliquer et qui ne se laisseront pas décourager par les détails insignifiants dont est remplie la première partie de l'ouvrage, en seront largement récompensés par l'intérêt qu'ils trouveront à la lecture de la seconde partie.

Je parlais d'efforts, et cependant la colonie en question n'est qu'un château; il est vrai que ce château donne asile à trois branches de Bozouls qui en occupent chacune une aile. Multipliez ces trois branches par le nombre de générations que comporte la vie patriarcale, donnez à chacun des membres de toutes ces générations un rôle dans l'action principale, ajoutez que Solanges de Bozoul, l'héroïne du récit, est l'objet d'une double demande en mariage de la part de deux familles voisines du château de Rochebelle, et noyez le tout dans un océan de petits incidents résultant de la nullité même des personnages qui en sont le pivot et vous aurez une idée des difficultés dont je parlais en commençant. Néanmoins, je le répète, il y aura profit et grand profit pour le lecteur qui ne se laissera pas rebuter par ces difficultés : bientôt le récit s'engage dans une action nette et précise; l'insignifiance fait place à l'intérêt le plus vif; intérêt qui se soutient jusqu'à la fin du volume. Le principal attrait de cet ouvrage, c'est qu'il s'en exhale un parfum de vie calme et tranquille dans laquelle l'âme se repose des émotions violentes qui constituent le seul intérêt des publications contemporaines.

La scène se passe en Rouergue, dans un pays de traditions et de souvenirs. Le commandant de Bozoul, représentant d'une des branches de cette famille installée au château de Rochebelle, a été emporté par un boulet à Sébastopol. Sa fille unique, Solanges, a quitté le château à l'âge de dix ans, pour venir à Paris faire son éducation sous la direction d'une tante qui la forme entièrement à ce qu'on appelle là-bas, en Rouergue, la

vie parisienne. Solanges revient à l'âge de vingt ans, et ici commencent les incidents dont le récit forme tout le volume.

Cette jeune personne, aux airs languissants, dont toutes les qualités sont en surface, qui admire les travaux à l'aiguille sur le comptoir d'un magasin de nouveautés, mais ne les comprend pas sortant des doigts de fée de nos grand'mères, tombe comme un aérolithe dans ce milieu simple, actif où l'existence a la régularité d'une horloge. C'est à qui, dans le nombreux essaim patriarcal, s'emploiera à ramener la nouvelle recrue à sa saine interprétation des choses. Vains efforts, Solanges de Bozoul ne s'aperçoit nullement que ses manières et ses appréciations font tache dans le tableau ; encore moins croit-elle que son genre ne soit pas le meilleur.

Un ami d'enfance, Amédée de Gorres, plus riche de qualités morales que d'avantages physiques, la demande en mariage ; il est repoussé parce qu'il ne réalise nullement pour elle l'idéal de son rêve de jeune fille ; la statue de son héros doit avoir des pieds d'argent ; sans cela, la vie, telle qu'elle la comprend, est impossible. Aussi, un autre voisin, le marquis de Chéroy voit-il sa première demande accueillie avec faveur, parce qu'il possède les qualités extérieures qu'elle recherche.

Voilà donc Solanges fiancée, et c'est ici que commence l'action véritable. Survient la guerre de 1870. Bon sang ne peut mentir. Cette jeune fille indifférente à tout ce qui l'entoure, sent bouillonner en elle le vieux sang des Bozoul ; son cousin, à peine âgé de dix-sept ans, prend du service ; Amédée de Gorres s'engage à son tour ; tout le monde autour d'elle se taille une part de sacrifice dans la lutte engagée. Solanges, toute fière de son fiancé, l'élève, dans son enthousiasme, à la hauteur du dévouement général, et s'attend d'heure en heure à ce que lui-même viendra lui annoncer son propre départ ; elle se prépare à être courageuse, mais elle attend en vain. Une cruelle désillusion va même la frapper. Le marquis de Chéroy, surpris à Paris par les événements du commencement de septembre, parle avec enthousiasme dans sa correspondance des préparatifs du siège. Solanges est convaincue que son fiancé s'est enrôlé parmi les défenseurs de la ville ; elle fait partager sa conviction à la mère du marquis, et toutes deux font leurs préparatifs de voyage pour aller le rejoindre et se dévouer avec lui. Hélas ! au moment où l'on montait en voiture c'est le fiancé qui vient les rejoindre ; il n'a pas eu le soupçon d'un devoir à remplir.

Le désenchantement est complet dans le cœur de Solanges ; sa statue n'a plus d'auréole, tout se trouble en elle, elle n'y comprend plus rien, mais la conversion n'est pas encore opérée. Un simple incident la provoque et l'assure. Dans une promenade au village situé au pied du château, elle

rencontre un jeune paysan qui, lui aussi, lui exprime son désespoir de ne pouvoir, s'engager : il est l'unique soutien d'une pauvre vieille mère infirme. C'est pour Solanges l'éclair qui illumine d'une clarté soudaine les nuages qui obscurcissaient son horizon. Elle a donc enfin le moyen de se faire aussi une part dans le dévouement général ; elle se chargera de la pauvre vieille ; chaque jour, elle descendra à la chaumière faire le ménage de l'infirme et un soldat de plus sera donné à la France. On ne veut rien en croire au château, mais il faut bien se rendre à l'évidence ; les rigueurs de l'hiver ne peuvent arrêter le zèle de M^{lle} de Bozoul qui déconcerte tout le monde par son énergie et son dévouement ; bien plus, elle va visiter les vieux de Gorres qui ne peuvent se consoler du départ de leur fils Amédée ; celui-ci est bientôt ramené affreusement mutilé et mourant. Solanges s'installe à son chevet et ses soins dévoués amènent enfin une guérison dont les conséquences se laissent facilement deviner, quand on se rappelle que l'indifférence de M. de Cheroy lui a fermé le cœur de sa fiancée.

Comme on le voit, rien de plus moral, de plus sain que les épisodes de ce simple et touchant récit, et nous pouvons sous ce rapport le recommander sans la moindre restriction. W. FERNOUT.

EN VISITE CHEZ L'ONCLE SAM : New-York et Chicago ; par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY, dessins de Crafty et de Martin Chablis ; un volume in-18 de 280 pages. Prix : 4 fr.

On ne lira pas sans intérêt l'épilogue qui termine ce volume ; ceux qui ne connaîtraient pas le voyage aux montagnes Rocheuses, dont nous avons regretté de ne pouvoir parler plus longuement dans notre dernière livraison, pourront ainsi se faire une idée exacte du genre de l'auteur.

« Je voudrais résumer l'impression générale qui m'est restée de ma courte visite chez ce peuple américain qui nous a été déjà si fatal ; car vraiment la Providence semble avoir décrété que sa prospérité serait faite de nos ruines. Dans une heure d'aveuglement, le malheureux Louis XVI, s'aliénant à jamais l'Angleterre, a cru faire un coup de haute politique en favorisant sa naissance. Il ne fit que donner un chef à la révolution. Vingt ans après, Napoléon I^{er}, renonçant définitivement aux traditions coloniales de la monarchie et voulant concentrer toutes les forces de la France pour l'exécution de ses folles entreprises sur le continent, lui vendait la Louisiane qui aurait gêné son développement dans le sud. Plus tard, une occasion unique s'offrit de briser cette puissance qui, grandissant en dehors de toutes les lois qui s'imposent aux autres, est appelé à détruire l'équilibre du monde civilisé. Les confédérés et les fédéraux, à peu près égaux en force, se battaient avec acharnement, sans avantages bien sensibles. Il

suffisait de soutenir nettement les premiers pour que l'Amérique fût à tout jamais partagée en deux états rivaux qui se seraient paralysés mutuellement, et dont l'un, formé de populations ayant une majorité d'origine française, eut été pour nous un allié bien précieux. Ayant chacun une armée, une administration et une dette, ils rentraient dans les conditions communes et cessaient d'avoir contre nous les avantages de leur isolement. D'ailleurs, ayant commencé la guerre du Mexique, c'était la seule manière d'en sortir honorablement. C'était identiquement la même situation que celle qui s'offrait à nous la veille de Sadowa, quand notre alliance avec l'Autriche suffisait pour arrêter la Prusse. Napoléon III, auquel l'histoire reprochera avec plus de sévérité encore les guerres qu'il n'a pas faites que celles qu'il a faites, laissa échapper ces occasions uniques. Il en fut récompensé à Queretaro et à Sedan. Aujourd'hui, les États-Unis reconstitués ont mené à bien la conquête économique du Mexique, par la construction de son réseau de chemins de fer ; et prochainement ils s'empareront de l'isthme de Panama, pour profiter des millions que nous y dépensons si follement.

Mais le coup le plus funeste qu'ils nous aient encore porté a été la création de cette école d'admirateurs de leurs institutions qui ont tant contribué à les acclimater chez nous. Ces gens, économistes ou simples écrivains, tous d'une parfaite bonne foi, beaucoup d'un grand talent, se sont laissé séduire par les côtés brillants de cette civilisation. Ils les ont mis en évidence avec une habileté extrême, sans jamais en montrer les charges.

En 1789, le peuple français se trouvait avoir à payer deux administrations : l'une, l'ancienne organisation féodale qui ne servait plus à rien ; la seconde, celle créée par Colbert, qui faisait tout. Jacques Bonhomme succombait réellement sous le faix. Pour se débarrasser de la première, il versa des torrents de sang ; ce qui était fort inutile, puisque les intéressés avaient renoncé à tous leurs privilèges dans la fameuse nuit du 4 août. La révolution fut atroce, mais au moins, elle devait être et fut efficace, en ce sens que le but poursuivi fut atteint. L'administration féodale disparut : l'autre subsista : car les intendants reçurent le nom de préfets sans que leurs attributions fussent énormément modifiées ; mais les charges furent bien réellement allégées.

En adoptant, quelque quatre-vingts ans plus tard, les institutions américaines, nous avons fait précisément l'opération inverse. Je dis institutions américaines, au lieu de dire institutions républicaines, parce que c'est tout un. Les premières étant la conséquence rigoureuse et forcée des secondes, ce que nous n'en avons pas encore, nous l'aurons. Or, nous avons conservé toutes les dépenses de la monarchie ; notre position continentale et les

obligations contractées par le passé, nous créant des charges auxquelles nous ne pouvons nous soustraire. Il est bien évident, par exemple, que nous sommes obligés d'avoir une grosse armée, une puissante marine pour nous défendre, une administration nombreuse pour les alimenter et une diplomatie pour les renseigner.

Toutes ces institutions qui pèsent si lourdement sur nous n'existent pas en Amérique ou n'y existent qu'à l'état rudimentaire. Seulement la monarchie, par la continuité de ses efforts et par la sécurité qu'elle assurait à ses fonctionnaires, nous permettait d'avoir tout cela à un bon marché relatif. La charge restait lourde mais elle était supportable. Nous commençons à voir ce que deviennent ces dépenses quand le gouvernement tombe entre les mains de gens auxquels toute nouvelle ouverture de crédit rapporte quelque chose, directement ou indirectement, et ne leur coûte rien, puisque ce ne sont pas eux qui payent les impôts. Mais il faut aller en Amérique pour voir dans toute sa beauté le fonctionnement de ces institutions. L'armée fédérale est de vingt-six mille hommes. Elle coûte deux cent quarante millions de francs. Il y a quelques années, chez nous, le même nombre d'hommes aurait coûté environ trente millions de francs.....

Aux charges de la monarchie, nous ajoutons donc celles de la république : nous avons bénévolement renoncé à tous les bienfaits de la première, et les circonstances nous enlèvent la possibilité de jouir des quelques avantages que comporterait la seconde ; nous succombons à la peine, cela n'a rien d'étonnant. Mais la ruine de nos finances n'est pas le seul résultat qu'aura pour nous cette étrange situation. L'une après l'autre, nous adoptons ou nous sommes sur le point d'adopter les institutions américaines. Elles commencent à donner chez nous les mêmes conséquences que chez eux, et ces conséquences ne tarderont pas à être encore pires ici que là-bas, car elles ne rencontrent pas chez nous les correctifs qu'y apportent les mœurs américaines. Ainsi, nous avons le jury : les rares malfaiteurs qu'il condamne sont graciés par M. Grévy. La vénalité commence à se montrer de tous les côtés, comme la moisissure sur un arbre malade. Bon nombre de nos députés sont à vendre. Les récents débats de la police correctionnelle nous ont appris que les prix ne sont même pas très élevés. L'administration est-elle plus nette ? L'autre jour, on poursuivait deux industriels qui se chargeaient, moyennant finances, de faire avoir des croix ou des préfectures : ils ont été condamnés. Mais il n'a pas du tout été prouvé que leur crédit fut aussi imaginaire que l'affirmait M. le procureur de la République. Il a même été démontré qu'ils avaient eu entre les mains les dossiers de leurs clients.

Tout cela prouve que nous nous rapprochons des Américains. Le même arbre porte les mêmes fruits en quelque endroit qu'on le transplante. Il n'y a là rien que de fort naturel. Seulement, là-bas, ces mœurs étant générales, elles ont moins d'inconvénients. Dans une partie d'écarté, quand un seul joueur triche, les parieurs sont sûrs de leur affaire. Mais si les deux connaissent également l'art délicat de tourner le roi à chaque donne, l'égalité se trouve rétablie : un abus en corrige un autre. Quand, en Amérique, les jurys ont acquitté par trop de criminels, des comités de vigilance se forment qui en pendent quelques douzaines, un peu au hasard. Cela fait tenir tranquilles les autres pendant quelque temps.

Dernièrement un de mes amis, attaqué par trois bandits, en tue deux et blesse le troisième. Connaissant les mœurs locales, il s'empresse de faire remettre huit mille dollars au juge, qui lui avait fait savoir que le blessé lui en promettait cinq mille. Grâce à cette précaution, il a été acquitté et porté en triomphe. Malheureusement, le gouverneur de l'État avait aussi voulu sa part du gâteau ; il fallut encore lui offrir deux mille dollars. Je n'ose donner des détails, de peur de faire reconnaître les personnages. Je le regrette vivement, car ils sont bien amusants.

Une vieille bonne que j'avais quand j'étais petit, me racontait souvent l'histoire des démêlés de Polichinelle et du commissaire. En voici un qui me revient à la mémoire et qui me paraît tout à fait en situation. Il paraît qu'un jour, Polichinelle, ayant commis quelques méfaits, rencontra le commissaire armé d'un gros bâton :

— Polichinelle, dit le magistrat, je t'arrête !

— Oh ! fit Polichinelle, comme c'est lâche, quand on a un gros bâton, d'arrêter un homme désarmé !

— « C'est juste », dit le commissaire, impressionné par cette idée chevaleresque. Il déposa son bâton, Polichinelle s'empresse de le ramasser et s'en servit pour rosser le commissaire.

C'est l'histoire de toutes nos révolutions : à commencer par la grande, et à finir par la petite, celle du 16 mai. Nous enlevons le gros bâton à ceux qui sauraient s'en servir ou du moins qui devraient le savoir.

Il est vrai que souvent ils le déposent de bonne volonté. Les Américains ont agi pareillement ; seulement ils ont su prendre le parti de faire eux-mêmes la police. La besogne, confiée à des amateurs, est mal faite ; mais enfin elle est faite à peu près. Malheureusement, deux ou trois siècles de gouvernements réguliers nous ayant affiné l'esprit et adouci les mœurs, les honnêtes gens, chez nous, n'ont aucun goût pour ce métier de policier. Il en résulte que le gros bâton a été ramassé par les autres, et que nous

devenons, tout doucement, pour les malfaiteurs, taillables et corvéables à merci.

Nous sommes donc dans une voie sans issue. La société ne peut plus rester ce qu'elle est : car elle n'est plus en équilibre. Le jour est proche où il lui faudra faire un saut. Sera-ce en arrière ou en avant ? That is the question.

E. DE MANDAT GRANCEY.

LA CITÉ ANTICHRÉTIENNE AU XIX^e SIÈCLE. par D. BENOIT, docteur en philosophie et en théologie, ancien directeur de séminaire, 1^{re} partie : les Erreurs modernes, 2 vol. in-12 de xviii-510 et 670 pages. Prix : 8 francs.

A toutes les époques, la cité du monde a opposé à la cité de Dieu, l'Église, des erreurs et des armées ; il en est de même dans les temps modernes.

La cité antichrétienne, étudiée seule et seulement au xix^e siècle, tel est l'objet de cet ouvrage.

Cette cité a une doctrine qu'elle oppose à l'Évangile de Jésus-Christ : c'est la doctrine appelée par le concile du Vatican *rationalisme* ou *naturalisme*, avec toutes les erreurs qui s'y rattachent.

En second lieu, la cité antichrétienne a une *hiérarchie* qu'elle oppose au sacerdoce catholique, un corps d'hommes militants qui prêchent et combattent pour le rationalisme : ce sont les *sociétés secrètes*, désignées sous le nom général de *franc-maçonnerie*.

L'étude de la cité antichrétienne au xix^e siècle comprend donc deux parties. Dans la première, qui est la seule que l'auteur ait encore fait paraître, il passe en revue l'ensemble des erreurs modernes ; dans la seconde, il dévoilera ou cherchera à dévoiler les sociétés secrètes ou la franc-maçonnerie. Après avoir exposé le plan de l'auteur, il nous suffira, pour renseigner nos lecteurs sur la valeur de l'ouvrage, de leur en citer une page qui nous a paru présenter, d'une façon claire et saisissante, un point de doctrine qui reste généralement obscur dans les démonstrations théologiques.

Voici comment débute le chapitre dans lequel l'auteur établit la suprématie spirituelle de l'Église sur l'État. (Tome II, page 244)

« Nous allons apporter trois arguments en faveur de la suprématie spirituelle de l'Église sur l'État. Le premier est tiré de l'*origine* des deux sociétés, le second, de leur *nature*, c'est-à-dire de l'unité et de l'universalité de l'Église, le troisième, de leur *fin*.

Nous prouverons d'abord la suprématie spirituelle de l'Église sur l'État, par l'origine des deux sociétés.

La nature individuelle, la famille et l'État sont le développement du vieil Adam ; l'Église est le développement de Jésus-Christ.

Dieu avait dit à Adam innocent : « Croissez et multipliez » ; et en vertu de cette parole, les générations humaines devaient sortir d'Adam avec la vie naturelle et la vie surnaturelle : Adam était ainsi constitué père ou chef de l'humanité dans le double ordre de la nature et de la grâce.

Mais Adam devient prévaricateur : il perd la grâce ; dès lors il ne peut pas transmettre ce qu'il n'a plus : la vie divine se trouve tarie dans sa source. Il conserve la faculté de communiquer la nature humaine ; mais la nature humaine qui sort de lui est une nature souillée, portée au mal, naissant pour mourir. Il ne peut plus être le père et le chef d'une humanité sainte, vivant à la fois de la vie naturelle et de la vie surnaturelle, mais seulement d'une humanité qui naît dans la mort et pour la mort.

Il semble donc que Dieu va révoquer la parole dite avant le péché : « Croissez et multipliez. » Car celui qui a cessé d'être le chef de l'humanité dans l'ordre surnaturel, peut-il en demeurer le père dans l'ordre naturel ? Que sert-il de naître à une vie qui ressemble à une mort ? Quel profit à recevoir une existence vouée à la misère. Le péché du premier homme va donc entraîner la destruction totale de la nature humaine.

Toutefois, Dieu ne révoque pas la parole dite à Adam : « Croissez et multipliez. » Adam demeure donc le père des générations humaines, et les multitudes sortiront de lui, privées de la grâce, il est vrai, puisque sa prévarication a été le péché commun de tous les hommes. Mais, si les hommes naissent d'Adam, ce n'est pas pour demeurer dans la mort.

A Adam prévaricateur, en effet, Dieu substitue, dans l'ordre surnaturel, un nouveau chef de l'humanité : c'est son fils lui-même, revêtu de la chair dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie. Ce chef divin prendra les multitudes humaines, sorties mortes et souillées d'Adam, et les fera renaître en lui. Elles seront baptisées dans sa mort, pour mourir en lui à la vie de la convoitise et ressusciter en lui à la vie divine. Régénérées dans le Christ, incorporées au Christ, elles formeront la nouvelle humanité, l'assemblée des prêtres rois, l'Église des saints, sur laquelle le nouvel Adam doit régner avec un sceptre de miséricorde, et à laquelle est promis l'empire du monde futur ; en sorte que l'humanité, déchuée dans son premier chef, est réparée dans son second chef, et que les hommes, après avoir reçu du premier Adam une vie surnaturelle sujette à la concupiscence, reçoivent du second Adam avec la nature réparée, la vie surnaturelle des enfants de Dieu.

Voilà toute l'économie de la religion chrétienne, telle que saint Paul l'expose à chaque page de ses sublimes épîtres. Deux chefs, et deux ordres venus de ces chefs : deux chefs, Adam et Jésus-Christ ; deux ordres, l'ordre

de la nature déchue, développement du premier chef; l'ordre de la nature réparée, développement du second chef.

L'ordre venu d'Adam comprend l'individu, la famille, l'État. L'individu, c'est Adam reproduit dans sa nature déchue; la famille, c'est Adam avec sa fécondité naturelle; l'État, c'est Adam régissant la multitude sortie de son sein.

L'ordre venu de Jésus-Christ est l'Église, qui est « son développement et sa plénitude », son épouse formée de ses os et de sa chair, comme Ève a été formée d'Adam, son corps mystique engendré de lui-même, animé de son esprit et vivant de sa vie divine.

En définitive, *l'État vient d'Adam, l'Église vient de Jésus-Christ.*

Ces principes nous amènent aux conclusions suivantes :

Les relations entre l'Église et l'État sont les mêmes que les rapports entre Jésus-Christ et Adam. Car les deux ordres sont renfermés dans leurs chefs, comme les ruisseaux dans la source; la place qui convient aux chefs leur appartient à eux-mêmes.

Or, d'une part, Adam est la seule source naturelle dans le temps présent; donc l'État a seul autorité dans tout ce qui ne concerne que le bien de la vie présente.

Mais, d'autre part, Adam est inférieur à Jésus-Christ, il n'a été conservé que pour lui et il a sa fin en lui; donc l'État est inférieur à l'Église et il a sa fin en elle. Adam a le devoir de reconnaître Jésus-Christ comme le sauveur des hommes, d'aller à lui, de se soumettre à lui et de le servir: l'État a l'obligation de reconnaître l'Église comme la mère des enfants de Dieu, de s'incliner devant son autorité supérieure, de la défendre, de la protéger et de l'aider.

Autant il serait contraire à l'économie instituée par Dieu de prétendre qu'Adam n'est pas obligé d'aller à Jésus-Christ pour recevoir de lui le baptême, autant il est déraisonnable de vouloir que l'État soit indépendant de l'Église. Si Adam repoussait le Sauveur au lieu d'accepter de lui la régénération, il s'enfoncerait dans une mort irrémédiable; lorsque l'État repousse l'Église, il marche vers les ténèbres et les calamités. »

(D. BENOIT.)

FAC-SIMILE du sermon sur le jugement dernier de Bossuet. — Fac-simile de deux plans de sermon de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales, précédés d'une étude sur ce sermon par J -E. Choussy, membre correspondant de l'Académie impériale et royale Aretina; in-4° de 15, 38, 2 et 3 pages, 1884. Paris.

On aime à connaître l'écriture des grands hommes. Il semble que leur caractère a laissé quelque empreinte dans la forme des lettres qu'ils ont

tracées. Le travail de leur pensée se laisse voir dans ce qui en est l'impression spontanée et immédiate, et il est non moins utile qu'il est curieux de prendre sur le fait une intelligence supérieure qui cherche et trouve la perfection.

M. Choussy a bien mérité des hommes de goût en publiant intégralement le fac-simile d'un sermon de Bossuet, celui du jugement dernier, prêché devant le roi, en 1665. Les ratures y abondent; mais elles n'ont pas la signification que l'on pourrait croire. Elles ne sont pas le fait d'un esprit hésitant qui fait effort pour trouver et ordonner sa pensée. Les premières expressions sont toujours exactes et un écrivain ordinaire s'en contenterait; mais il en est d'autres qui ajoutent à la précision, à l'énergie et à l'éclat. Ce sont celles-là que Bossuet substitue, une, deux et trois fois. Ce grand écrivain n'était jamais emporté par le feu de la composition; il était maître de sa pensée, la jugeait, l'achevait à mesure qu'il la produisait au dehors. Ses corrections ne sont pas un signe de faiblesse: elles sont une marque de force.

Des plans de sermon, qui sont comme des esquisses, ne peuvent avoir naturellement le même intérêt. Néanmoins, à un autre point de vue, M. Choussy mérite notre reconnaissance. Les fac-simile de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales sont de pieuses reliques.

H. L.

RECHERCHES SUR LES PHÉNOMÈNES DU SPIRITUALISME,

par WILLIAM CROOKES, membre de la Société royale de Londres, traduit de l'anglais par J. ALIDEL; un vol. in-18 de 200 pages. Prix: 5 francs.

C'est au physicien William Crookes que la science moderne doit ses belles découvertes sur la matière radiante. Exempt des préjugés auxquels les savants sont universellement soumis et que M. de Mirville a si victorieusement combattus dans son grand ouvrage sur les Esprits, ce physicien n'a pas craint d'aborder l'étude des phénomènes du spiritisme avec les procédés rigoureux de la science. Au lieu de se dissiper à cette lumière, ces faits ont pris corps au point de défier désormais les objections présentées jusqu'à ce jour. Nous croyons que nos lecteurs ne verront pas sans intérêt l'énumération de quelques-uns de ces phénomènes: — Mouvements de corps pesants avec contact, mais sans effort mécanique. « Ces mouvements, dit l'auteur, sont généralement précédés par un refroidissement tout particulier de l'air, qui arrive quelquefois à être un vent bien marqué. Sous son influence, j'ai vu des feuilles de papier s'enlever et le thermomètre baisser de plusieurs degrés. » — Phénomènes de percussion et autres sons de même nature. « Dès le début de mes recherches, j'ai constaté que le

pouvoir qui produisait ces phénomènes n'était pas simplement une force aveugle, mais qu'une intelligence le dirigeait ou du moins lui était associée. »

— Altération du poids des corps, mesurée avec des instruments de précision. — Mouvements d'objets pesants placés à une certaine distance du médium. — Tables et chaises enlevées de terre sans l'attouchement de personne. — Soulèvement de corps humains. — Mouvements de petits objets sans le contact de personne. Exemples : carafe et verre soulevés au dessus de la table, collier de corail dressé sur un de ses bouts ; éventail agissant tout seul pour rafraîchir les assistants. — Apparitions lumineuses. — Apparitions de mains lumineuses par elles-mêmes ou visibles à la lumière ordinaire. — Écriture directe, c'est-à-dire sans aucune participation des personnes présentes. — Formes et figures de fantômes. — Manifestations diverses d'un caractère composé. Exemple : « à la vue de tout le monde, une tige d'herbe de Chine, de 15 pouces de long, s'éleva lentement du milieu des autres fleurs (elle faisait partie d'un bouquet posé sur une table) et ensuite descendit sur la table. Elle ne s'y arrêta pas, mais passa droit à travers..., la fente par où elle passa avait à peine un 1/8 de pouce de large. » — Mais le phénomène le plus étrange est incontestablement celui qui est rapporté en appendice à la fin de l'ouvrage. Il s'agit d'une apparition renouvelée pendant une quinzaine de séances chez M. Crookes, sous la forme d'une jeune personne qui a tous les caractères de la vie ordinaire, cause familièrement avec les assistants, à la fin leur laisse un souvenir, prend congé d'eux et disparaît sans retour.

M. Crookes a imaginé une *force psychique* pour caractériser les phénomènes qu'il a étudiés et qu'il ne peut expliquer par le jeu des lois connues de la nature. Nous doutons que la force psychique lui donne pleine satisfaction.

Le livre que nous venons d'analyser offre un intérêt autre que le merveilleux : c'est celui des démêlés de M. Crookes avec ses confrères, démêlés qui mettent en pleine lumière le fanatisme auquel nul savant n'échappe s'il n'est doué d'une forte dose de bon sens.

M^{re} POSTEL, SA VIE ET SES ŒUVRES par M^{re} Foulon. Un volume in-12 de 237 pages avec portrait photographié. Prix : 2 fr. 50

Ce livre a une double bonne fortune : il vient à son heure et répond à un besoin. Les nombreux amis du regretté défunt y trouveront un pieux monument élevé à sa mémoire ; et tous ceux qui ont lu quelque-une des œuvres sorties de la plume féconde de M^{re} Postel aimeront à faire entière connaissance avec celui qui les a tant charmés et édifiés. Il ne nous suffit pas, en effet, quand nous pratiquons un bon livre, de l'apprécier en lui-

même ; nous désirons encore savoir quelle inspiration plus haute l'a appelé à la vie, quelles joies ou quelles tristesses ont présidé à sa naissance, quelle disposition personnelle et secrète de l'âme lui a imprimé son cachet, donné son caractère. Nous voulons, en un mot, entrer en rapport intime avec l'auteur, pénétrer et partager ses sentiments, vivre de sa vie. C'est alors surtout que sa parole nous touche et nous émeut ; car elle ne s'adresse plus seulement à notre esprit, mais encore à notre cœur ; alors seulement nous avons la clé du livre.

Cette clé des ouvrages si nombreux et si variés de M^{sr} Postel, M^{sr} l'archevêque de Besançon nous la donne. Qui mieux qu'un ami des premiers jours pouvait remplir cette tâche. C'est à lui que M^{sr} Postel a confié ses papiers intimes, et en première ligne, ce journal si précieux qu'il avait commencé dès son petit séminaire et qu'il continua jusqu'à l'avant-dernier jour de son existence terrestre. La *vie* expliquera donc les *œuvres*. Vous les verrez se multiplier d'années en années, fleurs cueillies sur des rivages différents, en Italie, en Espagne, en France, et gardant chacune le parfum de son pays.

Plus encore : vous apprendrez à quel besoin du cœur a répondu chacune de ses créations. La douleur filiale lui inspira « ce beau livre, le meilleur peut-être qu'il ait publié : *Une femme forte et une chrétienne*. » D'autres peines encore lui en dictèrent bien d'autres. « Après une souffrance, après un chagrin, un froissement, — son cœur délicat battait vigoureusement, on le voyait se remettre au travail et les manuscrits succédaient aux manuscrits. »

Le grand attrait de la *Vie* de M^{sr} Postel me paraît être l'exacte et fine analyse de cette âme d'élite. Aucune face n'est laissée dans l'ombre. Certes, l'abbé Postel avait de belles et fortes vertus. Les pages de son journal « reflètent partout une âme limpide, transparente, toujours occupée du désir d'une perfection plus grande, d'une union à Dieu plus intime d'une fidélité plus étroite à tous les devoirs de la vie ecclésiastique. » Mais bien des combats ont été livrés avant la victoire définitive, et, cette victoire n'a été due qu'à la Foi.

Or, ces combats ont en nous-mêmes des échos ; ce poids de la vie qui arrachait à l'abbé Postel tant de soupirs, nous le connaissons, et souvent, moins courageux que lui, nous le trainons quand il faudrait le porter. Nous passons, nous aussi, par ces alternatives de crainte et d'espoir ; nous voyons à la guerre succéder une paix, — qui n'est jamais qu'une courte trêve ; — toutes ces choses sont *humaines*, et rien de ce qui est *humain* ne nous laisse indifférents. Voilà pourquoi ce livre sera beaucoup lu.

Tel est, d'ailleurs, le charme de ce style naturel, simple, de bon aloi, tel est l'heureux mélange de citations pleines d'à-propos, de descriptions rapides, de spirituelles réflexions, que le lecteur va de page en page, entraîné et ravi, et ne ferme le livre que quand il l'a parcouru jusqu'à la dernière ligne.

Ajoutons que l'éditeur, ami lui-même de M^{rs} Postel, a voulu faire de ce volume une œuvre typographique irréprochable : beauté des caractères, choix du papier, tout fait honneur à la maison Dumoulin qui l'imprime. La photographie de M^{rs} Postel, très ressemblante, lui donne un mérite de plus.

BOUTTEZ.

UNE IDÉE FANTASQUE, par G. MOULHINS ; un volume in-12, de 300 pages.

Prix : 3 fr.

Voici un roman honnête et captivant dont l'auteur a le respect de lui-même et du lecteur. On n'y respire pas les miasmes infects dans lesquels la littérature à sensation va chercher de soi-disant remèdes contre les passions ou les vices qu'elle veut nous faire prendre en horreur.

S'il est vrai que le plus sûr moyen d'étouffer, sinon d'extirper nos mauvais penchants soit dans la culture assidue et surtout dans l'exercice persévérant des nos bons instincts, on se persuadera difficilement que la fréquentation des tripots et des sentines puisse être un bon milieu pour l'éducation morale. A cette thérapeutique toute négative qui consiste dans l'exhibition du mal, on sacrifie insensiblement celle qui agit par le charme et l'attrait du bien, et l'on arrive à faire du spectacle écœurant des hommes et des misères humaines la pâture exclusive et journalière des affamés d'émotions.

Tel n'est pas le petit drame que voici :

Tout l'intérêt y repose sur l'enchaînement de circonstances fatales qui créent, entre des personnages attachants par eux-mêmes, un ensemble de situations imprévues, délicates ou douloureuses, dont toute la responsabilité retombe sur le passé coupable et deshonorant d'un père de famille qui n'est plus, et de qui la mémoire est la seule ombre à ce tableau de braves cœurs cruellement éprouvés.

La noble et sainte résignation d'une pauvre veuve, mère de famille ; la vaillante énergie d'un fils cherchant à relever, à force de travail et de sentiments élevés, le nom compromis par son père ; la généreuse rivalité de dévouement de deux jeunes filles qui souffrent l'une par l'autre et l'une pour l'autre ; le secret qui pèse sur la destinée de tant d'êtres innocents et malheureux ; tels sont les éléments dans lesquels l'auteur a puisé l'émotion saine et sincère qui s'attache à son récit.

Une des infirmités de notre temps, c'est ce besoin de secousses violentes qui, en littérature comme en art, oblitérent le goût des émotions d'un ordre plus élevé. Le langage, pourtant, les mots, généralement si bien faits et si justes, suffiraient pour nous éclairer, si nous savions en interroger le sens et en pénétrer l'esprit. *Élever*, par exemple, ne signifie assurément pas conduire *en bas*, mais *en haut*, singulière fantaisie que de jeter les sens dans la fange pour les nettoyer !

Certes, je reconnais qu'il peut y avoir et qu'il y a, en effet, des œuvres pleines d'impressions, de coloris, de saveur, voire même d'odeur, dans la littérature à sensation ; reste à savoir si c'est là un régime bien salubre et bien fortifiant. En fait de santé, pour l'esprit aussi bien que pour le corps, le choix des aliments est d'une importance capitale, et je ne sache pas, quant à moi, que l'intoxication ait jamais été considérée comme une règle d'hygiène.

Nous sommes malades du besoin de l'extrême ; nous courons après l'étrange, l'excessif, le vertigineux ; toute simplicité nous semble une fadaise ; toute mesure, une timidité ; toute méthode, une chaîne ; toute discipline, une prison. La sobriété nous endort ; l'exagération nous fascine ; la pure et simple lumière du vrai pâlit devant l'éclat mensonger du faux clinquant. Ce que l'on veut par dessus tout, c'est, non pas émouvoir, persuader, convaincre, éclairer ; non, c'est frapper, surprendre, éblouir, coûte que coûte ; à ce jeu on brille parfois ; on s'éteint toujours.

Pour rester une lumière aux yeux des hommes, ce n'est pas simplement la *réalité* qu'il faut leur faire voir, mais la *vérité*. La réalité, chacun de nous la voit de ses yeux ; et quiconque ne la voit pas dans la vie, ne la verra pas davantage reproduite par une œuvre d'art ou de littérature, œuvre complètement inutile dès lors si elle s'arrête là. La vérité, c'est l'homme, non plus tel qu'il est, mais tel qu'il devrait être, tel qu'il faut l'aider à devenir, en dirigeant, d'une part, son entendement vers le bien par la lumière, et, d'autre part, sa volonté vers le bien par l'émotion. La valeur d'une œuvre se mesure à l'élan qu'elle suscite, à la direction qu'elle imprime, au développement qu'elle provoque ; en un mot, à la somme de vérité qu'elle fait connaître et de bien qu'elle fait vouloir.

La question peut donc se ramener à ces termes : entre le mal, qui n'est que trop souvent le réel et toujours le faux, et le bien qui est toujours le vrai, y a-t-il plus de chances de conduire au bien en montrant le mal, que de détourner du mal en montrant le bien ?

Ainsi posée, la question semble plus facile à résoudre.

Et d'abord, il faut remarquer que la notion du mal est une notion négative.

tive ; le mal est une privation du bien, une perte ; il représente l'état de ruine, non la chose perdue ; il exprime le vide, non une réalité. La relation entre l'idée du mal et celle du bien est la même qu'entre l'idée du faux et celle du vrai. Le spectacle d'une maladie ne saurait être un élément de l'état de santé. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer et de comparer les impressions qui font naître en nous la vue de ce qui est mal et de ce qui est bien.

Le mal ne cause que des impressions pénibles : il froisse, il chagrine, il blesse, il contracte et ferme tout notre être ; au lieu d'unir, il divise ; et s'il rapproche un moment ceux qu'il attire, c'est pour les éloigner plus ou moins promptement, mais fatalement l'un de l'autre, par cette répulsion instinctive d'une méfiance et d'un dégoût réciproques.

Le bien, tout au contraire, alors même que notre volonté est trop faible pour répondre à son appel, impose du moins le respect, ce n'est pas lui que nous accusons mais nous-mêmes, lorsque nous n'avons pas le courage de le suivre ; il nous fait honte, non de ce qu'il nous demande, mais de ce nous lui refusons, et que nous refusons, du même coup, à notre propre intérêt et à notre bonheur. De sa nature, il ouvre, il console, il dilate, il épanouit tout notre être ; il est, par là, le principe du rapprochement salutaire et de l'union durable.

Je ne puis ici qu'indiquer cette thèse qui fournirait amplement la matière d'un livre, et je laisse à décider lequel des deux contacts, celui du mal ou celui du bien, est le plus efficace pour l'amélioration de la nature humaine. Il y a quelque chose de mieux que d'ouvrir les yeux sur l'erreur et sur le mal pour s'en éloigner, c'est de les ouvrir sur le vrai et sur le bien pour s'y réfugier, s'y abriter et y fixer sa raison et sa vie.

CH. GOUNOD.

CLAUDE DE FRANCE, duchesse de Lorraine, par M. C. DE MAGNIENVILLE,
1 vol. in-12 de 247 p. 1884. Prix : 3 fr. 50

Cette étude est l'œuvre d'un patriote lorrain ; elle a été poursuivie avec amour et ce n'est pas la faute de l'auteur si elle n'a pas abouti à des résultats plus importants. Le style est parfois un peu jeune ; mais sauf ce léger reproche, je ne sais si la critique trouverait autre chose à formuler.

Claude de France fut la deuxième fille du roi Henri II et de Catherine de Médicis. Elle naquit le 12 novembre 1547 à Fontainebleau. Son enfance n'offrit aucun incident remarquable.

En 1552, après la conquête des trois évéchés, le jeune duc de Lorraine, Charles III, fut amené en France et destiné dès lors à devenir l'époux de la princesse moins âgée que lui de trois ans. La paix de Cateau-Cambrésis fut

préparée par la mère de Charles III, Christine de Lorraine. Un des résultats de cette paix fut le retour du jeune duc dans ses États. Il y amena sa jeune femme, âgée seulement de douze ans ; et vécut avec elle dans la plus parfaite union. La princesse donna le jour à neuf enfants, et mourut le 25 février 1574, âgée seulement de vingt-six ans et quelques mois. Bonne, douce, généreuse, elle fit le bonheur de sa famille et de ses sujets sans avoir jamais eu occasion de déployer les talents dont elle était sûrement douée.

Une partie très notable du volume (p. 137-246) est remplie par des pièces justificatives bien choisies et qui sont d'une utilité générale, ne laissent pas cependant d'offrir un réel intérêt. On y trouve, en effet, des détails curieux sur le trousseau d'une fille de France, sur la dépense de sa maison, sur l'ameublement d'une résidence princière, enfin sur le prix des denrées au xvi^e siècle. Un bœuf se paye 32 francs ; douze moutons, le même prix, soixante, quatre poulets, 8 francs.

Par contre, une dame d'honneur et un maître d'hôtel recevaient 600 fr. Tout compté peut-être trouverait-on que les prix relatifs des choses n'ont pas beaucoup varié.

H. M. C.

MANUEL DE LA JURIDICTION ECCLÉSIASTIQUE au lor antérieur, et spécialement au lor contentieux, avec appendice sur les règles du droit, par M. P. DE BRILLAUD, docteur en théologie, curé-doyen de Lapalisse. Un volume petit in-8° de 660 pages. Prix : 6 fr. 50.

L'auteur de ce manuel n'est point un inconnu pour les membres de l'Œuvre des Agrégations, et le *Traité des empêchements de mariage*, qu'il a publié sous le patronage de cette Œuvre, les a édifiés sur sa grande science canonique. Aussi, souhaitons-nous la bienvenue à ce nouveau traité dédié à M^{re} de Dreux-Brezé et revêtu de son approbation.

Écrit en français, par un prêtre français, et destiné surtout au clergé français, il est une preuve de plus de la légitime attention que l'on accorde enfin en France aux lois et aux études canoniques. L'étude des principes de la jurisprudence ecclésiastique a été beaucoup trop négligée depuis un siècle parce que les tribunaux ecclésiastiques n'ont plus leur fonctionnement régulier, parce que les officialités diocésaines et métropolitaines sont privées de leur organisation normale et impuissantes à donner à leurs arrêts une valeur légale et les effets qui leur conviennent ; volontiers, on les considérerait comme des matériaux d'archéologie sacrée sans aucune importance pratique.

Dans cette disposition des esprits, a-t-on le droit de venir parler avec amertume, à certains jours de disgrâce, de défaut de règles certaines et

de principes directeurs dans l'administration paroissiale et même diocésaine? A qui la faute? A l'état de choses actuel, sans doute, à la mauvaise disposition des gouvernements jaloux de la liberté de l'Eglise et en perpétuelle défiance de son indépendance; mais aussi à son indifférence personnelle, au peu de zèle que l'on met à étudier les lois édictées par les pontifes romains et les conciles. Et cependant la jurisprudence civile elle-même, dans ses interprètes indifférents ou impies, n'hésite pas à en reconnaître la haute portée et la légitime influence sur le droit.

On ne doit pas demander à un manuel de longues explications ni des dissertations savantes; exposer brièvement, avec méthode et clarté, les vrais principes et les conclusions les plus importantes; renvoyer, autant que besoin, aux sources, aux meilleurs auteurs sur la question, tel doit être le programme d'un ouvrage de cette nature; il doit, en un mot, comme son nom l'indique, mettre sous la main du lecteur ce qui lui est le plus utile à savoir dans la matière. C'est aussi le but que s'est proposé l'auteur du *Manuel de la juridiction ecclésiastique*, et nous croyons qu'il l'a atteint. Ajoutons qu'il a su rester dans le style clair, simple et facile qui convient à ce genre de travail.

Voici d'ailleurs un aperçu de ce travail : la première partie traite de la juridiction ecclésiastique en général, et des personnes qui la possèdent : personnes physiques, prélats, dignitaires, juges ecclésiastiques; personnes morales, comme les sacrées Congrégations et les Tribunaux romains. La deuxième expose les règles canoniques selon lesquelles doit s'exercer cette juridiction : c'est un traité des jugements et des peines ecclésiastiques. Un appendice formant la troisième partie, contient un commentaire théorique et pratique des *Règles du droit* enseignées au *Corpus Juris*, si souvent alléguées et si rarement bien comprises. Suit le formulaire. Un dernier appendice résume l'instruction de la S. C. des évêques et réguliers sur la procédure sommaire, et donne la nomenclature des censures contenues dans la bulle *Apostolicæ Sedis* du pape Pie IX.

On pourrait regretter, dans ce manuel, quelques lacunes sur la procédure en nullité de mariage et de profession religieuse comme aussi l'absence de l'instruction du Saint Office, de 1867, sur la marche à suivre dans le cas de dénonciation prescrite par la bulle *Sacramentum pœnitentiæ*. En somme, ce *Manuel de la juridiction ecclésiastique* nous semble l'ébauche, déjà fort utile en elle-même, d'un ouvrage plus complet et plus utile encore que nous espérons de la science et du zèle du respectable auteur.

LETTRES D'UN PRÉCURSEUR. — Doudart de Lagrée au Cambodge
et son voyage en Indo-Chine, par FÉLIX JULIEN

M. Félix Julien vient de faire paraître, sous le titre de « Lettres d'un précurseur », un ouvrage d'une incontestable actualité. Ces lettres émanent du commandant Doudart de Lagrée, le premier résident français au Cambodge et l'intrépide explorateur de l'Indo-Chine.

C'est un récit pittoresque, plein d'humeur et de verve, empreint de couleur locale et écrit avec toute la concision de style d'un marin.

Cette correspondance et les notes intéressantes qui l'accompagnent, nous font connaître, en quelques pages, l'histoire du Protectorat du Cambodge. Nous y voyons avec quelle habileté de Lagrée sut soustraire le roi Norodom au vasselage du roi de Siam, sous lequel se dissimulait l'influence anglaise, pour l'amener à signer le traité qui devait le mettre sous la domination française.

On connaît l'acte de violence par lequel le gouverneur *civil* de Cochinchine vient, l'automne dernier, de mettre fin à cette conquête pacifique en contraignant le roi Norodom, par la force des balonnettes, à signer son abdication, sans se préoccuper des complications qui pourraient surgir.

Comme le fait ressortir M. Julien, de Lagrée fut le premier qui donna l'élan aux remarquables découvertes de l'art khmer en faisant connaître d'une manière précise et scientifique les ruines monumentales et merveilleuses de l'antique cité d'Angkar

La seconde partie du livre retrace à grands traits la mémorable exploration du Me-Kong au Cambodge et du haut Songkoï ou fleuve Rouge.

Cette expédition, commandée par de Lagrée, avec Francis Garnier comme lieutenant, s'accomplit au milieu de grandes difficultés dont nous ne pouvons qu'indiquer ici l'attachant récit.

Le grand résultat de ce voyage fut la reconnaissance de la navigabilité du fleuve Rouge depuis Many-Kao jusqu'à la mer. C'est par là que de Lagrée mérite le nom de précurseur. Le fleuve Rouge, qui se jette dans le golfe de Tonkin, peut, en effet, devenir le déversoir des richesses de la Chine méridionale et détourner au profit de la France une partie des productions que l'Angleterre s'efforce d'attirer à ses colonies.

C'est le but que notre vaillante armée poursuit aujourd'hui au Tonkin.

De Lagrée ne vit pas les conséquences de sa découverte, il mourut à deux jours des bords du fleuve Bleu sans avoir complètement atteint sa noble entreprise.

Dans un dernier chapitre, « la France au Tonkin », M. Julien reproduit

dans un tableau rapide et saisissant, avec l'élévation de style qui le caractérise, l'histoire des aventureuses expéditions du Tonkin.

Il y dévoile les fautes et l'impéritie du gouvernement et l'abandon du Tonkin, déjà héroïquement conquis en 1873 par Francis Garnier, avec une poignée d'hommes. Il rappelle la mort du commandant Rivière, et flétrit ensuite la politique désastreuse qui vint arrêter les succès du brave amiral Courbet.

Il salue en passant la valeur de nos troupes et redit avec un orateur que nos soldats couvrent du reflet de leur gloire, nos plaies et nos misères.

Comme conclusion, M. Julien nous montre le rôle magnifique de nos missionnaires, toujours à l'avant-garde, et, poursuivant, sans se préoccuper des vulgaires intérêts d'une entreprise commerciale et industrielle, la réalisation par la France de la grande œuvre civilisatrice Indo-Chinoise dont Doudart de Lagrée a été le pacifique apôtre et le hardi précurseur.

R. de P.

PETIT MANUEL POUR LA FONDATION ET LA DIRECTION DES PATRONAGES RURAUX, par M. l'abbé LE CONTE, vicaire général honoraire de Châlons-sur-Marne (1). Un vol. in-32, 84 pages. Prix : 1 fr.

Lire ce livre, c'est abjurer cette erreur que la création d'un patronage est impossible.

Ainsi s'exprime M^{re} Sourrieu, évêque de Châlons, dans une lettre adressée à l'auteur. Que tous les prêtres qui exercent le ministère sacerdotal, que les curés des plus modestes paroisses lisent donc cet opuscule et le lendemain ils travailleront à l'établissement d'un patronage.

Là est l'avenir de la paroisse parce que là est la préservation de l'enfance.

Le petit manuel est divisé en trois chapitres : utilité, moyens, résultats obtenus.

1^{re} *Utilité.* — Qu'est-ce qu'un patronage ? C'est la réunion du dimanche, voire même du jeudi, autour de M. le curé qui, après les offices et les catéchismes, préside, surveille et anime de l'esprit chrétien les joyeuses récréations de ses chers enfants.

Dans les villes, nombre d'œuvres s'efforcent de sauvegarder la foi et les mœurs de l'enfance et de la jeunesse. Grâce aux écoles libres, aux collèges et aux cercles catholiques, aux saines bibliothèques, notre société nous offre encore des germes de bien et des sujets d'espérance.

(1) Cet ouvrage, à peine publié, a déjà reçu l'approbation d'un grand nombre d'évêques.

Mais dans les campagnes, où est l'institution destinée à servir de complément aux catéchismes paroissiaux et à réaliser en face des écoles officielles ou athées, l'œuvre vitale de l'éducation chrétienne ? C'est le patronage rural qui est appelé à combler cette lacune. Il réagira contre la désertion des campagnes, en entretenant l'amour du pays natal ; il formera et sanctifiera les éléments dirigeants, surtout les prêtres, en offrant à leur zèle et à leur charité un apostolat approprié aux temps présents ; il facilitera le recrutement du clergé par les pieux et paternels rapports du curé avec ses jeunes paroissiens.

2° Moyens. — L'auteur n'a pas la prétention d'en faire une énumération complète.

Il se borne à faire connaître ceux dont l'efficacité a été consacrée par l'expérience et les divise en : moyens de fondation et moyens de fonctionnement.

Pour *fonder*, une initiative individuelle, à la rigueur, peut suffire.

Les grands séminaires la favoriseront ou contribueront à la prospérité des patronages en établissant, parmi leurs élèves, des conférences qui initieront ceux-ci à la vie des œuvres ; 39 séminaires français — possèdent déjà ces conférences. — Mais le plus souvent la création d'un patronage sera due à l'action d'un comité central, (bureau diocésain ou commission de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, ou comité catholique, ou directeur diocésain). Ce comité provoquera la fondation des patronages ; il les assistera de ses conseils et leur fournira : mobilier, jeux, récompenses, bons points, livres, et même caisses d'une bibliothèque roulante.

Pour cela, il a besoin d'hommes et d'argent.

Les hommes, il les trouvera en faisant appel aux conférences de Saint-Vincent de-Paul, aux proscrits de nos luttes politiques, à tout chrétien qui a des loisirs et qui sent brûler dans son âme une étincelle de la flamme apostolique.

L'argent ! on est bien fort quand on mendie pour l'âme des enfants et pour la persévérance des nouvelles générations. Et l'on serait plus fort encore, si les heureux du monde, les maîtres, les patrons, les chefs de famille comprenaient qu'ils ont tout à gagner dans cette institution.

Passant ensuite au *fonctionnement* rural, M. l'abbé Le Comte traite successivement du personnel dirigeant ou dirigé, du local, des moyens d'action et des ressources. L'âme du patronage, ce sera le curé qui recherchera la collaboration de quelques catholiques dévoués, mais qui devra agir, même s'il est seul. — Nulle part, le local n'est introuvable : à défaut d'un immeuble spécialement affecté à l'œuvre, le presbytère se

montrera hospitalier. — Quant à la direction, tout en faisant une juste part aux encouragements et aux récompenses, suivant le système employé à Châlons et publié in extenso, elle donnera la place d'honneur à l'instruction religieuse et à la piété ; elle ne craindra pas de parler au jeune homme le langage de la foi et de lui dire : Vous avez besoin du patronage ou du cercle pour vous récréer sans doute, mais avant tout pour sauver votre âme ! La jeunesse aime les questions nettement posées... Elle finit par regarder sans hésitation les horizons élevés qu'on a découverts devant elle. » — Quand la localité ou les environs n'offriront pas les ressources nécessaires pour équilibrer le budget du patronage, on fera appel au comité central s'il en existe un ; sinon, on s'adressera à Paris, soit à l'œuvre de Saint-François-de-Sales, impasse de la Visitation, soit à l'œuvre des campagnes, 11, rue Bellechasse, soit à l'œuvre de Notre-Dame-du-Salut, 8, rue François 1^{er}.

3^e Résultats obtenus. — Sans en dresser une statistique, le petit manuel expose des faits assez nombreux pour prouver que les patronages ruraux peuvent germer sur tous les sols et prospérer sous tous les climats. Il en existe déjà dans les diocèses d'Amiens, d'Arras, de Cambrai, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Nancy, Reims, Tours et dans celui de Châlons qui, depuis 9 ans, en a vu éclore 52 dont 41 sont dirigés par les curés seuls. — On trouve dans le même chapitre, à titre d'exemple, quelques monographies de patronages ruraux.

Un appendice est consacré aux patronages de filles.

Le petit manuel n'a pas été écrit seulement pour les prêtres, qui trop souvent ne peuvent apporter à l'œuvre des patronages que leur zèle et leur dévouement, mais pour tous les chrétiens qui comprennent la nécessité d'unir les œuvres à la foi et qui peuvent donner, outre leur concours personnel, les ressources matérielles.

C'est donc à tous les hommes de bonne volonté que s'adressent ces brûlantes paroles qui terminent l'opuscule : « Hâtons-nous de jeter la bonne semence dans les sillons de nos campagnes ; puis regardons en haut et attendons patiemment la rosée du ciel et les rayons du soleil : l'homme sème, Dieu donne l'accroissement. » P. CORBON.

L'ART LA RELIGION ET LA NATURE EN ITALIE, par EMILIO CASTELAR. — Paris, 2 vol. in-12. Prix : 7 fr.

Don Emilio Castelar est un poète. Il a été président de République, c'est vrai ; mais cela n'empêche rien et ne prouve rien. Si la république, chez nous, est une réalité dure et durable, hélas ! par de là les Pyrénées, la

république est de la famille des châteaux ... en Espagne. Rêve, illusion, chimère, elle n'a pu être prise au sérieux que par des poètes et n'a voulu obéir qu'à une guitare. Le moyen de se fâcher contre une guitare ! Nous serons donc très indulgents ; et n'est-ce pas l'être au plus haut point, que de mettre sur le compte de la Muse toutes les absurdités, toutes les contradictions, tous les blasphèmes plus ou moins inconscients que module le président déchu d'une république pour rire, avec accompagnement de castagnettes ?

Don Emilio a visité Rome deux fois, avant et après sa présidence, sous Pie IX roi, et sous Pie IX captif ; il ne paraît pas que l'exercice du pouvoir l'ait mûri, et ses deux volumes, écrits à sept ans de distance, sont également jeunes, de cette incurable jeunesse qui ne connaîtra pas la maturité. Même incohérence, même présomption, mêmes préjugés, mêmes rancunes, même prisme devant les yeux.

Nous avons habité Rome au temps où s'y trouva Don Emilio Castelar, et rien ne nous serait plus aisé que de relever les bévues et les méprises innombrables dont il lui plut d'être la dupe, avec la bonne foi des poètes qui s'imaginent éprouver tout ce qu'ils chantent, et qui, selon l'expression vulgaire, *croient que c'est arrivé*. Mais la besogne serait longue et fastidieuse. Citons un tout petit fait cependant : le Jeudi-Saint, après l'imposante cérémonie de la Cène, servie par le Pape à douze prêtres âgés qui représentent les apôtres, ceux-ci délient le bouquet placé en face de chacun d'eux et en jettent les fleurs aux assistants. Voilà ce que tout le monde a vu, et ce dont nul ne s'était scandalisé jusqu'ici. M. Castelar n'aurait pas pu se montrer plus timoré que tout le monde devant un tel spectacle, mais il a trouvé moyen de voir autre chose. Ces vénérables vieillards « rient comme au théâtre, dit-il, se jettent au visage des vins et des confitures.... » et il s'indigne. Il a, ma foi, bien raison. — Nous ne nous étonnons pas, du reste, de sa berluée permanente, quand nous l'entendons comparer aux cachots de l'Inquisition, le bureau de la douane de Civita Vecchia, et affirmer qu'à Rome « tout respire la terreur ».

Quant à ses appréciations, elles se ressentent, plus encore que ses récits, de son état pathologique, mais elles offrent ceci de très particulier que le vrai et le faux, le juste et l'injuste, l'affirmation et la négation, s'y rencontrent dans la plus extravagante des *ollas podridas*. On n'est pas impunément espagnol : quand on appartient à cette race catholique entre toutes, on n'arrive pas à renier complètement son origine. C'est ainsi qu'il y a dans ce livre d'admirables pages sur les chrétiens des catacombes ; mais gare l'antithèse ! Ce respect du passé se convertit en invectives

contre le présent. Le séraphique pauvre d'Assise y est célébré avec une éloquence de feu, mais c'est pour mieux opposer les franciscains aux jésuites. « le progrès, à la réaction. » Jules II nous apparaît « trempé dans l'airain de l'héroïsme », Innocent III est porté aux nues, mais Pie IX est dénigré. Saint Charles Borromée, Bellarmin, Rusticucci, les grands cardinaux du *xvi^e* siècle, sont évoqués en face d'Antonelli pour mieux rapetisser et insulter celui-ci. Mais c'est trop nous occuper d'une œuvre que nul ne lirait, si la notoriété de l'auteur n'était de nature à allécher la curiosité.

H. R.

VIE DES SAINTS, par Mgr PAUL GUÉRIN, auteur des *Petits Bollandistes* ; illustration de Yan Dargent ; douze aquarelles hors texte et plus de mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque saint ; direction artistique, M. Eugène Matthieu. Un vol. in-4° de 400 p. 1885. Paris. Prix : 30 francs. (*La seconde partie de l'ouvrage n'a pas encore paru.*)

C'est une heureuse idée que de faire servir les arts à l'éclat de la sainteté. Rien n'est beau commela vertu chrétienne poussée jusqu'à l'héroïsme ; mais la beauté est surtout intérieure. A l'art est réservé l'honneur de faire briller aux yeux des hommes, ce qui ne charme souvent que les yeux des anges. Il faut donc féliciter M. Palmé d'avoir invité un groupe d'artistes d'élite à illustrer la vie des saints, c'est-à-dire à entreprendre de faire briller au dehors par les procédés de l'art moderne la poésie dont la sainteté est remplie.

Voici quelle est l'économie de ce bel ouvrage. Il ne fallait pas songer à donner une place à tous les saints du martyrologe : on en a choisi un pour chaque jour du mois. Sa vie est abrégée de manière à tenir dans deux pages, sauf un petit nombre d'exceptions. Le texte est toujours encadré par une œuvre d'art. Au milieu d'une végétation artistique, deux, trois, quatre vignettes représentent les scènes les plus remarquables de la vie du saint. L'encadrement de la seconde page a une signification générale ; c'est par exemple la marche triomphante des saints vers le ciel, la domination des saints sur les animaux, ou même des sujets de pure fantaisie. Ces motifs sont presque toujours les mêmes pour tout un mois. D'autre part, chaque mois s'ouvre par une aquarelle de Yan Dargent. Celle des six premiers mois de l'année sont consacrées aux douze apôtres, aux saints pénitents, aux patrons des ouvriers, aux saints évêques et confesseurs, aux vierges martyres et aux saints martyrs. Dans toutes ces compositions, l'artiste s'est évidemment rappelé les fresques de Flandrin à saint Vincent-de-Paul, et cette remarque, on le comprendra, ne peut être qu'un éloge.

Le texte de Mgr Guérin. Nous ne pouvons donc que recommander à nos

lecteurs cette vie des saints illustrée, et dès qu'elle sera terminée nous engagerons à la placer sur leur table comme le plus utile objet d'édification. On n'a jamais mieux associé l'agrément à l'utile dans les limites d'un in-quarto ; jamais surtout l'agrément ne s'y est trouvé plus varié.

IMPEDIMENTORUM MATRIMONII SYNOPSIS, seu brevis expositio ad usum seminariorum, auctore G. ALLÈGRE, doctore in S. Theologia et in jure canonico necnon S. Basilicæ Lauretanæ canonico. — Paris, 1 vol. in-8°. Prix : 1 fr. 50.

La question des empêchements canoniques de mariage est aujourd'hui d'une incontestable importance. La connaissance en est nécessaire au prêtre pour la direction des âmes ; elle est utile, je dirai même nécessaire aux défenseurs dévoués des droits de l'Eglise, aux magistrats, aux jurisconsultes et même aux législateurs. Si nos hommes d'Etat les eussent mieux connus, ils se seraient épargné d'étranges confusions, lors des récents débats sur la loi du divorce. On n'aurait pas entendu un ministre des cultes confondre l'empêchement de condition d'esclave et d'honnêteté publique avec l'erreur sur la personne sociale ou morale des parties contractantes. Léon Renault ne serait pas venu reprocher à l'Eglise de repousser ouvertement le divorce, et de le pratiquer indirectement par des nullités arbitraires.

Nul mieux que M. le chanoine Allègre n'était préparé à ce travail : ancien avocat, docteur en théologie et en droit canon, il a pu, avec une compétence exceptionnelle, offrir une étude aussi complète qu'intéressante pour tous ceux qui, prêtres ou laïques, désirent avoir des idées exactes sur cette matière.

Son manuel latin, de 80 pages, édition compacte, deviendra classique. On y trouve un style remarquablement pur, des définitions soignées, une exposition nette de la nature et de l'origine de chaque empêchement ; enfin des solutions pratiques puisées aux meilleures sources ; n'oublions pas un parallèle précieux entre les empêchements canoniques et les empêchements civils.

Cet ouvrage qui a été accueilli avec faveur par l'épiscopat et les séminaires, rendra d'éminents services à la cause de la vérité et de l'Eglise.

P. DÉJARDIN. S. J.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, traduite et paraphrasée en vers français, par PIERRE CORNEILLE. — Un vol. in-18 de 400 p.

Tout le monde célèbre l'excellence de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Corneille a fait mieux que tout le monde, il l'a traduite et paraphrasée en des vers admirables, fort goûtés au xvii^e siècle, incompris au xviii^e et que le

xix^e a remis en honneur. Du vivant même de l'auteur, il s'en était fait trente-deux éditions, et Gabriel Gueret affirme avoir entendu de la bouche de Pierre Corneille que « le succès de son *Imitation* avait dépassé celui de sa meilleure tragédie, et qu'il avait reconnu par là que Dieu n'est jamais ingrat envers ceux qui travaillent pour lui. » La raison de cette vogue soudaine, éclipsée sous le Roi-Voltaire, pour renaître bientôt avec la foi et les œuvres catholiques au sortir de la Révolution, c'est que, sans cesser d'être grand poète, l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte* a traduit l'*Imitation* en homme qui la méditait et la pratiquait. Sa paraphrase n'est pas seulement un chef-d'œuvre poétique, c'est une version d'une incomparable fidélité et d'une merveilleuse splendeur ; les éclairs de son génie semblent illuminer davantage encore les pages rayonnantes du « plus beau livre sorti de la main des hommes » ; il fait ruisseler d'éblouissantes clartés sur la sobriété profonde du texte. Il est donc à souhaiter qu'aujourd'hui comme autrefois l'*Imitation* de Corneille soit dans les mains de tous.

H. R.

NOS GÉNÉRAUX, par Roger de BEAUVOIR. — Un vol. in-8° illustré (1885) Paris. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage est une sorte de livre d'or de notre armée nouvelle. Notre nation est enthousiaste, chevaleresque, mais elle se décourage vite dans les revers, et pour la rassurer, on a voulu montrer cette pléiade de braves soldats qui ont voué leur vie à la patrie, teint de leur sang les champs de bataille et consacré leurs veilles à l'étude du grand art de la guerre. C'est une biographie, par ordre alphabétique, de soixante-six généraux qui ont commandé des corps d'armée, qui ont été revêtus d'emplois dans la haute direction de la guerre, ou, enfin, que des circonstances particulières ont mis en lumière. On a exclu avec soin la politique, toujours égoïste et si dissoivante dans l'armée, où le soldat ne doit voir que la patrie et le drapeau du pays. L'auteur, connu déjà par d'autres ouvrages fort intéressants et de grand mérite, nous assure qu'il a été d'une exactitude inattaquable dans celui-ci, et que c'est un livre de bonne foi, de bonne volonté et dicté par le plus ardent patriotisme.

LA VIE A BON MARCHÉ, par TANNEGUY de Wogan, président de la Société nationale d'encouragement à la prévoyance. Paris. Prix : 2 fr.

Voulez-vous vivre longtemps en santé, en paix, heureux et dispos, et, par-dessus le marché faire des économies, renoncez à la viande, aux spiritueux, au café, au thé, qui vous usent en surexcitant votre faiblesse au lieu de réparer vos forces. Contentez-vous, comme vos premiers pères, de laitage, de fruits, de légumes. Les sept sages de la Grèce qui n'avaient pas

un autre régime, les Pères de l'Église et les Pères du désert, les innombrables illustrations de l'Ordre de Saint-Benoît, Plaine, Cicéron, Montesquieu, Schiller, Rousseau, Franklin, Richard Wagner et bien d'autres végétariens convaincus ne s'en portaient pas plus mal, et ils n'y ont rien perdu de leur esprit.

M. Tanneguy ne s'en tient pas à la preuve historique de la supériorité des légumes sur le rosbœuf. Il fait appel à toutes les sciences et toutes témoignent en faveur de son système : la chimie, par l'analyse comparée des aliments gras et maigres ; la physiologie, par la voix des Linné, des Cuvier, des Gassendi, des Flourens ; l'agriculture par la supputation des produits animaux et des produits végétaux d'une même étendue de terrain ; l'esthétique, la psychologie, etc., etc. Si vous n'êtes pas persuadé, qu'au moins le désir « de tirer votre boucher d'une situation dégradante » vous décide à vous passer de sa marchandise. Plaisanterie à part, — car nous ne pouvons prendre au sérieux ce dernier argument de l'auteur — il y a de bons conseils dans ce livre, et de curieuses recettes culinaires essayées dans les restaurants végétariens de Londres, de New-York, de Berlin où les *carniphobes* se comptent par milliers. C'est à peine si nous y trouvons une petite méchanceté à l'adresse du clergé : *Telum imbellè et sine ictu*.

H. R.

UNE SŒUR AÎNÉE, par G. d'AURGEL. Un beau volume in-12.

Prix : 3 francs

La sœur aînée, c'est Madeleine de Kermorlac. Elle a élevé son frère Raoul, remplaçant auprès de lui leurs parents morts ; elle a conservé sur lui une salutaire influence. Mais un jour, un navire vient se briser sur la côte, non loin du château que tous deux habitent. Raoul sauve Miss Fanny Boldoway, fille d'un riche Américain. L'histoire de l'affection de Raoul pour elle, de la lutte qu'il doit soutenir, pour devenir son mari, contre un certain comte de Stigny, chevalier d'aventures, tel est le sujet du livre de M. d'Aurgel.

Les lecteurs de *Roger de Perny*, sa précédente œuvre, n'ont pas oublié la science de composition de l'auteur, la vivacité avec laquelle il conduit son intrigue, s'abstenant de tout hors-d'œuvre, de toute digression, pour courir droit au dénouement, son habileté à faire concourir le moindre incident, le moindre détail, à l'intérêt général. Ils n'ont pas oublié non plus ses qualités d'observation, sa science profonde du cœur humain, qui fait vivre les personnages qu'il met en scène.

Ces qualités, ils les retrouveront dans *Une Sœur aînée*, plus grandes encore que dans *Roger de Perny*. Rien de plus finement étudié que ce

caractère de Madeleine, si bonne, si sérieuse, si dévouée à son frère, faisant contraste avec Miss Boldoway, bonne aussi, mais légère, écervelée, véritable enfant gâtée.

L'auteur n'a eu garde d'oublier que, tout intéressant qu'il soit, un livre n'est véritablement bon qu'à la condition de renfermer de salutaires enseignements, de combattre pour la grande cause de la religion et de la morale. Il montre dans *Une Sœur aînée*, par l'exemple du comte de Stigny, la déplorable influence que l'impiété peut avoir sur un homme. Il montre cet élégant viveur prêt à tout employer pour arriver à la fortune, escroc, assassin ; et en opposition, il place Raoul de Kermorlac, brave et loyal, vrai type du gentilhomme et du chrétien.

CAUMERY.

LES RICHESSES DU TONKIN, par SAVIGNY et BISCHOFF, un volume in-18 orné d'une carte. Prix : 3 fr. 50.

Dans les *Richesses du Tonkin*, il ne s'agit pas d'un livre d'imagination : c'est avant tout un livre scientifique, économique, pratique et essentiellement nouveau dans ses parties les plus importantes.

Le chapitre premier traite de la colonisation française. Les auteurs y ont décrit, avec une grande ampleur de vue, le rôle de notre pays au point de vue colonial.

Le chapitre II est la démonstration scientifique de l'impraticabilité d'une route anglaise devant desservir les riches provinces méridionales de la Chine par la haute Birmanie. Le fleuve Rouge en est la seule artère commerciale possible au plus grand profit de la France.

L'histoire de notre intervention en extrême Orient, où le rôle des Dupuis, des Garnier et des Phélastres est tracé de main de maître, fait l'objet du chapitre III.

Dans le quatrième, MM. Savigny et Bischoff se sont livrés à une très intéressante étude du Tonkin au point de vue géographique, ethnographique et historique.

L'un des chapitres essentiels de ce livre est le cinquième ; les produits du Tonkin et des pays environnants y sont exposés dans un ordre parfait, avec l'indication des lieux où ils se rencontrent le plus communément.

Dans le chapitre VI, les auteurs nous apprennent où en est l'organisation administrative et économique de notre jeune colonie ; c'est l'application même du traité de Hué. Ils nous indiquent, en outre, l'état actuel des voies et moyens de communication du pays, et les grands travaux d'intérêt général qui s'imposent d'urgence.

Des questions commerciales d'une importance capitale font l'objet du

chapitre VII : articles d'importation et d'exportation, centres et marchés, conditions de l'exploitation française, rôle de nos futurs agents au Tonkin, coût du voyage, du fret, renseignements postaux, etc., etc.

Le chapitre VIII est l'exposé, par ordre alphabétique, des entreprises à tenter avec succès. Cette partie est l'âme du livre.

Les auteurs y ont apporté un soin jaloux, se posant tour à tour en commerçants, industriels, financiers, ingénieurs, agronomes, économistes, administrateurs, comptables. etc.

On lira avec un grand intérêt les articles : Batellerie, Banques, Chemins de fer, Commerce, Construction, Coton, Exploitation des forêts, Mines, Opium, Riz, Roulage, Soies, Sucres, Terrains, Thé, etc., etc.

Ce livre renferme encore un Index bibliographique des ouvrages publiés sur le Tonkin, et un vocabulaire des expressions locales les plus généralement employées par les auteurs.

Bref, MM. Savigny et Bischoff ont voulu faire de leur œuvre le *vade mecum* des intéressés français — sociétés ou particuliers — dans notre colonie, ils y ont parfaitement réussi.

Ce livre est accompagné d'une grande et belle carte du Tonkin et des pays environnants, carte tout récemment dressée par l'explorateur Jean Dupuis et indiquant les principaux centres miniers et les points les plus renommés pour tel ou tel produit important.

GRANDES LEÇONS DE L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE (les). L'Ancien Testament — l'Évangile — l'Église. — Histoire des origines de la civilisation moderne par ses monuments littéraires, depuis Moïse jusqu'à saint Augustin, par M. PELLISSIER; un vol. in-12 de 660 pages. Prix: 5 francs.

Nous croyons que les catholiques, dont le premier souci est de placer entre les mains de leurs enfants un livre qui représente l'enseignement traditionnel, trouveraient difficilement un ouvrage répondant mieux à leurs désirs. C'est un résumé presque irréprochable de l'enseignement tel que nous l'avons tous reçu. C'est à peine si l'on rencontre de loin en loin des opinions contestables. Encore ces écarts portent-ils sur des points de si minime importance, qu'ils ne valent pas la peine d'être signalés.

Les *Grandes Leçons de l'antiquité chrétienne* ne racontent pas l'histoire chronologique et détaillée de l'Ancien Testament, de la vie du Sauveur et des quatre premiers siècles de l'Église; mais, outre des considérations générales et fortement exprimées sur l'état religieux du monde et sur l'importance des questions qui s'y rattachent, l'auteur donne des aperçus très substantiels sur les institutions, les arts et les croyances qui font la

vie de l'humanité depuis son origine : il insiste surtout sur les monuments littéraires de chaque âge. Celui qui posséderait bien cet ouvrage aurait des notions assez étendues sur l'Ancien et le Nouveau Testament, sur les écrits des Pères de l'Église, sur les arts chez les juifs et les chrétiens, enfin sur beaucoup de points qui intéressent l'intelligence et la foi.

En résumé, cet ouvrage peut rendre de grands services à la cause de la foi et former des chrétiens convaincus tout en procurant un ensemble de connaissances utile à posséder. Les ennemis de l'Église ne s'y sont pas trompés et cet ouvrage a fait perdre à son auteur la chaire de rhétorique qu'il occupait au collège Chaptal depuis de nombreuses années. Ajoutons, pour consacrer sa valeur littéraire, qu'il a été couronné par l'Académie française.

UNE ÉDUCATION DANS LA FAMILLE, conseils pratiques
d'une mère; un volume in-12 de 332 pages. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre, bien qu'il ait la forme d'un roman, répond bien à son titre; il est surtout pratique : ses conseils sont bons et facilement applicables, l'auteur analyse à merveille le caractère des jeunes filles et offre aux familles de sages avis pour triompher de l'indolence, de l'amour-propre, de l'entêtement, de tous les défauts de caractère qui contrarient l'œuvre de l'éducation. Elle a emprunté à deux grands éducateurs, à Fénelon et à M^{sr} Dupanloup, beaucoup de bonnes idées; elle s'est inspirée de M^{me} de Maintenon, de M^{me} de Genlis, de M^{me} Guizot qui, avec plus ou moins de sûreté, ont ouvert sur l'éducation des aperçus lumineux. La religion n'est pas mise à l'écart dans ces conseils, mais nous devons signaler, et nous le faisons avec regret, une appréciation par trop éclectique des actes religieux qui marquent, dans les différents cultes, le passage de l'enfance à la jeunesse. « Dans toutes les religions, dit l'auteur, ce sacrement existe; il ne se place pas toujours à la même époque de la vie de l'enfant; chez les catholiques, la première communion se fait de onze à douze ans, tandis que chez les protestants, elle n'a lieu que de quatorze à seize ans. Pour les israélites, l'initiation se fait à douze ans (page 41).

Il y a quelque chose de choquant de voir, dans un livre d'éducation catholique, mettre sur la même ligne : le saint sacrement de l'autel, la cène des protestants et les cérémonies talmudiques des Juifs. C'est un manque de respect que l'auteur de cet excellent livre nous remerciera certainement de lui avoir signalé.

JACK ET JANE, par STAHL et LERMONT, d'après M. ALCOTT; adaptation autorisée; in-12 de 319 pages. Prix : 3 francs.

Encore un livre d'éducation; mais celui-ci nous vient de l'excentrique nation américaine. Ces deux enfants sont pleins de défauts, au début du livre, turbulents, ardents au plaisir, colères, hardis, insupportables, puis ils se corrigent sans qu'on sache trop pourquoi et comment; le ressort qui réagit contre leurs mauvaises dispositions, reste inconnu : ce ne sont pas les corrections, on ne les gronde jamais; ce n'est pas le sentiment religieux, car il n'est question de christianisme qu'à propos de la fête de Noël, et encore, on parle bien des pommes d'api et des oranges suspendues à l'arbre, mais de Jésus-Christ, protecteur des faibles et ami des enfants, il n'en est pas dit un mot. Quoi qu'il en soit, ces enfants deviennent des modèles d'amabilité et de vertu, c'est toujours d'un bon exemple; ils se marient entr'eux, ils sont heureux et vivent longtemps.

Franchement, ce n'est guère la peine d'importer d'outre-mer ces exemples d'une moralité stérile parce qu'elle est le produit du hasard.

AU POLE EN BALLON, par VICTOR PATRICE; un volume in-12 de 323 pages. Prix : 3 fr. 50.

Tous les esprits sont tournés vers le pôle Nord; combien de vies sacrifiées déjà à la recherche du fameux passage dont l'existence reste toujours probable. Tous les navigateurs, jusqu'aujourd'hui, se sont heurtés à deux grands obstacles : le froid et les glaces. Ces obstacles ne sauraient arrêter les stratégestes en chambre dont les héros ne travaillent que pour l'amusement du lecteur. M. Jules Verne avait imaginé de faire voyager les siens dans un bateau sous-marin; M. Victor Patrice prend la voie de l'espace; il embarque ses quatre Hollandais dans un immense ballon et il les lance à travers les airs, avec la facilité que possède son appareil de s'élever ou de descendre au gré des aéronautes, il les fait atterrir en Suède, en Laponie, au Spitzberg; outre que ses stations permettent à l'auteur de décrire les pays parcourus, elles lui ont fourni matière à des scènes émouvantes et extraordinaires à la vérité, mais en fin de compte très intéressantes. Après des difficultés de toutes sortes, des périls, des difficultés inouïes, nos voyageurs plantent le drapeau hollandais au pôle Nord. Le retour s'effectue par la mer d'Okhotsk, la Sibérie, la Chine, la mer Caspienne, et d'un bond gigantesque, les Hollandais reviennent sur les côtes de leur pays.

Nous trouvons ce livre tout aussi intéressant que ceux de Jules Verne, mais, à notre avis, il leur est supérieur par les idées religieuses et morales qu'il contient. M. Verne amuse, mais il ne rend pas meilleurs ceux qui le

lisent; il n'en sera pas de même pour ceux qui liront l'excellent ouvrage de M. Patrice.

AUX PAYS DU SOUDAN, Bogos, Mensah, Souakim, par DENIS DE RIVOYRE. Un vol in-18, avec carte et gravures. Prix : 4 fr.

M. de Rivoyre à qui nous devons déjà plusieurs intéressants récits de voyage dans l'Afrique orientale, nous donne, après *les Vrais Arabes et leur pays, Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah, Mer Rouge et Abyssinie*, un volume sur les régions soudaniennes. Un récit facile et pittoresque, de jolies gravures, exécutées par M. Martin Chablis, et une excellente carte, nous permettent de faire la plus agréable des excursions dans le pays du fleuve Barca.

Le livre de M. de Rivoyre abonde en détails curieux sur les coutumes, la vie intime des Soudaniens. Plusieurs récits de chasse et nombre de nouvelles romanesques encore tout imprégnées, si j'ose dire, du parfum du désert, contribuent à faire de ce voyage un récit d'une lecture fort attrayante.

LES DEUX ANDRÉ, par M^{me} DE STOLZ. 1 vol. in-12 (Bibliothèque rose illustrée), (1884). Prix : 2 fr. 25

Ce livre s'adresse aux enfants, mais il peut être d'une grande utilité pour les parents en leur montrant par un récit bien fait ce que peut produire l'ordre et l'économie, et les désastres qu'amène presque toujours le gaspillage et la légèreté.

Deux enfants naissent le même jour et reçoivent le même nom de baptême. L'un appartient à une famille riche, l'autre à de pauvres ouvriers. La famille du premier vient en aide au second, mais plus tard elle tombe dans la misère par sa faute. L'autre famille prospère, réussit et plus tard paye la dette de reconnaissance, en venant en aide à ceux qui lui ont fait du bien autrefois.

L'ABBÉ S.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus, n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ADIEU (l') poésies diverses par Ch. Calemard de la Fayette. 1 vol. in-16 de viii-356 pages. Prix : 3 fr. 50

AFFAMÉS DU PÔLE NORD (les) récits de l'expédition du major Greeley d'après les journaux américains par M. de Fonvielle. 1 vol in-16 de xx-372 pages avec 19 gravures et carte. Prix : 4 fr.

ALLEMANDS CHEZ NOUS (les); Metz, Strasbourg; par Paul Mahalin. 1 vol. in-18 Jésus de 371 pages. Prix : 3 fr. 50

APRÈS LE DIVORCE; par Marc-Monnier. 1 vol. in-18 Jésus de 376 pages. Prix : 3 fr. 50

AUX PAYS DU ROUDAN: Bogos, Mensah, Souakim; par Denys de Rivoire. 1 vol. in-18 Jésus de 297 pages et gravures d'après les dessins d'E. Martin-Chablis et carte spéciale. Prix : 4 fr.

BEL-AMI; par Guy de Maupassant. 1 vol. in-13 Jésus de 445 pages. Prix : 3 fr. 50

CHEMIN DES ÉTOILES (le) poésies par Armand Silveste. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50 (Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

CLERGÉ DU DIOCÈSE D'ARRAS (le) pendant la Révolution (1789-1802) par l'abbé A. Deramecourt, professeur d'histoire au petit séminaire d'Arras. Tome II, le schisme; les deux clergés; la première persécution. 1 vol. in-8° de viii-556 pages et carte. Prix : 7 fr.

COLLECTIONS ET COLLECTIONNEURS par Paul Kudel. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 10

COMME CHEZ NICOLET, récits, contes et nouvelles publiées par le comité de la Société des gens de lettres. 1 vol. in-18 Jésus de xv-437 pages. Prix : 3 fr. 50

CONCORDAT ET LE GALLICANISME (le) discours prononcé par M. Emile Ollivier, de l'Académie française, dans la salle Albert-le-Grand, le 27 avril 1885. 1 vol. in-18 Jésus de 64 pages. Prix : 1 fr. 50

COSTUME HISTORIQUE (le) 500 planches, 300 en couleurs, or et argent, 200 en camaïeu, avec des notices explicatives et une étude historique, par A. Racinet. 17^{me} livraison, in-folio. 98 pages et 25 planches. Prix : 25 fr.
La même in-4^e. Prix : 12 fr. 50

DE LA MAUVAISE INFLUENCE DU PIANO SUR L'ART MUSICAL. Etudes sur les instruments à clavier, par Louis Pagnèvre. Un vol. in-8^e. Prix : 4 fr.

DISCOURS ET ÉLOGES ACADÉMIQUES, par J.-B. Dumas, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 1 vol. in-8^e de 333 pages. Prix : 6 fr. 50

DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE FRANCE par le comte Charles de Moüy. Un vol. in-12 de 11-322 pages. Prix : 3 fr. 50

EN VISITE CHEZ L'ONCLE SAM : New-York et Chicago ; par le baron E. de Mandat-Grancey. Dessins de Crafty et de Martin-Chablis. 1 vol. in-18 Jésus de viii-279 pages et gravures. Prix : 4 fr.

ÉTUDES ET SOUVENIRS par le comte de Falloux, de l'Académie française. 1 vol. in-8^e. Prix : 7 fr. 50

EUROPE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (I^{er}) par Albert Sorel. Les mœurs politiques et les traditions. 1 vol. grand in-8^e de 562 pages. Prix : 8 fr.

FEMMES DES TUILERIES (les) Marie-Louise et la décadence de l'empire, par Imbert de Saint-Amand. 1 vol. in-18 Jésus de 363 pages. Prix : 3 fr. 50

FIDES, réponse aux blasphèmes de J. Richelpin, par Jean Lovo. 1 vol. grand in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

FLEURS ET PEINTURE DE FLEURS : France et Italie — Flandre — Hollande par Loir — Mougazon. 1 vol. in-18 Jésus de 231 pages. Prix : 3 fr. 50

FRANÇOIS 1^{er} portraits et récits du XVI^e siècle, par M^{me} Colnet. 1 vol. in-8^e. Prix : 7 fr. 50

HISTOIRE D'UN PARTI ; les Cinq, sous l'Empire (1857-1860) ; par Alfred Darimon, ancien député de la Seine. 1 vol. in-18 Jésus de 435 pages. Prix : 3 fr. 50

JEUNESSE DE 1830 (la) par Mary Summer. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr.

LETtres DE JULES DE GONCOURT ; 1 vol. in-18 Jésus de xxix-332 pages avec fac-similé de lettre et portrait. Prix : 3 fr. 50

LETtres POLITIQUES CONFIDENTIELLES DE M. DE BISMARCK (1851-1858). Publiées par M. Henri de Poschinger, conseiller au ministère de l'intérieur de l'empire. Traduction française, par E.-B. Lang, professeur à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr. 1 vol. in-18 Jésus de x-338 pages. Prix : 3 fr. 50

MADemoisELLE VERMONT, mœurs parisiennes, par Philippe Chaperon. 1 vol. in-18 Jésus de 309 pages. Prix : 3 fr. 50

MARQUISE DE ROZEL (la) par Gustave Vinot. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

MA JEUNESSE (1814-1830) Souvenirs, par le comte d'Haussonville, de l'Académie Française, 1 vol. in-8^e de 342 pages. Prix : 7 fr. 50

MEUBLE (le) ; Antiquité, Moyen âge et Renaissance ; par Alfred de Champéaux, inspecteur des beaux-arts à la préfecture de la Seine. 1 vol. in-8^e de 320 pages avec gravures. Prix : 3 fr. 50

(Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts)

NOTES D'UN JACOBIN (les) par Charles d'Héricault. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

ŒUVRE COMPLÈTE DE VICTOR HUGO (I^{er}) Extraits. 1 vol. in-18 de 252 pages. Prix : 1 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur Japon)

OISEAUX ET FLEURS ; par M^{me} Henri Langlois. 1 vol. in-18 Jésus de 267 pages. Prix : 2 fr.

PAPPE (le) par Victor Hugo ; in-4^e de 115 pages avec 21 compositions dessinées et gravées par Jean-Paul Laurens. Prix : 40 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur Whatman et sur Japon)

PARIS-SALON (1885) par Louis Enault. 2 in-8^e de xvi-160 pages et 80 gravures d'après les procédés photographiques de Bernard. Prix : 15 fr.
PÈRE GORIOT (le) scènes de la vie parisienne ; par H. de Balzac ; petit in-4^e de 315 pages et 10 gravures à l'eau forte par Lynch. Prix : 25 fr.

(Les chefs-d'œuvre contemporains)

POPULATIONS AGRICOLES DE LA FRANCE (les) par Henri Baudrillart, membre de l'Institut. Normandie et Bretagne, passé et présent, mœurs et coutumes. 1 vol. in-8^e de v-638 pages. Prix : 7 fr. 50

POURQUOI LA FRANCE N'EST PAS PRÊTE, étude sur l'organisation de l'armée et sur le corps des officiers français. 1 vol. in-18 Jésus de 315 pages. Prix : 3 fr. 50

PROPOS DE TABLE DE VICTOR HUGO (les) recueillis par M. Richard Lescide. 1 vol. in-8^e cavalier. Prix : 6 fr.

QUESTION OUVRIÈRE (la) par M. le Comte Albert de Mun ; Discours prononcé devant la Société générale des étudiants de l'Université de Louvain, le 12 février 1885. 1 vol. in-12 de 85 pages. Prix : 1 fr.

RECHERCHES SUR QUELQUES PROBLÈMES D'HISTOIRE par Fustel de Coulanges, membre de l'Institut. 1^{er} Le Colonat romain ; 2^o du Régime des terres en Germanie ; 3^o de la Marche germanique ; 4^o l'Organisation judiciaire dans le royaume des Francs. 1 vol. grand in-8^e de iv-530 pages. Prix : 10 fr.

ROMAN D'UN FATALISTE (le), par Henri Rabusson. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

SAINT SIÈGE (le), la Pologne et Moscou (1582-1587) par le P^e Pierling, S.-J. 1 vol. in-18 de iv-180 pages. Prix : 2 fr. 50

SOUVENIRS D'UN HUGOLATRE, la Génération de 1830, par Augustin Challamel. 1 vol. in-16. Prix net : 2 fr. 50

(Bibliothèque moderne)

SOUVENIR D'UN REPORTER, par Pierre Giffard, rédacteur au Figaro. 1 vol. grand in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

THÉÂTRE DES GRANDS ET PETITS ENFANTS, par Albert Leroy de la Brière. Avec dix-sept vieux airs notés. 1 vol. in-18 Jésus de 263 pages. Prix : 3 fr. 50

(Bibliothèque contemporaine)

TRAITÉ PRATIQUE DE GRAPHOLOGIE, étude du caractère de l'homme d'après son écriture ; par J. Crépieux-Jamin. 1 vol. in-18 Jésus de xv-272 pages. Prix : 3 fr. 50

UN HÉRITAGE, par M^{me} de Witt. 1 vol. in-16 de 342 pages. Prix : 2 fr.

(Petite bibliothèque des familles)

UN PAQUET DE CHIFFONS, par M^{me} Gustave Demoulin. 1 volume petit in-8^e de 96 pages avec figures. Prix : 1 fr.

UNE AFFAIRE D'AMOUR, par Adolphe Belot. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr.

UNE RELIGION NOUVELLE : le Christianisme légal par le prince J. Lubomirski. 1 vol. in-18 Jésus de in-243 pages. Prix : 3 fr. 50

(Bibliothèque contemporaine)

VICTOR COUSIN ET SON ŒUVRE, par Paul Janet, de l'Institut. 1 vol. in-8^e. Prix : 7 fr. 50

VICTOR HUGO INTIME ; par Alfred Asseline. Mémoires, correspondances, documents inédits, fac-similé de lettre. 1 vol. in-18 Jésus de iv-320 pages. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

VIR ET LETTRES DE M^{me} BONAPARTE (la), recueillies et publiées en anglais par E. Didier. Traduction de A.-O. Manro. 1 vol. in-18 Jésus de vi-306 pages. Prix : 3 fr. 50

VOYAGE AU MEXIQUE ; De New-York à Veracruz en suivant les routes de terre. 1 vol. in-16 de 448 pages avec 36 gravures et 1 carte. Prix : 4 fr.

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LES NOCES D'UN JACOBIN, par CH. D'HÉRICULT Un vol. in-12

Prix : 3 fr. 50

M. Ch. d'Héricault a-t-il découvert quelque manuscrit ignore ; ou bien a-t-il profité des connaissances approfondies qu'il possède sur la Révolution et l'époque de la Terreur, afin de nous donner cette étude éminemment curieuse ? Peu ne m'en chaut ; et tous les lecteurs de cet intéressant volume y prendront le même agrément, qu'il soit vrai ou seulement véridique.

Il y a vingt ans, les noces de ce Jacobin nous eussent laissés indifférents : ce souvenir évoqué d'un âge que nous croyions, à cette époque, aussi loin de nous que les temps préhistoriques, ce tableau de mœurs que nous n'entrevoiyions dans nos rêves qu'autant qu'il nous plaisait de songer aux mastodontes et autres mammoth, ce livre enfin nous eût semblé une parodie, et nul de nous n'y eût vu une satire. Il en est tout autrement aujourd'hui : car, avant vingt ans, s'il plaît à Dieu et s'il croit bon de nous conserver nos aimables gouvernants, nous reverrons ces beaux jours de gloire et de franc-maçonnerie. Les lycées de filles nous préparent des surprises à nulle autre secondes : des demoiselles, qui apprennent la gymnastique à Vitry-le-François ou la rhétorique à Montpellier, ne le céderont en rien à la vertueuse Éléonore. Les jeunes citoyens qui forment l'élite des bataillons scolaires et qui auront eu l'honneur de figurer dans le cortège officiel chargé d'aller remiser Victor Hugo au Panthéon, seront des Nicolas Ceyrat, dignes des mêmes enthousiasmes, prêts pour les mêmes aventures.

J'engage les pères de famille, qui envoient leurs fils suivre les cours de l'Université, à lire *les Noces d'un Jacobin*.

C'est un bon jeune homme, que ce Nicolas : il a été élevé par une mère pieuse à la mode du siècle dernier, où Voltaire avait encore certain prestige, où la marquise de Coigny faisait — de l'opposition, — où les plus honnêtes gens s'enthousiasmaient, à froid, de J.-J. Rousseau et du *contrat social* ; le père Ceyrat trouvait la religion bonne pour les simples d'esprit, selon la parole de l'Écriture ; mais pensait, en somme, que les théories de

Mesmer et les jongleries de Cagliostro étaient les symptômes de la religion de l'avenir. Donc, Nicolas, devenu homme au moment de la Terreur, s'attache à Danton, à l'incorruptible Marat, et à l'austère Robespierre, devient secrétaire du club le plus violent et le très humble amant de la vertueuse Éléonore.

La *vertueuse* (je le répète : les meilleures choses doivent être dites plusieurs fois) la vertueuse Éléonore est la fille de l'illustre Pauche, vénérable de la Franc-Maçonnerie : bon type, ce vénérable Pauche, qui n'a qu'un culte, la dive bouteille ; qu'une opinion, celle du dernier des sans-culottes ; qu'un courage, celui de rosser M^{me} Pauche, qui s'obstine à dire, chaque jour, ses prières et à ne pas se laisser appeler *citoyenne*. Ainsi qu'on peut s'en douter, la vertueuse Éléonore mérite cette épithète tout autant que Monsieur son père celle de vénérable : tout cela aurait pu paraître bizarre, il y a vingt ans ; mais n'est-ce pas un chapitre de l'histoire contemporaine ? Est-ce que nous ne savons pas tous que X^{...} est austère ; que Y^{...} est illustre ; et que Z^{...} est rien moins que vénérable ? Bref, la vertueuse Éléonore, au moment d'aller épouser l'honnête Nicolas devant le perruquier du coin, érigé pour la circonstance en officier de l'état civil, se ravise et convole avec le bel Engelbert, que je soupçonne fort d'être un aristocrate, aristocratisant à son heure. Rien de plus drôle que la lettre par laquelle la vertueuse Éléonore annonce à son ex-flancé son changement de résolution : il y a là un cours pratique de divorce, dont l'opportunité frapperait M. Naquet lui-même. En effet, l'idée de s'engager à divorcer au bout de six mois pour épouser son soupirant, après avoir — éteint les feux — d'un autre, c'est une trouvaille et de plus, la conséquence fatale d'une semblable législation.

Je déclare que le dénouement, en ce qui concerne Nicolas Ceyrat, me paraît obscur ; je conseille à l'auteur de nous donner un second volume. Voici le plan que je me permets de lui soumettre : Nicolas est, au fond, un honnête garçon ; il est, comme on dit, fourvoyé ; mais les événements du 9 thermidor et les orgies du directoire lui prouveront que les sans-culottes étaient des gredins et que les vertueuses Éléonores étaient des... jeunes personnes que l'on n'épouse pas. Engelbert ne divorcera pas ; car son mariage est radicalement nul, et n'existe même pas aux yeux de Dieu : il rendra la vertueuse Éléonore au trottoir, où le citoyen Pauche tenait bureau d'éloquence ; tout sera dit. Nicolas Ceyrat aura l'occasion de reprendre son état d'architecte ; je ne vois nullement la nécessité de lui faire construire un château pour le compte d'un comte quelconque de l'Empire, dont il épouserait la fille ; restons dans la réalité des faits. Il

gagnera une honnête fortune et épousera la nièce d'un bon prêtre non-assermenté, qui n'aura pas cessé d'exercer son saint ministère pendant les plus tristes jours de la Terreur, et qui aura recueilli cette enfant dont les parents avaient été massacrés par les soins des ex-amis de Ceyrat, du club des Jacobins... Nicolas mourra marguillier de sa paroisse et ses fils seront tous élèves des Jésuites... Et après ? Pourquoi ?... Pourquoi ? C'est que si nous comprenions tous où nous mènent les doctrines de la Révolution, nous ne songerions qu'à une chose : chercher le remède dans l'Évangile et la solution dans la loi de Jésus-Christ. Hors de là, pas de salut !

Je souhaite que le livre de mon honorable ami d'Héricault inspire ces sentiments à tous ses lecteurs et certes, il aura rendu ainsi un immense service à la postérité. En tous cas, il est digne d'être lu et médité par les hommes de notre temps et je le recommande aux lecteurs de cette Revue comme une œuvre de propagande.

MAURICE PUJOS.

MADAME DE SÉVIGNÉ, HISTORIEN. *Le siècle et la cour de Louis XIV, d'après madame de Sévigné*, par F. COMBES. Un vol. in-8° de 378 pages. Prix : 6 fr.

Il n'était encore venu à personne l'idée de transformer l'aimable marquise en historien du siècle et de la cour de Louis XIV. La méthode est pourtant bien simple. M. Combes prend, de ci, de là, dans la vaste correspondance, tout ce qui se rapporte à un personnage donné, aux événements, petits et grands, de la cour de Louis XIV, à diverses périodes du règne du grand roi. Le tout est relié par de courts résumés historiques, de rapides appréciations, au besoin par des citations empruntées à d'autres écrivains de l'époque; et, en fin de compte, nous finissons par avoir, sinon une étude approfondie du grand siècle, au moins des aperçus intéressants sur les hommes et les choses de l'époque. C'est ainsi que défilent dans une suite de chapitres, disposés d'ailleurs avec goût et intelligence, le cardinal de Retz, le duc de La Rochefoucauld, le surintendant Fouquet, les Colbert, Louvois et les Le Tellier, le grand Condé, le maréchal de Turenne, les femmes ridicules du grand siècle, les héroïnes des procès célèbres de l'époque, les princesses de la cour, les orateurs sacrés, les femmes écrivains, les amies du roi, les courtisans et les misanthropes. Le volume finit par une appréciation du règne et du caractère de Louis XIV, basée sur le double jugement de Saint-Simon et de M^{me} de Sévigné.

La méthode de M. Combes n'est pas évidemment la meilleure pour nous donner une véritable histoire du règne de Louis XIV. M^{me} de Sévigné écrivait ses impressions au jour le jour, avec toute l'impétuosité de son

esprit et toute la verueur de ses sympathies et de ses antipathies féminines. Fort attachée à ses amis, elle ne gardait point envers ceux qui ne partageaient pas ses amitiés l'exacte mesure de la justice. Elle ne se faisait point faute, d'ailleurs, de déraisonner un tantinet, l'aimable marquise, quand elle s'abandonnait à sa fantaisie toujours en éveil. Son bon sens, si exquis et si ferme quand elle marche dans les grandes lignes de la vie chrétienne et bien ordonnée, s'aventurait parfois dans les chemins de traverse d'où elle ne sortait pas toujours sans se donner quelque fâcheuse entorse. Elle a pour excuse qu'elle ne songeait point à faire de l'histoire, et, si elle pouvait revenir au monde, elle se fâcherait sans doute, et de « la meilleure encre », contre diverses conclusions auxquelles l'entraîne M. Combes.

Car, encore que M. Combes nous paraisse grand appréciateur de M^{me} de Sévigné, de son mérite littéraire et de ses rares qualités, il lui joue le mauvais tour, sans vouloir l'avouer expressément, de faire d'elle un témoin à charge contre son époque. C'est là un tour que la bonne marquise eût trouvé fort pendable. Et pour nous, qui ne sommes pas aussi pénétré que M. Combes doit l'être de la supériorité morale de notre siècle de lumières sur celui de Louis XIV, nous trouvons le procédé un peu injuste.

Le lecteur nous comprendrait mal s'il concluait de nos rapides réflexions que M. Combes a fait une œuvre d'universitaire révolté contre les souvenirs de l'ancien régime. Non, il a certainement la volonté et même le désir d'être un greffier impartial, et la preuve c'est que, là où il est prêt à excuser les vraies faiblesses du grand siècle, nous serions plus sévères que lui. Mais il nous semble qu'il a contre certains usages, certaines institutions et certains personnages de l'ancien régime, une prévention qui se trahit peut-être à son insu. Heureusement, M. Combes, pour rien au monde, ne voudrait s'associer aux méchancetés et aux rigueurs de Saint-Simon pour Louis XIV, sa cour et son temps. C'est même un des chapitres les plus intéressants de son volume que celui où il oppose l'impression que diverses lettres de M^{me} de Sévigné donnent du caractère de Louis XIV aux jugements haineux et passionnés des *Mémoires*. Il est vrai qu'en cette matière M. Combes peut opposer Saint Simon lui-même à Saint-Simon, et il n'y manque pas en citant diverses pages « du duc et pair » qui font, en somme, de Louis XIV un monarque peu ordinaire. Cette conclusion est précisément celle de M. Combes, qui nous déclare que Louis XIV a été « sinon le meilleur, du moins le plus grand roi de France » ; que « son siècle est le plus beau de notre histoire », et que sa cour a été « la plus brillante qu'il y ait eu dans l'univers ». — Voilà une conclusion

bien faite pour nous réconcilier avec l'intéressant volume de M. Combes ; elle nous fait regretter qu'il n'ait pas franchement condamné du grand siècle ce qui reste condamnable, et franchement loué tout ce qu'un fils de la chrétienne et royale France y doit louer.

L. NEMOURS GODRÉ.

PRINCIPES DE MORALE CATHOLIQUE, rédigés conformément au programme des écoles catholiques de l'archidiocèse de Cambrai, par J. DIDIOR, docteur en théologie, doyen de l'Université catholique de Lille.

On a reproché aux manuels de morale que la loi de malheur a fait éclore, nous parlons des meilleurs, de s'être tenus, pour obéir aux programmes de l'État, en dehors de l'ordre surnaturel. Ces manuels, a-t-on dit, pèchent au moins par omission, et cette omission porte sur ce qu'il y a de plus fondamental et de plus nécessaire dans l'enseignement de la morale chez les peuples chrétiens : la personne de N. S. Jésus-Christ, sa mission, son autorité, son évangile, son Église. Or, si aucune personne ni aucune chose ne peuvent lui rester étrangères ni indifférentes, la morale, le livre et la personne qui prétendent enseigner la morale le peuvent moins que toute autre personne et toute autre chose.

Le programme d'études primaires réligé par le comité diocésain de Cambrai pour les écoles catholiques de ce diocèse, demandait la publication d'un manuel d'instruction morale composé d'après les données de ce programme. L'œuvre était délicate et plus difficile qu'on ne pourrait le croire de prime abord. Le doyen de la Faculté de théologie de Lille n'a point estimé qu'il dérogeât à sa dignité et à son savoir en acceptant de s'occuper de cet humble travail.

Nous l'avons sous les yeux. Il nous suffira de dire qu'il répond de point en point au programme et qu'il est digne de celui qui l'a signé.

Il comprend une introduction et trois parties.

L'introduction donne la définition de la morale, son objet, son sujet, son but, ses résultats, sa nécessité et ses deux degrés ou ses deux ordres, l'ordre naturel et l'ordre surnaturel.

La première partie traite de la MORALE GÉNÉRALE. Trois chapitres : ce qu'il faut entendre par *les actions et les mœurs humaines* et par *les lois morales* ; puis comment se fait *l'application* des lois morales aux actions et aux mœurs humaines.

La seconde partie traite de la MORALE INDIVIDUELLE, la troisième de la MORALE SOCIALE.

La morale individuelle a pour objet *nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers les autres hommes*.

La morale sociale s'applique à la *société humaine*, à la *famille*, à la *patrie*.

Chaque chapitre comprend : 1° un texte courant, précédé de sommaires et accompagné de notes, 2° un résumé par questions et par réponses.

Le texte courant est principalement destiné aux maîtres et il sera relu et étudié avec fruit par les jeunes gens sortis des écoles, arrivant à l'âge d'homme et devant se rendre compte à eux-mêmes de leur conduite et de leurs croyances, et les défendre contre les libertins. Le résumé est destiné à être appris de mémoire par les élèves, non point dans toutes les classes de l'enseignement primaire, mais, selon les instructions du programme, par les seuls élèves des cours supérieurs.

Dans le cours élémentaire et dans le cours moyen, l'enseignement religieux et moral est donné aux enfants de 7 à 11 ans par le *catéchisme* et l'*histoire sainte*, que le maître fait apprendre et réciter et dont il s'applique de toutes manières à faire comprendre et goûter les leçons. Dans le cours supérieur, à l'étude du catéchisme, qui doit rester la base de l'enseignement religieux et moral, et à l'histoire de l'Église, qui complète les grandes leçons de l'histoire sainte, viendra s'ajouter l'étude des *Principes de morale catholique*, qui achèvera d'éclairer, d'affermir et de consolider dans les âmes des jeunes gens et des jeunes personnes la foi et les habitudes chrétiennes.

Le livre de M. Didiot, employé dans la mesure que nous venons de dire, est bien fait pour obtenir cet excellent résultat.

Ce n'est pas à lui qu'on pourra reprocher de prétendre conduire les hommes à une fin heureuse sans tenir compte de J.-C. De la première page à la dernière il est plein de J.-C., comme doit l'être l'âme du baptisé du premier au dernier jour de son existence.

Dès son introduction, il montre l'ordre moral surnaturel surajouté par la grâce de Dieu à l'ordre moral naturel. De là, pour le chrétien, des devoirs supérieurs, des vertus suréminentes et comme sanction de son mérite ou de son démérite, le ciel ou l'enfer. C'est ce que le livre de M. Didiot ne cesse de montrer. L'élévation primitive de l'homme à une destinée surnaturelle, sa chute, sa rédemption par le Fils de Dieu fait homme, sa sanctification par les sacrements institués par J.-C. pour communiquer à ses frères les mérites de son sacrifice, le pouvoir législatif donné à l'Église pour conduire les hommes à leur fin, tout est exposé en son lieu et démontré avec une clarté et une force qui révèlent également le littérateur et le théologien.

H. D.

LA LOI MUNICIPALE. Commentaire de la loi du 5 avril sur l'organisation et les attributions des conseils municipaux, par LÉON MORGAND, chef de bureau au ministère de l'intérieur, 2^e édition. Deux vol. in-8° de 476 et 646 pages. Prix : 15 francs.

La loi municipale de 1884 est une œuvre considérable, tellement considérable, que l'on s'étonne qu'elle ait pu être menée à bien. C'est la première fois, en effet, que l'on a réuni dans un même document législatif ce qui a trait à l'organisation des conseils municipaux et à leurs attributions. On croyait la tâche trop vaste pour l'accomplir sans reprendre haleine et le gouvernement lui-même, dans les plus récentes tentatives, n'avait pas osé aborder le problème dans son ensemble. Il avait cru devoir le diviser pour le résoudre plus sûrement, et malgré cela il n'y avait pas réussi, les changements de législation et les incidents politiques étant venus toujours interrompre les délibérations au moment où l'on pouvait espérer les voir aboutir.

Quoi qu'il en soit, nous le répétons, c'est une œuvre capitale dont on peut juger l'importance par le fait seul qu'elle n'abroge pas moins de 31 lois ou décrets auxquels elle se trouve substituée.

La loi promulguée, les circulaires ministérielles destinées à en expliquer les principales dispositions envoyées aux administrations locales, il manquait encore quelque chose pour guider dans l'application de cette législation presque entièrement nouvelle, pour marquer les différences et en indiquer les motifs et les conséquences, pour faire ressortir l'intention du législateur en rappelant les discussions parlementaires. Il fallait en un mot un commentaire de la loi. Il en a paru un certain nombre presque aussitôt après la promulgation de la loi, mais un ouvrage de ce genre exige pour être complet un long et minutieux travail intellectuel, et malgré la compétence des auteurs et le mérite des ouvrages eux-mêmes, ils ne pouvaient avoir la valeur de celui auquel M. Morgand s'est appliqué pendant plus d'une année et dont le second volume vient de paraître.

M. Morgand, chef du bureau de l'administration générale au ministère de l'intérieur, est l'auteur du volume sur les conseils généraux publié en 1878 qui a rendu et rend tous les jours tant de services aux administrations, qu'il est difficile de comprendre comment on avait pu s'en passer jusqu'ici. Nul n'était mieux que lui, d'ailleurs, en situation d'écrire un commentaire de la loi municipale, puisque c'est à son bureau qu'aboutissent les quatre cinquièmes des affaires relatives à son application. Son nouveau livre lui fait le plus grand honneur, car il était impossible de faire un travail mieux

ordonné et plus complet. Certains articles constituent de véritables traités sur les matières auxquelles ils se rapportent. L'ouvrage comprend deux volumes contenant ensemble plus de 1,100 pages.

En tête du premier volume se trouve un historique très bien résumé des travaux successifs entrepris depuis 1871 en vue de renouveler nos lois municipales, puis vient le texte de la loi et aussitôt après on entre dans le corps même de l'ouvrage où sont traités successivement les 168 articles de la loi. Chaque article comprenant les textes abrogés en regard des textes nouveaux, puis les commentaires.

Le nom de M. de Morgand restera attaché à cette loi pour ce commentaire qu'il vient d'en donner, et qui en demeurera inséparable tant il en explique et éclaire le texte.

J. C.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN ÉCOSSE AU XVII^e SIÈCLE, martyr de Jean Ogilvie, de la Compagnie de Jésus, torturé et mis à mort pour la foi à Glasgow, en 1615; par le P. JAMES FORBES. Un volume in-8'. Prix: 6 fr.

Les actes du martyr Jean Ogilvie présentent un intérêt particulier; ils démontrent mieux que d'autres que nos martyrs sont tombés en défendant leur foi, et nullement comme le prétend plus d'un historien protestant, victimes de luttes purement politiques. Le passage suivant est on ne peut plus concluant en ce sens.

Comme Ogilvie marchait au supplice, un ministre protestant s'approche de lui et se mit à lui parler de la sorte: « Mon cher Ogilvie, je vous plains de vous obstiner ainsi à finir par une mort infâme ». Le Père lui répondit avec sa présence d'esprit ordinaire: « Dépend-il de moi de mourir ou de ne pas mourir? Je n'y puis rien! on m'a déclaré coupable de haute trahison, et c'est pour cela que je meurs. » -- « Trahison, dit le ministre, il s'agit bien de cela! Croyez-moi, abjurez le pape et le papisme, on vous pardonnera tout et on vous comblera de faveurs. » — « Vous vous moquez de moi, dit le Père. » — « Non, reprit le ministre, je parle sérieusement et j'ai qualité pour le faire; car mylord l'archevêque m'a chargé de vous offrir sa fille en mariage, avec la plus belle prébende du diocèse comme dot, si je vous décidais à venir à nous.

Pendant ce dialogue, on était arrivé au pied de l'échafaud. Le prédicant conjurait le martyr de consentir à vivre. Le Père répondait qu'il le voulait bien pourvu que ce fût avec honneur. — « Mais, répliquait le ministre, je vous l'ai dit et vous le répète, vous serez comblé d'honneurs. » — Eh bien, dit Ogilvie, faite-moi le plaisir de répéter tout haut et devant tous ce que vous venez de me dire. — « Je ne demande pas mieux, dit le ministre. »

Alors Ogilvie s'écria : « Écoutez ce que le ministre veut vous dire. » Et celui-ci dit à haute voix : « Je promets au sieur Ogilvie la vie, la fille de l'archevêque et une riche prébende s'il veut être des nôtres. » — « Entendez-vous, dit le Père, et êtes-vous prêts à en rendre témoignage si vous en êtes requis ? » — « Oui, nous l'avons entendu, s'écria la foule, et nous en témoignerons ! descendez, sieur Ogilvie, descendez de l'échafaud. » — « Alors, reprit Ogilvie, je n'aurai plus à craindre d'être poursuivi pour trahison ? » — « Non, non, lui cria-t-on de tous côtés. » — « Si je suis ici, c'est donc uniquement à cause de ma religion, c'est là mon seul crime ? » — « Oui, la religion seule » — « Très bien, s'écria Ogilvie, c'est plus que je n'en voulais, c'est pour ma religion seule que je suis condamné à mort. Pour elle, je donnerais joyeusement cent vies, si je les avais ; je n'en ai qu'une ; arrachez-la moi donc et hâtez-vous. Quant à ma religion, jamais vous ne me l'arracherez. » A ces mots, le ministre interrompit Ogilvie et ordonna au bourreau d'achever son office.

Ces détails sont consignés dans la déposition authentique du P. Browere, qui les tenait lui-même de la bouche de son propre père, gentilhomme écossais catholique, témoin oculaire du martyre du P. Ogilvie.

LE GÉNÉRAL BOURBAKI, par un de ses anciens officiers d'ordonnance (LOUIS D'EICHTAL). Un vol. in-8° de 408 pages avec portrait, cartes et fac-similé
Prix : 10 fr.

De récentes révélations sur une situation personnelle assez peu prospère, rappellent au souvenir le nom de l'ex-maréchal Bazaine. Ce n'est pas sans un serrement de cœur et sans larmes dans les yeux, qu'on lit le récit de ces batailles héroïques sous Metz, où le commandant en chef n'avait qu'à vouloir pour refouler l'ennemi, et où, malheureusement, il ne voulut pas. Lorsque seront réunis en volume les articles publiés, dans la *Nouvelle Revue*, par M. Duquet, nous reviendrons sur ces journées funestes et glorieuses tout à la fois, où la valeur de nos troupes se manifestait héroïquement, tandis qu'une volonté coupable assignait une limite à leurs exploits.

Les mêmes accusations sont formulées dans ce livre extrêmement intéressant où M. d'Eichtal, ancien officier d'ordonnance du général Bourbaki, raconte sous une forme très simple, et malgré cela saisissante, le rôle du vaillant général à Metz, à l'armée du Nord, à Orléans et surtout à cette armée de l'Est avec laquelle il tint, un moment, la victoire, pour succomber dans les lugubres conditions qu'on n'a pas oubliées. La façon dont Bazaine se sépara de Bourbaki, commandant en chef de la garde, sous Metz, tient presque du roman. Elle est racontée tout au long, dans ce livre, ainsi que

l'activité du général, dans l'organisation d'une petite armée du Nord où le gouvernement de la Défense nationale l'avait envoyé, lorsqu'il était venu se mettre à sa disposition. Voici, à titre de renseignement, un extrait de lettre qu'il adressait à la date du 17 novembre 1870, au ministre de la guerre, pour lui rendre compte de sa position :

« Je suis attelé à une besogne des plus ingrates, puisque, sans aucun aide, ayant besoin de tout, il m'a fallu armer aussi bien que possible les places du Nord, les approvisionner de munitions, créer, avec six dépôts de régiments d'infanterie et quatre dépôts des chasseurs à pied déjà épuisés, quatre brigades d'infanterie, et, avec quarante-cinq dragons, tout un régiment, dont deux escadrons sont formés dès à présent. Je n'avais aucune batterie d'artillerie ; aujourd'hui, j'en possède cinq ; elles sont attelées et peuvent aller partout.

» Ce sont de petits résultats. Néanmoins, pour les obtenir, il m'a fallu surmonter bien des difficultés. Les cartouches-chassepot me font défaut ; j'en fais faire le plus possible ; mais la moindre action de guerre suffirait pour épuiser mes approvisionnements actuels. »

Malgré cela, le général se mit en marche, mais on ne le laissa point marcher. Au moment même où il pouvait se bercer de l'espoir d'enlever Beauvais et de se porter sur Chantilly, pour y détruire les approvisionnements de l'ennemi, une dépêche brutale le relevait de son commandement et lui annonçait son changement pour Nevers où le gouvernement le plaçait à la tête du 18^e corps d'armée. Inutile d'insister plus longuement sur des événements lugubres où la politique la plus étroite se manifeste malheureusement toujours en première ligne. Elle y persista même si bien que le général Bourbaki, quoique ayant commandé en chef devant l'ennemi, fut placé, à la date du 22 avril 1881, dans le cadre de réserve. Cette mesure était contraire à la loi, et n'en fut pas moins maintenue malgré les réclamations du général.

LA FAUTE D'UN PÈRE, par M. MARYAN. Un volume in-18 de 433 pages.

Prix : 3 francs

Nous n'aurons pas l'indiscrétion de soulever le voile que couvre peut-être le nom de M. Maryan ; mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer combien certaines délicatesses de sentiments et de détails accusent une touche féminine.

Un de ses précédents ouvrages, *l'Erreur d'Isabelle* a été, l'an dernier, couronné par l'Académie française. Son nouveau roman que nous analysons aujourd'hui, est écrit dans un style clair et facile ; il révèle un véritable talent d'observation ; c'est un de ces romans qui, sans aucune des excen-

tricités violentes dont on abuse tant aujourd'hui, vous séduit par l'intérêt du récit et vous conduit, dans certaines pages, jusqu'à l'attendrissement en même temps qu'il s'en dégage tout un parfum de pieuse moralité.

M. Ruben Haags était devenu, du jour au lendemain, célèbre dans le monde financier; les journaux avaient discuté son origine — prussienne disaient les jaloux, alsacienne assuraient les amis, mais israélite en tout cas. Celle de sa fortune était encore plus inconnue; on l'avait vu resplendir au lendemain du jour où venait de crouler une puissante société dont la chute avait entraîné des milliers de victimes.

Depuis, il jouissait de cette célébrité financière qui s'identifie avec les millions et les plus envieux le plaçaient parmi les plus riches banquiers de Paris.

L'auteur nous le présente en villégiature à Luchon avec sa fille unique Léa et il entoure celle-ci de tous les prestiges: beauté, jeunesse, bonté, qui viennent s'ajouter à celui de la richesse. On ne s'étonnera donc pas si Maxime de Cormeilles, séduit par tant de charmes, s'attache aux pas de la jeune fille et se fait admettre dans l'intimité de la famille. Tout à coup, alors que tout le monde le considérerait comme le fiancé de M^{lle} Léa, il se retire à l'écart et finit bientôt par s'éclipser tout à fait. C'est qu'il vient d'apprendre que la fortune du riche banquier a pour point de départ une faillite terminée par un concordat à 25 pour cent et causant la ruine d'un grand nombre de familles.

La jeune Léa qui a surpris quelques mots chuchotés entre voyageurs, entre en éveil et ne s'accorde plus de repos qu'elle n'ait découvert toute la vérité. Ses insistances lui confirment cette *faute du père*. Elles lui révèlent même que loin de songer à distraire de son immense fortune de quoi indemniser ses premières victimes, celui-ci entend bénéficier de la sécurité que la loi lui assure contre toute revendication et que la légalité est le seul critérium de sa probité.

Cette découverte, les tentatives faites pour l'amener, les efforts tentés pour y remédier, les ravages affreux causés dans la santé de la jeune fille par l'inutilité de ces efforts, constituent toute la trame du roman. Léa qu'une fièvre cérébrale avait mise aux portes du tombeau quand elle découvrit l'horrible vérité, est bientôt attaquée par une phtisie galopante et meurt de la faute de son père. Cette mort cependant elle ne la redoute pas, c'est une de ces âmes qui croient que la mort peut être un acte d'adoration envers le Créateur et un holocauste béni pour ceux que nous aimons. Voici d'ailleurs le testament qu'elle laisse à son père:

« Mon père bien-aimé, je suis trop jeune, je le sais, pour faire un testa-

ment légal, et je ne possède que ce que je tiens de ta bonté. Cependant les désirs d'une morte sont sacrés..... Écoute les miens, cher père.... Quand tu liras ces lignes, mon corps sera dans le tombeau, mais mon âme, ce quelque chose d'impérissable qui t'a tant aimé, sera près de toi et t'aimera toujours, mon père chéri.

» Je désire que mes bijoux et tous les objets qui m'appartiennent soient vendus, et que le prix en soit donné à ceux qu'une faillite a ruinés jadis, — une faillite dont le souvenir fait peut-être encore aujourd'hui peser des malédictions sur mon père bien-aimé..... Parmi les victimes, il y avait la famille Leslay, celles qui ont été mes meilleures, mes seules amies... Cette pensée, ce souvenir, ce fardeau m'a obsédée. C'était au-dessus de mes forces.

» O mon père, je ne puis plus revenir à toi, mais tu peux me rejoindre un jour. Oui, non seulement *je crois*, mais *je sens* à l'élan de mon âme, plus vivante à mesure que mon corps se détruit, que tout ne meurt pas en nous. Et si je pouvais te révéler, te faire comprendre ce qu'est au cœur cet ami qui console tout, qui soutient dans la vie, qui fait accepter la mort avec joie, comme la condition d'une réunion éternelle, cet ami fidèle et divin, ce Jésus de Nazareth, que notre race a renié et mis à mort et qui règne aujourd'hui sur le monde !... Mais lui seul peut se faire connaître à nous; ah ! qu'il se montre à ton âme dans sa mystérieuse beauté !

» Père, tu ne goûteras jamais la paix avant d'avoir mis sur ton cœur révolté, comme un sceau suprême et infaillible, la croix, ce signe d'ignominie devenu l'honneur et l'appui de nos souffrances. Mais notre maître a dit que son royaume n'appartient pas aux riches, à ceux qui gardent les richesses injustes.... Pardonne moi de te parler ainsi : à l'heure où je suis, on a de solennels privilèges.... Il t'aidera à ce dépouillement qui doit nous rapprocher.... Demande-lui de se révéler à toi, il ne rejette jamais une prière sincère, et c'est lui seul qui nous donne la foi.

» Père, j'ai offert ma vie pour que nos âmes soient unies dans la même croyance. »

Ceux qui ont perdu des êtres chéris savent quelle autorité prennent ces voix d'outre-tombe, deux fois sacrées A la lecture de ce testament, le malheureux père sentit pour la première fois que son iniquité était retombée sur la tête de son unique enfant, qu'il avait été châtié dans la chair de sa chair, et qu'il était la cause de sa perte, puisqu'elle était morte de son déshonneur.

E. FLORENTIN.

LA GRANDE MARNIÈRE par G. OHNET, un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Après avoir lu ce dernier roman de M. Ohnet, on peut croire que *le Maître de forges* restera définitivement son meilleur ouvrage.

La donnée de *la Grande Marnière* n'a rien de neuf : mettre en rivalité deux familles et faire naître l'amour entre deux membres de ces familles, c'est ce qu'on a lu cent fois. Agrandir encore par une opposition de caste l'abîme qui sépare les deux jeunes gens, et amener la jeune fille noble à offrir sa main au fils du roturier implacable et triomphant, tel est le problème qu'entreprend de résoudre M. Ohnet dans *la Grande Marnière*. M. Cherbuliez l'avait déjà posé et résolu plus heureusement dans *l'Idée de Jean Téterol*.

L'action du nouveau roman de M. Ohnet se passe en Normandie ; une haine profonde existe depuis longtemps entre l'usurier Carvajan et le marquis de Clairefont. Celui-ci a enlevé à Carvajan sa fiancée, et d'un coup de fouet l'a écarté de son chemin. Carvajan a juré de se venger et cette vengeance devient le but unique de sa vie. Or, le marquis est un homme de progrès, il a mis en exploitation sa propriété la Grande Marnière, et celle-ci lui rapporte plus de déboires que de chaux hydraulique. Pour comble de malheur, l'industriel, chez M. de Clairefont, est doublé d'un inventeur ; petit à petit la fortune du marquis se trouve engagée, et au moment où tout l'autorise à croire au succès définitif de ses recherches, Carvajan se dresse devant lui, armé de tous les engagements souscrits par le marquis, et l'usurier en réclame l'exécution immédiate.

Mais l'un et l'autre ont des enfants et c'est ici que le roman commence à offrir de l'intérêt.

Carvajan a un fils, Pascal, aussi noble de cœur, aussi instruit que son père l'est peu ; le marquis a une fille charmante, Antoinette, et un fils, Robert, gentilhomme campagnard, grand chasseur, grand buveur et très hardi avec les femmes. Celui-ci a quitté le bal du village en compagnie d'une pauvre jeune fille, une repasseuse, et le lendemain, on retrouve cette enfant assassinée. De faux indices semblent désigner Robert comme le coupable ; Carvajan les recueille, les concentre, les grossit et fait si bien que le jeune homme est arrêté et trainé en prison sous l'accusation d'assassinat.

Alors se révèle le caractère de Pascal Carvajan : il aime Antoinette, il l'aime ardemment et ne peut le lui prouver que par un dévouement absolu. Il étudie cette affaire obscure, et finit par découvrir le coupable (un idiot amoureux et jaloux). Malgré la position prise par son père dans le procès de Robert, Pascal se porte comme défenseur de ce dernier, plaide sa cause,

démontre l'innocence du jeune homme, et épargne à sa famille le déshonneur d'une condamnation. En même temps, Pascal feint la plus grande confiance dans l'avenir de l'exploitation de la Grande Marnière, il offre au marquis un associé dont l'apport permet à celui-ci d'échapper à la poursuite et à la haine de Carvajan. Antoinette apprend que cet apport est toute la fortune personnelle de Pascal, que cet associé n'est qu'un homme de paille derrière lequel Pascal abrite son dévouement pour le rendre acceptable. Elle ne peut résister à tant de générosité, et sa main devient la récompense suprême du jeune Carvajan.

Si l'on a reproché à la plupart des ouvrages de M. Ohnet un style imparfait et une connaissance insuffisante du grand monde, son dernier roman ne le vengera pas de ces reproches. On peut même ajouter que celui-ci manque d'intérêt dans toute sa première partie ; il présente, en outre, des situations forcées et poussées jusqu'à l'invraisemblance.

Le dévouement de Pascal pour la famille d'une jeune fille qu'il n'a fait que rencontrer à cheval dans un chemin creux, et qui, à l'annonce de son nom de Carvajan, tourne bride en cinglant d'un coup de cravache l'espace qui les sépare comme pour y tracer une barrière infranchissable, ce dévouement poussé au degré d'héroïsme auquel il s'élève est invraisemblable, dut-on appeler « coup de foudre » ce coup de fouet.

Ne semble-t-il pas aussi que Pascal lutte trop personnellement et trop publiquement contre son père ? Venir en cour d'assises se constituer le défenseur de celui que ce père y a entraîné, et aller jusqu'à tirer de cette situation difficile la péroraison de son discours, n'est-ce pas forcer la note et ternir l'auréole de son héros ?

Exagéré aussi, même pour un ancien zouave pontifical, l'héroïsme d'un voisin de campagne, aspirant et autorisé à aspirer à la main d'Antoinette et qui, cependant, au récit du dévouement de Pascal, se jette dans les bras de celui qui lui ravit sa fiancée.

N'allez pas en conclure, qu'il n'y ait que des héros dans le roman de M. Ohnet, je lui reprocherai plutôt d'avoir groupé autour de l'usurier Pascal une réunion trop nombreuse de gredins de la pire espèce.

Je disais en commençant que la donnée de *la Grande Marnière* était à tel point semblable à celle de *l'Idée de Jean Téterol*, que les situations en deviennent identiques ; j'ajouterai que le copiste est inférieur à son modèle en ce sens qu'il n'y a que d'honnêtes gens dans le roman de Cherbuliez, tandis que Carvajan père est un gredin et ses auxiliaires des assassins. En second lieu, la note comique manque complètement à M. Ohnet : quand il cherche le rire, il n'emploie que des moyens où l'esprit fait défaut, c'est

ainsi que, dans *la Grande Marnière*, la tante d'Antoinette, chargée de donner cette note, n'ouvre la bouche que pour lâcher un pataquès ; et toutes ses harangues prennent fin dès qu'elle a pu en placer un.

Il serait curieux de comparer dans les deux romans la scène maîtresse : celle où le vindicatif bourgeois, tenant enfin sa vengeance, vient en savourer la douceur.

Dans le roman de M. Ohnet, c'est une scène de violence des plus odieuses. Quelle supériorité dans la réponse du baron de Saligneux forcé de capituler devant Jean Téterol, un ancien jardinier de son père, qui lui lance cette phrase dans laquelle il a distillé tout son orgueil et sa vengeance :

« Monsieur le baron, qu'aurait pensé monsieur votre père si, au moment où il m'administrait cette petite correction (un coup de pied comme leçon d'arboriculture) quelqu'un lui avait prédit qu'un jour j'aurais un fils qui épouserait sa petite-fille ?

« — M. Téterol, il est possible que mon père ne s'entendait pas à la taille des arbres et qu'il eût tort de préférer les sécateurs aux serpettes. Il ne laissait pas cependant d'être un homme d'esprit. S'il avait prévu qu'un coup de pied si adroitement donnée pût avoir un jour pour sa famille de si heureuses conséquences, il aurait sûrement doublé la dose pour être plus certain de son effet. »

Les succès de M. Ohnet, le succès même de ce dernier roman laisse la critique en toute liberté et permettait de l'analyser avec une pleine indépendance. Malgré les défauts que présente cet ouvrage, il ne s'en tirera pas moins cent éditions et l'on peut s'en féliciter. Il y a chez l'auteur une intention droite, une volonté ferme de faire estimer l'honneur, la probité, la vertu. Qui sait si ce fonds de droiture constaté par un public qui tient toujours à ce que le vice soit puni et la vertu récompensée, n'est pas la source du succès de ces livres si peu attiques et si peu littéraires ?

W. FERNOUT

PLUS HAUT ! roman spiritualiste, par E. DES B. ; un volume in-12 de 421 pages. Prix : 4 fr.

On ne se passera pas volontiers de romans. Ceux qui ont goûté à ce fruit de notre littérature contemporaine y trouvent trop de saveur pour n'y point revenir.

Faire du roman une œuvre saine, élever l'âme en créant l'imagination, incarner en quelques personnages l'idéal chrétien, pour le montrer dans la radieuse lumière de l'innocence ou dans la mâle beauté du repentir et du sacrifice, c'est une œuvre digne de tous les écrivains de talent.

M. E. des B. a voulu faire de son livre un instrument d'apostolat, tout en s'appropriant les moyens de séductions humaines que ne réproouve point la morale.

Il ne manque à ce livre ni le charme du style, ni les descriptions brillantes, ni les surprises des événements, ni même l'attrait des belles formes. Mais l'on y sent surtout cette flamme qui descend du ciel et sans cesse aspire à y remonter.

La princesse Martinoff, femme d'un noble esprit, et très éprise de philosophie, jette dans le dialogue des questions que la foi seule peut résoudre : « Qu'est-ce que le vrai?... Comment ne pas se préoccuper jour et nuit de cette question redoutable ! Est-il possible, même au milieu des plus riantes fêtes de la vie, d'oublier que nous n'avons pas le mot de l'énigme, et que, d'un moment à l'autre, la mort peut venir nous le demander... Oh ! ne rien savoir de certain sur notre propre nature, sur nos destinées futures, sur cet au delà du temps dont nous portons en nous-mêmes la notion confuse, mais indélébile, quelle souffrance au-dessus de toutes les souffrances ! »

Isabelle, la sympathique héroïne, possède le mot de l'énigme, car elle croit, et sa foi a le caractère d'une tendre et ardente piété.

L'enthousiaste apologie de la vie religieuse qui termine le volume justifie son titre : Plus haut ! Après ces deux mots, n'était-il pas superflu d'ajouter ceux-ci : *roman spiritualiste* !

Que l'auteur me pardonne cette réflexion. Il n'y a que ceux qui croient à l'âme qui sachent dire : Plus haut !

MARIE JENNA.

DE L'HONNEUR. Réflexions d'un prisonnier, par HENRI SAVATIER, docteur en droit. Un vol. in-18 de 1887 p., 185. Paris. Prix : 1 fr. 50

On se rappelle ces jeunes avocats qui récemment témoins de certaines défaillances de la justice, ne purent s'empêcher de manifester hautement leur douleur et leur indignation et furent, pour ce crime, condamnés à méditer en prison sur les dangers de la liberté de la parole dans le pays de la liberté de la pensée. L'un de ces condamnés, se voyant mêlé à des voleurs, à des gens de la pire espèce, n'a pu s'empêcher de se demander si ce voisinage le déshonorait et la réflexion l'a bientôt convaincu que la justice humaine punit, parce qu'elle est la force, mais qu'elle ne peut flétrir, parce qu'elle n'est pas la conscience. Les méditations de ce fier prisonnier se sont développées, ont pris une forme, et sont devenues le charmant petit livre que nous annonçons aujourd'hui.

M. Henri Savatier ne s'arrête pas à cet honneur de convention et de surface qui tient, dans la société, la place de la vertu. Cet honneur-là est

affaire de mode et change avec elle. Pour notre prisonnier, l'honneur c'est l'éclat de la vertu ; il est à la vertu, ce que la beauté est à la vérité. « Par dessus tout, essentiellement, l'honneur tient au beau... Il s'adresse aux belles actions et aux grandes vertus. — Son objet, c'est le bien moral avec un degré d'excellence qui en fasse le beau moral. « Ces quelques mots suffisent à mettre en pleine lumière les principes du jeune prisonnier. Évidemment il n'appartient pas à la classe des petits esprits.

Son ouvrage comprend deux parties. La première est une étude de l'honneur en général ; la seconde a pour titre : « L'Honneur de ce temps-ci. » Pour étudier l'honneur, M. Savatier en analyse l'idée, et il y trouve le vrai, le bon et le beau ; ce dernier élément en étant l'épreuve propre. Après cela, il l'examine dans les facultés qui l'apprécient. L'opinion est souvent invoquée pour se prononcer sur l'honneur ; mais l'honneur n'a qu'un juge : la conscience. « L'honneur de ce temps-ci prête le flanc à la satire, « hélas ! et M. Savatier, n'a pas résisté à la tentation de flageller ce beau masque. Deux courants d'idées emportent aujourd'hui la plupart des esprits, le positivisme et le libéralisme. L'un et l'autre ont pour effet logique d'abaisser, c'est-à-dire de pousser en sens inverse de l'honneur. « Il n'est pas douteux que notre libéralisme ne procède de la philosophie positive. Cette morale sans bien absolu s'explique par une philosophie sans vrai absolu. Celle-ci manquait d'idéal. Le libéralisme manque d'honneur. » Est-il étonnant, après cela, que « la vie publique en France avilisse les caractères ? qu'elle donne le spectacle de toutes les laideurs et de toutes les faiblesses ? »

Cependant tout honneur n'a pas disparu parmi nous. M. Savatier rend hommage à l'armée, et à la race militaire par excellence, à la noblesse ; il rend hommage surtout à la magistrature qui a naguère si noblement protesté contre l'injustice du gouvernement. Mais n'oublie-t-il pas ces exemples d'autant plus significatifs qu'ils sont plus modestes, que donnent chaque jour les vrais enfants de l'Église ? N'y a-t-il pas quelque honneur à sacrifier aux malheureux son bien-être, ses joies et sa vie tout entière comme le font les Filles de la Charité, les Petites-Sœurs des pauvres et tant d'autres religieuses ? De ce côté, notre aimable prisonnier n'a point poussé jusqu'au bout sa pensée.

Remercions cependant les magistrats de Poitiers d'avoir forcé, pour ainsi dire, M. Henri Savatier, de produire, et de nous avoir à nous-même fourni de loin l'occasion de lire un ouvrage si bien pensé et si bien écrit.

J. DE BONNIOT.

LA LIBRE PENSÉE CONTEMPORAINE, sa nature et ses principales formes, par l'abbé CANET, aumônier de la Visitation de Mâcon; un volume. Prix : 5 fr.

Ce volume vient combler une lacune de notre enseignement religieux ; il est le fruit de vingt années d'enseignement philosophique dans les grands séminaires d'abord, puis dans l'Université de l'État.

Comme l'indique le titre, il se divise en deux parties. La première est consacrée à l'étude de la *nature de la libre pensée contemporaine*. L'autre arrive, par suite de déductions, à conclure que « la libre pensée moderne est la négation logique de toute pensée et de toute liberté ».

Il examine, dans la dernière partie, les principales formes de la libre pensée. « Elles ne sont, remarque-t-il tout d'abord, que des formes diverses de la négation. » Puis il traite avec détail, citant constamment les écrivains libres penseurs les plus accrédités, toutes ces grandes et graves questions de l'école critique, de la science libre, du positivisme, de l'athéisme idéaliste et scientifique, du déterminisme, de la morale indépendante, de l'éducation laïque, du droit ancien et du droit nouveau, de la liberté de conscience, de la séparation de l'Église et de l'État, etc., etc., toutes questions qui ont passionné notre génération, et passionneront longtemps encore ceux qui viendront après nous.

L'auteur résume enfin lui-même son œuvre dans cette formule qu'il donne comme la conclusion générale de sa longue étude : « La liberté de penser n'existe nulle part plus complète qu'au sein de l'Église catholique et n'existe même logiquement que là. »

L'éminent évêque d'Autun, M^{gr} Perraud, si compétent en tout ce qui touche aux questions contemporaines, écrivait récemment à l'auteur une remarquable lettre, dont nous extrayons le fragment suivant : « Justement ému des attaques de la libre pensée moderne, vous avez entrepris d'y répondre par un livre auquel je suis heureux de souhaiter la bienvenue. Il atteste le travail le plus consciencieux, et il me paraît appelé à rendre les plus signalés services aux hommes de notre temps qui voudront se donner la peine de le lire avec attention et bonne foi. Quand vous parlez de la libre pensée contemporaine, quand vous dressez contre elle un réquisitoire complet, minutieux, décisif, il est impossible de récuser ni votre compétence, ni votre loyauté. Vous avez étudié à fond, avant de les exposer, toutes les questions dont vous traitez, et vous les avez étudiées chez les représentants les plus autorisés de la libre pensée, afin de ne les juger et de ne les condamner que sur leur propre témoignage. L'emploi d'une telle méthode donne aux plus prévenus une garantie d'impartialité qui se

tourne en force pour vous et pour la grande cause dont vous vous êtes constitué le champion... Votre livre est donc une œuvre éminemment sacerdotale et apostolique. »

Nous terminons par ce jugement d'un critique distingué, professeur de Faculté, dans la *Revue hebdomadaire du diocèse de Lyon*. « Ce livre est du nombre de ceux qui s'imposent, dès leur apparition, à l'attention publique. »

LE MARQUIS DE LAROCHE SAINT-JUDE, par RAYMOND DE MONTFORT
Paris. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Le Marquis de Laroche Saint-Jude est un roman, dans toute l'acception du mot ; un vrai roman, avec son héros et son héroïne, son amour contrarié et son dénouement en forme de mariage. C'est le genre franchement abordé, sans mitigations, sans faux-fuyants ; cependant c'est un livre honnête, profondément chrétien, sérieusement observé ; c'est la passion, mais la passion finement et chastement analysée ; c'est le style simple et familier du roman, mais la plume est tenue par un écrivain véritable.

Les lecteurs dont le palais blasé a été brûlé par les piments et les épices qui forment aujourd'hui le fonds de notre cuisine littéraire, pourrait demander : où est l'intrigue ? Notre réponse sera simple : où est l'intrigue de la vie ? — Deux enfants qui s'aiment, mais que séparent la jeunesse de leur âme, l'inexpérience de leur cœur, les conseils d'une mère ambitieuse et même la faiblesse conciliante d'un vieil oncle ; voilà tout. Mais un charme délicat et pénétrant se dégage de ces pages sincères et vraies. C'est bien la vie avec ses malentendus, ses nuances imperceptibles, ses riens qui sont tout ; ce sont bien des âmes humaines, qui vivent, palpitent, souffrent et se réjouissent humainement.

Voilà, sans contredit, le plus bel éloge que je puisse adresser à M. de Montfort. Tout est vrai et vécu dans son œuvre ; rien de conventionnel ; rien de forcé. Les héros ne sont plus des héros, mais de vrais hommes ; les femmes ne sont plus des anges, mais de vraies femmes. Les faits ne sont point d'invention ; ils ont dû arriver ; ils sont arrivés ; c'est au milieu des actions les plus simples de la vie que se déroule le drame le plus simple et le plus touchant, de telle sorte que l'auteur disparaît derrière son œuvre ; personne ne trouvera que ce soit là un éloge banal.

Mais entendons-nous bien sur sa portée, car la passion de faire vrai a créé le naturalisme, dont M. de Montfort s'est aussi éloigné que de la sensiblerie pédante du commencement du siècle. L'auteur du *Marquis de Laroche Saint-Jude* n'est ni un sceptique ni un naïf ; il n'est point un admirateur convaincu de son siècle ; la coquette Juliette d'Ouchy en est la

preuve; mais il ne veut point s'en faire non plus le détracteur acharné; il se contente de l'envisager avec indulgence, beaucoup d'indulgence peut-être. M. de Montfort s'est dit qu'il est plus facile de caricaturer que de peindre, et que, pour qu'une peinture fût sincère, il était nécessaire, non de retracer *tout le vrai*, mais de ne retracer *que le vrai*. C'est en partant de ce principe sérieusement approfondi, habilement appliqué, qu'il a su se tenir loin de tous les écueils, provoquer l'intérêt sans exciter les passions, rester sérieux et honnête en évitant la fadeur des petits bons romans, être vrai sans devenir vulgaire, faire ressemblant enfin tout en flattant un peu le modèle. Voilà pourquoi ce livre nous paraît appelé au succès le plus vif; c'est un grand pas fait, un indice heureux de réaction dans le sens de l'honnête et du sérieux, une réponse victorieuse aux détracteurs de la littérature saine, ou, pour mieux dire, de la seule littérature, celle qui a pour objets l'Utile, le Beau et le Vrai.

H. M.

MANUEL D'ARCHÉOLOGIE GRECQUE, par MAX. COLLIGNON

Un volume in-8° de 368 pages, illustré de 141 gravures. Prix : 3 fr. 50

L'entrain qui se manifeste de toutes parts pour l'archéologie, l'art antique et ce qui s'y rattache, est un des traits de notre époque. Ses études classiques et celle de l'histoire y gagneront, sans parler de la formation générale de l'esprit, qui trouvera là un de ses plus puissants auxiliaires. L'ouvrage de M. Collignon sur l'archéologie grecque comptera parmi les meilleurs de la riche collection publiée par M. Quantin. Le plan en est très simple. Après avoir exposé brièvement l'histoire des origines de l'art grec, l'auteur passe successivement en revue les divers arts plastiques : architecture, sculpture, figurines de terre cuite, vases peints, numismatique et glyptique, bronzes et bijoux. Dans chaque partie, M. Collignon a donné une suite chronologique des monuments classés par période : cette étude par séries laisse, en effet, des idées beaucoup plus nettes dans l'esprit du lecteur. Le premier livre, qui raconte les origines de l'art grec, ne manque pas d'examiner l'influence qu'ont tour à tour exercée sur cet art les Égyptiens, les Phéniciens, les Assyriens. L'impression, le papier, les gravures sont vraiment artistiques et luxueux, le prix extrêmement modéré. Mais puisque cet ouvrage est en grande partie « destiné aux jeunes gens de nos lycées et de nos écoles » (*Préface*), pourquoi ne s'être pas souvenu, dans le choix de plusieurs figures, du grand et noble principe que nous rappelions dans notre livraison d'avril : « *Maxima debetur puero reverentia* » ? Nous trouvons ce motif suffisant pour écarter le volume des mains des jeunes gens que l'on veut conserver chastes.

HISTOIRE DE L'ART DANS L'ANTIQUITÉ, tome III. Phénicie, Cypré, par G. PERROT. Un volume grand in-8^e de 920 pages avec 644 figures. Prix: 30 fr.

Après l'Égypte et l'Assyrie qui ont fait l'objet des deux volumes précédents, c'est la Phénicie qu'étudie cette fois M. G. Perrot. N'est ce pas faire à ce pays un honneur excessif que de le mettre à cet égard sur le même pied que les deux premiers ? Les Phéniciens étaient des commerçants, non des artistes. Ils n'ont pas inventé une forme nouvelle. Les monuments relativement rares et grossiers qu'il est permis de leur attribuer rappellent l'Égypte, l'Assyrie ou la Grèce et quelquefois ces trois pays à la fois. Cet amalgame de styles divers en est même le seul caractère distinctif. Encore ne rencontre-t-on guère ces objets dans le pays qui fut le séjour primitif des Phéniciens en Asie. C'est dans leurs colonies, c'est à Carthage, c'est en Sardaigne, c'est à Cypré surtout que notre auteur nous les montre ; mais il est permis de se le demander, l'île de Cypré est-elle bien une colonie phénicienne ? l'auteur de la Genèse range ses habitants, les Kittim, parmi les fils de Javan, fils lui-même de Japhet, c'est-à-dire dans la même race que les Grecs, et, de fait, les objets d'art qu'on y a trouvés en si grand nombre tiennent de la Grèce beaucoup plus que de la Phénicie. M. Perrot en a tellement conscience qu'il propose de faire remonter jusqu'au onzième ou douzième siècle avant notre ère l'arrivée des Grecs à Cypré ; mais pourquoi pas plus haut encore ?

Il est vrai que pour lui l'autorité de la Bible n'est que d'un faible poids. Il le montre bien en ce qui concerne l'origine des Phéniciens eux-mêmes. A l'encontre de la Genèse, il voit en eux des descendants, non de Cham, mais de Sem. Comme si leur religion et leurs mœurs ne les distinguaient pas profondément des Sémites. Leur langue, nous le savons, tend à les en rapprocher ; mais on s'explique fort bien qu'un groupe d'étrangers, venant à s'implanter au milieu d'une population d'origine sémitique, ait fini par en adopter l'idiome. A ce reproche nous en joindrions un autre ; l'art hébraïque n'aura-t-il donc pas sa place dans cette volumineuse histoire de l'art dans l'antiquité ? Il est mal caractérisé et n'a laissé qu'un petit nombre d'œuvres, nous le voulons bien ; mais l'art phénicien est-il donc représenté lui-même par un si grand nombre de monuments authentiques ?

Ce n'est pas à dire que nous regrettions les 900 pages qui ont été consacrées à ce dernier. La Phénicie a joué un tel rôle au début de l'histoire, elle a embrassé dans sa sphère commerciale une si grande étendue de pays, qu'il importe d'être fixé sur la nature de ses productions artistiques. Peut-

être est-ce à elle qu'il faudra rapporter, en définitive, un bon nombre d'objets parsemés sur nos côtes et attribués jusqu'ici à l'industrie locale. A ce point de vue, le volume de M. Perrot est extrêmement précieux ; non seulement il s'impose aux archéologues et aux amis de l'art, mais il a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les érudits.

H.

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LA FONDATION DE L'ÉGLISE DE CHARTRES ET DES ÉGLISES DE SENS, DE TROYES ET D'ORLÉANS, par M. l'abbé HÉNAULT, aumônier des sœurs de la Providence, conservateur de la bibliothèque de Chartres.

Dans ce livre, l'auteur a repris la question fameuse de l'apostolicité des églises de France. On sait en quels termes le problème se pose devant la critique. Tout le monde admet sans difficulté que la province romaine fut évangélisée de très bonne heure ; on ne conteste pas non plus l'apostolat de saint Pothin à Lyon. Mais dans le reste de la France, quel est l'âge des principales églises ? Avant le ^{xvii}^e siècle, on admettait sans discussion que les premiers évêques de la Gaule appartenaient aux temps apostoliques ; cette paisible tradition fut troublée par une école qui essaya de ramener au ⁱⁱⁱ^e siècle la mission des évêques gaulois ; de là une longue et âpre discussion. Le dernier mot était resté à l'opinion antitraditionnelle ; mais la querelle s'est réveillée de nos jours : une pléiade d'écrivains, les uns très habiles, les autres au moins très ardents, ont revendiqué ce qu'ils appellent les droits sacrés de nos églises. Quelques-uns même ne seraient pas éloignés de voir ici une espèce d'article de foi ; pour eux, l'apostolicité des églises françaises est un dogme. Si l'on ne veut pas embrouiller la question, il faut tout d'abord la dégager résolument des arguments de ce genre. Peu importe l'âge de nos églises ; le père de famille ne demandera pas à ses ouvriers à quelle heure au juste ils sont entrés dans sa vigne, pourvu qu'ils aient fidèlement accompli leur tâche.

M. l'abbé Hénault, dans la première partie de son livre, défend d'une manière générale l'apostolicité des églises de France ; dans la seconde partie, la thèse se resserre, et M. Hénault essaye de prouver que les églises de Chartres, de Sens, de Troyes et d'Orléans ont été instituées au premier siècle. Comme avant tout il faut être sincère, nous avouons que son livre n'a pas porté dans notre esprit une conviction absolue ; nous regardons d'ailleurs la question comme insoluble, car il y a ici un conflit de témoignages également respectables qu'il sera bien difficile de mettre jamais d'accord. Mais M. Hénault a donné à sa cause toute la force qu'elle pouvait recevoir. Son livre n'est pas une répétition banale des lieux com-

muns que le premier venu peut débiter sur le sujet ; c'est un ouvrage de science substantielle et solide. Ses arguments déjà connus sont élargis et fortifiés ; des textes nouveaux viennent apporter leur appoint aux preuves traditionnelles, et rajeunissent quelques parties d'une question un peu usée. L'exposition est peut-être un peu touffue ; M. Hénault s'est exagéré les devoirs d'un critique : à propos du moindre texte il se perd dans un minutieux travail de dissection littéraire. L'ouvrage serait plus fort s'il était plus serré ; mais après tout, c'est encore un beau défaut qu'un excès de conscience. Le ton du livre est constamment courtois ; cependant M. Hénault plaide avec fermeté la cause qu'il a prise en main, et même nous croyons pouvoir dire qu'il serait bien aise de provoquer sur le point en litige une polémique sérieuse. Avis à nos lecteurs : la lice leur est ouverte ; il serait, en effet, très bon que cette question, la plus intéressante de nos origines religieuses, fût une bonne fois examinée à fond par des hommes d'une compétence éprouvée.

L'abbé REURE.

LIVADIA, par JACQUES BRET, un volume in-12 de 232 pages. Prix : 3 fr.

Cette œuvre littéraire due à la plume d'un écrivain distingué qui a signé Jacques Bret, est d'un style pur et élevé. C'est la solution normale de ces situations périlleuses et dramatiques créées par des unions qui mettent en présence deux races, deux religions et deux caractères absolument opposés. *La Comtesse Livadia* est une jeune et belle russe qui a épousé le marquis Louis d'Ardennes et qui est amenée par son mari dans un château du Limousin. Bientôt la solitude pèse à la jeune femme ; son hostilité contre tout ce qui l'entoure et notamment contre le culte catholique, amène une lutte à peine dissimulée entre elle, son mari et la marquise d'Ardennes, sa belle-mère, dont l'image exquise est dessinée avec un grand art. La situation, très tendue au cours d'un voyage en Italie, se dénoue près d'un berceau. — On lira avec intérêt ces belles pages, émues et rapides, qui font passer sous les yeux du lecteur les plus brillants tableaux de la grande vie parisienne, et les plus douces figures inspirées par le dévouement chrétien, telles que le curé d'Ernigont et la sœur Marthe.

Nous voulons citer une de ces pages qui permettra à nos lecteurs de juger par eux-mêmes du ton exquis et moral qui règne dans cet ouvrage.

La mère de Louis d'Ardennes vient de rencontrer pour la première fois, dans une promenade au bois de Boulogne, celle que son fils aspire à lui donner pour bru.

— Ah ! mon enfant, murmura-t-elle, après quelques minutes de

silence, je l'aurais voulue moins belle! Que d'ardeur! que de force sous cet admirable visage!

— N'est-ce pas, mère, qu'elle est d'une radieuse beauté? s'écria Louis encore tout enivré. Ah! je savais bien que vous en seriez subjuguée comme moi, comme tous ceux qui l'approchent. Quelle belle œuvre Dieu a fait le jour où il l'a créée! Tenez, mère, elle m'apparaît dans mes rêves comme une de ces larges fleurs épanouies, dépassant toutes les autres par leur éclat et répandant autour d'elle une sorte d'ivresse à force de parfum et de beauté!

La marquise ne savait trop si c'était son fils, le calme et le simple Louis, qui parlait avec une si poétique exaltation; son effroi grandissait à mesure qu'elle découvrait la fougue de ses sentiments, et ce fut tout bas qu'elle se dit à elle-même :

— Il y a des fleurs dont la vertu trop puissante cause une mortelle ivresse à ceux qui en respirent le parfum. Ils tombèrent tous deux dans un long rêve et revinrent à Paris presque sans s'en douter, cédant à cette impression de langueur et d'intimes réflexions qui suit les émotions vives.

La vieille Marie avait tout préparé, et son laborieux visage, auquel la marquise était habituée depuis trente ans, la calma un peu en la faisant rentrer dans le cercle de ses habitudes journalières. Elle fit un effort pour retrouver cette sérénité qu'elle n'aimait pas perdre et dont les âmes comme la sienne se font une seconde nature; elle fut si bonne, si douce, si spirituelle pendant leur déjeuner en tête à tête, que Louis se laissa gagner et que la jeunesse, l'ardeur, l'amour, la gaieté, l'exubérance de ses vingt-cinq ans, s'échappèrent en élans joyeux, sous la main tendre et délicate de sa mère. Désormais la marquise savait à quoi s'en tenir sur son fils; elle avait sondé les moindres replis de son âme, elle lisait en lui comme en un livre ouvert. Il ne lui restait plus qu'à étudier cet autre cœur, autrement fermé, autrement résolu, dont la seule apparition lui avait causé un frémissement douloureux. »

Comme on le voit, il y a dans ce volume des portraits saisis sur le vif, qui donnent au roman de Jacques Bret un parfum d'actualité et de poésie; mais ce qui est plus précieux, c'est qu'il ne renferme pas une ligne qu'une jeune fille ne puisse lire. La page que nous venons de citer est l'une des plus brûlantes.

W. F.

L'AMIRALE, par CHARLES LOMON. Un vol. in-12, Paris. Prix : 3 fr. 50.

L'histoire commence vers le milieu du volume, dans une villa au bord de la mer. Dans cette villa il y a un amiral, vieux, riche, et mari d'une jeune femme, ainsi qu'il est d'usage dans toutes les histoires d'amiraux. On y voit encore un salon éclairé par le soleil couchant et au milieu du salon, assise dans un fauteuil, la jeune amirale qui écoute en pleurant un jeune homme à genoux à ses pieds ; c'est M. Pierre Mairan, revenu d'Amérique pour épouser Louise et qui la trouve mariée à l'amiral. Ici s'étend une scène : reproches sanglants, mépris, sanglots, amour éternel, etc... Pendant le dialogue, la nuit est venue. Un domestique entre inopinément une lampe à la main. Louise et Pierre sont debout à l'instant... face à face avec l'amiral entré sans bruit et qui probablement a tout entendu.

Alors on voit tout de suite quel brave homme est cet amiral :

« Monsieur Mairan, dit la jeune femme, m'avouait son amour. »

L'amiral ne bronche pas.

« Et je venais de lui promettre de répondre à ses désirs.

— Ses désirs ?

— Oui. M. Mairan me supplie de vous demander la main de Jeanne. »

Jeanne a dix-huit ans, elle est la fille unique née du premier mariage du brave amiral.

« Ah ! la main-de Jeanne ? C'est de Jeanne qu'il était question ?

— Mais oui ! »

Alors Pierre épouse Jeanne.

« Dans un mois la noce ! » crie le martial guerrier, de sa voix de commandement.

Il a au moins cela pour lui, cet homme, sa voix de commandement, sans laquelle on le trouverait mou.

On voit que madame l'amirale sait se tirer d'un mauvais pas. Cependant c'est une honnête femme qui ne sera jamais adultère.

Il s'en faut de bien peu, mais enfin, ayant manqué un capital rendez-vous, elle reste vertueuse. C'est la fin de l'histoire.

En effet, Pierre Mairan n'aime pas sa femme et celle-ci serait peut-être étonnée et malheureuse, mais par bonheur elle n'est pas dévote. C'est ce qui la sauve :

« Elle avait été préservée des imaginations mystiques et des lectures soi-disant religieuses, qui sont encore pour beaucoup de jeunes filles le fondement de l'éducation. »

L'heureuse absence de mysticisme est la supériorité de tout le monde dans cette histoire et permet d'arranger tout. Ainsi, dans la scène capitale,

Pierre et Louise, ayant résolu de s'enfuir en Amérique pour être heureux, conviennent d'un rendez-vous : la décision en est prise et le sort jeté :

« Elle se leva d'un geste superbe. On eût dit qu'elle rejetait d'un seul coup le lourd fardeau des conventions mondaines, la tyrannie du devoir accepté et strictement rempli, toutes les chaînes dorées de son esclavage. Pierre la contemplait ébloui. Il ne l'avait jamais vue si belle. »

Ce n'est pas plus difficile que cela. On se lève, et d'un geste superbe on se décharge du lourd fardeau et de la tyrannie du devoir strictement rempli.

Heureusement la fuite est ratée. Pierre Mairan manque le train du Havre, arrive chez lui sans y être attendu, trouve Louise qui a réfléchi et qui s'attendrit avec Jeanne, à qui elle a tout dit. C'est la fin. Il y a bien encore un ou deux épisodes bien mouvementés. Pierre Mairan essaye de couper le cou à son beau-père avec un formidable couteau à papier qui a une lame d'acier trempé. Mais il échoue dans cette tentative criminelle. Après cela, Louise monte à cheval et se jette à la mer avec son cheval pour sauver des pêcheurs en péril. On la décore, mais elle a été roulée sur les galets, elle est blessée, a la fièvre, et se confesse à l'amiral qui pardonne tout. Pardon général, bonheur général, apothéose et rigodon final.

Tout cela est faible, banal, plein de ficelles : point d'invention ni de naturel, ni vraisemblance, ni même de convenance, et pourtant il y a quelque chose à retenir.

M. Charles Lomon est manifestement un débutant, et on débute rarement par un chef-d'œuvre mais, par contre, c'est à son début que se devine l'écrivain futur. Or, le livre présent ne saurait recevoir des éloges qu'il ne mérite pas, mais il révèle d'incontestables qualités et qui sont d'un heureux présage. La forme est déjà bonne, le style aisé ; il y a de la vérité dans l'observation des caractères, de la vivacité et souvent du bonheur dans la description. Ce n'est pas assez pour faire un bon roman, car le nombre des bons romans est fort petit, mais c'est beaucoup. Au surplus, nous avons déjà beaucoup trop de romans, même de ceux réputés inoffensifs, et la plume de M. Lomon sera surtout un bon outil, profitable au public et à lui-même, s'il l'applique désormais à des travaux plus solides.

MONSIEUR GENDRE, par GASTON D'HAILLY. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

La mode est aux ouvrages à clé. Il s'en fait une vraie consommation. Toutes les notoriétés défilent à tour de rôle, en librairie, sous un voile plus ou moins bien drapé qu'un effort des plus légers suffit à soulever. Le public aime ces indiscretions. La plupart du temps, elles ne lui révèlent pas de grands secrets ; mais elles ont ce mérite de le ramener à des sensations

oubliées ou de souligner des mœurs auxquelles il n'avait pas suffisamment pris garde *Monsieur Gendre*, le nouveau roman de M. Gaston d'Hailly, rentre dans cette catégorie. Au titre, ce n'est plus seulement un roman, c'est un véritable livre, c'est de l'histoire. D'autant plus que l'auteur ne se fait pas trop mystérieux. On le comprend à demi-mot. Il n'a besoin de nommer personne; on nomme en lisant, car ses silhouettes sont d'une ressemblance absolue. Tous ces hommes, aujourd'hui arrivés, responsables de notre état social, on les a coudoyés vingt fois. On a sur les lèvres le nom du président de la Chambre des députés recevant une dépêche de la dame..... aimable, tandis qu'on interpelle le gouvernement sur la police de Paris. « Attendrai, mon Loulou, avec patience, mais bisque complètement ratée. » La Chambre hurle, la droite et la gauche en sont presque aux mains, « on se bouscule, on va se colleter, le président se couvre; il a trouvé le moyen de sauver la bisque, si ce n'est la France; il lève la séance ». Le reste est à l'avenant. Encore une fois, c'est de l'histoire, mais écrite avec verve et à l'emporte-pièce.

DIX-HUIT MOIS DE RÉPUBLIQUE. — Impressions et croquis, par HENRI MAUPIN; un volume in-12 de 318 pages. Prix : 3 fr. 50

Nous sommes à la veille d'élections importantes; à cette heure décisive les électeurs devraient avoir devant les yeux tout ce que le régime actuel a fait pour la France et tout ce qu'il a fait contre elle; voilà ce qu'il faut admettre même en dehors de toute passion politique : pour juger sainement il faut juger avec connaissance de cause. M. Henri Maupin, dans son livre *Dix-huit mois de République*, a très bien répondu à cet impérieux besoin de l'heure présente. Dans une série d'articles, dont le journalisme peut s'honorer à juste titre, l'auteur « retrace les faits et gestes saillants de la troisième République. » Faire voir les sottises du gouvernement, démasquer sa haine pour tout ce qu'il y a d'honnête et de sacré, faire ressortir ses maladresses toujours ineptes, mais souvent aussi intéressées, telle est la tâche que s'est patriotiquement imposée M. Henri Maupin. Il juge pour ce qu'ils sont nos « législateurs d'aventure »; souvent il les flagelle et les expose tout meurtris à l'indignation publique.

Avec un coup d'œil extraordinairement sûr, il prévoit des choses qui se sont déjà réalisées. Il dit, en effet, en parlant de J. Ferry : « Quand je vois un premier ministre narguant la plus sainte des libertés, celle de la conscience, jeter le gant à la majorité du pays, j'ai pitié de ce faux bonhomme qui sera écrasé un jour ou l'autre sous la réprobation publique. »

Ce livre nous renseigne pleinement sur ce qu'est capable de faire pour

la France le régime actuel ; en le parcourant nous nous disons : Ce livre est une bonne fortune pour les amis de la France et pour ceux qui ont vraiment à cœur les intérêts du pays ; que tous les électeurs sérieux et honnêtes le lisent, qu'ils agissent et la France est sauvée.

Ajoutez à ces articles politiques bon nombre d'articles littéraires, dans lesquels nous avons remarqué de la vraie critique. Nous venons de relire avec intérêt une étude intitulée : « Hugo et Taxil. » L'auteur y juge le grand poète comme la presse *française* l'a jugé tout récemment et comme l'histoire le jugera dans la suite.

En somme, ce livre, typographiquement est parfait ; littérairement, il est d'un intérêt persistant ; politiquement ou plutôt patriotiquement, il est d'une utilité incontestable.

A. V.

LE FLEUVE D'OR, par LUCIEN BIART. Un vol. in-12 (1885) : Paris
Prix : 3 fr. 50

Un colon avait envoyé son fils en Europe, d'où il était revenu avec le diplôme d'ingénieur, mais il trouve sa mère morte et son père remarié et couvert de dettes. Il adopte les quatre petits enfants laissés par sa mère et va chercher fortune vers un fleuve qu'on lui avait dit, rouler de l'or, en compagnie d'un missionnaire et de deux amis. Il sauve une jeune Comanche captive qui lui fait éviter bien des dangers et qui le mène vers son père. Celui-ci part avec eux à la recherche de l'or. Après bien des luttes et des combats, on revient chargé d'or, mais surviennent de nouveaux dangers. La jeune Comanche va chercher des renforts, et meurt au retour frappée sur le cœur même de l'ingénieur son fiancé. Celui-ci trahi par des ingrats revient et épouse l'autre fille du chef indien. Dans sa fureur, il se met à la tête des Comanches et devient la terreur du pays. Il ne cède qu'à l'influence du missionnaire. L'auteur a donné une teinte religieuse à son livre par la présence du missionnaire et l'a rendu instructif par ses allusions aux monuments préhistoriques de l'Amérique.

LUCIA AVILA (Les voyages involontaires) par LUCIEN BIART. Un vol. in-12 (1885.) (Bibliothèque d'éducation et de récréation.) Paris. Prix : 3 fr.

Un vieux docteur savant et fort original voyage avec deux amis, un Parisien et un nègre. Ils sont accompagnés par un chien remarquable par sa force et son intelligence. En suivant le littoral baigné par le golfe du Mexique, ils rencontrent une jeune fille échappée des mains de ses ravisseurs et veulent la rendre à sa famille. Après bien des luttes et des dangers ils en viennent à bout et retrouvent des amis anciens. Ces personnages dont nous avons parlé dans deux ouvrages précédents, *José* et

Don Pédro, semblent devoir paraître plus tard dans d'autres volumes. On trouve dans ce livre beaucoup de détails sur les plantes et les animaux de ces pays.

L'abbé S.

MABEL STANHOPE, d'après l'anglais de Kathleen O'Meara.

par M^{lle} THÉRÈSE ALPHONSE-KARR. Un volume in-12. Prix : 2 fr. 50

C'est le récit d'une conversion que nous donne, d'après un écrivain anglais, M^{lle} Thérèse Alphonse-Karr, et ce récit est des plus touchants. On reconnaît de prime abord que M^{lle} Thérèse Alphonse-Karr n'a pas voulu se borner au simple rôle de traductrice : elle a arrangé au goût français l'œuvre de l'*author*ss anglaise, et bien elle a fait. Les goûts ne sont pas les mêmes des deux côtés de la Manche, et telle page très appréciée en Angleterre paraîtrait une longueur en France.

Résumerons-nous les épreuves par lesquelles passe Mabel Stanhope après sa conversion au catholicisme ? Non certainement, nous préférons laisser à nos lecteurs le plaisir de les suivre dans le livre à la fois émouvant et édifiant de M^{lle} Thérèse Alphonse-Karr ; toutefois nous signalerons un tableau fort bien tracé d'une de ces pensions de jeunes filles où des apparences très correctes cachent les plus grandes misères morales et physiques. C'est cependant dans ce triste milieu que Mabel Stanhope reçoit les premières impressions qui plus tard l'amèneront à la foi catholique, mais elle n'en doit certainement aucune reconnaissance à sa brillante maîtresse de pension.

Avons-nous besoin d'ajouter qu'outre le charme qui ne fait jamais défaut aux œuvres de M^{lle} Thérèse Alphonse-Karr, on trouve dans ce volume un profond sentiment chrétien et qu'on n'y remarque aucune de ces fausses notes qui parfois détonnent dans des écrits composés avec les meilleures intentions ? C'est superflu avec l'auteur dont le nom est la meilleure des garanties.

ROLAND D'ESCOURS, par FRANÇOIS VILARS. Un vol. in-12 de 300 p. 1885
Paris Prix : 3 fr. 50

Roman mondain, qui ne fera pas grand mal, ni à coup sûr, aucun bien.

M. Roland d'Escours est veuf, il a deux fils ; l'aîné est un pauvre sujet, qui troque le régiment pour une agence d'affaires et finit par épouser la fille d'un ancien intendant de son père. M. d'Escours souffre à la vue de cette déchéance et il reporte son affection sur son second fils, Hubert, qui possède toutes les qualités morales et intellectuelles propres à soutenir un grand nom et à contenter l'orgueil d'un père. Ce père apprend tout à coup que ce fils chéri n'est pas le sien : sa femme l'a trompé jadis avec un ami,

elle est morte de douleur (je ne le crois pas) et l'on se dit qu'il faut avoir un fameux appétit de l'adultère pour le fourrer là, dans ce roman où il est si parfaitement inutile. C'est l'ail que les mauvaises cuisinières mettent dans tous leurs ragoûts.

Hubert est le héros du roman et le *Deus ex machinâ* de l'histoire ; il arrange les mauvaises affaires de son malheureux frère, il console son père, il finit par épouser la jeune fille qu'il aime et Roland d'Escours meurt dans les bras de son curé, qui est la plus intéressante figure du livre. Des sentiments religieux honorent cet ouvrage, mais on peut lui reprocher ce détail immoral dont nous avons parlé plus haut et les excessifs développements accordés aux opérations financières de Roland d'Escours.

ROLAND, par ARY. TALAW Un vol. in-12 de 352 p. Paris, 1885

Prix : 3 fr. 50

On a essayé de faire quelque bruit autour de ce méchant livre ; la réclame a insinué (que dis-je ? a proclamé) que l'histoire de Roland était authentique et que l'héroïne était assise sur les marches d'un des trônes impériaux de l'Europe ; nous avons le choix entre la cour du Tzar, celle du vieil empereur Guillaume, celle de l'héritier des Habsbourg et celle du grand Turc. Choisissez ?

Le livre me semble tout bonnement éelos à Paris, dans la cervelle d'un homme, d'une femme peut-être, qui veut gagner son pain autrement qu'en voyageant pour les vins ou en cousant pour le Bon-Marché. Il est vulgaire, impie et pitoyablement écrit.

C'est l'histoire d'un bâtard qui, ceci va sans dire, réunit en lui toute la perfection humaine ; il a été arraché à sa tendre mère, laquelle l'aimait de cette passion presque bestiale qui, dans le petit enfant, ne voit que la chair blanche, rose, les lèvres rouges et les beaux cheveux. « Quand je plongeais mes lèvres dans cette chair parfumée, elles y restaient attachées », dit la mère de Roland.

C'est à Victor Hugo, à sa Sachette que nous devons ce type maternel pour lequel, il faut le dire, la Reine Blanche n'a pas posé.

Cet enfant, Roland, jeté sur le pavé par un mari irrité, se trouve sous les pas d'un médecin qui, grand hasard, le reconnaît pour le fils de la marquise de la Roche d'Aurevillers et l'élève avec les plus grands soins. Lorsqu'il est devenu grand, il lui raconte l'histoire de sa mère ; je soupçonne le bon docteur de l'avoir écrite et apprise par cœur, tant ce récit est emphatique et dénué de naturel ; ce long discours donne à Roland un désir furieux de venger sa mère sur son vrai père, un seigneur prussien. Il se rend à Berlin, il est présenté à la cour (il est secrétaire d'am-

bassade un peu vite, ce semble, il attire tous les yeux, i parle à l'Empereur d'une voix fière et vibrante, toutes les femmes en sont folles, tous les hommes l'admirent; lui, passe sans s'émouvoir, parmi ces flots d'encens, il n'a qu'une idée : tuer son père ; joli naturel d'enfant ! il tire sur son père, il le manque, on le met en prison, et là il apprend ce que savait tout Berlin, qu'une jeune fille qu'il aime et qu'il comptait bien épouser après avoir occis l'auteur de ses jours, est sa propre sœur, la fille de ce même homme qui a séduit deux femmes mariées, l'une est devenue mère de Roland, l'autre de Marguerite.

Pardon, chers lecteurs, de vous avoir narré une telle rapsodie.

LE VIEUX MUSICIEN, par MARTHE LACHÈSE, un vol. in-12 de 251 p. 1885, Paris. Prix : 2 francs

Le thème de ce roman n'est pas commun ; la guerre de 1870 n'y amène pas d'épisodes déchirants. C'est déjà un éloge, car sur vingt auteurs, il y en a quinze au moins qui butinent dans ces champs de la défaite et de la honte, et l'on a bientôt fermé un livre où : *c'est toujours la même chose*.

On nous a répondu plusieurs fois qu'il était fort difficile d'inventer des choses nouvelles ; alors où serait le mérite, et quel besoin y a-t-il d'ajouter trois cents pages aux innombrables romans qui paraissent chaque année ?

Ce livre est l'histoire du dévouement héroïque, admirable du vieux musicien Stanislas Jacob ; le pauvre, il avait caressé toute sa vie un poste d'organiste au village de Plou-Braô, en Bretagne ; son ami le marquis de Kercouët le lui avait promis, et voilà qu'au moment de tenir en main son bonheur et la joie de sa vie. il apprend qu'une de ses élèves, M^{lle} Suber, vient de tomber du faite de la fortune dans la condition la plus précaire ; il cache sa douleur et fait obtenir cette place à sa jeune amie. Après bien des difficultés, des chagrins, l'horizon de M^{lle} Suber s'éclaircit ; elle se voit recherchée par la marquise de Mahaut, aimée par Robert de Somareuil, petit-fils de la marquise qui lui offre sa fortune et sa main. Et pendant que le bonheur caresse de son aile sa jeune et charmante amie, le vieux musicien périt de misère, de privations et de désespoir. Stanislas mourra donc dans cet isolement ? Non ! la Providence amène auprès de lui Robert et sa fiancée. Le vieux musicien vivra et ira goûter en Bretagne, près de ses amis, des joies qu'il n'avait jamais espérées.

Ce simple et touchant récit est animé d'un souffle éminemment religieux et, ce qui ne gâte rien, il est bien écrit.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus, n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ANNA KARÉNINE, par le comte Léon Tolstoï, roman traduit du russe. 2 volumes in-16 d'ensemble 703 pages. Prix : 6 fr.

ANNÉE FINANCIÈRE (I^{re} 3^{me} année Histoire des événements financiers de 1884; par Louis Reynaud. 1 vol in-18 Jésus de 323 pages. Prix : 3 fr. 50

A TRAVERS LA NORWÈGE : souvenirs de voyage par L. Marcot. 1 vol in-12 de 414 pages. Prix : 3 fr. 50

ATTÉLAGE DE LA MARQUISE (I^{re}, par Léon de Tinseau. 1 volume grand in-18. Prix : 3 fr. 50

AU CERCLE, par L. de la Brière. Préface par A. de Pontmartin. 1 vol in-18 Jésus de xxiv-378 pages. Prix : 3 fr. 50

CATHOLIQUE LIBÉRAUX (les), l'Eglise et le Libéralisme de 1830 à nos jours, par Anatole Leroy-Beaulieu. 1 vol. in-18 Jésus de xx-302 pages. Prix : 3 fr. 50

CONFESSIONS (les), souvenirs d'un demi-siècle (1830-1880); par Arsène Houssaye. Tomes III et IV, 2 vol in-8; t. III, 166 pages avec gravures et autographes; t. IV, 421 pages avec gravures et autographes. Prix : 12 fr

CONTES DU ROUET (les), par Catulle Mendès. 1 vol. in-18 Jésus de 316 pages. Prix : 3 fr. 50

CORRESPONDANCE DU MARECHAL DAVOUT, prince d'Eckmühl, ses commandements, son ministère 1801-1815 avec introduction et notes par Charles de Mazade, de l'Académie française. 4 vol. in-8^e Prix : 30 fr.

COULEUR (la), suite et fin de : Une affolée d'amour, par Adolphe Belot. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr.

CRANERIES DE L'ANGLETERRE (les) et l'Araignée allemande, par l'auteur de : Sus à l'Angleterre (Jean de Westynte, in-8^e de 62 pages. Prix : 2 fr.

DANS LE TRAIN, par Ange Bénigne. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

DIEU DANS L'HOMME (le), par Jean Aicard. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

DRUIDE (le), roman parisien par Gyp. 1 vol. in-18 Jésus de 275 pages. Prix : 3 fr. 50

ENCORE UN, par Charles Monselet. 1 vol. in-18 Jésus de 327 pages. Prix : 3 fr. 50

FAUTE DU PÈRE (la), par M. Maryan. 1 vol. in-18 Jésus de 433 pages. Prix : 3 fr.

(Bibliothèque des mères de famille)

GÉNÉRAL BOURBAK (le), par un de ses anciens officiers d'ordonnance (Louis d'Eichthal), 1 vol. in-8^e de 408 pages avec portrait, cartes et fac-similé. Prix : 10 fr.

GRANDES SOUVERAINES (les), par Adrien Desprez. 1 vol in-18 Jésus de vii-264 pages et 50 gravures. Prix : 2 fr. 25

(Bibliothèque instructive)

ILES HAWAÏ, par Marcel Monnier. 1 vol. in-12 de 219 pages, orné de gravures et d'une carte. Prix : 4 fr.

JACQUES BONHOMME CHEZ JOHN BULL, par Fernand de Jupilles. 1 vol. in-18 Jésus de v-404 pages. Prix : 3 fr. 50

JEAN MORNAS, par Jules Claretie. 1 vol. grand in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

LIVADIA, par Jacques Bret. 1 vol. in-18 Jésus de 231 pages. Prix : 3 fr.

MÉMOIRES ET CAMÉES, par Charles Baet. 1 vol. in-18 Jésus de viii-350 pages. Prix : 3 fr. 50

MÉDECINE ET MŒURS DE L'ANCIENNE ROME, d'après les poètes latins; par le docteur Edmond Dupouy. 1 vol. in-18 Jésus de xiv-432 pages avec figures. Prix : 4 fr.

MÉMOIRES D'UN COMMIS VOYAGEUR (les), par G. de Beugny d'Hagerue. 1 vol. in-18 Jésus de 303 pages. Prix : 3 fr. 50

M. ISAACS; roman de l'Inde moderne par F. Marion Crawford avec une préface par

Henry Houssaye. 1 vol. grand in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

N'A-QU'UN-ŒIL; par Léon Cladel. 1 vol. in-18 Jésus de 340 pages. Prix : 3 fr. 50

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO. Édition nationale. Illustrations d'après les dessins originaux des grands maîtres. Tome I, Odes et Ballades; petit in-4^e. Prix : 24 fr.

ŒUVRES DERNIÈRES, par J. Tourguèneff. Précédées de : Tourguèneff, sa vie et son œuvre, par le vicomte E.-M. de Vogué, et suivies du discours de M. Renan, prononcé sur la tombe d'I. Tourguèneff. 1 vol. in-18 Jésus de 307 pages. Prix : 3 fr.

PARIS, quatre années au conseil municipal, par Denys Cochin. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

PARIS QUI JOUE ET PARIS QUI TRICHE; par Carle des Perrières. 1 vol. in-18 Jésus de 336 pages. Prix : 3 fr. 50

PETIT LIVRE DE CUISINE (le), par M^{me} Marie G. V. avec une lettre-préface et une chanson de Gustave Nadaud. 1 vol. in-18 Jésus de xvi-141 pages. Prix : 2 fr.

PETITS MÉMOIRES LITTÉRAIRES, par Charles Monselet. 1 vol. in-18 Jésus de 360 pages. Prix : 3 fr. 50

Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

PLAIDOYERS DE CH. LACHAUX. Recueillis par Félix Sanguier, avec un portrait par F. Desmoulin. Tome I, in-18 Jésus de xii-459 pages. Prix : 3 fr. 50

PLUS HAUT! roman spiritualiste, par E. des B. 1 vol. in-12 de 424 pages. Prix : 4 fr.

POÉSIES DE PAUL BOURGET 1872-1876. Au bord de la mer. La vie inquiète. Petits poèmes. Petit in-12 de 239 pages avec portrait. Prix : 6 fr.

(Petite bibliothèque littéraire)

SAGESSE PARISIENNE (la), par Henry Fouquier. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

SAINT LOUIS, prince royal, évêque de Toulouse et de la famille royale au xiii^e siècle d'après des documents inédits, par l'abbé V. Verhaeghe, docteur en théologie. 1 volume in-18 avec gravures. Prix : 2 fr. 50

SOUVENIRS DE NOTRE TOUR DU MONDE; ouvrage illustré de 24 photographies et contenant 5 cartes, 1 vol. grand in-8^e de 522 pages. Prix : 15 fr.

TÊTE ET LE CŒUR, (la), étude physiologique, psychologique et morale, par l'abbé Vallet, prêtre de Saint-Sulpice. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50

TRENTE-SEPT A LA CAMPAGNE, ou le salut par la nature; par l'abbé L.-M. Casabianca, 2^{me} vicaire de St-Ferdinand des Ternes. 1 vol. in-18 Jésus de vii 464 pages. Prix : 3 fr.

UN DEVOIR SOCIAL. Les logements d'ouvriers, par Georges Picot de l'Institut. 1 vol. in-18 Jésus de iv-198 pages. Prix : 1 fr.

UNE RELIGION NOUVELLE; le Christianisme légal; par le prince G. Lubomirski. 1 vol. in-18 Jésus de iii-243 pages. Prix : 3 fr. 50

VÉRITÉ AVANT TOUT (la), par M^{gr} Conrad Martin, docteur en théologie, évêque de Paderborn. Traduction autorisée, par E. Pfeiffer. 1 volume petit in-8^e de 90 pages. Prix : 1 fr. 50

VICTOR-EMMANUEL ET MAZZINI, leurs négociations secrètes et leur politique, suivi de M. de Bismarck et Mazzini d'après des documents nouveaux, par Auguste Boullier. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

VICTOR HUGO DE VANT L'OPINION. Recueil de tous les documents et articles de journaux publiés dans la presse française et étrangère à l'occasion de la maladie, de la mort et des obsèques de Victor Hugo. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

VOYAGES ET PENSÉES MILITAIRES; par Paul de Molènes. 1 vol. in-18 Jésus de 324 pages. Prix : 4 fr.

Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

HORS DU MONDE, par JACK FRANK, auteur de *l'Impératrice Wanda*.

Un volume in-12 de 320 pages. Prix : 3 fr. 50

En rendant compte de *l'Impératrice Wanda*, nous avons dit ce que nous pensions de la nouvelle manière de M^{me} la comtesse de Mirabeau qui signe aujourd'hui Jack Frank. Après les ouvrages qu'elle nous a successivement donnés : *Chut ! Péchés mignons* et *Shoking*, nos lecteurs ne doivent pas s'attendre à trouver un objet d'édification dans l'ouvrage que nous allons analyser.

M^{me} de Fontanes était mariée depuis deux mois à peine, quand son mari fut envoyé, comme secrétaire d'ambassade, à Rome, au moment où les fièvres y sévissaient le plus fortement. Le père de M^{me} de Fontanes s'en inquiétant, désira conserver sa fille près de lui. Le mari partit seul ; aussitôt arrivé à la légation, une belle princesse romaine lui fit oublier sa jeune femme, et, quand vint l'époque à laquelle elle devait le rejoindre, il lui écrivit qu'il allait être prochainement nommé ailleurs, et que ce n'était pas la peine de faire un aussi long voyage ; cette situation se prolongea ; la jeune femme finit par apprendre la vérité : à la jalousie et au désespoir succéda un invincible ennui, et à cet ennui, « un consolateur ». Bientôt la mort de son mari lui rendant avec la liberté, la disparition d'une fortune considérable, elle accentua le premier faux pas ; grisée par un sentiment violent, elle souleva l'opinion publique en s'affichant avec audace ; le monde se montra pour elle d'une sévérité à outrance, et elle en secoua complètement le joug. Et voilà M^{me} de Fontanes « hors du monde ».

Faut-il vous présenter son salon dans le petit hôtel du Parc-Monceau ? C'est là que s'épanouit dans toute sa laideur la nouvelle manière de l'auteur de *l'Impératrice Wanda*.

« Ce soir-là, comme toujours, peu de femmes et beaucoup d'hommes dont quelques-uns de « premier choix ».

Une Altesse Royale, s'effaçant comme prince, mais très recherchée pour son mérite personnel, grand ami de la maîtresse de maison.

Un petit souverain fantaisiste se dédommageant à Paris, des raideurs officielles et obligatoires.

Le vieux duc de la Tour Trembleuse se croyant toujours jeune en faisant de vains efforts pour faire partager aux femmes son opinion à cet égard.

Le marquis de Valnambras détérioré, décavé, mais passé maître en l'art de faire figure sans jeunesse et sans argent.

Le bon prince de Buthnémont, patient, persévérant, et parfois « aimé des dames » dans leurs moments de lassitude et de découragement. Ses emplois variés le mettant souvent en disponibilité, lui permettent de retarder l'époque de sa retraite.

Le jeune Guy de Saint-Aignan, amoureux de M^{me} de Fontanes et plein d'espoir en l'avenir, car tout a un terme, en ce monde là surtout; la liaison avec Herbert de Sonys durait depuis trois ans !

Le romancier académicien, le fin, le délicat, écrivant à la pointe de la plume sur la pointe d'une aiguille, peignant et dépeignant les femmes, les scalpant et les analysant, femmes vivantes ou créatures de son imagination, peu importe ; il a toujours été, est, et restera le fin, le délicat !

L'académicien orateur, « le plaisir des dames », possédant éloquence de parole et de regard ; grand fascinateur s'exerçant à huit clos.

Le plus beau des journalistes, le toujours jeune M. de Shagrin ayant, l'épée d'une main et la plume dans l'autre, fournit une longue et honorable carrière dans la presse, sans jamais faillir à sa devise : « Dieu, le roi et les abonnés ! »

L'avocat politique et romancier, rose, gai, souriant, fretillant, ayant aspect d'un jeune monsieur qui aime la danse, tandis qu'il prépare la reconstruction de l'Empire, ouvre les portes des prisons à ses clients les plus coupables, et dans ses moments perdus, pense aux *choses d'amour*.

Un financier, issu d'Israël par la gauche ; ni juif ni chrétien, simplement adorateur de la question d'argent ; surnageant toujours au milieu des naufragés, très riche et très calomnié probablement.

Du côté des femmes, la comtesse de Rosemond amenant elle-même son fils dans un monde où, depuis longtemps, elle est lassée et cotée. Fanée, finie, se défendant les armes à la main, et servant encore de mannequin-réclame aux couturiers de second ordre ; belle ruine historique mais non entretenue par l'état. Son fils laid, jaune et malingre, surnommé par M^{me} de Fontanes : « l'Insecte ».

M^{me} de Fierville et sa fille Yolande, habitant l'une la rue de Lisbonne, l'autre le boulevard Haussmann, tombées ensemble de province à Paris, et se faisant, depuis dix ans, une loyale concurrence.

La femme d'un bouillant colonel, séparée de son mari à la suite d'un soufflet qui fit grand bruit ; remariée de temps à autre à celui-ci ou à celui-là.

Une toute jeune artiste se posant en fille du monde, et recherchée autant pour son parfum d'innocence que pour ses gazouillements de rossignol. En ce temps-là, c'était son auditoire qu'elle « enivrait ».

Une très aimable personne, incomparablement jolie, ayant sauté des planches dans un huit-ressorts, possédant hôtel, villa, et ayant su s'introduire dans le demi-monde ».

Cette citation suffira pour renseigner nos lecteurs sur le ton de cet ouvrage, quant à sa portée, nous la ferons connaître en deux mots : M^{me} de Fontanes qui vient de nous être présentée aspire à rentrer dans ce monde hors duquel elle s'est jetée. Elle parvient à se faire épouser par le marquis de Sonys et le détail des incidents qui se multiplient à foison pour lui prouver l'inanité de son rêve et l'impossibilité de sa réhabilitation complète forme tout le volume.

L'auteur, pour mieux accentuer cette impossibilité de la réhabilitation de la femme coupable, comble son héroïne de tant de qualités qu'un saint ferait triste figure à côté d'elle : délicatesse de sentiments, fidélité à toute épreuve, dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme, patience inaltérable, humilité à faire rougir un saint Benoît Labre ; sans parler des qualités extérieures, apanage de son ancienne royauté, tout vient échouer devant le souvenir de son passé ; souvenir qu'elle retrouve en elle-même alors qu'elle a réussi à l'effacer autour d'elle. Elle meurt proclamée « une sainte » par sa belle-mère même ; l'inflexible marquise douairière de Sonys, et ordonne cependant qu'on ne mette sur sa tombe que son nom de jeune fille, Nadine ; estimant n'avoir pas le droit de ternir plus longtemps le blason des Sonys. Comme tout cela est faux ! que le monde tienne rigueur malgré toutes les expiations de la femme coupable, rien de plus exact ; l'Église seule a des trésors d'indulgence assez vastes pour absoudre du passé ; mais pourquoi toujours deux morales : l'une d'une rigueur impitoyable pour la femme séduite, l'autre d'une indulgence encourageante pour le séducteur ? Nous ne parlons pas du Code dont la mission est toute autre, nous parlons de l'estime publique qui flétrit la faute chez la victime et l'excuse chez le coupable.

Voilà la morale de tous les romans ; elle est déjà bien assez absurde, pour qu'on ne cherche point encore à en faire la règle des consciences individuelles. Une femme régénérée par son repentir et toute une vie de dévouement et de fidélité comme l'héroïne de ce roman n'a point à rougir devant son mari lorsqu'il a été le complice de sa faute et qu'il reste coutumier d'infidélités.

W. FERNOUT

HISTOIRE DE M. EMERY ET DE L'ÉGLISE DE FRANCE PENDANT

LA RÉVOLUTION, par M. ÉLIE MÉRIC, docteur en théologie et en droit canon, professeur de théologie à la Sorbonne. Première partie : La Révolution (1732-1799), un volume in-8°. Prix : 6 fr.

Le rôle important que joua, pendant la Révolution, M. Emery, supérieur général de Saint-Sulpice, et l'autorité qui s'attache aux travaux de M. l'abbé Méric, font de cette publication une véritable bonne fortune.

Défendant pied à pied sa Compagnie contre les exigences révolutionnaires, dépositaire des pouvoirs de M^{gr} de Juigné, l'archevêque de Paris exilé, M. Emery exerça sur le clergé de cette époque une action importante. Emprisonné à son tour, il fit, de son séjour dans les cachots de la Terreur, l'occasion d'un fécond apostolat près de ses compagnons de captivité que le tribunal révolutionnaire envoyait à l'échafaud. Lorsqu'après le 9 thermidor, l'Église jouit enfin d'une espèce de tolérance, trop souvent interrompue par des regains de persécution, M. Emery contribua grandement à réparer les ruines amoncelées par le régime de la Terreur. Plus tard, il ne craignit point de dire la vérité à l'empereur grisé de sa toute-puissance et exaspéré par la résistance du souverain pontife Pie VII.

Un si beau sujet était bien fait pour séduire l'historien amené à l'étudier et M. l'abbé Méric y a mis toute son âme. Cette ardeur l'a peut-être entraîné, dans son admiration, au delà des limites qu'un historien ne saurait franchir sans amoindrir l'autorité de sa parole. N'a-t-il pas forcé le rôle de son héros ? N'a-t-il pas atténué ses fautes ou exagéré celles de ses adversaires ? On peut affirmer que M. l'abbé Méric a cherché à être impartial. Pourrait-on soutenir qu'il y est parvenu ? Sous sa plume entraînante et entraînée par le sujet, M. Emery devient l'homme providentiel qui a sauvé l'Église ! Certes, le rôle de l'éminent sulpicien a été beau ; il lui a mérité de précieux témoignages rendus par le pape Pie VII ; mais on peut soutenir qu'il n'a pas été le seul à agir et qu'il n'a pas tout fait. Son action à la conciergerie a été des plus fécondes ; mais d'autres prêtres ont exercé aussi dans les prisons un fructueux apostolat.

La première partie du volume, jusqu'au chapitre V exclusivement, est consacrée à l'enfance, à l'éducation de M. Emery et à son rôle dans la Compagnie de Saint-Sulpice, où, répondant à l'appel de Dieu, il est entré de bonne heure. Certes, cette partie est loin de manquer d'intérêt. Professeur à la Sorbonne, M. l'abbé Méric donne des détails précis sur l'organisation des études dans l'ancienne Sorbonne ; plus tard, il nous montre M. Emery en lutte avec les jansénistes, souvent appuyés par les évêques, comme à Lyon par M. de Montazet. Mais ces débuts, si intéressants qu'ils

soient, s'effacent devant la Révolution. Du chapitre V au chapitre XIV, tout le volume est pris par la Révolution dans ses diverses phases, sauf cependant le chapitre VI, où M. l'abbé Méric raconte la fondation de la maison de Baltimore et expose la part si brillante que M. Emery et les Sulpiciens ont prise à l'extension de l'Église catholique aux États-Unis.

Tout en reconnaissant, avec M. l'abbé Méric, que l'existence de M. Emery s'est trouvée intimement liée à tous les événements qui ont alors affligé l'Église en France, il est difficile d'admettre que, dans l'ouvrage qu'il nous donne, l'histoire de ces événements, l'étude de leur cause, comme celle de leurs conséquences, soient assez complètes pour justifier le titre qu'il donne à son travail : *Histoire de M. Emery et de l'Église de France pendant la Révolution*.

Ainsi, il est à peine question, en passant, de la guerre de Vendée, uniquement provoquée, cependant, par la persécution religieuse. N'est-ce pas un fait capital de l'histoire de l'Église de France pendant la Révolution ? L'héroïque résistance des Vendéens, qui avait déjà forcé Hoche, le premier pacificateur, à une tolérance de fait, n'a certainement pas peu contribué à faire comprendre la nécessité du Concordat à la haute intelligence de Bonaparte.

Enfin, malgré tout le plaisir qu'on éprouverait à se trouver en entière communauté d'appréciation avec un penseur aussi érudit que M. l'abbé Méric, on doit regretter sa tendance à faire croire que ceux qu'il appelle « exagérés », et ce mot revient souvent sous sa plume, ont prolongé la persécution religieuse en refusant de prêter les serments politiques imposés par la Révolution.

En résumé, il faut remercier M. l'abbé Méric de nous avoir donné une très intéressante étude sur un confesseur de la foi qui a servi l'Église pendant la tourmente révolutionnaire avec autant de courage que d'intelligence.

W. F.

ESSAI SUR L'ORGANISATION DES ÉTUDES DANS L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS AU XIII^e ET AU XIV^e SIÈCLES (1216-1342), première province de Provence, province de Toulouse, par C. DOUAIS, chanoine honoraire de Montpellier, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. Un volume in-8° de xvi-286 pages. Prix : 8 fr. 50.

Encore un judicieux travail qui, avec tous les documents recueillis de nos jours par tant d'érudits, aidera puissamment à cette histoire générale de l'enseignement en France attendue par les catholiques. « Le XIII^e et le XIV^e siècles, dit M. Douais, offrent à l'exploration un vaste

champ où il reste encore à découvrir. Sans aucun doute, et depuis longtemps déjà, les universités du moyen âge, notamment celle de Paris, la plus justement célèbre, ont attiré l'attention ; les historiens ne leur ont pas fait défaut. Mais qui ne sait que l'époque de saint Dominique et de saint François d'Assise, époque d'enthousiasme chrétien, de restauration philosophique et de rénovation religieuse, vit des organisations scolaires s'établir et fonctionner au dessus des écoles urbaines, cisterciennes et épiscopales ? « Or, parmi les organisations scolaires de cette sorte, rivales des universités, celle qui mérite le plus d'être connue, c'est, sans contredit, l'organisation des écoles intérieures des ordres mendiants, d'une conception si large, totalement originale, et d'une appropriation si entière au tempérament intellectuel et aux besoins du XIII^e siècle. » (Avant-propos.)

Ces écoles n'ont pas encore été étudiées et il est certain cependant qu'elles prirent une importance considérable : « Les Mineurs et les Frères-Prêcheurs attirent à eux toute la jeunesse », dit, à la fin du XIII^e siècle, l'auteur anonyme du poème : *Disputatio mundi et religionis*. M. le chanoine Douais, en préparant une publication sous le titre de *les Frères-Prêcheurs en Gascogne au XIII^e et au XIV^e siècles*, a été amené à lire les actes de cent huit chapitres généraux et de cent quatre chapitres provinciaux de cet ordre pour la province de Toulouse. Il y a rencontré de nombreuses dispositions relatives à l'enseignement, et, en les rapprochant, en les coordonnant, il a pu reconstituer dans son ensemble toute l'organisation scolaire des Frères-Prêcheurs. « C'est donc, dit-il, le résultat d'un dépouillement minutieux que je publie.... Mais, je prie le lecteur de le remarquer, je lui présente ce travail comme un essai dans une matière neuve, et.... comme un document qui relate, qui expose, qui décrit brièvement, sans autre souci que la clarté et l'exactitude. »

Il nous serait difficile d'analyser ce travail d'un caractère technique où les détails surabondent. Voici d'ailleurs comment l'auteur lui-même résume la distribution et l'objet des études faites dans ces écoles : « Le novice, une fois le temps de la probation écoulée, pouvait devenir étudiant. Étudiant, il devait, avant de recevoir le sacerdoce, suivre un enseignement dont l'objet était, à mesure qu'il avançait, plus étendu, plus profond, plus excellent. Les chapitres provinciaux de la première province de Provence nommèrent d'abord des lecteurs pour trois enseignements : *ad studium artium* ; *ad studium naturalium* ; *ad studium theologiæ*... Dans la première province de Provence, à partir de la fin du XIII^e siècle, et dans la province de Toulouse au XIV^e, le *studium theologiæ* reçut un complément

nécessaire par la création des *studia Biblicæ et sententiarum*... En outre, chaque province de l'ordre devait avoir deux *studia solemnina* pour un enseignement plus élevé... De plus, l'ordre organisa successivement des *studia generalia*...; on y distribuait le haut enseignement théologique. » (P. 53.)

La division adoptée par M. Douais est donc celle-ci : Enseignement philosophique comprenant d'abord la rhétorique et la logique, puis la philosophie naturelle ; enseignement théologique avec les leçons sur la Bible et les sentences ; — enfin l'enseignement supérieur avec les leçons sur les langues grecque, hébraïque et arabe. Cette division suppose neuf années consécutives consacrées à l'étude, sans parler des six autres années que donnaient à l'enseignement supérieur ceux qui y étaient admis. La méthode était large et produisit des fruits abondants. « L'ordre des Frères-Prêcheurs, dit M. Douais, prit donc la première place après les universités, partout où il n'en fut pas le rival heureux, et c'est par ses efforts constants que la pensée authentique, raisonnable, orthodoxe d'Aristote prévalut. La gloire d'avoir compris saint Thomas, dès que le grand docteur ouvrit la bouche pour enseigner, lui appartient plus exclusivement : il eut le mérite de le mettre hors de discussion... Ainsi Aristote et saint Thomas, ou plutôt Aristote par saint Thomas, de même que Pierre Lombard par saint Thomas, furent enseignés dans une série d'exercices scolaires journaliers, divers, d'après la méthode orale, et depuis la simple audition dans les salles de cours fermées aux gens du dehors, jusqu'à la dispute solennelle et publique. » (P. 143.)

Aussi, lorsque Dante nous montre le cortège de la théologie, à qui donne-t-il la première place, sinon « aux agneaux du saint troupeau que menait Dominique dans le chemin où l'âme se fortifie, si elle ne s'égare pas. (Paradis, cant. X.)

Le volume de M. Douais se termine pas de nombreux appendices parmi lesquels : le tableau des couvents de la province de Toulouse et de celle de Provence sous Clément V ; — un catalogue des lecteurs et sous-lecteurs de théologie dans ces deux provinces ; — enfin une étude sur l'opposition philosophique que saint Thomas rencontra parmi les Frères-Prêcheurs d'Angleterre, opposition arrêtée par l'autorité de l'Ordre, et sur la date précise où le docteur angélique commença à remplacer Pierre Lombard dans les écoles dominicaines.

WANDA, par OUIDA. Roman anglais traduit avec l'autorisation de l'auteur, par FR. BERNARD. Deux vol. in-12 de 310-411 p., 1885, Paris. Prix : 6 fr.

Les œuvres de la romancière anglaise qui signe OUIDA sont fort discutées au delà du détroit, et quelque peu anathématisées dans certains milieux ; mais elles sont fort lues partout. Les lecteurs français qui suivent le mouvement littéraire de l'étranger, autant que MM. les éditeurs le permettent par les traductions qu'ils publient, connaissent déjà quelques ouvrages de cet auteur parus à la librairie Hachette. L'un, entre autres, *la Princesse Zouroff*, donne bien l'idée de sa manière. Mais on n'avait pas encore traduit un véritable *Three Volume Novel* comme celui que la même maison nous offre condensé typographiquement en deux volumes. Je crois que, si l'on ne s'effraye pas de la longueur, — mais les liseurs de romans ne sont pas gens à s'effrayer de si peu, — on ne regrettera pas de s'être aventuré dans ces pages compactes et nombreuses. C'est l'histoire d'un bâtard de prince russe qui, après une jeunesse d'aventures et de scandales, sous le nom d'un marquis français mort en Amérique et dont il se fait passer pour le fils, rencontre en Autriche une jeune châtelaine, dernière héritière d'une puissante maison, et, par un concours de circonstances romanesques, l'aime, est aimé d'elle et l'épouse. Rien ne troublerait leur bonheur ; mais depuis que René, faux marquis de Sabran-Romarès, est arrivé plus haut qu'il ne l'avait jamais espéré dans ses rêves, il ne peut plus être heureux. Il ne le peut plus surtout depuis que le cousin de la belle et héroïque Wanda, sa femme, le prince Vasàrhely, qui aime Wanda d'un grand amour, désormais sans espoir, a découvert le vrai nom du bâtard du prince Zabarroff, et que lui, René, sesait à la discrétion de cet ennemi. Le remords, la crainte, un sentiment d'indignité que son amour pour Wanda fait plus cuisant encore, changent toutes ses joies en poison et le rendent d'autant plus misérable qu'il est plus entouré de ce qu'il faut pour être heureux. Une femme méchante et coquette, qui a flairé le mystère par hasard, oblige le malheureux mari à la prévenir et à tout révéler à sa femme. René est banni par sa femme, qui ne peut, dans sa fierté immaculée de patricienne, pardonner au mensonge ni supporter le déshonneur de son propre sang. Après trois ans, René, qui a vécu ignoré dans la montagne, sauve son fils égaré au milieu d'une tourmente de neige, et se blesse à mort en franchissant, ce fardeau dans les bras, une crevasse de glacier. Wanda sent son orgueil se fondre, sa volonté fléchir, et pardonne à son mari mourant. « Le marbre blanc taillé à sa ressemblance repose sur son tombeau dans la chapelle des Chevaliers ; mais dans le cœur de Wanda, il est encore et pour toujours vivant, et, avec lui, un remords sans sommeil et qui ne finira pas. »

On ne peut guère faire de lecture plus attachante et plus poignante. A certains moments, l'émotion est tellement intense qu'on en est oppressé, et qu'on en veut à l'auteur d'être comme la grande et altière Wanda, de n'avoir pas pitié. Les fautes de détail disparaissent dans l'ensemble saisissant de l'œuvre. Je ne puis cependant m'empêcher de signaler en passant la bizarre idée que Ouida se fait de notre organisation universitaire et de nos établissements d'instruction publique. Elle nous montre un proviseur, « le proviseur du lycée Clovis, près de Paris », qui contrevient aux règlements de la maison qu'il dirige en recevant comme élève un enfant naturel, et qui, pour cette infraction aux règlements, reçoit beaucoup d'or !

Je laisse aux critiques autrichiens le soin de vérifier s'il n'y a pas de fautes analogues dans le reste du roman, dont l'action presque tout entière se passe en Autriche. Mais, encore une fois, c'est une œuvre forte, où les aventures romanesques et les péripéties inattendues peuvent s'admettre sans trop mériter le reproche d'in vraisemblance, et où les caractères, plus grands que nature, sont animés des plus violentes, mais aussi des plus nobles passions humaines, mises en jeu de façon à éveiller en nous un écho profond, et, par instant, à nous remuer les entrailles dans un sentiment d'angoisse et de pitié.

B.-H. G.

COCHINCHINE RELIGIEUSE (la), par L.-E. LOUVET, missionnaire apostolique de la Congrégation des missions étrangères, Deux vol. in-8° de v.-567, 548 p. ; 2 cartes. Paris, 1885. Prix : 12 francs

Depuis bientôt trois ans, la France prodigue au Tonkin son or et son sang pour y établir cet empire colonial que l'incapacité d'un Choiseul et les bouleversements de la Révolution nous avaient fait perdre au siècle dernier. Bien des pages en sens contraire ont été écrites sur cette entreprise, et même bien des résolutions contradictoires arrêtées dans les conseils du gouvernement ; pour nous, qui préférons les grandeurs de la France aux préoccupations des partis, nous ne pouvons que l'approuver et la louer. Nous la regardons comme utile, bien plus comme nécessaire, au triple point de vue civilisateur, commercial et politique, pour satisfaire le besoin d'expansion et de propagation si naturel à notre race, et pour assurer, par un bon débouché de nos produits et une solide position militaire, notre indépendance et notre existence nationale. Le monde d'aujourd'hui n'est plus, en effet, ce qu'il était il y a cent ans ; la vapeur a rapproché les distances ; et rester dans notre immobilité tandis que des États comme la Russie, l'Angleterre et l'Allemagne plantent partout leur drapeau avec leur domination, c'est vouloir s'exposer, quand la lutte

commencera, à se voir écrasé et absorbé par un rival plus riche et plus puissant.

Il n'entre pas dans notre plan de développer cette conclusion ; qu'il nous suffise d'admirer la marche de la Providence divine dans l'exécution de ses desseins. Ce qu'elle veut avant tout c'est que les peuples puissent opérer leur salut et parvenir à la connaissance du vrai Dieu et de son fils Jésus-Christ. Les hommes s'agitent, mais dans la poursuite de leurs intentions terrestres c'est l'œuvre de Dieu qu'ils accomplissent, en frayant la voie aux apôtres et en leur assurant la sécurité et la liberté.

M. Louvet, de l'illustre Société des missions étrangères de Paris, et missionnaire depuis douze ans dans la Cochinchine française, a bien compris qu'une ère nouvelle s'ouvrait pour le christianisme dans l'Extrême-Orient, et succédait à la période des persécutions et du martyre. L'ouvrage qu'il offre au public vient donc parfaitement à propos nous raconter les luttes et l'héroïsme de cette brillante phalange de missionnaires qui, depuis la fondation du P. Alexandre de Rhodes, au XVII^e siècle jusqu'au traité de 1874 entre la France et l'Annam, a scellé de son sang la vérité qu'elle venait annoncer. Qui pourrait encore nier la sainteté de l'Eglise et la fécondité tout apostolique quand on parcourt la longue liste des martyrs déclarés vénérables par les souverains pontifes Grégoire XVI, Pie IX et Léon XIII, et qu'on voit le christianisme se propager, malgré tous les obstacles apportés par les princes païens et les libres penseurs européens ? Oui, nous ne craignons pas de l'affirmer, pour expliquer les succès obtenus et la constance dans la foi de ces peuples naturellement si timides, il faut nécessairement recourir à quelque force surnaturelle que Dieu seul peut accorder, et ainsi nous trouvons dans ces belles annales de la Cochinchine une nouvelle et convaincante démonstration de la divinité de la religion catholique.

Mais ce n'est pas seulement à des chrétiens désireux de voir s'étendre et se propager la Foi que s'adressent les deux volumes de M. Louvet ; tout Français habitant la Cochinchine où s'intéressant à cette belle colonie, y trouvera, dans une introduction de 219 pages, tout ce qu'il importe de savoir sur les productions du sol, le climat, la faune et la flore du pays, les coutumes des habitants, leur langue, leur littérature, leur histoire, leur gouvernement et leur religion. Ce livre fera aussi connaître le brillant épiscopat de M^{re} d'Adran (1774-1799), et le traité signé par son intermédiaire entre Louis XVI et le roi de Cochinchine (1787). De cette époque date pour la France les droits que des princes ingrats et cruels comme Ming-Mang, Thien-Tri et Tu-Duc, devaient l'obliger à revendiquer de 1858 à 1862.

L'auteur, du reste, était digne à tous égards d'être l'historien d'une si belle colonie et d'une si belle mission. Son esprit est méthodique et lucide, son style simple et sans prétention; enfin, son caractère loyal et généreux assurait à chacun des instituts qui se dévouent à défricher la vigne du Seigneur, une impartiale appréciation.

LEÇONS DE PHILOSOPHIE, répondant au nouveau programme du baccalauréat ès lettres, par l'abbé A. MELLIER, directeur de l'école ecclésiastique des hautes études à Lyon. Un volume grand in-8° de xi-724 pages. Prix : 7 fr. 50.

Nous ne pouvons, à notre grand regret, limité comme nous le sommes par le cadre de la revue, entrer dans l'examen détaillé des *Leçons* que nous signalons. Quelques détails cependant sont indispensables. L'ouvrage comprend cinq parties : la psychologie, avec 29 leçons ; la logique avec 12 ; la morale, avec 8 ; l'esthétique, avec 4 ; enfin la métaphysique générale et la théodicée, avec 9. La morale est suivie d'un appendice de 4 leçons sur l'économie politique. Les lecteurs ne doivent pas oublier que ces *Leçons* ont été écrites principalement en vue du baccalauréat ès lettres. Cette considération explique, si elle ne la justifie tout à fait, la distribution des matières choisies par l'auteur. La première part, et de beaucoup la plus considérable, est faite à la psychologie, conformément aux habitudes des philosophes de l'école de Cousin et de leurs continuateurs : l'auteur a même ramené à cette partie de la philosophie ce qui concerne les idées, le jugement, les signes, le langage et la grammaire. La logique se trouve ainsi allégée de ce qui lui appartiendrait plus naturellement. La métaphysique générale, si négligée dans les programmes universitaires, occupe ici une place fort restreinte, et elle succède à la morale naturelle ainsi que la théodicée. On contesterait avec raison cet ordre des matières ; mais il s'explique par le but particulier que se proposait l'auteur. C'est en obéissant aux mêmes préoccupations que, tout en reconnaissant pleinement les mérites de la philosophie scolastique, il a cru devoir donner à son traité un autre caractère. « L'Ange de l'école, dit-il dans la préface, est digne, aujourd'hui comme il y a six siècles, de diriger l'enseignement de la philosophie dans toutes les institutions catholiques. Si précieuse pourtant que soit la tutelle de saint Thomas, nous n'avons pas cru pouvoir nous y soumettre, et notre livre est autre chose, soit pour le fond soit pour la forme, que l'exposition de sa doctrine. C'est que, au terme d'un cours de philosophie, il y a aujourd'hui l'épreuve du baccalauréat qui s'impose à beaucoup comme la clef des carrières libérales, à tous comme la preuve d'études bien faites. Or le baccalauréat a son programme, sa méthode, son

vocabulaire même, qui ne sont point ceux de la scolastique, et que bon gré mal gré, dans l'intérêt de ceux qui nous liront, il nous a fallu subir. — Du moins l'auteur a-t-il essayé de se pénétrer de l'esprit de saint Thomas. Ces *Leçons* sont tout imprégnées de l'esprit de la philosophie chrétienne, et si la doctrine diffère sur plus d'un point de celle de l'Ange de l'école, et peut justement être contestée, du moins elle tend toujours à la même fin, et cela par des voies, sinon aussi sûres, du moins plus courtes et plus faciles. Cette fin, est-il besoin de le dire ? c'est la manifestation croissante du vrai et des beautés supérieures de l'esprit ; c'est la glorification de la vérité religieuse et par là-même la sanctification des âmes.

LES VACANCES D'UN MÉDECIN, par M. le docteur E. GUIBOUT
cinquième série, 1884. Un vol. in-12 de 140 p. Prix : 2 fr. 50

Comme les années précédentes, l'éminent médecin de l'hôpital Saint-Louis a consacré ses vacances à un voyage lointain, que les moyens actuels de locomotion permettent d'exécuter en quelques semaines.

La Suède, la Norvège, la Laponie ont été le but de son excursion.

Elle lui a été inspirée, comme il nous le dit lui-même, par les récits de l'un de ses dignes disciples qui, après la visite des malades, lui racontait sa navigation dans la mer polaire, dans les fjords de la Norvège, sur les lacs de Suède et sur le canal de Gothie.

Ce jeune docteur parlait avec enthousiasme des phénomènes météorologiques de ces régions septentrionales, des jours sans fin, des nuits lumineuses, du soleil ne se couchant jamais. Il avait vu les Lapons, ces peuplades naines, à demi sauvages, toujours errantes ; les troupeaux de rennes, leur seule propriété, curieux animaux, maintenant relégués dans les zones les plus septentrionales.

La nature lui avait présenté partout une infinie variété d'aspects tour à tour riants, terribles, grandioses ; de verdoyantes vallées, d'immenses glaciers, de colossales montagnes, d'incomparables cascades. Il n'en fallait pas tant, nous dit M. le docteur Guibout, pour éveiller en lui le désir de voir toutes ces merveilles.

Nous ne connaissons point le talent de narrateur de l'ancien interne qui sut faire partager son enthousiasme à son maître, mais en achevant la lecture de ce volume chacun éprouvera comme nous le regret de ne pouvoir céder aussi à la contagion de l'exemple. C'est du moins une consolation de faire, en esprit, cette rapide excursion en compagnie d'un homme plein de cœur et érudit sans pédantisme, qui sait sentir et peindre les splendeurs de la nature et y mêler le charme des souvenirs historiques.

Ce n'est pas seulement le Danemark, la Suède, la Norvège, la Laponie que l'on parcourt avec cet aimable *cicérone*; mais, chemin faisant, il vous fait visiter Lubeck, Hambourg, Amsterdam, Anvers.

Le récit est alerte, spirituel et pittoresque, intime, simple et poétique tout ensemble. Partout on sent le souffle d'une âme élevée et d'un cœur aimant. La première page est un témoignage touchant de reconnaissance pour un hôte de ces froides régions, devenu un ami et ravi par une fin tragique pendant l'impression de ce volume; les dernières lignes sont un touchant et gracieux hommage à la digne compagne qui sait doubler pour l'auteur le charme de ses voyages en partageant avec entrain ses fatigues et ses enthousiasmes.

Nous remercions M. le docteur Guibout de nous avoir fait accomplir avec lui, en quelques heures de lecture, le délicieux voyage de près de trois mille lieues qu'il a su exécuter en trente-cinq jours, sans laisser passer inaperçu rien de notable. En rendant compte du voyage de l'année dernière, nous pouvions contrôler les récits du docteur par nos propres impressions, ayant parcouru les mêmes lieux. Cette fois nous ne connaissons les pays qu'il vient de voir que par ses yeux et son âme. C'en est assez pour nous assurer que si nous pouvons les visiter un jour, nous ne ferons que les revoir.

V. TAUNAY.

AU CERCLE, par L. de LA BRIÈRE, un volume in-18. Prix : 3 fr. 50

A propos de ce volume de M. de La Brière, cette question est revenue sur le tapis : quelle a été l'influence de l'introduction en France des cercles sur la vie de famille?

Le livre de M. de La Brière n'est, au fond, qu'une monographie des principaux cercles de Paris, contenant quelques anecdotes pouvant intéresser les membres de ces associations diverses; tandis que la préface qui précède le volume est un plaidoyer en faveur des cercles, écrit par M. A. de Pontmartin. Au fond, je crois qu'il n'est pas bien convaincu de la grande utilité de l'institution et il plaide, avec beaucoup d'esprit, les circonstances atténuantes.

« S'il existe un fait indiscutable en un temps où tout se discute, c'est la place immense que les cercles occupent dans la société moderne. Être d'un cercle, c'est pour le Parisien un complément obligé de son état-civil; c'est pour le provincial domicilié à Paris un brevet de naturalisation parisienne. Selon que le cercle est plus ou moins haut placé dans l'opinion, il sert à fixer le rang de ses membres dans la hiérarchie mondaine, mieux que le Sénat, la Chambre des députés, le conseil d'État ou les préfectures de

première classe. Si l'on me dit en me montrant un monsieur en habit noir, grave et gourmé : « Saluez ! c'est un sénateur influent de la gauche ou du centre gauche ! » — mon chapeau séditieux reste rivé sur ma tête. Si l'on me montre un passant de fière mine et de libre allure, en veston, un stick à la main, et si l'on ajoute : « Il est du *Jockey* ! » je me sens saisi d'une émotion respectueuse. C'est que, sous notre troisième République, il est plus facile à un intrigant d'obtenir le suffrage de dix mille imbéciles, qu'à un homme médiocrement situé dans le monde de conjurer les boules noires d'une vingtaine de *gentlemen* spirituels et élégants.

Donc, la prépondérance du cercle dans ce que M. Guizot appelait la vie sociale, et que j'appellerais la vie sociable, est un fait acquis à l'histoire ou à la légende contemporaine. Faut-il s'en féliciter ou s'en plaindre ? Si l'on adressait cette question délicate à la plus belle moitié du genre humain, la réponse ne serait pas douteuse. « Le cercle, c'est l'ENNEMI !... L'ennemi de notre bonheur, de notre repos, de notre budget, de nos joies conjugales, maternelles et filiales. C'est le Minotaure qui dévore sans pitié nos illusions en fleur, à nous, naïves créatures, assez ingénues pour croire que rien ne valait une soirée passée à nos côtés, au coin d'un bon feu, au doux bruit de la bouilloire, à deviser gentiment de nos espérances et de nos souvenirs. Quand notre lune de miel a pris fin, à quel indice l'avons-nous compris ? A la façon embarrassée, anxieuse, empressée, dont *monsieur*, nous baisait la main et prenait son chapeau en nous disant : « Je vais faire un tour au cercle ; il y a longtemps qu'on ne m'y a vu, et Georges me demandait ce matin d'un air goguenard si j'étais malade, ou si tu m'avais positivement confisqué. » Un tour ! Quel tour ! Presque le tour du cadran ! de huit heures du soir, à cinq heures du matin ! Encore si nous étions sûres que le cercle n'est pas un prétexte ! qu'il ne s'appelle pas de son vrai nom Mariquita, Coralie, Rosalinde, l'Eden-Théâtre, ou le Grand-Seize ! que le déserteur du foyer conjugal ne vient pas nous apporter le parfum frelaté de ces drôlesses ou l'aveu d'une perte de trois mille louis ; de quoi nourrir pendant toute une saison cinquante familles pauvres ou de quoi nous acheter une rivière de diamants !

« Au surplus, quelle fut sur ce point l'opinion de Charles X, dont nos grand'mères nous ont vanté la politesse raffinée et les manières exquises ? C'est M. de La Brière qui nous le rappelle, et nous ne le lui faisons pas dire. En 1828, il répondit à un de ses fidèles, qui lui demandait l'autorisation de fonder le premier cercle, le cercle de l'*Union* : « Les lois et les règlements ne s'y opposent pas ; mais on va tuer en France la bonne société. » Et il disait vrai ; c'est de cette fondation que date la décadence

de cette élégance de langage, de cette fleur d'urbanité qui comptait parmi nos gloires nationales et que les étrangers venaient chercher à Paris. C'est à cette époque que remonte la dictature de tabac à fumer, qui est à la tabatière ce que le calicot est à la dentelle; du tabac, c'est-à-dire d'un poison lent, qui alourdit le cerveau, assoupit toutes les facultés de l'esprit, attache son odeur grossière aux habits, au linge, aux cheveux, à la barbe, et nous force, nous, pauvres victimes, ou de supporter ces senteurs nauséabondes ou de nous séparer de vous. Comment des lèvres brûlées par le cigare seraient-elles capables de murmurer ces jolis riens, ces légers et fins marivaudages dont se composait jadis la causerie, et qui lui donnaient tant de charme ! Comment des *club-men*, même bien nés et bien élevés, qui sortent d'une conversation *entre hommes*, où ils ont librement parlé chevaux, filles, gaudrioles, gravelures, scandales, rumeurs de coulisses et de boudoirs interlopes, le tout dans un style imaginé et une langue plus naturaliste que celle de M. Zola, retrouveraient-ils la note juste, la gaze discrète, le joli sous-entendu de bonne compagnie, pour dire à une vraie femme, à une femme du vrai monde, ce qu'elle peut entendre en souriant, sans y mêler ce qu'elle ne saurait écouter qu'en rougissant ? Est-ce tout ? Hélas ! non. O misère ! Mahomet allait à la montagne, quand la montagne refusait de venir à lui. Ainsi nous faisons dans notre faiblesse ou notre curiosité, pour ne pas être tout à fait délaissées, pour ne pas périr d'isolement et d'ennui. Ce n'est pas pour rien que nous sommes filles d'Ève ; c'est la même chose ; seulement c'est tout le contraire. Ève fit manger à son mari la pomme fatale. A présent, ce sont nos maris, nos frères, nos amoureux, qui nous font avaler tout ce que nous ne pourrions rebuter sans les repousser eux-mêmes. Si nous fumons la cigarette, si nous sommes métamorphosées en centaures, si nous aspirons bravement les parfums de l'écurie, si nous parlons couramment la langue des palefreniers, des book-makers et des entraîneurs, si nous courons sur les traces de Diane chasseresse, si nous affectons des allures garçonnières, si nous disons : « C'est *crevant* ! c'est *canulant*, etc., etc. », si nous fredonnons le répertoire de Thérèse, de Judic et de Jeanne Granier, ce n'est ni notre faute, ni celle de Voltaire et de Rousseau. C'est la vôtre, messieurs, ou plutôt c'est la faute du cercle ; du cercle, notre ENNEMI ! »

Ceux qui voudront connaître le plaidoyer en faveur de l'institution, le trouveront dans la suite de l'intéressante préface de M. de Pontmartin. L'éminent critique y plaide avec talent les circonstances atténuantes, mais il n'a pas réussi à entamer notre conviction. Le Cercle a détruit en France cette fleur d'urbanité qui fatigait partie de nos gloires nationales ; c'est

malheureusement vrai ; mais il détruit quelque chose de bien plus précieux encore, c'est l'esprit de famille et sans compter l'argent qu'on y perd, il devient ainsi une cause de ruines irréparables pour la société française.

W. FERNOUT.

LE PETIT LIVRE DE CUISINE, par M^{me} MARIE G. V. avec une lettre préface et une chanson de GUSTAVE NADAUD. Un vol. in-12 de 135 p. Paris, 1885. Prix : 2 fr

Ce livre est moins une nomenclature des mets existants qu'une aide offerte aux jeunes femmes qui, souvent, ne savent pas varier les repas d'un nouveau ménage.

M^{me} Marie G. V. donne, dans son livre, le plan d'une bataille de quinze jours, engagée contre un estomac grincheux ; nous n'avons pas qualité pour juger des chances de victoire que renferme ce plan. L'auteur a-t-elle, par ses ingénieuses combinaisons, fixé, enfin, chez eux, ces maris plus ou moins aimables selon qu'ils ont fait un repas plus ou moins bon ? C'est un terrain trop brûlant pour que je ne m'empresse point de passer la plume au spirituel chansonnier qui s'est chargé de la préface de ce livre.

« Une préface ! Le mot est bien gros. Essayons.

S'il est vrai que celui (ou celle) qui a inventé un nouveau plat a fait plus pour le bonheur de l'humanité que celui qui a découvert une nouvelle étoile, il est certain que l'auteur d'un bon livre de cuisine a mieux mérité de ses contemporains que l'inventeur d'un fusil à répétition ou d'un canon à longue portée.

Quel est l'ancien, un Athénien sans doute, qui a dit que Comus a le pas sur Esculape, attendu que celui qui aide à vivre doit passer avant celui qui aide à mourir ? Cette question en amène une autre :

La cuisine est-elle un art ou une science ?

Je réponds : La cuisine est un art qui touche à la science par l'hygiène.

Nous voici donc les voisins et par conséquent les rivaux de la médecine.

Je crois que je n'aurai pas beaucoup de peine à démontrer que le Grec cité plus haut avait pleinement raison dans son temps et qu'il ne l'aurait pas moins dans le nôtre.

En effet, la médecine est devenue une science de fantaisie et même de mode. Si nous avons en cuisine plusieurs écoles, ce que j'ignore, il y a un principe qui domine tout : Faire bon ; ce qui a été bon est resté bon et restera bon.

En médecine, au contraire, on vous dit : Prenez ce remède pendant qu'il guérit, ce qui veut dire : il est bon aujourd'hui et ne le sera pas demain.

Nous avons eu l'école des purgeurs, des saigneurs, opérant dedans et dehors.

Aujourd'hui l'on ne saigne plus; on revient beaucoup aux purgatifs. Mais ce ne sont plus les médecines noires ou blanches d'une composition mystérieuse et inquiétante. Des eaux, rien que des eaux, toujours minérales, mais changeantes comme l'onde et la mode. On va de Sedlitz à Pullna, pour arriver à Hunyadi-Janos et à Rubinat, en attendant que la faveur s'attache à une autre source d'une autre contrée. Plus de chimie, plus de mélanges, plus d'invention; partant, plus de bénéfices. Prix fixe. Pauvres pharmaciens!

Il y a aussi le mal à la mode; autrefois les vapeurs, les nerfs, puis l'anémie, puis le diabète, puis ???

Nous avons eu les allopathes et les homéopathes qui triomphaient tour à tour et qui se sont tellement rués les uns sur les autres, qu'ils se sont transpercés, traversés, et que le camp des uns est maintenant rempli des soldats des autres, avec réciprocité.

Nous avons à présent les microbes; demain ?? après-demain ???

Voyez un peu les variations de la faculté dans la partie que nous traitons :

La gélatine recommandée pendant vingt ans comme la nourriture la plus substantielle, et repoussée comme n'ayant rien de nutritif;

Le café au lait, reconnu excellent pendant tant d'années, rejeté comme détestable;

Le bouillon ne nourrit plus;

Le bouillon froid, le poulet froid, qui étaient ordonnés aux convalescents, sont devenus lourds;

Le jambon, autrefois pesant, est devenu léger;

Le beurre donnait la bile: il la fait couler;

Le sel donnait la pierre: il favorise l'appétit;

Le poivre était échauffant: on arrivera à prouver qu'il est rafraichissant (même le poivre de Cayenne).

Ce qui était digestif est devenu indigeste. Ce qui était bon est devenu mauvais.

Les légumes verts... oh! ces braves légumes verts! étaient autrefois, avec les fruits rouges, les délices de la bouche et les bienfaiteurs de l'estomac. Que vous ont-ils donc faits? Voici que l'oseille et les haricots verts sont interdits aux gouteux, graveleux, rhumatisants, c'est-à-dire à tout le monde, puisqu'il est convenu que tout cela, c'est la même maladie; que dis-je? il paraît même qu'il n'y a plus qu'une seule maladie qui,

sous des noms et à des endroits différents, tourmente notre pauvre corps.

Il est juste de dire qu'on a trouvé une panacée :

Pour les hommes : le lait ;

Pour les femmes : le cognac et le champagne.

C'est vite fait. Allons, messieurs, allaitez-vous, et que la crème vous soit légère ! Et vous, mesdames, alcoolisez-vous, et que les esprits vous deviennent favorables !

Aphorisme : La médecine est la science capricieuse et fantaisiste ; la cuisine est l'art exact et fondamental.

Abandonnons donc les médecins et revenons aux cuisiniers — cuisiniers, quel mot viens-je de prononcer ? Ne me parlez jamais de la cuisine des hommes :

Objet d'art et sculpture.

Mauvaise nourriture.

Mais je ne veux pas me faire d'ennemis, ennemis de l'espèce la plus dangereuse, car celui qui tient la poêle tient la vie.

Je reviens à votre livre, dont l'utilité pratique m'est démontrée précisément parce que vous vous adressez à des ménages modestes, parce que vous ne pensez pas que la cuisine doive être faite par des hommes et que vous abandonnez à ces derniers les volailles à l'ivoire ou en suprêmes ou en demi-deuil, les turbans, les canapés de soles ou de cailles, les pièces montées sur épingles d'argent, les trophées, les arcs-de-triomphe et les *Tape-à-l'œil*.

Vous ne supposez même pas dans votre cuisine la présence d'une broche, l'arme du rôtisseur, l'épée du chef ou l'aiguille du cordon bleu.

A ce propos, laissez-moi finir cette préface, ou plutôt cette lettre, par une anecdote qui remonte assez haut dans ma mémoire.

Il y a très longtemps que, dans le Nord, on se sert de fourneaux de fonte qui étaient complètement inconnus à Paris il y a trente-cinq ans.

Un de mes parents, qui habitait une ville de la Flandre française, prétendait qu'on ne pouvait faire un bon rôti qu'à la broche, et comme il n'en trouvait pas dans le pays, il en fit venir une de Paris. Quand il avait un ami à diner, il ne manquait jamais de lui dire : « Goûtez de ce rôti, il est fait à la broche, et vous n'en trouverez pas ailleurs, car il n'y a qu'une seule broche dans la ville, et elle est chez moi. »

Après la mort de ce parent, on trouva la fameuse broche dans le grenier. Elle n'avait jamais servi.

GUSTAVE NADAUD.

ANNE DE MONTMORENCY, *Grand Maître et Connétable de France à la Cour, aux Armées et au Conseil du roi François I^{er}*, par FRANCIS DECRIE.
Un vol. in-8° de VIII-452 pages. Paris 1885. — Prix : 7 fr. 50.

Le très grand intérêt de ce livre, c'est que tout en racontant l'administration du célèbre connétable pendant le règne de François I^{er}, c'est-à-dire pendant les quinze années de sa vie les moins connues, l'auteur présente en même temps le tableau très complet de la vie sociale, politique, militaire et diplomatique à l'époque de la Renaissance et de la Réforme. Le principal objet de l'œuvre est donc l'analyse du rôle que remplit Anne de Montmorency depuis le moment où il prit une part prépondérante à l'administration du royaume, en 1526, jusqu'en 1541, date de sa disgrâce. Très sagement toutefois, M. Decrue n'aborde pas *ex abrupto* la période à laquelle il se propose de consacrer son capital effort. Il fait précéder cette étude d'une introduction étendue sur la vie antérieure du personnage et explique ainsi comment il est arrivé à sa haute situation ; il montre comment déjà peu après l'avènement de François I^{er}, il faisait sentir à la cour une influence sans cesse grandissante. En un dernier chapitre, épilogue de ce fragment d'histoire, nous suivons le connétable dans la retraite qu'il fit dans ses terres, de 1541 à 1547. On sait d'ailleurs que cette retraite ne fut qu'un intermède entre les deux périodes de son ministère en France. Les vingt années qu'il passa au pouvoir sous François I^{er} allaient, après un court intervalle, être suivies de vingt années d'administration nouvelle que sa mort seule devait interrompre, le 11 novembre 1567. Mais toute cette dernière partie de sa vaillante carrière échappe, quant à présent, à l'étude de M. Decrue.

Ce travail, conduit avec une patience et une conscience également minutieuses, repose sur des documents inédits, tirés des bibliothèques et des archives de Paris, de Bruxelles et d'autres villes encore.

La masse de ces documents cités en bas dans tout le parcours du livre est stupéfiante. L'auteur avoue quelque part qu'il n'a pas copié moins de huit cents lettres du connétable. Et l'on parle des Bénédictins !

E. C.

L'ART MILITAIRE CHEZ LES ROMAINS, par M. DE LA CHAUVELAYS, membre de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Dijon. Un volume in-8° de 325 pages.

M. de la Chauvelays est un érudit au premier chef ; il se plaît généralement à compiler les vieilles chroniques enfouies dans la poussière des bibliothèques et c'est à ces consciencieuses recherches que sont dus plusieurs ouvrages sur les armées de Charles le Téméraire et sur celles des

premiers ducs de Bourgogne. Aujourd'hui, il remonte encore plus loin le cours des siècles et s'occupe des institutions militaires chez les Romains. Ainsi que le lui écrit le général Davout, duc d'Auerstoedt dans une lettre préface, l'auteur « a élargi dans son travail un champ d'études que soldats et historiens ne sauraient trop méditer. C'est par sa confiance absolue dans les destinées éternelles de la patrie, sa préoccupation constante d'améliorer ses institutions militaires, en s'appropriant ce qu'elle trouvait de bon dans l'organisation des armées vaincues, sa constance inébranlable dans les revers que Rome est devenue la maîtresse du monde. »

Tite-Live, Polybe, César, et dans les temps plus modernes, Folard et Guischardt, tels ont été les guides que M. de la Chauvelays a suivis dans sa savante étude. Il commence par donner un aperçu général de l'organisation militaire des Romains, de leur tactique sous la République et sous l'Empire ; il décrit ensuite, d'après les meilleures sources, les principales batailles des guerres puniques et gauloises, et termine par la comparaison de la phalange à la légion.

C. M.

FOLK-LORE, par le comte de PUYMAIGRE. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

M. de Puymaigre a la précaution de nous expliquer le titre de son livre : *Folk* signifie *gens*, *monde* et *lore* veut dire : *doctrine*, *leçon*, *savant*. Alors vous croyez que le composé représente une sorte de traité des belles manières et du savoir-vivre ?

Vous n'y êtes pas. « Folk-Lore comprend dans ses huit lettres les poésies populaires, les traditions, les contes, les légendes, les croyances, les superstitions, les usages, les devinettes, les proverbes, enfin tout ce qui concerne les nations, leurs passions, leur vie, leurs opinions. »

M. de Puymaigre pousse l'obligeance jusqu'à nous édifier sur l'état-civil du mot : il est né — avec son sens actuel — le 22 août 1846, dans le numéro de l'*Athenæum*.

De sorte que Folk-Lore est un recueil d'articles critiques dont la littérature populaire de plusieurs peuples européens a fourni la matière. Ils avaient paru un peu aux quatre coins du monde des revues. M. de Puymaigre n'a pas eu tort de rallier cette petite troupe. Nous avons lu avec intérêt ces morceaux qui, traitant de choses anciennes, n'ont pas couru le risque de vieillir. Nous signalerons particulièrement aux lecteurs les *Chants populaires de la vallée d'Ossan*, les *Chants flamands*; les Chants allemands de la Lorraine et la Fille aux mains coupées.

Le livre mérite un succès plus étendu que la modestie de son auteur ne l'espère.

GRANDES SOUVERAINES (les), par ADRIEN DESPREZ, ouvrage illustré de 50 gravures sur bois. Un vol. in-12, de vii-263 p. 1885. Paris. Prix : 2 fr. 25.

Plus dangereux que le précédent, ce livre attaque sournoisement la doctrine de la religion révélée, et à propos de *Debora*, il nie et la parole céleste adressée à Abraham, et la mission divine de Moïse et la vocation du peuple hébreu, choisi pour conserver la foi au Dieu unique et pour enfanter le Rédempteur du monde. Debora, que jusqu'ici on n'avait pas placée au rang des souveraines, sert de prétexte à l'auteur pour contredire la Bible ; dans *Penthesilée*, il attaque les couvents ; mon Dieu ! qu'est-ce que les amazones et les religieuses catholiques ont de commun ? Puis arrive *Sémiramis*, que l'auteur admire plus qu'il ne la juge ; puis, la *Reine de Saba* ; il ne peut rien révéler que son histoire et pour cause, mais il parle des énigmes, des devinettes qui faisaient, croit-il, l'amusement de la cour de Salomon. De là, nous passons à *Cléopâtre* et aux descriptions de la vie en Égypte et à Rome ; *Zénobie* vient à son tour et fournit à son biographe l'occasion de vanter Apollonius de Thyane et ses prodiges ; on en vient à la *Reine Blanche de Castille*, qui est favorablement traitée, quoique les croisades et le Saint-Sépulcre soient grossièrement censurés ; la reine *Isabelle de Castille* a désarmé par son génie ce nouvel historien, il s'est vengé sur l'inquisition, les moines, oubliant la grandeur de Ximénès et les services rendus par des religieux à Christophe Colomb. Nous arrivons à Élisabeth d'Angleterre ; la cruelle fille de Henri VIII, l'impudique Reine-Vierge est vue de bon œil. L'auteur, qui multiplie les sottises à propos de la question religieuse, déplore les bûchers allumés par Philippe II ; mais, le gibet de Tyburn, le cœur et les entrailles arrachés des victimes vivantes, qu'en dit-il ? Il est vrai que ces victimes n'étaient que des catholiques. D'Élisabeth on passe à *Marie-Thérèse* et de là à *Catherine II* ; l'amie des philosophes obtient la part des louanges qui lui est due, et c'est sur sa biographie que l'ouvrage se termine. Nous en avons assez dit sur l'esprit qui l'a dicté ; nous n'insisterons pas.

ADVÈNIER.

PAYSANS (LES) ET LEURS SEIGNEURS AVANT 1789. (Féodalité, ancien régime) par L. Manesse, agrégé de l'Université. Ouvrage illustré de 50 gravures sur bois. Un vol. in-12 de iii-272 p. Paris. 1885. Prix : 2 fr. 25.

Il est évident que ce livre est écrit dans d'excellentes intentions, mais les préjugés qui, depuis près d'un siècle, tiennent la vérité captive, ont cruellement agi sur l'auteur. Tout ou presque tout était mal avant l'ère de 1789, tout est bien depuis, quoiqu'un écrivain révolutionnaire ait dit récemment, dans un bel accès de franchise :

« Quand on veut voir et comprendre, on acquiert la certitude que la révolution de 1789 n'a *rien fait* pour l'ouvrier. L'ouvrier est plus malheureux que jadis, et les royalistes ont raison quand ils disent que les anciennes corporations protégeaient mieux le travailleur que le régime actuel. »

Voilà un aveu digne d'être enregistré.

Depuis quarante ou cinquante ans, la lumière s'est produite en beaucoup de points, sur le passé et ses incontestables bienfaits, sur ce que la religion et la monarchie avaient fait pour la patrie, et sur les maux irréparables causés par le cruel déchirement de 92; mais cette lumière ne parvient pas à des yeux obstinément fermés, et les préjugés, dus à l'éducation universitaire persistent à donner lieu à de nouvelles générations d'erreurs.

L'auteur des *Paysans* a pris ses héros dès le début de la monarchie, il les peint sous les couleurs les plus favorables et les plus intéressantes, il décrit leur condition, il énumère toutes les redevances, péages, charges qui pesaient sur les vilains, ne faisant pas assez remarquer la protection qui, du château, descendait sur les chaumières; cependant, il est des moments où la force de la vérité l'oblige à confesser que si la noblesse a occupé en France un place éminente, c'est qu'elle l'avait méritée; elle avait défendu le pays, elle avait versé pour lui le sang le plus pur, impôt qu'elle payait au lieu de l'impôt d'argent. Les moines lui apparaissent parfois sous leurs véritables traits, de bienfaiteurs des pauvres, amis des travailleurs et des paysans, *il faisait bon vivre sous la Crosse*. Mais en vain, M. Taine, et après lui M. Babeau ont écrit ce qu'ils pensaient sur la situation du peuple pendant la monarchie, en vain, les voyageurs étrangers, Arthur Young, par exemple, ont-ils affirmé que les campagnes étaient prospères et le peuple heureux, la Révolution n'en est pas moins la grande libératrice! On sait ce qu'elle coûta à la France, d'or, de sang, de véritable liberté!

Nous regrettons que ces étroites idées de coterie aient gâté le livre de M. Manesse; il est bien fait, méthodique, d'un ton animé, et il serait recommandable, s'il n'était pas un nouveau tribut offert à l'idole, au Moloch, qui, depuis près d'un siècle, étouffe la France dans ses bras.

DE SADOWA A SEDAN. *Mémoires d'un ambassadeur secret aux Tuileries*
publiés par VICTOR TISSOT. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Les volumes que publie M. Tissot se vendent fort bien; ils excitent et contentent, paraît-il, une certaine curiosité.

Comme le volume qui porte pour titre *la Société et les Mœurs alle-*

mandes, celui-ci est traduit de l'allemand. L'auteur des *Mémoires* est un ex-agent secret du roi George de Hanovre. L'ex-agent, M. Oscar Meding, qui n'eut pas même le mérite de servir loyalement les intérêts du roi détrôné, a sollicité et obtenu de la cour de Berlin une pension d'une dizaine de mille francs ; il a écrit des romans assez mauvais et lus avidement des romans dans lesquels l'histoire se trouve mêlée à la fiction, et des personnages historiques à des personnages de pure fantaisie ; aujourd'hui, il écrit des *Mémoires* pour servir à l'étude de l'histoire contemporaine, sans doute ; aujourd'hui c'est le roman qui est mêlé à l'histoire. Des négociations secrètes pour lesquelles on l'a employé, il ne dit que ce qu'il lui plaît de découvrir, non pour éviter de compromettre telle ou telle personnalité, mais afin qu'on le tienne pour un ou ex-ambassadeur ; et ces négociations, il les expose de manière à faire lire ses livres par le plus grand nombre possible de lecteurs. Faut-il parler des intrigues de 1866 à 1870 ? A quoi bon ? il n'en est pas une qui ne soit connue. On sait l'affaire du Luxembourg, les projets d'alliance avec telle ou telle puissance. A une certaine page, l'auteur raconte comme mourut la jeune princesse Mathilde, qu'on voulait marier au prince Humbert, et il ajoute, s'exprimant ainsi que l'eût fait M. de la Palisse : « Cette mort fit crouler des projets de mariage qui devaient avoir une si grande portée politique. »

M. Tissot a eu la main heureuse ; il a traduit un livre inutile qui aura tout le succès de ses autres ouvrages. E. G.

DE PARIS A CALCUTTA, souvenirs de voyages aux îles du Cap-Vert, au Sénégal, à Madagascar et dans l'Inde, par A. BERTHET. Un vol. in-8° de 160 p. Prix : 2 fr.

Les récits de voyage, lorsqu'ils sont bien présentés, trouvent toujours des lecteurs ; on aime à parcourir sans fatigue les pays lointains. Plus ces pays sont éloignés, plus leurs mœurs sont différentes des nôtres, et plus aussi l'attrait est grand. Dans le volume dont nous nous occupons, M. Berthet nous offre un tableau de pays fort divers. Au lieu de prendre pour se rendre dans l'Inde, but dernier de ses pérégrinations, la voie de Suez qui a mis Ceylan à quelques jours de Paris, il fait le tour de l'Afrique par navire à voiles. Cela vaut aux lecteurs des descriptions intéressantes ; il fait ainsi connaissance notamment avec Madagascar, la grande et belle île africaine sur laquelle l'attention publique est actuellement portée par suite de l'expédition que commande l'amiral Miot.

Dans ses descriptions, M. Berthet ne vise ni à la profondeur, ni au pit-

toresque ; il se contente d'être exact et intéressant. De plus, et c'est là un mérite que ne se donnent pas tous les voyageurs, il parle et voit en chrétien. En voilà certainement plus qu'il n'en faut pour recommander ses souvenirs de voyages qui peuvent être mis dans toutes les mains.

A LA VILLE ET A LA CAMPAGNE, par XAVIER MARMIER

Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

C'est toujours avec le plus vif intérêt que l'on ouvre un livre de ce savant voyageur, Xavier Marmier, du courageux académicien qui a fait plus que n'importe qui pour nous initier aux mœurs des peuples les plus divers, grâce à ses traductions. Les nouvelles, publiées cette fois, sont traduites de l'anglais, du danois, du suédois et de l'allemand. Dans ce bouquet choisi, il est difficile de faire un nouveau choix, car chacun de ces contes apporte avec lui sa saveur étrange, sa curieuse peinture, et comme une photographie vivante de l'endroit où se passe l'action.

Contes ou nouvelles, c'est là un fin régal de lettré, un plaisir de l'esprit en même temps que la meilleure manière de s'initier aux régions lointaines que M. Marmier a visitées et dont il nous rapporte ce bouquet de fleurs sauvages au parfum nouveau et pénétrant.

ALINE DE CHANTERIVE, par la comtesse de la ROCHÈRE

Un vol. in-12 de 236 p. 1885. Paris. Prix : 2 fr. 50

La simplicité de bonne compagnie, l'esprit profondément chrétien des récits de M^{me} de la Rochère ont toujours attiré notre sympathie ; nous n'en exceptons pas son dernier roman, quoiqu'il nous paraisse un peu plus pâle, plus froid que les précédents.

Aline est une enfant gâtée, et par conséquent égoïste ; elle n'a jamais rien aimé, et, objet des adorations de tous, elle n'a jamais rien fait pour personne. Une affaire de famille l'appelle en Italie, elle s'embarque sur un navire, l'« Abattucci », qui fait naufrage en vue de la Corse ; un pauvre matelot la sauve et meurt de fatigue en la déposant sur le rivage ; une pauvre paysanne la trouve évanouie, et avec une charité touchante, elle la porte dans sa maisonnette et lui prodigue les soins les plus tendres. Aline revient à elle, elle ne peut s'expliquer, elle ne parle pas un mot d'italien, ni son hôtesse un mot de français ; l'enfant gâtée est seule, pauvre, sans aucun moyen de se faire connaître et abandonnée à la compassion de la vieille Francesca. La bonne nature d'Aline reprend le dessus, elle aide Francesca dans ses travaux, elle devient active, laborieuse, obligeante, et lorsqu'enfin, elle a pu rejoindre sa famille, elle comble ses amis italiens des marques de sa reconnaissance. Son caractère est changé, son cœur est devenu bon.

Voilà l'heureux effet d'un malheur. Ajoutons que cet excellent livre tend surtout à inculquer dans les âmes la dernière recommandation de l'apôtre saint Jean aux premiers chrétiens : « Aimons-nous les uns les autres ».

C. DE L.

LE LIVRE DE MON AMI, par ANATOLE FRANCE. Un vol in-12
de 330 p. 1885. Paris. Prix : 3 fr. 50

Ce nouveau volume de l'auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard* n'est pas un roman ; l'auteur semble avoir puisé dans sa propre vie de quoi faire *le Livre de mon ami* : est-il un plus cher ami que soi-même ? et il a écrit sur son enfance, sur celle de sa fille Suzanne des pages charmantes, dignes de Sterne par l'esprit, la bonne humeur, les observations naïves et profondes. Il a bien observé les enfants en commençant par lui-même. Il y a dans ces réminiscences des pages exquises sur la littérature, sur les études classiques, sur ces auteurs de l'antiquité qu'on exile aujourd'hui des programmes d'instruction, pour les remplacer par des notions de botanique, de physique, de chimie, bagage tel quel qui, pour la plupart des écoliers, ne sera d'aucune ou que de bien mince utilité. Le souvenir de certains passages des écrivains grecs et latins, un de ceux de Tite-Live, par exemple, est rappelé avec une sorte d'émotion et dans des termes vraiment éloquents. L'ouvrage se termine par des réflexions spirituelles et sages au sujet des livres que l'on donne aux enfants, ces livres où, de nos jours, les sciences trouvent une place prépondérante et risible ; l'auteur déclare qu'il préfère les contes de fées à la *Chimie des Demoiselles*, ou à l'*Alphabet de la Mécanique*. Et qu'il a donc raison !

VIE ET RÉVÉLATIONS DE LA B. MARGUERITE-MARIE, écrites par elle-même. D'après l'édition authentique de Paray-le-Monial. Un vol. petit in-18. Prix :

La vie des saints, écrite par eux-mêmes, a toujours un charme incomparable. Tout dans ce petit volume est écrit par la bienheureuse, c'est-à-dire qu'il contient les communications du divin Cœur puisées à leur source. Ce livre, bien que fait spécialement pour le mois du Sacré-Cœur, convient pour tous les temps. On peut alors s'en servir en lisant quelques pages qu'on fait suivre de la consécration, page xxiv, à la suite des Préliminaires. Ce sera le *Vade mecum* de tous les dévots serviteurs du Sacré-Cœur de Jésus. Il est publié sous le patronage de l'Œuvre du Vœu-National et de son Association de pénitence. Deux lettres élogieuses du R. P. Rey et du R. P. Alfred Deschamps en font connaître les rares qualités, et l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'archevêque d'Aix le recommande à tous les pieux fidèles.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES.

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus, n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

A GRANDES GUIDES; par Richard O'Monroy. 1 vol. in-18 Jésus de 312 pages. Prix: 3 fr. 50

ANNUAIRE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET DE LA STATISTIQUE par MM. Guillaumin, Joseph Garnier, Maurice Block 1885, 42^e année. 1 vol. in-18. Prix: 9 fr.

ARMÉE ET LA DÉMOCRATIE (I) par X. X. X. 1 vol. in-18. Prix: 3 fr. 50

ATTELAGE DE LA MARQUISE (I) par L. de Tinsseau. 1 vol. in-18 Jésus de 403 pages. Prix: 3 fr. 50

BARONNE EMMA (la) par Dubut de Laforest. 1 vol. grand in-18 Jésus. Prix: 3 fr.

BONS CAMARADES (les) par H. Lafontaine. 1 vol. in-18 Jésus de 306 pages. Prix: 3 fr. 50

CES CHÈS VOISINS par Max O'Kell. 1 vol. grand in-18 Jésus. Prix: 3 fr. 50

CHEZ L'ONCLE ARISTIDE, par Aimé Giron. 1 vol. in-18 Jésus. Prix: 3 fr.

CHINE (la) d'après les voyageurs les plus récents, par Victor Tissot. 1 vol. in-18 Jésus de 340 pages avec 65 gravures. Prix: 2 fr. 25

(Bibliothèque instructive)

CHOLÉRA (le) n'est ni transmissible ni contagieux; étude critique et pratique, par un docteur en médecine. 1 vol. in-8^e de xv-430 pages. Prix: 1 fr.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS. Exposition du Dogme catholique. Grâce de Jésus-Christ. III. Pénitence; par le T. R. P. J.-M.-L. Monsabré, des frères prêcheurs. Carême 1885. 1 vol. in-8^e de 363 pages. Prix: 4 fr.

Le même, un vol. in-12. Prix: 3 fr.

DE MA FENÊTRE, roman italien, par G.-P. Mancini, traduit avec l'autorisation de l'auteur. P.-M. Colomb. 1 vol. in-16. Prix: 1 fr. 25

(Bibliothèque des meilleurs romans étrangers)

DÉMOCRATIE AUTORITAIRE AUX ÉTATS-UNIS (la) le général André Jackson; par Albert Gigot, ancien préfet de police. 1 vol. in-18 Jésus de iv-368 pages. Prix: 3 fr. 50

DICIONNAIRE DE TERMINOLOGIE SCOLASTIQUE ou explication des termes, principes, distinctions, etc., employés par les principaux auteurs scolastiques, et surtout par saint Thomas, par Pierre Nova, directeur de grand Séminaire. 1 vol. in-12. Prix: 4 fr.

ELLES ET LUI, par Gyp. 1 vol. grand in-18. Prix: 3 fr. 50

ESQUISSES PROVINCIALES, par E. Meunier, 1 volume in-12. Prix: 3 fr.

(Bibliothèque des mères de famille)

FEMMES DES TUILERIES (les); Marie-Louise et l'invasion de 1814, par Imbert de Saint-Amand. 1 vol. in-18 Jésus de 357 pages. Prix: 3 fr. 50

FILLE DU RÉGIME (la) par Georges Pradel. 1 vol. in-18 Jésus de 354 pages. Prix: 3 fr.

GARDE DU CORPS (le) par Georges Duruy. 1 vol. in-16. Prix: 3 fr. 50

GUTHOLLARD ET RAMOLLOT; par Charles Leroy; eau-forte et illustrations de Uzès. 1 vol. in-18. Prix: 5 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

HARMONIE ET MÉLODIE par Camille Saint-Saëns, de l'Institut. 1 vol. in-18 Jésus. Prix: 3 fr. 50

HAUTEMANIÈRE (les) par Charles Canivet. 1 vol. in-18 Jésus de 335 pages. Prix: 3 fr. 50

HISTOIRE D'ALLEMAGNE; l'empereur Frédéric II et la chute de l'Empire germanique du Moyen-Age; Conrad IV et Conradin, par Jules Zeller, de l'Institut. 1 vol. in-8^e de viii-499 pages. Prix: 7 fr. 50

HISTORIENS FANTAISISTES (les). M. Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire. Deuxième partie: la Pacification de l'Onest; la Machine infernale du 3 nivôse an IX, d'après des documents inédits; par M. le comte de Martel. 1 vol. in-18 Jésus de iv-436 pages. Prix: 5 fr.

HORS DU MONDE, par Jack Frank. 1 vol. grand in-18. Prix: 3 fr. 50

IDÉAL D'UN MAUVAIS SUJET (I) par A. Blet Gana, roman espagnol traduit avec l'autorisation de l'auteur, par M^{me} Marie Hubbard. 1 vol. in-16. Prix: 1 fr. 25

(Bibliothèque des meilleurs romans étrangers)

IMPOSTURE DES NAUNDORFF (I) par Pierre Veuillot. 1 vol. in-16 de 176 pages. Prix: 1 fr.

LETTRÉS D'UN SOLDAT, neuf années de campagnes en Afrique; correspondance inédite du colonel de Montagnac publiée par son neveu. 1 vol. in-8^e avec portrait. Prix: 7 fr. 50

LIVADIA, par Jacques Bret. 1 vol. in-18 Jésus de 231 pages. Prix: 3 fr. 50

MARCEL STANHOPE d'après l'anglais de Kathleen O' Mara; par Thérèse Alphonse Karr. 1 vol. in-18 Jésus de 360 pages. Prix: 3 fr.

MATHIAS SANDORF, par Jules Verne. Tome I. 1 vol. in-18 Jésus de 257 pages. Prix: 3 fr.

MÉMOIRES D'UN ANCIEN MINISTRE (1807-1809); par lord Malmesbury. Traduits de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par M. A.-B. 1 vol. in-18 Jésus de 382 pages. Prix: 3 fr. 50

MISS TOMMY, traduit par E. Dian, avec une préface de J. Girardin. 1 vol. in-12. Prix: 3 fr.

(Bibliothèque des mères de famille)

MONDE CHINOIS (le), gouvernement, mœurs publiques et privées; littérature; philosophie; religions; beaux-arts; ressources financières; commerce extérieur, par Philippe Daryl. 1 vol. in-18. Prix: 3 fr.

PARISIENS BIZARRES (les), par Ernest d'Hervilly. 1 vol. grand in-18. Prix: 3 fr. 50

PASCAL PHYSICIEN ET PHILOSOPHE, par Nourisson, membre de l'Institut. 1 vol. in-18. Prix: 3 fr. 50

POLITIQUE EXTÉRIEURE ET COLONIALE, par Gabriel Charmes. 1 vol. grand in-18. Prix: 3 fr. 50

SAGESSE & POCHÉ, par Daniel Darc. 1 vol. in-32 de viii-271 pages. Prix: 4 fr.

SAGESSE PARISIENNE (la) par Henry Fouquier. 1 vol. in-18 Jésus de viii-348 pages. Prix: 3 fr. 50

SCANDALES DE LONDRES (les) dévoilés par la Pull Mall Gazette. Traduction littérale des articles de ce journal. 1 vol. in-18 de xi-318 pages. Prix: 2 fr.

SECRÉT DE LA NEIGE (le) par Hugh Conway, roman anglais traduit avec l'autorisation de l'auteur par Marie Gyr. 1 vol. in 16. Prix: 1 fr. 25

(Bibliothèque des meilleurs romans étrangers)

SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE, par A. de Pontmartin. sixième série. 1 vol. grand in-18 de 366 pages. Prix: 3 fr. 50

TERRE DE FEU (la) par Mayne Reid (dernière œuvre) adaptation par André Laurie. Seule traduction autorisée par l'auteur. 1 vol. in-18 Jésus de 292 pages. Prix: 3 fr.

TOINON; mœurs parisiennes; par Gustave Toudouze. 1 vol. in-18 Jésus de 424 pages. Prix: 3 fr. 50

UNE DETTE D'HONNEUR, par M. Maryan. 1 vol. in-18 Jésus. Prix: 3 fr.

UNE RUPTURE, comédie en un acte, par Abraham Dreyfus. 1 vol. in-18 Jésus de 80 pages. Prix: 1 fr. 50

UNE TRÈS ANCIENNE PROPHÉTIE sur la prospérité passée et la décadence actuelle des États chrétiens par l'abbé Augustin Lémann. Brochure grand in-8^e. Prix: 1 fr. 30

Le Gérant : F. WATTELIER.

OUVRAGES DE FRÉDÉRIC GODEFROY

(Grand prix Gobert en 1883)

HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEPUIS

LE XVI^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

2^e ÉDITION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

10 vol. in-8°. 65 fr.

XVI^e SIÈCLE

PROSATEURS & POÈTES, 1 vol.
in-8°.

XVII^e SIÈCLE

PROSATEURS, 2 vol. in-8°.
POÈTES, 1 vol. in-8°.

XVIII^e SIÈCLE

PROSATEURS, 1 vol. in-8°.
POÈTES, 1 vol. in-8°.

XIX^e SIÈCLE

PROSATEURS, 2 vol. in-8°.
POÈTES, 2 vol. in-8°.

En terminant le très remarquable compte rendu qu'il vient de consacrer à *l'Histoire de la Littérature française* de Frédéric Godefroy. M. Francisque Bouillier, membre de l'Institut, inspecteur général de l'instruction publique, s'exprime ainsi :

« D'ailleurs, ce qui vaut mieux que nos éloges et ce qui doit atténuer la sévérité de quelques-unes de nos critiques, ce sont les prix qu'a décernés l'Académie française à M. Godefroy et les encouragements de juges plus compétents que nous à continuer son ouvrage jusqu'au bout. « M. Godefroy, a dit M. Nisard, » n'est pas seulement un lexicographe, un grammairien, un érudit, c'est encore » un littérateur. Il a publié sur nos plus éminents pro-ateurs du xvi^e et du xvii^e » siècle deux volumes que l'Académie française a couronnés. C'est le commence- » ment d'un grand ouvrage qui s'étendra jusqu'à nos jours. » Ce grand ouvrage a été mené à bonne fin, et même déjà revu et réédité par son laborieux et infatiga- » ble auteur. Il convient à tous ceux qui s'intéressent aux lettres françaises, en France et à l'étranger, et particulièrement aux jeunes gens qui ont fini leurs études, aux gens du monde instruits et à tous les professeurs de littérature. D'ailleurs M. Godefroy en a fait plusieurs abrégés ou réductions, semblables à des ruisseaux dérivés d'un grand lac, qui le mettent à la portée d'un plus grand nombre et l'adaptent à presque tous les degrés de l'enseignement dans les établissements d'instruction publique. Il en a donné un abrégé en trois volumes, d'où il a retranché le xvi^e siècle et les extraits. D'un autre côté, avec les extraits il a fait un certain nombre de volumes de morceaux choisis qui sont réellement dignes de cette épithète et bien proportionnés à chaque cours, inférieur, moyen ou supé- rieur, dans la succession des études. De là un vaste ensemble, aujourd'hui entiè- rement achevé, où le bien l'emporte beaucoup sur les imperfections et qui a répondu jusqu'à la fin à ce qu'en attendaient M. Nisard et l'Académie française, dès les deux premiers volumes. Nous serions heureux de contribuer pour notre part au succès d'un ouvrage digne d'une si grande estime. »

GAUME et C^{ie}, éditeurs, 3, rue de l'Abbaye, à Paris

MANUEL DU BACCALAURÉAT SPÉCIAL
LEÇONS
SUR LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
Depuis les origines jusqu'à nos jours
ACCOMPAGNÉES DE
MORCEAUX CHOISIS
et suivies
D'ÉTUDES GÉNÉRALES & DE NOTICES
SUR LES
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES
1 vol. in-12. 4 fr.

COURS GRADUÉS
DE
LITTÉRATURE FRANÇAISE

Histoire de la littérature Française, depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours,
par Frédéric GODEFROY. *Ouvrage couronné par l'Académie française.* 2^e édition,
10 vol. in-8^e. 65 fr.

Abrégé de l'histoire de la littérature française. 3 vol. in-8^e. . . . 18 fr.

Ces trois volumes peuvent être acquis séparément et comprennent :

Histoire de la littérature française au xvii^e siècle 1 vol. in-8^e. . . . 6 fr.

Dans ce volume, divisé par genres, l'auteur a synthétisé toutes les notions d'histoire littéraire, de biographie et de critique qu'il importe de posséder sur les grands classiques et sur tous les écrivains de quelque valeur, prosateurs et poètes, du xvii^e siècle. L'intérêt que des extraits importants donnent à la grande *Histoire de la Littérature* de Frédéric GODEFROY a été remplacé ici par la vivacité de l'exposition et par la multiplicité des aperçus.

Histoire de la littérature française au xviii^e siècle. 1 vol. in-8^e. . . . 6 fr.

Ce volume se recommande aux mêmes titres que l'*Histoire de la Littérature* au xvii^e siècle. Il peut aussi bien que le précédent être mis entre les mains des jeunes gens et des jeunes filles, parce que l'auteur a apporté le soin le plus scrupuleux à éviter tout détail, à écarter toute idée qui ne conviendrait pas à la jeunesse chrétienne.

Histoire de la littérature française au xix^e siècle. 1 vol. in-8^e. . . . 6 fr.

Ces trois volumes in-8^e sont intermédiaires entre les cours classiques gradués et la grande *Histoire de la Littérature française* de Frédéric GODEFROY. Ils sont aujourd'hui adoptés, pour les hautes classes, dans d'importantes maisons ecclésiastiques, et peuvent continuer à l'être, malgré la publication du Cours supérieur. Dans un grand nombre d'autres établissements d'éducation chrétienne, ils sont recommandés aux élèves, placés dans leurs bibliothèques, donnés en prix, et partout ils sont lus et goûtés.

Ces volumes, à la fois si instructifs et si intéressants, conviennent aussi aux bibliothèques municipales, scolaires, paroissiales. Ils peuvent très avantageusement être donnés comme livres d'éternelles, et beaucoup de personnes du monde ne les liront pas sans être attachées et charmées.

Morceaux choisis des Prosateurs et Poètes français des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, présentés dans l'ordre chronologique, gradués et accompagnés de notices et de notes :

COURS PRÉPARATOIRE (1^{er} âge). 1 vol. in-12 cartonné. 1 fr. 20

Ce *Cours préparatoire*, composé avec le soin le plus attentif et le plus scrupuleux de la quintessence des bons auteurs, offrira aux jeunes enfants des deux sexes que l'on commence d'initier à l'étude de la langue française, un recueil de lectures *très attachantes et très variées*, et leur servira d'exercices de mémoire. Il fournira texte aux maîtres et maîtresses pour quantité d'explications de morale, de grammaire, de style, d'histoire et de géographie.

1^{er} COURS. 1 vol. in-12 cartonné (8^e, 7^e, 6^e). 2 fr. 75

L'objet de ce volume qui réunit, dans l'ordre chronologique, prosateurs et poètes, n'est pas seulement d'offrir au jeune enfant, garçon ou fille, un choix utile, intéressant, varié, riche et neuf de morceaux à lire et à apprendre par cœur, mais de l'initier déjà, selon la portée de son âge, à la connaissance de l'histoire de la Littérature française.

2^e COURS. 1 vol. in-12, cartonné (5^e et 4^e). 3 fr. 75

Ce volume est composé sur le même plan que le précédent ; mais les morceaux sont plus étendus et plus forts, les notices littéraires sont beaucoup plus développées ; l'enseignement de la littérature commence véritablement ; et pour cela même, les maîtres, dans la prose et dans les vers, de nos trois grands siècles littéraires, sont seuls introduits.

COURS SUPÉRIEUR. 2 vol. in-12, cartonnés (3^e, Seconde et Rhétorique). 7 fr. 50

Le jeune homme qui fait ses humanités, la jeune fille qui termine ses études trouveront dans ces deux volumes, l'un de prosateurs et l'autre de poètes, une ample et magnifique matière pour l'exercice de leur mémoire, pour la formation de leur goût et de leur sens littéraire, pour la culture de leur imagination et de toutes leurs facultés les plus élevées.

Morceaux choisis des Poètes et Prosateurs du IX^e au XV^e siècle. 1 vol. in-12, cartonné. 3 fr. 75

Ce volume a pour objet de répondre à la fois aux prescriptions du baccalauréat des humanités et à celles du baccalauréat spécial.

Pour le moment, le programme du baccalauréat de l'enseignement secondaire n'exige que la connaissance de la *Chanson de Roland* et des *Mémoires de Joinville* sur la vie de saint Louis. Mais il suppose que les élèves ne seront pas restés étrangers aux différents siècles de notre vieille littérature.

Avec la surcharge actuelle des programmes, bien peu d'humanistes auront le loisir d'étudier en entier ces deux ouvrages. Notre volume leur offrira sur l'un et l'autre des notions littéraires suffisantes et leur en présentera au moins les morceaux les plus importants. Et pour la *Chanson de Roland*, en particulier, tous les extraits seront reliés entre eux par des *analyses* précises, de telle sorte que la trentaine de pages que nous consacrons à notre première grande épopée nationale pourra suppléer à la lecture, presque impossible dans les classes du poème complet.

Les aspirants au baccalauréat spécial qui auront lu et étudié tout l'ensemble du présent volume auront sur les grandes époques et sur les principaux auteurs

du moyen âge des notions assez solides pour qu'elles ne s'effacent plus de leur esprit, et pour qu'ils soient excités un jour, dans leurs moments libres, à revenir sur ces études si heureusement remises en honneur aujourd'hui.

Toutes les obscurités que renferme le texte seront expliquées en bas de pages, et ces explications, pour la plus grande commodité de l'élève et aussi du professeur qui lui-même n'aurait pas été suffisamment préparé, seront répétées presque toutes les fois que ces difficultés se représenteront. En outre, un *glossaire* final reproduira toutes ces *notes*, avec accompagnement d'éclaircissements étymologiques et grammaticaux.

Au début du livre l'on trouvera une *grammaire* assez simple pour être comprise de ceux mêmes qui ne savent pas le latin, et, nous l'espérons, assez exacte pour satisfaire à toutes les exigences de la philologie.

Morceaux choisis des Poètes et Prosateurs du xvi^e siècle. 1 vol. in-12. 3 fr. 75

Ouvrage prescrit par le Nouveau Programme du baccalauréat ès lettres.

Ces morceaux sont accompagnés de notices développées sur chaque auteur, de notes grammaticales, littéraires et historiques, précédés d'une grammaire abrégée de la langue du xvi^e siècle, et d'études générales sur l'état de la Poésie et de la Prose à cette époque, et suivis d'un Glossaire explicatif et étymologique de tous les termes sortis de l'usage, qui se rencontrent dans ce volume.

Tous ces ouvrages sont adoptés pour les Bibliothèques scolaires communales et paroissiales et pour les distributions de prix, dans les lycées et établissements d'instruction secondaire.

DU MÊME AUTEUR

Études sur les principaux collèges chrétiens. 1 gr. vol. in-8. 4. fr.

ÉDITIONS CLASSIQUES

ANNOTÉES

(Grand prix Gobert en 1883)

- BOILEAU. — **Cœuvres poétiques.** 1 vol. in-12 3 fr. »
 BOSSUET. — **Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.** 1 vol. in-12. » fr. 50
 CORNEILLE. — **Le Cid. — Horace.** 1 vol. in-12 1 fr. 30
 FÉNELON. — **De l'Éducation des filles** — Analyse critique du Livre II de l'*Émile* de J.-J. ROUSSEAU. 1 vol. in-12. 1 fr. 30
 LA BRUYÈRE. — **Les Caractères.** 1 vol. in-12 3 fr. 25
 LA FONTAINE. — **Fables choisies.** 1 vol. in-12. 3 fr. 25
 — — — 1 vol. in-12. » fr. 50
 — — — Livre VII. 1 vol. in-12. » fr. 50
 MOLIÈRE. — **Les Femmes savantes. — Le Bourgeois gentilhomme.** 1 vol. in-12 1 fr. 30
 RACINE. — **Britannicus. — Athalie.** 1 vol. in-12 1 fr. 30
 VOLTAIRE. — **Charles XII.** 1 vol. in-12. 2 fr. 50
 — **Lettres choisies.** 1 vol. in-12. 3 fr. 50
 THÉÂTRE CLASSIQUE. 1 vol. in-12 4 fr.

NOUVEAU COURS DE GRAMMAIRE FRANÇAISE

Conforme au programme de 1882

COURS ÉLÉMENTAIRE

1 vol. in-12. 60 cent.

Comme complément de mes publications pour l'enseignement de la langue et de la littérature françaises, on m'a demandé, de divers côtés, de donner un cours complet de grammaire. On pensait que je devais y être tout particulièrement préparé, d'abord par une longue pratique de l'enseignement, et ensuite par mes vastes travaux philologiques.

Je me suis décidé à embrasser ce nouveau labeur, et, dès aujourd'hui, je donne le Cours préparatoire de grammaire élémentaire. Le second et le troisième cours ne tarderont pas à paraître, si ce premier essai est agréé de ceux pour qui je l'ai entrepris.

L'on verra dès maintenant notre méthode. Clarté aussi parfaite que possible, extrême simplicité, suppression de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire, exacte conformité aux nouveaux principes de la science grammaticale, et dégagement complet de toute prétention métaphysique : voilà ce que nous avons voulu.

Les maîtres diront si nous avons réussi.

2^e COURS

1 vol. in-12. 1 fr. 25

Notre second Cours, sous un volume très mince, offre une grammaire complète.

Tout le nécessaire, mais rien que le nécessaire.

Ce qui n'appartient pas véritablement à la grammaire a été rigoureusement écarté.

La grammaire est une science assez indépendante pour qu'elle se présente toute seule.

C'est aussi une science assez difficile pour qu'on doive la dégager de ce qui la complique et l'encombre.

On ne trouvera dans cet ouvrage que des principes clairs et précis, que la constatation des lois véritables du bon usage.

Pour le rédiger tous les travaux autorisés ont été consultés ; mais nous avons voulu qu'il eût son caractère bien à lui.

Les maîtres les plus expérimentés nous en ont garanti l'exactitude scientifique ; nous souhaitons que ceux qui s'en serviront aient lieu de nous remercier des soins que nous avons pris pour la rendre facile à apprendre et à retenir.

NOUVEAU COURS DE GRAMMAIRE FRANÇAISE

COURS SUPÉRIEUR

1 vol. in-12. 1 fr. 80

Il est inutile aujourd'hui de dire ce que c'est que la grammaire historique, et de démontrer l'importance de l'étude historique de la grammaire : cet enseignement est entré dans l'usage général.

Nous n'avons donc qu'à expliquer brièvement ce que nous nous sommes proposé en composant, après plusieurs autres, une grammaire française historique.

Quatre points principaux ont été les objets constants de nos efforts :

1^o Comme dans le second Cours, écarter avec toute la rigueur des principes scientifiques ce qui n'appartient pas à la grammaire proprement dite, c'est-à-dire tout ce qui est affaire de style et de rhétorique ;

2^o Ne mettre dans un chapitre que ce qui est propre à ce chapitre ; et ne pas tomber dans la faute si commune de parler du verbe là où il s'agit du pronom, de la préposition là où il s'agit de la conjonction, de l'adjectif là où il s'agit de l'adverbe, etc. ;

3^o N'introduire de remarques historiques que ce qui explique les règles actuelles ou s'y rapporte essentiellement ; ne jamais céder à la fantaisie de faire étalage d'érudition en sortant des bornes du sujet ;

4^o Toujours justifier l'usage actuel ou montrer l'usage des ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, par des exemples, pris de première main, des grands écrivains des diverses époques.

Ici le lexicographe devait apporter un grand secours au grammairien ; mais à livrer ses trésors il a tâché de mettre autant de discrétion que de largesse.

Malgré toutes les fautes qui ont pu nous échapper, nous présentons cette grammaire avec une certaine confiance, étant persuadé qu'elle est plus riche de choses essentielles que toutes celles, même les plus volumineuses, qui ont été publiées jusqu'à cette heure.

THÉÂTRE CLASSIQUE

ÉDITION ANNOTÉE A L'USAGE DES PENSIONNATS ET DES COLLEGES

1 vol. in-12. 4 fr.

On possède diverses éditions du théâtre classique, — des éditions abondantes en note, en renseignements biographiques, grammaticaux ou autres, pris, repris, transmis avec scrupule et fidélité. Il en manquait une qui fût essentiellement critique et littéraire, qui donnât, en même temps que l'impression nette de la belle poésie, le sentiment historique des grandes tragédies françaises. Condensant avec une extrême rigueur de longues études précédemment faites par nous sur Corneille, Racine, Molière, Voltaire, nous avons pris soin de marquer d'une manière exacte et sobre, les événements saillants de la vie des poètes et les principales beautés de leurs œuvres. A cet aperçu général nous avons joint des notices particulières, où sont rappelés les circonstances qui provoquèrent la création de nos chefs-d'œuvre dramatiques, les rapports qu'ils présentent avec les conceptions de l'antiquité, l'influence qu'ils eurent sur l'esprit des contemporains et l'accueil qu'ils en reçurent. Enfin, pour ajouter plus de clarté au développement naturel de chaque tragédie, pour le rendre perceptible à toute intelligence, nous avons donné à part une analyse expressive et succincte de la pièce. Tels sont, en résumé, les éléments propres de cette édition classique.

Sous presse :

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU MOYEN AGE

(IX-XV^e SIÈCLE)

2 vol. in 8^o 12 fr.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LE PACTE DE FAMINE : L'Organisation du commerce,
par M. LÉON BIOLLAY. Un vol. in-8°. Paris, 1885. Prix : 7 fr. 50.

Voilà encore une légende dont les révolutionnaires doivent faire leur deuil. Avec ce gros mot de pacte de famine, on a dressé tout un réquisitoire contre l'ancienne monarchie et surtout contre Louis XV. Par des règlements en effet d'une excessive rigueur, le gouvernement royal avait rendu le commerce des grains impraticable : il avait voulu seulement diriger ce commerce et il l'avait anéanti, s'exposant, péril extrême, en cas de disette, à pourvoir directement à tous les besoins de la population. Le nom de « pacte de famine » a été imposé à l'un des traités conclus en vue de faire face à ces obligations. Un auteur savant et consciencieux a voulu voir quelle était la vérité de cette grave accusation. Frappé tout d'abord par la prévention que ressent inévitablement le public en présence d'opérations faites sur les grains, M. Biollay a remarqué que l'erreur s'est d'autant plus facilement établie que le gouvernement a gardé un étroit secret sur tout ce qui concernait ces mesures. « Effrayé, dit-il, par les clameurs populaires, il n'a pas essayé de se justifier. » M. Biollay a voulu reviser ce grand procès, sans se laisser émouvoir par la pensée que de ce travail résulterait une réhabilitation partielle de Louis XV — Et où serait le mal, nous permettrons-nous de lui demander ? — D'ailleurs le roi n'était pas seul intéressé dans ces débats ; en réalité, il n'a agi que par les conseils de Trudaine et de Turgot.

La question des grains eut toujours une grande importance, particulièrement en ce qui concernait l'approvisionnement de Paris. M. de Machault, comme contrôleur général, montra un grand zèle à cet égard, mais les choses étaient telles qu'une réforme dans la législation des grains s'imposa ; il fallait absolument découvrir, pour l'agriculture, un débouché que, dans les années fertiles, elle ne trouvait pas dans l'intérieur du royaume. Le contrôleur général Bertin prit l'affaire très à cœur, ne pouvant admettre que l'agriculture demeura plus longtemps sacrifiée à cause du dédain qu'on lui témoignait. Il fallait la relever d'autant plus que l'école des physiocrates prétendait la mettre à la mode. Bertin commença par provoquer la création

de nombreuses sociétés d'agriculture — il n'en existait qu'une seule à son entrée au ministère — et en 1762, il leur adressa une circulaire annonçant que « le roi, toujours attentif au progrès de l'agriculture a cru ne pouvoir rien faire de plus utile que d'assurer la liberté du commerce des grains ». La déclaration du 25 mai 1763 fait connaître officiellement la volonté du gouvernement : elle proclama la libre circulation des grains dans l'intérieur du royaume en affranchissant les ventes et les achats de la plupart des entraves que les règlements, et plus encore la jurisprudence des magistrats locaux avaient accumulées. L'essai réussit pleinement, car il ne souleva d'opposition qu'en Bourgogne et pendant un moment seulement.

Bertin allait plus loin dans sa pensée : il était partisan de la liberté d'exportation des grains, mais sans oser l'afficher hautement, ni l'appliquer ouvertement. Les craintes que l'exportation inspirait étaient trop enracinées dans la foule pour qu'on pût hasarder une pareille réforme : même en 1789, la plupart des cahiers et remontrances indiquent formellement l'exportation comme la principale cause des chertés et des disettes. Laverdy, successeur de Bertin, voulut faire plus que lui, tout en se contentant encore timidement de l'édit de juillet 1764 qui accordait la liberté d'exportation en cas d'abondance, et encore les cas d'abondance étaient soigneusement délimités : mais il reconnaissait à tous les Français le droit de faire le commerce des grains et farines. Nous avons dit que Laverdy n'avait pris cette résolution qu'avec une certaine timidité : il avait peur, en effet, des adversaires de la liberté du commerce des grains. C'est ce qui le déterminait, sans se contenter des précautions énoncées dans l'édit, à modifier le traité, relatif à l'approvisionnement de Paris, passé par son prédécesseur avec le sieur Malisset, en augmentant notablement les réserves en grains et farines. Cette mesure présentait des charges excessivement onéreuses. C'est alors que Malisset, au nom de ses associés, vint proposer au gouvernement la combinaison qui a reçu le nom célèbre de *Pacte de Famine* ; il lui proposa de confier à leur société les blés tenus en réserve, dont le gouvernement, par conséquent, n'aurait plus à redouter l'avarie : les associés les revendraient au prix du cours en les renouvelant constamment en quantité égale, le tout sans aucune charge. Laverdy accepta, et le 28 août 1764, Malisset lui remit le traité signé par lui avec ses associés le duc de Chaumont, Rousseau et Perruchot. M. Biollay a publié cet acte notarié, simple acte de société dont les ignorants ont fait le *Pacte de Famine*, bien que l'État ne soit nullement intervenu dans sa rédaction. Dans l'espèce, Laverdy, évidemment moins prudent que ses prédécesseurs, a été séduit par l'espoir de diminuer les charges du Trésor et n'a pas assez foi-

dement examiné les articles du traité pour en relever le danger: il ne réfléchit pas qu'en donnant à une compagnie patronnée officiellement, le droit de disposer d'une portion de l'approvisionnement de réserve dont on lui confiait la garde, il lui donnait le moyen de se rendre absolument prépondérante sur le marché de Paris. L'article XI, en effet, déclarait que toutes les opérations relatives à l'entretien et à l'approvisionnement des magasins du roi seraient faites au nom de Sa Majesté, avec toute protection à cet égard. « Or, remarque M. Biollay, si Laverdy avait pu croire que l'objet exclusif des opérations de la compagnie ne se serait pas borné au remplacement annuel des grains, s'il avait soupçonné d'autres opérations, s'il en avait été complice, il aurait mis tous ses soins à les dissimuler, et Malisset n'aurait pas été autorisé à faire tous ses achats et toutes ses ventes au nom du roi. »

En résumé, et voilà la vérité, par l'acte de 1765 qu'il homologua de sa signature, le contrôleur général a certainement voulu, en allégeant les charges du Trésor, protéger l'approvisionnement de Paris contre les dangers des spéculations commerciales et contre leur insuffisance : il a oublié de se mettre en garde contre celles de Malisset : « Il a été inconsidéré, imprudent, incapable, il mérite un blâme sévère, mais non pas la flétrissure qu'on lui a infligée. »

Les choses tournèrent rapidement mal et le gouvernement n'eut pas alors l'énergie d'agir carrément. En révoquant l'édit, Laverdy eut peur de décourager le commerce : on commença par écarter le premier péril causé par la gestion de Malisset en faisant acheter secrètement pour deux millions de grains, dont la plus grande partie à l'étranger. Une panique que rien ne justifiait sérieusement se répandit : le commerce subit un brusque arrêt, de nombreuses plaintes furent formulées, des plans proposés, et finalement le traité Malisset fut résilié le 31 octobre 1768, sur la proposition du contrôleur général de Magnon d'Invan.

Maintenant, quelles furent les opérations des associés pendant leurs trois années de gestion, et quels bénéfices purent-ils réaliser? car on pourrait croire au bruit qui s'est fait autour de ce pacte de famine — qui n'a jamais existé — qu'il y a eu des maniements énormes de fonds. Un arrêt du conseil du 17 avril 1791 nous renseigne parfaitement : d'après ce document, Malisset avait réalisé en recettes 2,826,749 liv., 7 sols, 8 deniers, et en dépenses 2,762,088 liv., 17 sols, 10 deniers, d'après le rapport dressé en 1769 par l'intendant de commerce Albert, lequel avait voulu déclarer le soumissionnaire débiteur de 332,331 liv., 5 sols, 2 deniers. Le gouvernement ayant voulu apurer définitivement ce compte en 1791, il reprit

l'examen et réduisit la dette de Malisset envers l'État à 64,660 livres.

« Les bénéfices de la compagnie des blés de riz se composent donc : 1^o de 318,000 liv. dont il lui a été fait remise en 1791, sur l'évaluation d'Albert ; 2^o de la commission fixée par l'acte social de 1765, à 2 p. c. sur les achats et les ventes, soit une centaine de mille francs ; 3^o de gains réalisés sur les moutures ; enfin, des profits illégitimes qu'on ne peut déterminer, mais qui ne sauraient être immenses. »

Voilà le résumé exact et impartial de la fameuse affaire du pacte de famine. Cela prouve une fois de plus la facilité de l'opinion à accepter les calomnies et à les propager dans les masses.

COMTE E. DE BARTHÉLEMY.

DIRECTOIRE (LE) ET L'EXPÉDITION D'ÉGYPTÉ. Étude sur les tentatives du Directoire pour communiquer avec Bonaparte, le secourir et le ramener, par le comte BOULAY, de la Meurthe. Un vol. in-12, de iv-344 p. 1885, Paris. Prix : 3 fr. 50.

Cette remarquable étude, qui comblait une lacune dans les récits de la campagne d'Égypte (1798-1799) jusqu'alors publiés, a été insérée pour la première fois dans la *Revue des questions historiques* (octobre 1880) ; elle reparait aujourd'hui, enrichie de nombreuses additions et de documents que l'auteur énumère dans son avant-propos.

Nous allons résumer à grands traits ce travail.

Bonaparte, après ses exploits d'Italie, conçut, prépara et organisa l'expédition d'Égypte avec l'activité et le génie qu'on lui connaît. Cette expédition était-elle opportune ? l'auteur paraît l'affirmer, il la trouve inspirée par un patriotisme intelligent et hardi. Il s'agissait, dans la pensée du général Bonaparte, de donner l'Égypte à la France au moment où la Turquie semblait succomber et devenir la proie des nations de l'Europe. C'était aussi frapper un grand coup sur l'Angleterre pour qui la possession de l'Égypte pouvait être importante, c'était encore la menacer dans les Indes par des alliances avec les chefs de ce vaste pays. Sans doute l'ardente imagination de Bonaparte rêvait ces grandes choses, mais avant tout peut-être, il se promettait de se couronner en Égypte d'une nouvelle auréole, et puis de revenir en France avec un prestige qui devait assurer à son ambition des hautes destinées. Toutefois, dans cette campagne, le général bravait de grands périls, et allait au devant des insurmontables difficultés qui devaient faire échouer tous les efforts de son génie. Il pouvait craindre, en effet, l'opposition armée de la Porte, une nouvelle coalition des grandes puissances, et l'impossibilité pour le Directoire de le secourir ;

cette impossibilité paraissait d'autant plus grande que la marine française était alors en pleine décadence.

Quoi qu'il en soit, des succès encouragèrent d'abord les espérances du général : Malte fut prise. C'était, dit M. Boulay, la clé de la Méditerranée, et à ce titre son occupation, d'après lui, était indispensable. Mais il y avait ici une question de justice : le droit devait-il être sacrifié à la force ? Le Directoire reçut, en juillet (1798) la nouvelle de la capitulation de Malte. En novembre, le Directoire mandait à Bonaparte qu'il y avait à prendre l'un de ces trois partis : occuper l'Égypte, agir dans l'Inde, ou marcher sur Constantinople.

Néanmoins, sentant son infériorité vis-à-vis de l'illustre général, il lui laissait sa liberté d'action ; il en fut ainsi pendant toute la campagne ; et son rôle fut bien effacé en regard de celui du soldat sur qui étaient fixés les regards de la France et ceux de l'Europe. Bientôt fut connu le désastre de la flotte à Aboukir (décembre) ; aussitôt Bonaparte pressa le Directoire de porter la guerre dans la Méditerranée, et de faire partir la flotte de Brest pour l'Orient. C'était demander beaucoup trop à l'impuissance absolue du Directoire. L'année suivante, la République éprouva en Italie de terribles échecs. L'Autriche et la Russie renversèrent tout ce que Bonaparte avait improvisé par ses précédentes victoires.

S'il n'y avait pas eu entre ces deux puissances des désaccords, les armées du Directoire eussent été anéanties et la France aurait subi une invasion lamentable.

Ce fut par des journaux que Bonaparte apprit ces désastres. Dès lors, il voulut brusquer le siège de Saint-Jean-d'Acre afin de revoir le plus tôt possible la France. En février, près de partir pour la Syrie, il notifia au Directoire qu'étant persuadé que la Porte lui avait déclaré la guerre, il allait anéantir la force armée qui venait au secours de la Turquie. Sur ces entrefaites, le Directoire prescrivit à l'amiral Bruix de se rendre maître de la Méditerranée, et de ramener en France l'armée de Bonaparte. Mais il fallait, afin de réussir, s'assurer le concours de l'Espagne. L'auteur expose avec autant de netteté que d'intérêt les longues négociations du Directoire et de l'amiral avec cette puissance. L'Espagne louvoyait, traînait tout en longueur, parce qu'elle craignait de se brouiller avec les gouvernements étrangers, et surtout avec la Russie. À la fin, l'amiral espagnol, Mansaredo, ne s'inspirant que de lui-même, consentit à rejoindre avec ses vaisseaux la flotte française, mais ce ne fut que pour aller à Brest, et non pas en Orient au secours de l'armée d'Égypte, bien que Bruix eût fait espérer à Bonaparte, par un billet qu'un grec lui avait transmis, qu'il espérait le rejoindre incessamment.

Quant à Bonaparte, il avait presque entièrement suspendu, depuis le mois d'avril 1799, les départs d'Égypte. Grande était donc l'anxiété du Directoire et même celle du pays lorsque la fortune vint de nouveau favoriser nos armées, trois victoires avaient été remportées : l'une sur l'Angleterre, une autre sur l'Autriche et une troisième sur la Russie. C'était peu cependant, et le triste gouvernement qui opprimait alors et déshonorait la France savait que la situation restait précaire et dangereuse. Elle l'était toujours au dedans comme au dehors. Le coup d'État de prairial, en renouvelant le Directoire, laissait la République exposée aux déchirements de l'anarchie.

Donc le retour immédiat de Bonaparte était jugé nécessaire, car on sentait que lui seul était capable, par son énergie et sa forte intelligence, de tenir tête aux ennemis de la patrie et à la coalition étrangère, encore qu'on redoutât son ambition bien connue. Talleyrand, vers la fin de son ministère, avait fait au Directoire un rapport où il établissait la nécessité de quitter l'Égypte et de faire rentrer en France une armée que les besoins du moment rendaient indispensable à la gloire et à la sécurité du pays. Reinhard, son successeur aux affaires étrangères, partagea la pensée de Talleyrand ; par suite un projet fut rédigé, d'après lequel Bonaparte devait, en prenant tous les moyens que son patriotisme pouvait lui suggérer, conclure un arrangement avec la Porte, et ramener au plus tôt son armée en France. Mais le général avait devancé le Directoire. Résolu à partir sans retard, il avait laissé à Kléber des instructions précises qui lui enjoignaient de ne céder l'Égypte qu'à la dernière extrémité, d'entretenir avec la Porte des relations diplomatiques sans rien terminer, jusqu'à ce que des secours lui fussent envoyés de France pour le mettre en mesure de garder l'Égypte.

Après avoir investi Kléber du commandement supérieur, il ne songea plus qu'à partir, et débarqua à Fréjus, rendant ainsi parfaitement inutiles les instructions qu'on lui destinait.

Son arrivée stupéfia le Directoire, mais elle fut saluée par les vives sympathies de l'opinion publique. Les acclamations du peuple ne lui firent pas défaut. Que faire toutefois pour l'Égypte ? Les gaspillages du Directoire interdisaient tout envoi sérieux de secours : point d'hommes, point d'argent, point de vaisseaux ; l'insuccès définitif de la campagne devenait fatal.

L'auteur a fait preuve, dans tous les développements de son sujet, d'autant de savoir que d'impartialité. Sauf quelques réserves déjà exprimées et la longueur excessive de l'appendice dont plusieurs pièces auraient

dû trouver place dans le texte, ce volume nous semble irréprochable ; il mérite une place distinguée dans toute bibliothèque.

LE MONDE CHINOIS, par M. PHILIPPE DARYL. Un volume in-18 de iv-326 p. Paris, 1885. Prix : 3 fr.

« Les événements, dit M. Daryl, ont des leçons que rien ne supplée, personne en Europe ne soupçonnait, avant 1866, ni même avant 1870, le réel degré de puissance latente qui couvait sous l'organisation militaire de la Prusse. Cette organisation pourtant, n'avait rien de secret et mûrissait au grand jour, tout près de nous. Il nous était loisible de l'étudier. Elle s'offrait en quelque sorte à notre jugement et se manifestait dans nos expositions mêmes par des engins de guerre nullement invisibles à l'œil nu. Il n'y avait qu'à passer le port de Kehl pour la voir fonctionner. En dépit de tout, nous ne savions pas la regarder, et il ne fallut rien moins que d'immenses désastres pour dessiller les yeux. »

« On ne peut être surpris qu'après nous être fait sur notre plus proche voisine des illusions aussi complètes, nous nous en fassions de pareilles sur la plus lointaine et la plus fermée des agglomérations humaines. »

Mais pour nous parler de la Chine, me dira-t-on, M. Philippe Daryl est-il allé dans le pays ? en connaît-il de rien les habitants ? a-t-il assisté au fonctionnement des institutions séculaires de cette immense contrée ?

La réponse est simple à faire :

Ce n'est point un récit de voyage que M. Philippe Daryl présente au public, mais bien une étude sur la Chine d'après tout ce qui a été écrit sur ce pays. Se méfiant des verres de ses lunettes, l'écrivain a vu par les yeux des autres, a comparé les dires de chacun et s'est fait une opinion en laissant de côté les exagérations de certains voyageurs et la préoccupation qu'ils ont généralement de se mettre trop en avant dans leurs ouvrages.

Personne ne peut affirmer connaître la Chine, car, suivant que le voyageur, le missionnaire, le négociant a pu pénétrer de tel ou tel côté, les mœurs et les coutumes sont à peu près aussi différentes que celles des habitants de Turin comparées à celles des Napolitains. Donc, pour se permettre un jugement général sur le pays qui nous occupe, il est utile de réunir les impressions de voyages de ceux qui en ont franchi les différentes frontières, et de coordonner toutes les notes recueillies. Et encore je crois bien qu'il se rencontre nombre de contrées grandes comme la France au moins, où les voyageurs en Chine n'ont jamais pénétré.

Et pourtant quel peuple est plus intéressant à étudier ? On en parle comme d'un réservoir inépuisable de richesses minérales, d'une fourmil-

lante pépinière humaine, de colons pour les terres où les bras manquent, d'un immense marché ouvert aux produits occidentaux. Personne ne songe que c'est avant tout un inestimable musée d'archéologie comparée et d'anthropologie.

« Quoi ! dit M. Daryl, voilà un groupe humain de plusieurs centaines de millions d'êtres qui, depuis cinq mille ans, vit et se développe aux mêmes lieux, — qui échappe à toutes les aventures, à toutes les catastrophes, à toutes les épreuves des autres races, — qui s'est fait à lui-même la civilisation la plus originale et la plus autonome, — qui a tout découvert, tout expérimenté, tout appliqué en matière de philosophies, de religions, de systèmes sociaux et de lois positives ; — ce groupe humain, le plus important du globe par le nombre, peut-être par le génie pratique, certainement par la cohésion et par la durée, possède des annales qui sont les plus vieilles de toutes (nous citons) : il plonge directement ses racines dans les âges préhistoriques pour présenter encore à nos yeux, par un phénomène unique, la floraison de ses soixante siècles.

« Et l'Europe hésite à comprendre qu'elle doit désormais chercher dans ces archives inexplorées, dans ce champ si vaste, dans ce sol sans rival, les secrets inédits du passé et les lois générales de l'avenir ?... Elle fouille Rome et la Grèce, elle fouille le bassin du Nil, celui du Jourdain, celui du Tigre et de l'Euphrate, et elle néglige, plus encore que celui du Gange, celui du Yang-Tse-Kiang ? »

Ce qui ressort plus particulièrement de l'ouvrage de M. Daryl, c'est que si la Chine est un pays fermé pour des raisons politiques qu'il explique avec grande clarté, le gouvernement chinois n'a pas eu beaucoup à se louer de l'arrivée des étrangers chez lui.

Le plus clair résultat de la connaissance qu'il a faite du peuple anglais a été l'introduction de la peste de l'opium, et les missionnaires de cette nationalité ont été la cause de la plus formidable insurrection qui ait jamais eu lieu en Chine ; elle mit ce pays à deux doigts de sa perte.

Le Chinois sait tout cela, et si l'Anglais semble dominer dans ce pays, ce n'est que très superficiellement.

Les Français se sont battus contre les Chinois, aujourd'hui la paix est faite, et nous allons vivre côte à côte avec eux. Il y a une place à prendre, une influence à exercer qui pourrait bien nous être réservée ; et, qui sait si la Chine ne sera pas très satisfaite de voir une nation généreuse comme la nôtre purger le sud de son vaste empire des bandes de pirates qui rendaient le commerce très aléatoire et même dangereux

Le chapitre qui touche à la famille, au mariage, au divorce et à la

situation des enfants est certainement le plus curieux ; il explique que le jour où l'esclavage aura disparu, la société chinoise ne nous paraîtra guère moins bien organisée que la société européenne.

LA TÊTE ET LE CŒUR, étude physiologique, psychologique et morale,
par l'abbé VALLET un vol. in-12 de 322 p. Prix : 2.50

M. l'abbé Vallet, prêtre de Saint-Sulpice et professeur de philosophie au séminaire d'Issy, s'est déjà fait une réputation méritée par les remarquables ouvrages qu'il a publiés sur la philosophie. Son étude sur *la Tête et le Cœur* est digne de tout point de ses précédents ouvrages ; on y reconnaît le professeur aussi versé dans la philosophie thomiste, qu'au courant des découvertes récentes des sciences.

Comme le promet le titre, l'étude de M. l'abbé Vallet est en même temps physiologique, psychologique et morale. Dans la première partie, le savant professeur étudie son double et si intéressant sujet au point de vue purement physiologique ; passant en revue les découvertes des physiologistes les plus autorisés, en les rectifiant au besoin, il montre que rien dans ces découvertes n'est en opposition avec les enseignements de la foi et de la philosophie catholique. La démonstration s'impose avec une remarquable clarté.

Dans la seconde partie, consacrée à la psychologie, le savant professeur est sur son propre terrain ; après avoir étudié le rôle de la tête et du cœur dans l'homme physique, pour ainsi dire, il l'étudie dans l'homme raisonnable ; il fait voir l'action respective de la tête et du cœur dans les passions, les idées, les sentiments. Cet exposé de la psychologie thomiste est surtout remarquable par une clarté qui ne fait jamais défaut à l'auteur, alors même qu'il aborde les problèmes les plus ardu.

Mais, quelle que soit la valeur des deux premières parties, c'est peut-être la troisième qui aurait nos préférences. C'est le couronnement de l'édifice. Le prêtre catholique tire les conclusions des principes posés par le physiologiste et par le psychologue. Les considérations morales et religieuses sur l'harmonie de la tête et du cœur, de l'idée et du sentiment, de la science et de la foi, et sur la culture de l'esprit et de la volonté, complètent cette belle étude, de manière à en former un tout parfaitement ordonné, qui ne laisse aucune objection sans réponse et qui emporte la conviction du lecteur.

En recommandant ce remarquable traité, nous pouvons dire que le savant professeur continue et étend son enseignement, en se plaçant sur un terrain essentiellement actuel. On ne cesse d'opposer aux catholiques les découvertes de la physiologie et les objections d'une psychologie aven-

tureuse ; toutes ces oppositions disparaissent devant les pages si précises de M. l'abbé Vallet.

SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE, par A. DE PONTMARTIN

sixième série, un volume in-12 de 366 pages. Prix : 3 fr. 50

Cette nouvelle série des *Souvenirs d'un vieux critique* renferme des articles sur Messieurs le duc de Broglie, Jules Simon, Veillot, Guizot, Victor Hugo, Edmond About, etc. Nous y trouvons, à propos de M. Paul Bourget, la critique de son dernier ouvrage : *Cruelle énigme* ; nos lecteurs nous sauront gré de leur mettre sous les yeux cette critique de l'éminent et toujours jeune feuilletonniste de la *Gazette de France*.

« Qu'est-ce donc que ce roman, *Cruelle énigme*, qui, raconté dans la langue des naturalistes, effrayerait ma plume et mes lectrices, et qui, dans la langue de M. Paul Bourget, fait l'effet d'une de ces rares friandises que savourent les gourmands sans se demander si leur estomac sera d'accord avec leur goût ?

Le début du roman est d'un maître. Les premiers chapitres pourraient être illustrés par un élève de Fra Angelico de Fiesole. Deux femmes, deux saintes, la mère et la fille, M^{me} Castel et M^{me} Liauran, veuves toutes deux, l'une du capitaine Hubert Castel, tué en Algérie, l'autre du capitaine Alfred Liauran, tué en Italie. En regard de ces deux femmes, ignorantes du mal, modèles de piété, de pureté et de tendresse, le général Alexandre Scilly, confident de leurs joies et de leurs peines, gardant fidèlement, dans son âme de soldat, le culte des souvenirs, d'autant plus dévoué à M^{me} Marie-Alice Liauran, que, simple sergent sous les ordres du capitaine Castel, il lui a dû les premiers sourires de sa fortune militaire, et qu'il ne l'a jamais oublié.

Dès ce prologue, on se sent saisi par cet atmosphère mélancolique et paisible où n'a jamais pénétré une pensée mauvaise, où la tristesse des deux veuves leur a servi de cloître, et où des larmes mal essuyées alternent avec des ferventes prières. C'est quelque chose de doux et de mystique, comme la sensation qu'éprouvent les plus indifférents en entrant dans une église le soir et en aspirant la vague odeur de l'encens.

Il est dix heures : le général vient de quitter les deux veuves, et il repasse avec anxiété les incidents de la soirée. Pourquoi étaient-elles plus tristes que d'habitude ? C'est qu'elles ne vivent pas uniquement dans le passé. Marie-Alice a un fils, Hubert Liauran, né quelques mois avant la guerre d'Italie, — « charmant être, un peu trop frère au gré de son parrain le général, qui l'appelait volontiers « mademoiselle Hubert » — mais

gracieux comme tous les jeunes gens élevés uniquement par des femmes ». Le caractère du jeune Hubert Liauran, dans sa dualité, — comme dirait un Allemand, — est un chef-d'œuvre d'observation et de vérité. Sa mère et sa grand'mère ont cultivé avec un soin scrupuleux cette fleur délicate, qu'elles protègent passionnément contre les giboulées de mars et surtout contre les effluves de mai. Toute la part de bonheur qu'il leur reste à espérer dans ce monde, elles l'ont placée sur cette tête si chère; mais, pour que ce bonheur ne change pas en supplice, il faut qu'Hubert, qui vient d'atteindre sa majorité, demeure pur comme le lis des champs, qu'il ne leur échappe que le jour où sa mère, en pleurant, le confiera à une jeune épouse, digne de lui et digne d'elle. L'idée que son Hubert, qu'elle a fait triplement sien par la maternité, l'éducation et la tendresse, pourrait aimer une autre femme en dehors du sacrement, ou — vision plus horrible encore! — malgré le sacrement, ne saurait germer, qu'en la déchirant, dans cette âme angélique. Prenez Hubert du côté comique : vous avez *Bébé* du Gymnase ou *le Merle blanc* du Palais-Royal. Mais l'auteur y a mis bon ordre. Avec un art exquis, il s'est arrangé pour qu'Hubert n'eût pas ombre de ce ridicule que les préjugés du monde et les conventions du théâtre attachent à une situation pareille. Hubert est de race guerrière. Si son éducation un peu féminine et sa nature délicate ont donné à tout son être cette grâce légèrement alanguie qui fait son charme, les martiales traditions de son père et de son aïeul, tués sur les champs de bataille, bouillonnent dans ses veines, échauffent son sang et relèvent d'un accent viril sa virginité provisoire. Tel qu'il est, Hubert sera pour l'amour coupable ce que le plus tendre et le plus appétissant des agneaux est pour la dent de la louve affamée.

Hélas ! la dent n'a pas dévoré encore, mais elle a mordu. Si les deux mères étaient plus tristes ce soir, si M^{me} Marie-Alice Liauran regardait la pendule avec angoisse et écoutait les bruits du dehors avec une agitation nerveuse, c'est qu'Hubert n'était pas rentré, et ne rentrerait pas ; c'est qu'il avait rencontré par hasard, à une station de chemin de fer, M^{me} Thérèse de Sauve.

Thérèse de Sauve ne fait pas moins d'honneur qu'Hubert Liauran à M. Paul Bourget. C'est le contraste, ou, si vous voulez, l'alliance des plus délicieuses inspirations de l'amour avec le brutal despotisme des sens. Pour elle, Hubert Liauran sera un morceau de reine, mais non pas d'une reine telle que Marguerite de Bourgogne et Cléopâtre ou d'une impératrice telle que Messaline, Théodora ou Catherine II. Ce que j'admire dans cette création, c'est qu'elle ressort à la fois d'un art très subtil et d'une observation très vraie. Au moment où elle rencontre Hubert, Thérèse de Sauve

a. déjà aimé ou cru aimer deux fois : deux erreurs où l'illusion a bien vite fait place au désenchantement et au dégoût. Ces deux mécomptes la disposent merveilleusement à se rajeunir le cœur en aimant Hubert, en renversant, s'il le faut, les rôles, en savourant goutte à goutte ce nectar de la passion sincère, si doux à ses lèvres encore brûlées par l'alcool d'amours menteuses et frelatées. Elle se garde bien de hâter le dénouement ; elle voudrait que la préface eût des centaines de pages avant d'arriver au livre, et, quant à lui, ses extases et ses béatitudes semblent ignorer qu'il y ait un livre, tant la préface lui prodigue de délices et d'ivresses ! Les voilà pourtant réunis dans un mystérieux rendez-vous, à Folkestone. Ici, je glisse au lieu d'appuyer, tout en remarquant que dans cette scène un peu scabreuse, Paul Bourget a su, comme toujours, adoucir les vivacités du tableau par les délicatesses de l'analyse psychologique. S'il nous plaît de remonter à l'étymologie grecque de ce mot, nous reconnaitrons que c'est Hubert qui joue ici le rôle de Psyché, et que c'est Thérèse qui allume la lampe.

C'en est fait : Hubert est perdu pour sa grand'mère et pour sa mère. Ce que souffre Marie-Alice Liauran, ai-je besoin de vous le dire ? C'est un martyre, une mort préventive. Il lui semble, d'heure en heure, qu'elle meurt dans cette jeune âme, sortie de son sein réchauffée de son souffle, naguère pure comme la sienne, et dont elle aurait dit sans doute, comme les mères héroïquement chrétiennes : « Mon Dieu ! prenez-la moi, si elle ne doit pas vous rester fidèle. » A ce moment, un secours lui arrive. Mais ce n'est pas son ange gardien qui le lui apporte, c'est Astarté en personne. Voici le point culminant du récit, la redoutable énigme d'un sphinx capable de dévorer Œdipe lui même.

Thérèse est allée passer une saison à Trouville, ses lettres, d'abord infatigables et brûlantes, avec une nuance d'attendrissement, trait caractéristique de cette liaison où le mot *maitresse* peut être pris dans tous les sens, changent peu à peu de ton, deviennent plus brèves, et accusent un trouble inexplicable. On dirait des pattes de mouche tombée dans une toile d'araignée. Puis elle revient précipitamment avant l'époque fixée pour son retour. Que s'est-il passé ? Les commérages de salon et de cercle vont nous l'apprendre. Un monsieur de la Croix-Firmin, vulgairement beau, haut en couleur, carré d'épaules, spécialiste de la séduction à froid, habitué à improviser ses conquêtes et à les chanter sur les toits, a voulu inscrire sur sa liste Thérèse de Sauve, et il a réussi. Le fait est notoire ; colporté par les amis, avoué par le héros de l'aventure, il arrive jusqu'aux chastes oreilles de M^{me} Liauran. Malgré son adorable charité, elle bénit cet épisode, qui doit lui rendre son fils. Humbert ne pouvait ignorer longtemps une équipée qui

a mis Trouville en rumeur, et dont le scandale a forcé Thérèse de déguerpir. C'est le brave général Scilly qui est chargé de le renseigner. L'incrédulité du jeune *inamorato*, sa colère contre les calomnieurs, puis son tragique désespoir quand le doute n'est plus possible, quand l'héroïne de ce réaliste *interim*, ayant, faute de mieux, la franchise de sa honte, refuse de le détromper en le trompant, tout cela est raconté à merveille, dans cette forme ingénieuse et originale où les *en-dessous* sont finement étudiés, pendant que le récit se déroule et se précipite. La dissection à laquelle le roman naturaliste procéderait avec des couteaux de cuisine et en se trempant dans le sang jusqu'au menton, s'opère ici avec des instruments de chirurgie de l'acier le plus poli et de la trempe la plus sûre.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Thérèse n'a pas cessé un moment d'adorer Hubert, qu'elle l'aime plus peut-être qu'avant sa monstrueuse infidélité. Ici, sans doute, bien des lectrices vont se récrier, se dire affreusement calomniées; et pourtant je ne puis donner tort au hardi romancier. Il nous fait assister à un duel entre le cœur et les sens, chez une femme, sinon vicieuse, au moins passionnée, dont les aspirations idéales sont combattues et paralysées par l'ardeur de son tempérament, et dont le fond moral a été tout d'abord oblitéré par des fautes sans amour, sans excuse et sans lendemains. Quand elle rencontre ce charmant et chevaleresque Hubert, c'est trop tôt pour lui, trop tard pour elle. Elle n'est pas une femme perdue, mais déchue. Quand elle reprend possession des parties supérieures de son être, elle y retrouve à la fois sa réhabilitation et son opprobre, le sentiment de ce qu'elle aurait pu être et la certitude de ce qu'elle a été. Volontiers, dans ce dédoublement de sa personne, elle se demanderait quelle est ou quelle fut cette vile créature qui, par ses égarements, a compromis sa sœur. Son cœur est un beau vase fêlé; lorsque, au contact d'un amour vrai, elle essaye d'y verser une eau pure, l'eau s'échappe par les fêlures, et le fond reste souillé. C'est son inexorable châtiment, et c'est l'éternel honneur de l'amour légitime consacré par le mariage chrétien, que toutes ces finesses de la langue romanesque y soient aussi inconnues que le sanscrit dans mon village ou les scrupules de patriotisme, de loyauté et d'honneur dans une conscience républicaine.

N'importe! ces nuances, si délicates qu'il faudrait, pour les indiquer, qu'une sensitive se fit oiseau et nous prêtât une de ses plumes, M. Paul Bourget les a rendues avec une sagacité, une justesse, et, pour ainsi dire, une compassion dans l'impitoyable qu'on ne saurait assez louer. Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Le bistouri monté en or fin, artistement ciselé, n'a fait encore que la moitié de sa tâche.

Sainte-Beuve, que j'aime tant à citer, et qui, s'il vivait encore — (il avait deux ans de moins que M. Victor Hugo), — rirait sous cape de certaines apothéoses renouvelées des empereurs romains (1), Sainte-Beuve a conté que, à la première représentation de la tragédie de Cléopâtre, erreur de M^{me} Émile de Girardin, au moment où les lieutenants d'Antoine, espérant le brouiller avec la reine d'Égypte, s'arrangent pour le faire surprendre en flagrant délit d'infidélité (ce qui ne devait pas être bien difficile), son voisin de stalle, *qui paraissait s'y connaître*, avait murmuré à demi-voix : « Quelle bêtise ! En pareil cas, on bat sa maîtresse, — et on l'aime plus fort ! » — Assurément, le frère et gracieux Hubert Liauran est trop bien élevé, trop chevaleresque pour battre Thérèse de Sauve. S'il lui donnait une chiquenaude, il se qualifierait de monstre ; mais quelles injures ne dirait-il pas à quiconque oserait le soupçonner de l'aimer encore, *de l'aimer plus fort*, au risque de se mépriser en la méprisant ? C'est pourtant ce qui arrive, pardon ! — et ce qui devait arriver. C'est la seconde énigme, plus cruelle que la première ; car, dans la première, ce n'était qu'une âme réhabilitée qui retournait à son péché. Ici, c'est une nature virginale, exquise, née et grandie sous le regard de deux saintes, gardant, jusque dans la passion, des pudeurs féminines, exaltée plutôt que fanée par un amour unique, c'est le jeune homme si pur, si noble, digne de mettre de l'idéal et de l'infini dans ce qu'il y a de moins idéal au monde et de plus prompt à finir, c'est Hubert Liauran qui va perdre tout droit à sa propre estime, s'avilir à ses propres yeux, forcer les plus généreuses facultés de son être de capituler avec les plus basses. Il ne parvient pas en un jour à cette expropriation de soi-même. Il faut du temps à un lis pour se changer en tubéreuse, du temps à l'enfant béni des deux Marie-Alice pour se décider à imiter le chien de l'Écriture, *qui ad vomitum recurrit*. M. Paul Bourget décrit admirablement ce mystérieux travail de cristallisation, les bizarres gradations de ce ravage intérieur où la psychologie et la physiologie échangent le baiser Lamourette. La haine, la colère, la jalousie, la douleur, le regret, le désir (*desiderium*) s'entrechoquent, s'entremêlent et finalement se confondent, chez Hubert, dans une idée fixe ; cette idée devient une image ; cette image une vision ; cette vision une possession. — « Les moindres détails remémoraient à Hubert les scrupules de piété amoureuse qu'il avait ressentis pour tout ce qui venait de Thérèse. Il y avait encore par dessus et les lettres les dépêches un portrait d'elle, où elle était représentée dans le costume qu'elle portait à Folkestone : une simple jaquette ajustée en

(1) J'écrivais cette page le 7 mars 1885 !!!

drap et un chapeau avancé dont l'ombre tombait un peu sur le haut du visage. Elle avait fait faire ce portrait pour le seul Hubert, et, en le lui donnant, elle lui avait dit : « Je pensais tant à nous, pendant que je posais !... » Si tu savais comme ce portrait t'aime !... » Et Hubert se sentait réellement aimé par ce portrait. Il lui semblait que de cet ovale du visage, que de cette bouche fine, que de ces yeux baignés de rêve, un effluve tendre se détachait et l'enveloppait ; — et c'est alors qu'à côté de la vision de la perfidie commença de nouveau à se dresser la vision de l'amour de Thérèse. Aussi évidemment qu'il savait, par son aveu, que cette femme l'avait trompé, il savait par ses souvenirs, qu'elle l'avait aimé, qu'elle l'aimait encore.... »

Il est facile de deviner que, si la lutte doit être douloureuse et longue, la défaite est certaine ; rarement l'in vraisemblable aura été plus vrai. Un personnage que j'ai omis dans cette analyse, Georges Liauran, parent de Marie-Alice, quadragénaire bronzé aux feux de la vie mondaine, dressé à ne s'étonner de rien par la chronique des salons, des coulisses et des boudoirs, conclut en disant à la mère désespérée, à titre de consolation philosophique :

— Que voulez-vous ! il est comme les autres.

Comme les autres ! — « Les doigts de la mère et ceux de la grand'mère échangèrent une pression par laquelle les deux femmes se dirent l'une à l'autre la souffrance dont ni l'une ni l'autre ne devaient jamais guérir. Elles n'avaient pas élevé leur enfant pour qu'il fût comme les autres ! »

La passion vulgaire, aveugle, sensuelle, magnétique, le leur a pris ; elle ne le leur rendra plus.

A. DE PONTMARTIN.

SOUVENIRS DE JEUNESSE, par FRANCISQUE SARCEY, 4^e édit.

Un vol. in-8° de 342 pages. Paris, 1885. Prix : 3 fr. 50

Je suppose que ce livre ait été écrit par un clercal et que M. Sarcey en dût rendre compte, voici à peu près, j'imagine, en quels termes s'exprimerait le « libertin » critique : — Sans doute ce garçon-là n'est pas dépourvu ; il a de l'esprit, mais le grain en est un peu gros. Sans doute, il conte bien et assez vivement, mais pour tant d'art quelle maigre matière ! Figurez-vous que pour nous apprendre comme quoi il n'est jamais devenu musicien, il a broché plus de cent pages. Cent vingt-trois pages !... Sans doute, il sait la langue, mais il la cause plutôt qu'il ne l'écrit, et sans façon et à la franquette. Quant à la grâce, plus belle encore que la beauté, quant à la délicatesse, n'en parlons pas. Croiriez-vous que d'une besogne faite à

la hâte il imprime tout au long qu'elle est « admirablement bousillée... » Donc, « avec les aigles ou avec les oies, » expression chère à l'auteur des *Souvenirs*, — ne crions pas au miracle.

Il est rare, en effet, que M. Sarcey crie au miracle, et j'avoue avec lui que, dans le cas présent, il n'y a pas de quoi. Certes, le volume qu'il publie n'est point commun ; mais il y a mieux dans l'école normale et de la promotion même de M. Sarcey. M. Sarcey est un petit-fils de Voltaire ; il a hérité cette langue nette, naturelle, saillante ou plutôt coupante, joviale et qui n'est avare ni du mot cru ni de gaillardises parfois épaisses. Il n'est pas rare non plus que, dans tout ce qu'écrit M. Sarcey, courent quelques filets de verve rabelaisienne. — Je sens qu'en lisant ceci, M. Sarcey fait la roue. — Toutefois, je le répète, il y a mieux dans l'école normale. Il y a la grâce un peu flottante, de Prévost-Paradol, le mot vibrant du camarade About et son geste prompt et son esprit qui pétille ; il y a la plume de M. Taine aux éclatants vocables, aux pittoresques métaphores, aux images précises tout à la fois et flamboyantes. Le lot de M. Sarcey, et plus d'un l'envierait, c'est la clarté, la sobriété, le bon sens et la belle humeur, l'agrément et, par dessus tout cela, un je ne sais quel air narquois et bonhomme... — Dites encore, monsieur Sarcey, que les cléricaux vous en veulent...

Et je n'ai pas fini !...

Les pages charmantes sont nombreuses dans ces *Souvenirs de jeunesse* ; je ne puis qu'en indiquer : les premières études musicales ; le lutrin du brave père Pecquo ; la lecture du « Médecin malgré lui » entendue frauduleusement de l'alcôve maternelle où s'était blotti l'écolier ; (un chef d'œuvre), « les amours de Madeleine la rosière et de Benoit » l'irrésistible cornet à piston (mais si gaiement écrits qu'ils soient, je ne me chargerais pas de les lire tout haut devant la fille de l'auteur, encore bien que M. Sarcey assure dans la préface qu'il n'y a rien, dans ce volume, dont puisse « s'effrayer la chasteté de ses oreilles de quinze ans », les anecdotes si amusantes de l'école normale ; les silhouettes des camarades et des professeurs, le passage de M. Sarcey libre-penseur dans la noble et pieuse famille des Ventaron, et surtout le délicieux chapitre intitulé : A. Lesneven.

Un mot sur cet épisode. Du lycée de Chaumont, M. Sarcey a été envoyé en disgrâce au collège communal de Lesneven, en plein trou de la Bretagne bretonnante. Quelle pénitence il va faire dans ce désert ! Imaginez une sorte de petit séminaire. Le principal est prêtre, le professeur de philosophie est prêtre, et tous les autres maîtres sont tonsurés. Bergerie cléricale, s'il en est au monde. Eh bien, jamais loup, « rempli d'humanité, »

— un mot de La Fontaine, n'y fut plus heureux. Dès le premier jour,

Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse...

Écoutez-le lui-même : « Je ne puis me rappeler sans attendrissement les six mois que j'ai passés à Lesneven. Ce fut dans ma carrière un moment court et délicieux, comme une fraîche halte entre deux étendues de sable, dans une oasis. Jamais je ne sentis plus pleinement la joie de vivre et d'avoir vingt-cinq ans ; jamais je ne fus plus heureux de ce bonheur dont on porte la source en soi-même et que l'on répand, sans y prendre garde, sur les choses extérieures. Il y eût là, dans ma vie, un point qui est pour moi resté lumineux ; un de ces clous d'or dont parle Bossuet qui, espacés sur la muraille, semblent l'occuper et l'illuminer tout entière, mais qui, s'ils en étaient arrachés et réunis, n'empliraient pas le creux de la main. » Tout le chapitre est de ce ton tranquille et doux, frais et souriant. Malgré soi, on est hanté par le souvenir de M. Renan, lequel nous racontait naguère son enfance heureuse au collège de Tréguier, son adolescence au petit séminaire de Paris et sa jeunesse à Saint-Sulpice. A l'un et à l'autre, au libre-penseur ordinairement brutal et au renégat toujours mielleux, on peut appliquer le vers de La Fontaine :

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

Est-ce que M. J.-J. Weiss, un des condisciples hors de pair de M. Sarcey, ne concluait pas l'autre jour de ce curieux épisode : « Les frères de Saint-Jean-de-Dieu n'ont aidé à sauver M. Sarcey que de la cécité physique ; les prêtres qui l'ont accueilli et recueilli en ses jeunes ans au collège de Lesneven, l'ont probablement sauvé de la ruine intellectuelle et spirituelle.

Hélas ! a-t-il renoncé pour cela à manger du prêtre ? Qui sait si demain l'hôte du saint abbé Cohanneo ne déjeunera pas d'une petite sœur des pauvres et ne dinera point d'un morceau d'évêque. Bon appétit, monsieur Sarcey !

LES CLEFS DU PURGATOIRE, recueil de prières, par A. R.,
approuvé par M^r LARUE, évêque de Langres. Un volume in-18 de 480 pages.
Prix : 3 fr.

Voici un petit recueil de prières qui ne pouvait venir plus à propos, et son titre en indique bien la nature. C'est un recueil de prières composé tout particulièrement au point de vue des indulgences. Il ne prétend pas rivaliser avec les ouvrages spéciaux pour le nombre de pratiques indulgenciées ; c'est plutôt une méthode de vie qui enseigne à gagner beaucoup d'indulgences sans trop multiplier les prières et les œuvres et qui embrasse

seulement les pratiques les plus répandues. Comme son titre l'indique, il se propose aussi d'exciter le zèle en faveur des âmes du purgatoire, et d'ouvrir par les indulgences les portes de leur prison.

A qui ont été remises les clefs du purgatoire ? On peut le dire dans un sens très véritable : elles ont été remises aux mains des fidèles qui, par leurs prières et leurs bonnes œuvres, peuvent en faire sortir les âmes souffrantes, les âmes de ceux qui leur sont chers.

Cet ouvrage se divise en six parties :

La première est consacrée à l'exposition de la doctrine de l'Église sur le purgatoire et les indulgences ; dans cette partie, nous soulignons les quelques pages consacrées à la pratique de dévotion qu'on a appelée : *l'acte héroïque de charité*, et dans lesquelles l'auteur a su se garer du zèle imprudent avec lequel on entraîne, dans certaines formules de piété, les âmes généreuses à se dépouiller, en faveur des âmes du purgatoire, des mérites spirituels de leurs bonnes œuvres en cette vie comme de ceux qui leur seront appliqués après leur mort.

La deuxième partie contient les exercices habituels du chrétien.

La troisième partie est un recueil de prières indulgenciées. Nous y trouvons, à la page 312, la mention des indulgences attachées au chapelet indulgencié par les R. P. de l'Ordre de la Sainte-Croix, mais nous aurions voulu que l'auteur fit ressortir davantage toute la richesse de ce privilège, en indiquant : 1° que les 500 jours d'indulgence attachés à la récitation de chaque pater ou de chaque ave, sont gagnés sans qu'il soit nécessaire d'en dire plus d'un seul ; 2° que si cette indulgence a été accordée par le pape Léon X, elle a été rendue applicable aux âmes du purgatoire, par le pape Grégoire XVI, le 13 juillet 1845, et que, par un décret de la Sacrée Congrégation des indulgences, en date du 15 MARS 1884, le souverain pontife actuel a confirmé ce privilège

La quatrième partie offre un choix de prières très propre à remplir l'obligation imposée pour les indulgences plénières, qui consiste à prier quelque temps aux intentions de l'Église.

La cinquième partie traite des principales associations ou confréries, en faisant connaître leur but, les obligations qu'elles imposent, les indulgences dont elles sont enrichies.

La sixième partie consiste en tableaux ou calendriers d'indulgences pour le mois ou pour l'année : c'est la plus courte et peut-être sera-ce la plus utile. Il suffira d'un rapide coup-d'œil jeté, avant ou après la messe où l'on communie, sur ces tableaux, pour voir les indulgences que l'on peut gagner ce jour-là.

Après avoir fait connaître la division de ce nouveau recueil, nous ne pourrions rien ajouter qui plaidât davantage en sa faveur et qui en fît mieux ressortir l'utilité.

L'auteur, en le composant, a bien mérité des âmes du purgatoire, et le succès qu'elle ne peut manquer d'obtenir, lui assurera la récompense qu'elle ambitionne et qu'elle sollicite à la fin de sa préface.

W. F.

MANUEL D'INTRODUCTION GÉNÉRALE AUX LIVRES SAINTS,

par ÉLIE PHILIPPE. Tome I^{er}, du Canon des Livres Saints, des Livres apocryphes. Paris, 1885. 257 p. lithographie.

L'auteur définit la nature et l'objet de l'introduction générale aux Livres Saints, et la divise en trois parties, à savoir : Introduction critique : nombre, texte, versions et autorité des Livres Saints ; — Herméneutique ou introduction exégétique : sens divers de la Sainte Écriture, systèmes et règles d'interprétation ; — Archéologie biblique : institutions religieuses civiles, politiques et sociales du peuple hébreu. Le présent ouvrage ne comprend qu'une partie de l'introduction critique : le canon des Livres Saints, avec une courte étude sur les livres apocryphes.

Après un aperçu historique des principaux travaux — catholiques, protestants et rationalistes — relatifs à l'Introduction, le savant professeur entre en matière, et démontre solidement la vérité du Canon des divines Écritures. Il appuie sa thèse sur les bases inébranlables de la tradition vivante de l'Église juive et chrétienne. Il cherche surtout à mettre en lumière le caractère sacré et canonique de certains écrits, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, appelés deutéro-canoniques ; il explique les divergences qui se sont produites à l'égard de ces livres, et justifie pleinement le concile de Trente qui les met au rang des Écritures sacrées et canoniques, au même titre que les autres.

Une preuve assez nouvelle en faveur de la canonicité de nos saints Livres est celle que l'auteur emprunte à l'archéologie chrétienne primitive : les artistes, sauf de rares exceptions, ne prenaient leurs sujets que dans les livres inspirés et canoniques.

La vérité du canon des divines Écritures ainsi établie, l'auteur nous dit ce que ce canon est devenu entre les mains des protestants et des rationalistes, livrés aux seules ressources de la critique scientifique (?)

Le chapitre qui traite des livres apocryphes et qui termine cette première partie du travail de M. Philippe, renferme, en quelques pages, des renseignements utiles épars dans une multitude d'ouvrages.

Ce premier volume du *Manuel d'introduction générale aux Livres Saints* dénote chez l'auteur une vaste érudition et une connaissance approfondie du sujet qu'il a entrepris de traiter. Qu'il nous permette cependant de lui signaler deux petits défauts, qui, à notre avis, nuisent à l'utilité pratique de son ouvrage : un style un peu négligé et une trop grande abondance de renvois et de citations au bas des pages. Nous ne doutons pas que ces taches légères disparaissent dans les traités suivants et que l'ouvrage de M. Philippe n'occupe un bon rang parmi les écrits de ce genre, publiés dans notre langue par les membres du clergé catholique.

LA SCIENCE ROMAINE A L'ÉPOQUE D'AUGUSTE, étude historique d'après Vitruve, par A. TERQUEM, professeur de la faculté des sciences de Lille. Un vol. in-8°. Paris, 1885. Prix : 3 fr.

« Dans la noble et importante ville grecque d'Ephèse, la tradition rapporte qu'il existait une loi très sévère, mais très juste :

« Quand un architecte se chargeait d'un ouvrage public, il devait donner le devis exact des dépenses qu'exigerait la construction ; il faisait cette déclaration aux magistrats et donnait ses biens en garantie jusqu'à ce que le travail fut terminé. Si la dépense correspondait exactement au devis, il recevait des éloges et des récompenses honorifiques. Si l'on ne devait pas ajouter plus du quart à l'estimation, le reste était fourni par le trésor public, et il n'était pas prononcé de peines contre l'architecte. Si on la dépassait de plus du quart, le reste de la dépense était pris sur ses biens. Plût aux dieux immortels qu'une telle loi fût établie également chez le peuple romain pour la construction de tous les édifices publics et privés ! »

C'est un livre curieux, ce volume dans lequel M. Terquem a donné une idée de l'éducation scientifique des anciens et cherché dans les écrits de Vitruve les faits particuliers qui permettent de reconstituer l'état de leurs connaissances ; faibles connaissances, il est vrai ; mais pour connaître le chemin parcouru, ne faut-il pas savoir d'où l'on est parti ?

LA POÉSIE AU MOYEN ÂGE. *Leçons et Lectures*, par GASTON PARIS, membre de l'Institut. Un vol. in-12, Paris, 1885. Prix : 3 fr. 50

Dans ce volume, sept leçons ou lectures académiques, faites à différentes époques, et qui se rapportent à la littérature, à la poésie du moyen âge.

La poésie du moyen âge est, depuis longues années déjà, l'objet des études de M. Gaston Paris ; on sait comme ses cours sont suivis ; on sait en quelle admiration sont tenus, par les érudits de tous les pays, ses grands travaux de critique ; mais les *leçons et lectures* qu'il a recueillies,

il ne les avait pas faites pour qu'elles fussent entendues de ses seuls auditeurs habituels, et il les publie dans l'espoir — espoir qui ne sera pas déçu — qu'elles trouveront d'autres lecteurs, et de plus nombreux, que ceux auxquels il s'adresse d'ordinaire. « Le plus grand plaisir du savant est, à coup sûr, l'investigation en elle-même, et il consent volontiers à laisser à d'autres le soin de mettre en œuvre les matériaux qu'il a pour tâche d'extraire, de classer et de contrôler. Mais il ne lui est pas interdit, et il lui est quelquefois imposé de donner au public une idée de la valeur de ces matériaux et de l'emploi qu'on en peut faire pour tel ou tel chapitre de l'histoire générale de l'esprit humain. La pensée qu'il concourt à l'édification de ce grand monument, éveille et soutient sans cesse son ardeur dans le cours de ses recherches, qui pourraient parfois sembler peu dignes du temps et de la peine qu'elles exigent, si elles n'avaient pas d'autre but que leur objet immédiat. » Tout cela est fort bien dit, et M. Gaston Paris n'est pas seulement habile à déchiffrer le texte, à discerner les gloses, à discuter le sens d'un mot, il est des plus capables en même temps de porter des jugements d'ensemble, des jugements originaux ; et comme il sait démêler les grands mouvements passionnels que trahit telle ou telle œuvre littéraire, poétique, il sait aussi sentir et faire sentir les beautés de cette œuvre.

La première leçon a été imprimée déjà. On l'a pu lire dans l'ancienne Revue politique et littéraire. Elle fut sa leçon d'ouverture au Collège de France (décembre 1866) ; il montait dans la chaire qu'avait occupée son père. Le titre de la leçon était : La Poésie au moyen âge. Et il disait : « Le moyen âge est une époque essentiellement poétique. » J'entends par là que tout y est spontané, primesautier, imprévu : les hommes d'alors ne font pas à la réflexion la même part que nous ; ils ne s'observent pas, ils vivent naïvement, comme les enfants, chez lesquels la vie réfléchie que développe la civilisation n'a pas étouffé encore la libre expansion de la vitalité naturelle... Sans doute, la raison est la faculté souveraine et maîtresse, et sa possession doit être le but le plus haut de nos efforts ; mais elle n'est pas la poésie, elle en est trop souvent la négation. »

EXPÉDITION DU « RODGERS » à la recherche de la « *Jeannette* », et retour de l'auteur par la Sibérie, par WILLIAM H. GILDER, membre de l'expédition, traduit de l'anglais par J. WEST, capitaine de frégate en retraite. Un volume in-18 orné de gravures et d'une carte. Prix : 4 fr.

On sait l'histoire tragique de la *Jeannette* et de son équipage, morts et survivants. On connaît moins les péripéties par où eurent à passer les hommes intrépides qui allèrent à sa recherche sur le *Rodgers* et qui furent

du moins assez heureux pour arracher à ce navrant naufrage plusieurs épaves humaines. C'est le récit de cette expédition que la maison Plon publie dans la traduction française de M. J. West, lequel, malgré son nom d'outrémer, écrit assez agréablement notre langue et a fait ici de fort bonne besogne. La seconde partie de la relation où l'auteur raconte son retour par la Sibérie, n'a pas l'âpre intérêt de la première, mais contient quantité de remarques curieuses et d'anecdotes piquantes qui font qu'on la lit avec plaisir et profit.

Des figures assez bien exécutées et en nombre relativement considérable donnent à ce volume un attrait de plus.

LA CHUTE D'UNE RÉPUBLIQUE : Venise

par Ed. BONNAL. Un volume in-12. 410 p. Prix : 3 fr. 50

Ce livre transporte le lecteur à la fin du siècle dernier, où se produisirent, en Italie, durant la campagne de 1796-97, deux événements d'une grande importance pour la nationalité italienne : l'expulsion de la maison d'Autriche de la Lombardie après une défense acharnée et des victoires chèrement acquises, et la chute de la République de Venise au profit de l'Autriche.

Ce dernier fait est resté aussi peu à l'honneur du général Bonaparte que de la chancellerie impériale représentée, à Vienne, par le peu scrupuleux ministre Thugut... On admettra, en effet, difficilement qu'un État représenté légalement auprès de toutes les cours ait pu, sous le prétexte de divisions intestines et de mesures humanitaires, se voir brusquement effacer de la carte politique de l'Europe, pour passer aux mains non du vainqueur, mais du vaincu. En vérité, pour expliquer le partage de la Pologne et la guerre contre la France, on n'invoqua pas de meilleures ni de plus pernicieuses raisons que pour cet acte inique dont M. Bonnal retrace toute la négociation, grâce à des documents puisés dans les archives secrètes de Venise. Toutefois, on ne peut que regretter que l'auteur n'ait pas toujours observé l'ordre chronologique des événements et qu'au lieu de faire bon marché des immunités ecclésiastiques, il ait étonnamment négligé de développer la part de responsabilité qui incombe au général Bonaparte dans les causes déterminatrices des sanglantes « Pâques Vénitaines », dont il sut ensuite tirer si bon parti contre l'antique cité vénitienne.

CORRESPONDANCE DE JUAREZ ET DE MONTLUC, publiée
par M. LÉON DE MONTLUC. Un vol. in-12 de 360 p. Prix : 3 fr. 50.

La correspondance du trop fameux Juarez avec M. de Montluc, ce dernier en qualité de consul général du Mexique à Paris, roule sur les événements qui ont précédé, accompagné et suivi la guerre du Mexique. Elle a, par le nombre d'années, des proportions assez larges : la première lettre est de 1858 et la dernière de 1872.

Elle ne se distingue cependant point par son intérêt ni son utilité. Une à une ces pièces sont à peu près sans valeur et néanmoins dans l'ensemble le volume est intéressant et curieux. Il est surtout arrangé et bâti avec adresse. Aux lettres de Montluc et de Juarez sont jointes beaucoup d'autres lettres de personnages secondaires mêlés aux événements par des intérêts particuliers, et c'est ce qui donne au livre un peu de vie.

Au commencement, une autobiographie de M. Montluc, et, à la fin, un recueil de pièces justificatives forment, avec les lettres une somme de renseignements qu'on ne trouverait sans doute pas ailleurs sous un format aussi maniable.

QUATRE ANNÉES AU CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS, par
DENYS COCHIN. Un vol. in-18. Paris, 1885. Prix : 3 fr. 50

L'opinion des gens posés est que le conseil municipal devrait s'abstenir de toutes les questions touchant à la politique pour ne traiter que d'affaires. En effet, on ne voit pas bien des associés se réunissant au moment de l'ouverture du courrier et interrogeant les opinions de leurs clients avant de leur faire expédier leurs commandes et de leur ouvrir un crédit. Tous, à gauche comme à droite, les conseillers municipaux laissent sortir de leur poche un drapeau allant du bleu au sang de bœuf, et sacrifient souvent les finances de la ville et la santé des citoyens, histoire de plaire aux quelques braillards introduits dans le conseil municipal d'une ville dont le budget est plus important que celui de bien des États.

Des questions comme celles traitées dans le livre de M. Denys Cochin, question du gaz, falsification des aliments, de la taxe du pain, des eaux de Paris, des fortifications de la ville, sembleraient devoir être étudiées sans parti pris et mériter une discussion calme et empreinte de la plus grande courtoisie. Hélas, il n'en est pas ainsi, et si quelques hommes comme M. Denys Cochin sont capables d'écrire des rapports sérieux, d'autres, jaloux de satisfaire des électeurs idiots, sacrifient l'intérêt des finances de la ville à l'espoir de leur réélection personnelle.

Le volume de M. Cochin contient, sur les questions qui ont agité si for-

tement l'esprit parisien, des études sur lesquelles on peut se faire une opinion sérieuse, et le chapitre des fortifications de Paris est une page d'histoire remarquable.

Avant de s'engager dans des opérations aussi importantes que celles dont l'élaboration est confiée à nos édiles, il serait bon qu'elles fussent étudiées sans autres préoccupations que celles qui doivent guider les hommes d'affaires, et que les devis fussent faits avec plus de justesse, car il est bien rare que la moindre construction ne dépasse pas d'une façon par trop fantaisiste les chiffres donnés par les architectes. Les traditions de la ville de Paris, sur ce point, ne sont malheureusement point encore au niveau de celle que Vitruve nous rapporte au sujet de la ville grecque d'Ephèse.

UN ISOLÉ, par ÉTIENNE MARCEL. — Un vol. in-12. 1885. Paris

Prix : 3 fr.

Récit dramatique, attachant, moral et religieux, mais fort triste et peu vraisemblable.

Autrefois la charge de bourreau était confiée à une famille à laquelle on faisait de grands avantages, mais qui devait passer de père en fils. L'un d'eux, devenu veuf, demeura quelques jours chez un curé qui l'avait recueilli malade. Ce curé avait une nièce et une grande sympathie s'établit bientôt. Le curé se résolut alors de les marier. Il y eut bien de l'hésitation quand la vérité fut connue, mais la jeune fille sachant que celui qu'elle aimait avait un fils se décida tout de même dans la pensée que ses enfants ne seraient pas assujettis à la loi fatale. Arrivée à Paris, elle souffre de sa position, et partage son affection entre le fils de son mari et le sien. Malheureusement l'aîné périt dans un incendie, l'épouse de l'exécuteur des hautes œuvres meurt de chagrin, et son fils obligé de succéder à son père se voit forcé de renoncer à toutes ses affections. Il essaie de sauver un de ses amis, mais il est découvert et mérite d'être renvoyé par les juges. Il en profite pour entrer dans un couvent et se fait trapiste.

Cet ouvrage peut être confié à tous les lecteurs.

L'abbé S.

LE VOLTAIRE DES ÉCOLES

Nous nous sommes souvent élevés contre cet artificieux procédé, bien digne de l'hypocrite loi de neutralité, qui consiste à présenter aux élèves de nos classes primaires des fragments, souvent irréprochables, d'auteurs dont le nom seul est un ralliement pour les destructeurs de l'idée catho-

lique. Le Rév. Père Lescœur a dénoncé, dans le Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement, « le but de telles manœuvres, qui éveillent chez l'écolier le curieux désir de passer, de la page de l'auteur mise sous ses yeux, à celle qu'il ne tardera plus longtemps à connaître.

Parmi les auteurs qu'il est dangereux de porter ainsi à la connaissance de l'écolier, Voltaire a évidemment conquis la première place. Nous ne saurions admettre, avec M. X., ancien élève de l'école normale supérieure, et M. Lavigne, professeur au lycée Henri IV, que leur ouvrage, le *Voltaire des écoles*, dépeint sous son vrai jour, « le défenseur de la justice égale pour tous, de la liberté; l'adversaire courageux des abus qui menaçaient trop souvent l'indépendance et même la vie humaine; le protecteur des faibles et des persécutés; l'avocat de toutes les grandes causes, l'apôtre de la tolérance, cette vertu des temps modernes, sans laquelle toute société nous paraît impossible aujourd'hui. »

Tout au contraire, nous relèverions ici autant d'erreurs et de sophismes que de mots. Quant à l'audacieuse franchise que les auteurs se plaisent à proclamer chez le coryphée de l'incrédulité, convenez que voilà une bien impudente assertion, appliquée au misérable impie qui répétait sans cesse à ses disciples : « Mentez, mentez encore : il en restera toujours quelque chose ».

En dédiant leur livre aux enfants des écoles, lesquelles doivent être paisibles et neutres, au dire des auteurs, ceux-ci déclarent écarter tout sujet de discorde, c'est-à-dire tout ce qui a trait à la religion. Et nos bons apôtres, d'annoncer le plus sérieusement du monde, que « le *Voltaire des écoles* n'est plus que l'expression du sens commun et de la vérité qui éclate à tous les yeux et enlève l'approbation de tous les esprits; qu'il réconcilie dans une salubre communion d'idées les partis les plus opposés. »

Témoin cet exemple, auquel se reconnaît le rire sardonique de Voltaire :

Or ce fut donc par un matin, sans faute,
En beau printemps, un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en sursaut m'éveilla.
Un mien valet, qui du soir était ivre :
« Maître, dit-il, le Saint-Esprit est là;
C'est lui sans doute, et j'ai lu dans mon livre
Qu'avec vacarme il entre chez les gens. »
Et moi de dire alors entre mes dents :
« Gentil puîné de l'essence suprême,
Beau Paraclet, soyez le bienvenu ;
N'êtes-vous pas celui qui fait qu'on aime ? »

Bornons là des citations qui ne peuvent guère d'ailleurs être honnêtement reproduites, empruntées à un écrivain licencieux et froidement impie comme celui qui nous occupe.

Les auteurs ferment la notice biographique de leur héros par ces mots, qui montrent bien tout l'esprit dans lequel est conçu le *Voltaire des écoles* : « Il combattit sans cesse l'intolérance ; mais il lui fit, pendant les vingt dernières années de sa vie, une guerre si acharnée qu'on a pu l'accuser à son tour d'être aussi intolérant que ses adversaires ; cependant il ne faut pas perdre de vue qu'il défendit toujours la même cause, celle de la liberté de penser, et qu'il poursuivit toujours le même ennemi, l'oppression sous toutes ses formes... Quelque temps avant sa mort, il avait béni le petit-fils de Franklin en prononçant ces deux mots : « Dieu, Liberté ! » Il aurait résumé toute sa doctrine, s'il eut ajouté : et « Tolérance ! »

Neutralité n'eut pas été mal non plus dans sa bouche. F. GIBON.

L'ADIEU, par CH. CALEMARD DE LA FAYETTE. Un vol. in-12 Paris, 1885

Prix : 3 fr. 50

La Muse de M. Calemard de la Fayette est essentiellement familiale. Elle lui souffle des vers honnêtes et honnêtement établis. La façon en retarde un peu ; les maîtres ciseleurs contemporains ont bien perfectionné l'instrument. Celui de M. Calemard de la Fayette date d'avant 1830. Il se contente de la cadence recommandée par Boileau et familière à Delille. On peut se placer sous un pire patronage. Toutefois, donnons à l'auteur de *L'Adieu* cet éloge mérité que ses rimes dénotent un souci d'artiste.

Le volume est assez compact. *L'Adieu* se compose de poésies diverses, toutes empreintes d'un haut sentiment de la vertu et d'un grand respect des idées élevées. Puis viennent des fragments de traduction de Dante, qu'il est difficile d'apprécier exactement, la traduction étant entremêlée de vers et de prose ; et même la prose est aussi étendue que les vers. Plusieurs passages sont d'une belle énergie d'expression.

Enfin le livre a une troisième partie : un drame, *Attila*.

L'auteur a voulu opposer l'esprit chrétien à l'instinct barbare, et son œuvre s'est posée dans son esprit par une scène entre Attila et le pape. On ne saurait nier de la grandeur et de la vigueur à plusieurs scènes. Quelques beaux vers éclatent en maint passage. Mais il faut convenir que l'intérêt dramatique est inégal, et que plus d'une fois on souffre des longueurs qui alourdissent et obscurcissent l'action. En général, la langue de M. Calemard de la Fayette est nette, son vers aisé, ses couleurs sobres

et ses images distinguées. Son volume est digne d'arrêter l'attention de ceux qui n'ont pas l'horreur systématique des vers.

SOUVENIRS D'UN PRÉFET DE POLICE, par L. ANDRIEUX. Tome II, Paris, 1885. Un vol. in-18, 18^e édition. Prix : 3 fr. 50

Nous avons dit ce que nous pensions du premier volume des *Souvenirs*. M. Andrieux les appelle lui-même « des feuilletons écrits à la diable ».

Les pages les plus curieuses de ce second tome sont celles où est racontée l'affaire de M^{me} Eyben que la police des mœurs arrêta dans le passage des Panoramas, où chaque jour elle attendait ses deux petites filles, élèves dans une institution voisine. Mais les détails de cette affaire nous avaient été exposés par les journaux.

On remarque aussi ce qui a trait à M. Fabre, député de l'Aveyron. On se souvient du scandale provoqué par les révélations de M. Andrieux sur la provenance des fonds qui soldèrent les frais d'élection de ce député.

Les indiscretions de M. Andrieux relatives aux fonds secrets eurent aussi du retentissement. Mais tout cela, relu en volume, perd beaucoup de son attrait, malgré le mordant et la malice de l'écrivain ; M. Andrieux, pour compléter ce volume, est obligé d'y faire entrer le récit de ses démêlés tout récents avec le journal *Paris* ; ce n'est plus là un souvenir de préfet de police.

Aussi, au bout du volume, M. Andrieux nous parle de son successeur, M. Camescasse. Et il se joue de la crédulité naïve du bon public en prétextant la lutte politique pour interrompre ses souvenirs. Interrompre est une jolie trouvaille d'imprimeur. M. Andrieux a vidé son tiroir : s'il continue les *Mémoires d'un Préfet de police*, ce ne pourra être que ceux de son successeur.

SŒUR VINCENT, par LEILA HANOUM. Un vol. in-12. Paris, 1885.
Prix : 2 fr. 50

Excellent livre, très pieux et des plus intéressants. Une sœur de saint Vincent de Paul des mieux douées, trouve à Constantinople une petite fille qu'on maltraite dans une école protestante et obtient de l'emmener avec elle. Elle reconnaît bientôt que c'est sa propre nièce devenue orpheline. Elle la ramène en France à sa grand'mère et repart pour une autre destination. Elle est défigurée à Gaëte par un obus sur un champ de bataille et n'échappe à la mort que par un miracle. On l'envoie à Naples où elle retrouve sa nièce qui avait été fiancée avec un jeune noble, mais que celui-ci avait laissée pour épouser une de ses amies, fort coquette et qui le rend malheureux.

Elle veut alors entrer au couvent, mais sa tante comprend que sa vocation n'est pas sérieuse. En effet, elle se marie avec le frère aîné de son fiancé et tous deux alors pardonnent aux époux mal assortis et viennent à leur secours.

UN JARDIN SUSPENDU, un village primitif, le tapis des quatre Facardeaux. Un grand vol. in-8° illustré. par M^{me} DE WITT Paris, 1885. Prix: 5 fr.

On a dit de cet ouvrage : données contestables dans un récit attrayant ; cestrois nouvelles paraissent, en effet, peu vraisemblables, quoique très morales et d'un bon exemple. Dans la première, un homme jeune dont la femme est paralysée, fait des efforts extraordinaires pour la soulager et finit par lui arranger une grande vitrine, à son quatrième étage, véritable jardin suspendu rempli de fleurs ; dans la seconde, une jeune fille suit son père qui a fait de mauvaises affaires dans un village perdu dans les montagnes et y demeure jusqu'au jour où l'on apprend que les dettes ont été payées. Dans la troisième, un jeune villageois, très intelligent, devient sourd à la suite d'un coup de tonnerre et parvient, malgré son infirmité, à être un ingénieur distingué.

LE TALISMAN DE MARGUERITE, par ALFRED SEGUN. Un vol. in-12. Paris. Prix : 3 fr.

Ouvrage moral, plein de sentiments religieux et d'un bon style Une Comtesse demeure veuve avec deux enfants. Le fils a un caractère détestable, tandis que celui de la jeune fille est excellent. Dans une promenade aux Champs-Élysées, le jeune homme pousse son cheval sur une jeune mendicante qui offrait des fleurs et la renverse sous les pieds des chevaux de la voiture de sa mère. La comtesse emmène l'enfant pour la soigner et finit par la garder chez elle afin de la soustraire aux mauvais traitements de sa prétendue grand'mère. Elle y est en butte aux méchancetés et aux mauvais traitements du jeune homme qu'elle supporte avec une patience angélique, grâce au talisman qui lui a été donné par une religieuse et qui n'est autre chose que cette pensée : Dieu me voit. Enfin elle sauve la vie à la comtesse malade par la faute de son fils et celui ci, ouvrant enfin les yeux, s'attache à elle et veut l'épouser ; elle le repousse énergiquement, mais plus tard on découvre qu'elle est la fille d'un lord anglais à qui des Bohémiens l'avait enlevée, et la comtesse ne redoutant plus une mésalliance la marie avec son fils.

L'ABBÉ S.

LES HAUTEMANIÈRE, par CHARLES CANIVET. Paris, 1885. Un volume in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

Très étrange, très saisissante et empreinte d'un cachet de vérité, cette étude de mœurs normandes, intitulée *les Hautemanière* par Charles Canivet. On sent que cela a été fait dans l'atmosphère même du pays si exactement peint, au bercement houleux des vagues battant la côte Est du Cotentin, avec le grandiose et magistral accompagnement que fait la voix imposante de la mer. Geneviève Folliot, une fille séduite, revient à Quetehon, son pays natal, avec un enfant, et rencontre François Hautemanière, un ancien matelot de l'État, décoré pour une action d'éclat, célibataire et âgé de quarante ans, un des gros propriétaires de Jonville, village sur la côte. Cet homme, un géant naïf et bon, s'éprend de cette fille, l'épouse malgré sa tare, en dépit de la résistance opposée par la mère Hautemanière, qu'un pressentiment rend défiante. Cette femme, aux sens de feu, devient, en effet, le malheur de la famille dans laquelle elle entre, et il faut une sorte de châtiment surnaturel pour supprimer enfin cette gueuse, au moment où elle va tuer son mari, qui a pu échapper à un premier attentat dressé par elle. Très simple, basé sur les mœurs des pêcheurs de la côte normande, mais dramatique, remué et ému, ce roman a une couleur toute particulière, qui lui assure un véritable succès d'intérêt, en même temps qu'il séduit par ses qualités d'étude, son observation et un style soigné.

G. T.

HISTOIRE D'UN PARTI. — Les Cinq, sous l'Empire, 1857-1860, par ALFRED DARIMON, ancien député de la Seine. Un vol. in-18. Paris, 1885

L'Histoire des Cinq racontée par l'un d'eux va retrouver, sous la forme du livre, le succès de curiosité qui l'accueillit lorsqu'elle parut dans le *Figaro*. Ce serait faire injure au lecteur français que d'avoir la prétention de lui apprendre ce que furent « les Cinq ». Mais pour nos abonnés étrangers peut-être n'est-il pas inutile de dire que les Cinq constituèrent pendant quatre ans toute la représentation au corps législatif de l'opposition républicaine au régime impérial. Jusqu'en 1857, le parti démocratique s'était tenu à l'écart dans les élections. C'est alors qu'il prit part à la lutte en se décidant à prêter serment de fidélité au souverain. Les événements ont prouvé que la tactique était habile. L'action des Cinq réveilla les premières espérances des agitateurs et, d'autre part, contribua certainement à l'abandon que fit l'Empire, en 1860, de la dictature qu'il avait exercée jusque-là. Le décret du 24 novembre est le point de départ d'une ère nouvelle, dit M. Darimon : « L'Empire autoritaire est fini, c'est l'Empire

libéral qui commence. » La phrase pouvait être allégée. Peu d'hommes politiques au moment s'y trompèrent. Le 24 novembre 1860, M. Darimon eût pu dire : « L'Empire est fini, c'est la République qui commence. »

Cette histoire d'un parti est écrite par un honnête homme qui est aussi un homme d'esprit. Tous les témoins de la résistance des Cinq à l'Empire et à leur propre parti, qui ne leur ménageait pas les amertumes, en liront les chapitres avec une curiosité toujours satisfaite par l'abondance des renseignements et la clarté qui préside à l'exposition des faits. Le philosophe y puiserait, s'il était nécessaire, un redoublement d'aversion pour la vie politique, qui peut conduire les hommes — et de braves gens au fond — aux platitudes, aux reniements, aux lâchetés, comme aux habiletés dont le livre de M. Darimon cite maint exemple. E. C.

CLÉMENT FAVIÈRES, par YOCONEL. Un vol. in-12 de 332 p. Prix : 3.50

C'est une mauvaise disposition pour juger un roman que de les avoir en horreur, et cette disposition conduirait volontiers à mettre celui-ci avec les autres s'il n'était bien écrit. Yoconel a une jolie plume qui décrit de beaux paysages, et dessine d'excellents portraits.

Pour la trame et l'histoire, elle importe peu. Les jeunes gens auraient tort de croire qu'il suffit d'entrer à l'école forestière, d'être beau, énergique, fier et intelligent pour découvrir tout à coup, à une table de café, un parent jusqu'alors inconnu, mais riche et dont on sera l'héritier, pour épouser ensuite M^{me} d'Arches et vivre parfaitement heureux dans un beau domaine. Non, il ne faut pas attendre ces choses-là, qui n'arrivent qu'à Clément Favières. « Conte-moi, dit un personnage de Voltaire, un conte bien vraisemblable. » Et ce conte n'est jamais conté !

Quelle que soit l'histoire, le livre est intéressant. Page à page on va toujours sans fatigue. Quoi que disent ou fassent les personnages, ils sont originaux, complets, vivants et bien observés. Certains caractères féminins sont rendus avec une précision cruelle, mais sans noirceur et surtout sans naturalisme.

Tout cela ne nous semble pas suffire pour recommander Clément Favières comme un bon roman, mais nous ne refusons pas à l'auteur la justice que mérite son talent, souhaitant qu'il l'applique à des œuvres plus solides.

LE PÉTROLE : histoire, origine, exploitation dans tous les pays du monde, par FERNAND HUE. Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50

Tout le monde, chez nous, connaît le pétrole, ses avantages économiques comme aussi ses inconvénients ; mais ce que l'on ignore généralement, ce sont les lieux et le mode d'exploitation de ses gisements.

On rencontre le pétrole dans l'Amérique du Nord, à la Trinité, dans l'Amérique du Sud. Il est signalé également en Roumanie, en Galicie, en Italie, en Allemagne, en France, en Alsace. En Afrique, il est vrai, on n'en connaît guère encore qu'en Égypte et en Algérie ; mais les chercheurs ont beau jeu en Asie. La Chine, le Japon, Formose, la Birmanie, les Indes anglaises, la région transcaspienne et la Caucase le produisent en abondance. De même pour l'Australie et pour l'archipel asiatique.

Un pareil examen méritait bien un livre spécial, lequel, d'ailleurs, n'a jamais été fait. L'entreprise a tenté M. Fernand Hue. Son livre forme une œuvre complète ; l'histoire scientifique du pétrole, son origine, sa composition, sa formation, son raffinage, la description de ses gisements, etc., toutes les questions qui s'y rattachent y sont discutées et résumées. Ce livre a sa place marquée dans toutes les bibliothèques de sciences et de voyages.

L'AFGHANISTAN : les Russes aux portes de l'Asie, par CHARLES SIMOND
Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Ce volume, orné d'une carte de l'Afghanistan, donne les indications les plus précises sur les origines et les progrès de la rivalité des Russes et des Anglais dans l'Asie centrale. Écrit sans aucun esprit de parti, mais avec une égale sévérité d'appréciation pour les deux gouvernements en présence ou en lutte, ce volume, dû à un publiciste qui a collaboré activement à plusieurs grands journaux de Paris et de Londres, est, en même temps qu'une œuvre d'une sérieuse valeur d'actualité, un récit d'histoire contemporaine se recommandant par la sincérité et offrant fréquemment sur la politique anglaise ou russe des détails et des aperçus nouveaux.

Ce livre se divise en quatre parties : *les Clefs de l'Inde*, — *l'Intrigue russe*, — *l'Intrigue anglaise*, — *Conflit anglo-russe*. Cette division suffit pour résumer l'objet, le caractère et l'intérêt de cet ouvrage auquel on ne contestera pas non plus le mérite de l'actualité.

LE CICÉRON, par J. BURCKHARDT, traduit de l'allemand
par Auguste Gérard

Malgré la modestie du titre, ce livre n'est pas un guide à l'usage des voyageurs, mais un livre d'une vraie originalité, fortement composé, dont l'exécution trahit, jusque dans les détails, une science maîtresse. Comme le dit le traducteur dans sa préface : « c'est à la fois une topographie, une histoire, une critique des monuments de l'art antique et moderne en Italie. » Ce substantiel et utile ouvrage du savant professeur de l'his-

toire de l'art à l'Université de Bâle, présente un tableau complet de l'art antique et moderne dans la terre classique du Beau, avec un répertoire des œuvres d'architecture, de sculpture, de peinture, depuis les temples de l'ancienne Poscidonia, les restes de la vieille statuaire étrusque et les fresques du musée de Naples, jusqu'aux architectures de Borromini, aux statues du Bernin, aux peintures des Carrache et du Caravage. C'est le vaste et magnifique musée d'Italie tout entier décrit et classé. Ajoutons que cet admirable catalogue laisse au lecteur son absolue liberté d'appréciation; il justifie en tous points la définition qu'en a donné l'auteur lui-même: une introduction à la jouissance des œuvres d'art en Italie.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus, n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ART DE LA CONSERVATION DES SUBSTANCES ALIMENTAIRES par Pierre Quentin et Barbier Duval. 1 vol. in-18 Jésus de 180 pages avec gravures. Prix : 2 fr.

ART DE LA DICTION (I^r). Manuel destiné à l'usage des séminaires; par l'abbé L. Bourgain, docteur en Sorbonne. Précédé d'une lettre de M. Dupont-Vernon, de la Comédie-Française, professeur du Conservatoire. 1 vol. in-18 Jésus de XII-260 pages. Prix : 3 fr. 50

BON CUISINIER ILLUSTRÉ (le) par Léon Souchay, avec la collaboration de M. Lebroc. 1 vol. in-8° de 800 pages avec 30 gravures. Prix : 10 fr.

COMMENT IL FAUT CHOISIR UN CHEVAL : connaissances pratiques sur l'anatomie, l'extérieur, les races, principes pour essayer les chevaux de selle et d'attelage; par le comte de Montigny, ancien inspecteur général dans les haras. 2 vol. in-16 de VIII-232 pages avec 130 figures. Prix : 6 fr.

COMTE GEORGES DE LESLIE (le) ou une mission dans la Grande-Bretagne au premier siècle de la réforme, par le Père Richard, de l'ordre des Frères-Mineurs capucins. 2 vol. in-8° de xvi-335 pages. Prix : 4 fr.

CONSTANTINOPLE, Smyrne et Athènes, Journal de voyages par Paul Eudel, illustrations de Frédéric Régamey et A. Giraldon. 1 vol. grand in-18 Jésus. Prix : 4 fr.

CRIME DE DARIUS FAL (le), par Adolphe Raout. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

DOMESTIQUES ET MAÎTRES ; à propos de quelques crimes récents par un magistrat. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

DU TIR AU GIBIER, Pourquoi l'on manque. — Comment on tire. Éducation d'un jeune chasseur par Jules Petit. 1 vol. in-18. Prix : 2 fr. 50

EXPIATION DE LADY CULMORE (l^r). Imité de l'anglais par M^{me} B. Neullies. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr.

(Bibliothèque des mères de famille)

FANTÔMES (les), étude cruelle par Ch.-M. Flor O' Squarr. 1 vol. in-18 Jésus de 331 pages. Prix : 3 fr.

FEMME DU COMIQUE (la), par L.-P. Laforêt. Avec préface d'Émile Augier. 1 vol. in-18 Jésus de VIII-374 pages. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE UNIVERSELLE. La Grèce (de 1300 à 480 avant Jésus-Christ) par Marius Fontaine, tome 5. 1 vol. in-8° cavalier orné de 3 cartes. Prix : 7 fr. 50

INDO-CHINE FRANÇAISE CONTEMPORAINE (l^r), Cambodge, Tonkin, Annam, par A. Bouinai, capitaine d'infanterie de marine et A. Paulus, agrégé de l'Université, avec 12 dessins de M. Gustave Garaud et 3 cartes. 2 volumes grand in-8°. Prix : 27 fr. 50

JEAN MARCELIN, roman parisien, par Albert Miroux. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

MATHIAS SANDORF. Tome II, par Jules Verne. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr.

MONSIEUR LE DÉPUTÉ DE CHAVONNE, par A. Narjoux. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

NOUVELLE HISTOIRE DE LA COMMUNE DE PARIS en 1871, d'après les documents les plus authentiques et les plus récents, par Ch. de Montreuil. 1 vol. in-8. Prix : 2 fr.

RECUEIL LE POÉSIES pour les jeunes filles; par M^{me} de Witt, née Guizot. 1 vol. in-18 Jésus de VII-318 pages. Prix : 2 fr.

REVUE (la), par le général X... 1 vol. in-18 Jésus de XIX-334 pages. Prix : 3 fr. 50

SILAS MARNER, le tisserand de Raveloc, par Georges Eliot; traduit de l'anglais par M^{me} Maisonneuve. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr.

(Bibliothèque des mères de famille)

S. R. LE VIF, remarques et pensées, par Amica-Mathilde. Préface par Henri Escoffier. 1 vol. in-32 de XI-296 pages. Prix : 4 fr.

UNE DE CES DAMES, par le sergent Bobillot. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

VERS FRANÇAIS (le) ancien et moderne, par Adolphe Tobler, traduit de l'allemand par K. Breul et L. Sudre, avec une préface de Gaston Paris, de l'Institut. 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr.

VIE DE M^{re} PAULINIER évêque de Grenoble, archevêque de Besançon, par Mgr Besson, évêque de Nîmes, Uzès et Alais. 1 vol. in-18 Jésus de VII-416 pages. Prix : 4 fr.

VISIONNAIRES (les) par Alfred de Sauvenière. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELLIER.

TABLE DES AUTEURS.

	Prix
ALZOG (le Dr). Manuel de Patrologie. 1 vol. in-8.	6 »
ANDRÉ LE CONTEUR. Anna et Maria. 1 vol. in-12	1 »
ANDRIEUX (P.). Le Cimetière et le Purgatoire. 1 vol. in-12. . .	2 »
ANDRYANE (A.). Mémoires d'un prisonnier d'État. 2 vol. in-12	8 »
AQUIN (J.-G.) Pèlerinage en Terre-Sainte. 1 vol. in-8	6 »
ARSAC (J. d'). Cours de Géographie, 1 vol. in-12	3 »
AUBINEAU (L.). Notices littéraires sur le XVII ^e siècle. 1 vol. in-8.	6 »
— Mémoires du P. René Rapin. 3 vol. in-8	20 »
AUGUSTIN (saint). Opera omnia. 22 vol. gr. in-8.	240 »
— De Civitate Dei. 2 vol. gr. in-8.	16 »
BAILLEUX ET MARTIN (abbés). Histoire de France enseignée aux enfants. 1 vol. in-12 cart	1 35
BARTHÉLEMY (Ch.). Esprit du comte Joseph de Maistre. 1 vol. in-12	3 »
BASILE (saint). Opera omnia. 6 vol. gr. in-8	90 »
BEAUCÉ (le R. P.). Concordance des orateurs sacrés. 1 vol. gr. in-8.	5 »
BÉLET (l'abbé P.). L'Allemagne. 1 vol. in-8.	3 »
— Année du martyre des SS. apôtres Pierre et Paul. Br. in-8.	1 50
— Le Concile œcuménique. 1 vol. in-12	2 »
— Histoire de l'Eglise, par Mœhler. 3 vol. in-8.	20 »
BENOÎT (E.). Victorin de Feltro. 2 vol. in-12	10 »
BERNARD (saint). Opera omnia. 4 vol. gr. in-8	60 »
BIANCHI. De la puissance ecclésiastique. 2 vol. in-8.	14 »
BISCHOFF. Méthode élémentaire d'Orgue, d'Harmonie, etc. 1 vol. in-4	10 »
— Motets et Faux-Bourbons. 1 vol in-4	5 50
BIZOUARD (Joseph). Des rapports de l'homme avec le démon. 6 vol. in-8.	40 »
BLIN (l'abbé). Sermons. 4 vol. in-12	15 »
BOSSUET. OEuvres complètes. 12 vol. in-8.	96 »
BOURDALOUE. OEuvres complètes. 6 vol. in-8	18 »
BOURRET (Mgr). Réponse aux principales attaques qui ont cours contre l'Eglise. In-8.	1 »
— Réponse aux principaux sophismes que l'on met en avant contre les droits de l'Eglise à l'enseignement. Br. in-18. . .	» 30
— Instruction pastorale et mandement du 2 avril 1885. Br. in-12	» 15
BRISPOD l'abbé. La Vie de N. S. Jésus-Christ. 3 vol gr. in-8.	22 »
BUSSON (l'abbé). L'Ame pieuse avec Dieu. 1 vol. in-18. . . .	2 »
— Lettres spirituelles. 1 vol. in-12.	2 25
— Règles de la vie chrétienne. 2 vol. in-12	3 »
— Vie d'Armelle Nicolas. 1 vol. in-12.	2 25
CALMETTE (G.). Traité de l'administration temporelle des asso-	

	Prix
ciations religieuses et des fabriques paroissiales. 1 vol. in-12	4 »
CALONNE (A. de). Histoire des abbayes de Dommartin et de Saint-André au Bois. 1 vol. in-8.	8 »
CARDEVACQUE (A. de). Histoire de l'abbaye d'Auchy-les-Moines. 1 vol. in-8.	8 »
CAREL. Vieira. 1 vol. in-12	4 »
CARRIÈRES (le R. P.). La sainte Bible. 8 vol. petit in-8.	24 »
COEURET (Aug.) Manuel du Petit marin. 1 vol. in-12.	3 »
CHAIGNON. La paix de l'âme. 1 vol. in-12	3 »
CHALLIÉ (M ^{me} de), née de Jussieu. Essai sur la Liberté, l'Egalité et la Fraternité. 1 vol. in-8.	5 »
CHANTREL (J.) Annales ecclésiastiques de 1846 à 1866 1 vol. gr. in-8.	10 »
— de 1860 à 1866. 1 vol. in-8	6 »
— de 1867 à 1868. 1 vol. gr. in-8	10 »
CHASSANG (A.). Dictionnaire grec-français. 1 vol.	15 »
— Dictionnaire grec-français (abrégé). 1 vol	6 »
— Lexique grec-français (par Chassang et Durand)	7 50
— Grammaire grecque 1 vol. in-8.	3 et 1.50
— Grammaire latine. 1 vol. in-18 jésus	3 et 1.60
— Grammaire française. 1 vol. in-18 jésus	3 et 1.50
CHAUCY (la R. M. Madeleine-Françoise de). Vies de huit vénérables veuves, etc. 1 vol. in-12	4 »
CHEYASSU. Méditations ecclésiastiques. 3 vol. in-8	10 »
CHRYSOSTOME (saint). Opera omnia. 26 vol. gr. in-8	400 »
CLAIR (le P. Ch.). Essai théorique de construction allemande. Br. in-18	» 25
CLÉMENT (F.). Histoire de la Poésie chrétienne, 1 vol. in-8.	6 »
— Introduction à l'Histoire de la Poésie chrétienne. Br. in-8.	1 »
COLDHAGEN (H.). Novum Testamentum J.-C. græcum. 1 vol. in-8.	10 »
CONSTANT (le P.). La Foi et les Vertus militaires. Br. gr. in-8.	» 80
— La Chasteté, la Pauvreté et l'Obéissance monastiques. 1 vol. in-8	1 50
COURBON. Instructions familières sur l'Oraison mentale, 1 vol. in-12	3 »
DARAS (l'abbé). Les Saints et les Bienheureux du XVIII ^e siècle. 2 vol. in-12	6 »
— Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie. 1 vol. in-18.	1 »
— Lourdes. 1 vol. in-18	1 »
— Vies des Saints. 4 vol. in-12	14 »
— Mgr Gaume. Sa mission, ses avertissements. Br. in-8	2 »
DELARE (l'abbé O.) Impressions d'un aumônier d'hôpital. 1 vol. in-12	2 50
DARRAS (E.) Fables choisies de Phèdre. 1 vol. in-12 cart.	1 50
DESVES. Les deux Jumelles. 1 vol. in-12	2 »
— Marie de Kervon. 1 vol. in-12	1 »
DEY (J.). Histoire de sainte Adélaïde. 1 vol. in-12	4 »
DIDON (l'abbé). Nouveau Mois de Marie. 1 vol. in-18	» 60
DÖLLINGER. La Réforme. 3 vol. in-8.	20 »

	Prix
DOMENECH (l'abbé). Journal d'un Missionnaire au Texas et au Mexique. 1 vol. in-12	4 »
— Confessions d'un curé de campagne. 1 vol. in-12	3 50
— Souvenirs d'outre mer. 1 vol. in-12.	3 50
DOMINGET (le R. P). Les Missionnaires et les Directeurs de stations. 1 vol. in-8.	6 »
DONEY (Mgr). Mandements. 1 vol. in-8.	6 »
DOUBLET. St Paul étudié en vue de la prédication. 3 vol. in-12.	10 50
— Jésus-Christ étudié en vue de la prédication. 3 vol. in-12.	10 50
DRACH (L.-B.). Le pieux Hébraïsant. In-12	3 »
DUFOUR. Atlas de l'Histoire universelle de l'Eglise, par l'abbé Rohrbacher. Br.	18 »
— Relié	24 »
— Atlas historique de la France. In-8.	5 »
EGRON. Le Culte de la sainte Vierge 1 vol. in-8	6 »
EUDES (l'abbé). Le Guide du cœur. in-18	» 80
— Le Docteur de village. 1 vol. in-18.	» 80
— Le Parfait Domestique. 1 vol. in-18	» 80
— La Pierre de touche des nouvelles doctrines. 1 vol. in-12.	1 »
FELLER (de). Biographie universelle. 9 vol. gr. in-8.	40 »
FÉNELON. OEuvres complètes. 10 vol. in-8.	90 »
FERRET (l'abbé). La Confession. 1 vol. in-18	» 50
GABOURD (A.). Histoire de France. 20 vol. in-8	110 »
— Histoire de Paris. 5 vol. in-8.	30 »
GAMS. Année du martyre des s ^{ts} apôtres Pierre et Paul, Br. in-8	1 50
GAUME (Mgr). Angélus au xix ^e siècle. 1 vol. in-18	2 »
— A quoi sert le pape ? 1 vol. in-18	» 10
GAUME (Mgr). Bénédicité (le). 1 vol. in-18.	2 »
— Bethléem. 1 vol. in-18.	1 50
— Bibliothèque des classiques chrétiens	60 »
— Biographies évangéliques, 17 vol. in-18	10 »
— — 2 vol. in-8	12 »
— Catéchisme de Persévérance. 8 vol. in-8	35 »
— Catéchisme de Persévérance (abrégé du)	1 80
— Catéchisme des Mères. In-18.	1 »
— Catéchisme (Petit) des Mères. In-18.	» 50
— Catéchisme (Petit) du Syllabus. 1 vol. in-32	» 20
— Catécismo de Persévancia. 4 vol. in-8	25 »
— — (Compendio del). 1 vol. in-18	2 »
— — (Compendio abreviado del). 1 vol. in-18.	1 50
— Catholicisme (du) dans l'Education. 1 vol. in-8	5 »
— Cimetière au xix ^e siècle. 1 vol. in-18	2 »
— Credo. 1 vol. in-18.	» 80
— El gran día se aproxima 1 vol. in-18	1 »
— Évangélisation apostolique du globe. 1 vol. in-12	1 50
— Génuflexion (la), 1 vol. in-18.	1 60
— Histoire de la société domestique. 2 vol. in-8.	12 »
— Histoire des Catacombes de Rome. 1 vol. in-12	4 »
— Histoire du Bon Larron. 1 vol. in-12	3 »
— Horloge de la Passion. 1 vol. in-18.	1 »
— Judith et Esther. 1 vol. in-18	1 30

	Prix
— La Religion dans le temps et dans l'éternité. 1 vol. . . .	1 30
— La Révolution. 12 vol. in-8	42 »
— La Révolution française. 1 vol. in-12	1 »
— L'Eau bénite au xix ^e siècle. 1 vol. in-18	2 »
— Le grand jour approche. 1 vol. in-18	» 90
— Le Seigneur est mon partage.	» 90
— Le Signe de la Croix au xix ^e siècle. 1 vol. in-18.	2 »
— Les trois Rome, 4 vol. in-12.	16 »
— Lettres à Mgr Dupanloup. 1 vol. in-8	6 »
— Le Testament de Pierre le Grand. 1 vol. in-12	1 »
— Le Ver rongeur. 1 vol. in-8	6 »
— Manuel des Confesseurs. 1 vol. in-8.	6 »
— Marie, étoile de la mer. In-18	1 »
— Mort au Cléricalisme. 1 vol. in-18	1 60
— Opuscles. 1 vol. in-8	6 »
— Où en sommes-nous ? 1 vol. in-8	5 »
— Paris, son passé, son présent, son avenir. Br. in-18	» 15
— Peur (la) du Pape. Br. in-18.	» 80
— Pie IX et les Études classiques. 1 vol. in-12	1 50
— Profanation (la) du dimanche. 1 vol. in-18.	1 30
— Scrupule (le)	1 30
— Selva (<i>sous presse</i>). 1 vol	»
— Signe (un) des Temps. 1 vol. in-18.	1 »
— Suéma. 1 vol. in-18.	1 30
GAUME (Mgr). Traité du Saint-Esprit. 2 vol. in-8.	12 »
— Vie (la) n'est pas la vie. 1 vol. in-18	2 »
— Voyage à la côte orientale d'Afrique. 1 vol. in-12	3 »
GAUME (le chan.). Épîtres et Évangiles. 1 vol. in-18.	» 60
— — — 3 vol. in-12.	8 »
— — — — reliés en 2 vol. toile tr. rouge.	10 »
— — — 1 vol. in-32	2 50
— — — 1 vol. in-12	1 50
— Manuel du Chrétien. 1 vol. in-32	3 30
— Nouveau Testament. 1 vol. in-12	6 »
— Psaumes. 1 vol. in-32	1 50
GAUME (Alexandre.) Recherches s. l'Équitation Militaire. 1 vol. in-12	3 »
— Remarques sur les chevaux de guerre. 1 vol. in-12.	3 »
GAUTIER (L.). Portraits littéraires. 1 vol. in-12	4 »
— Table générale de l'Histoire universelle de l'Église par Rohrbacher. 1 vol. grand in-8	12 »
GENOUDE. Sainte Bible. 1 vol. in-18.	6 50
GERBET (Mgr). Mandement du 10 oct. 1869. Br. in-8	1 »
— De la Papauté. Br. in-8	1 »
GIERTZ (M ^{me}). Gabrielle. 1 vol. in-12.	3 »
GODEFROY (Frédéric). Histoire de la Littérature française, depuis le xvi ^e siècle jusqu'à nos jours; couronnée par l'Académie française. 10 vol. in-8	65 »
— Histoire de la Littérature française au moyen-âge. 2 vol. in-8.	12 »
— Hist. de la Littér. franç. au xvii ^e siècle. 1 vol. in-8	6 »

	Prix
— — Hist. de la Littér. franç. au xviii ^e siècle. 1 vol. in-8	6 »
— — au xix ^e siècle. 1 vol. in-8	6 »
— Leçons sur la Littérature française. 1 vol. in-12 cart	4 »
— Les Caractères de la Bruyère. 1 vol. in-12.	3 »
— Les Fables de la Fontaine. 1 vol. in-12 cart	3 25
— — — 1 vol. in-18 cart.	» 50
— Lettres choisies de Voltaire. 1 vol. in-12	3 50
— OEuvres poétiques de Boileau. 1 vol. in-12	3 »
— Monsieur Littre. Br. in-8.	» 40
— Morceaux choisis des Poètes et Prosateurs du ix ^e au xv ^e siècle. 1 vol. in-12	3 75
— Théâtre classique. 1 vol. in-8.	4 »
— Lexique de Corneille. 2 vol. in-8	15 »
— Morceaux choisis des Poètes et Prosateurs du xvi ^e siècle. 1 vol. in-12 cart.	3 75
— Morceaux choisis des Prosateurs et Poètes français du xvii ^e , xviii ^e et xix ^e siècles :	
— <i>Cours préparatoire</i> . 1 vol. in-12 cart.	1 20
— 1 ^{re} cours. 1 vol. in-12 cart.	2 75
— 2 ^e cours. 1 vol. in-12 cart.	3 75
— <i>Cours supérieur</i> . 2 vol. in-12 cart.	7 50
— Nouveau cours de Grammaire française :	
— Cours élémentaire. 1 vol. in-12 cart	» 60
— 2 ^e cours	1 25
— Cours supérieur	1 80
— Études sur les principaux collèges chrétiens. 1 v. in-8.	4 »
GOSCHLER. Dictionnaire encyclop. de la Théologie catholique. 26 vol. in-8	130 »
— Le Panthéisme. Br. in-8	1 50
GRIDEL (l'abbé). Instructions sur les vertus chrétiennes et les péchés capitaux. 4 vol. in-12	14 »
GROU (le R. P.). Le Chrétien sanctifié par l'Oraison dominicale. 1 vol. in-32.	» 50
HÆCHENS. Annuaire météorologique de la France (1849-1852). 4 vol. gr. in-8, net	60 »
HENRION. Hist. des Missions cathol. 4 vol. gr. in-8.	40 »
— Hist. générale de l'Eglise. 13 vol. in-8.	36 »
— — pendant les xviii ^e et xix ^e siècles. 4 vol. in-8.	18 »
HÉRICHAULT (Ch. d'). Histoire nationale des naufrages.	
— 1800-1830. 1 vol. in-12	3 »
— 1830-1850. 1 vol. in-12	3 »
— Vies de huit vénérables Veuves. 1 vol in-12	4 »
HERTEL (l'abbé X.) La Bible et la Nature. 1 vol. in-8	6 »
HÖHENLOHE (de). Heures catholiques. 1 vol. in-18.	» 80
HUC (l'abbé). Le Christianisme au Thibet, en Tartarie et en Chine. 4 vol. in-8	24 »
— L'Empire chinois. 2 vol. in-12	8 »
— Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie. 2 vol. in-12	8 »
HUGUENIN (L.). Expositio methodica Juris canonici. 2 vol. in-12	6 »
— Constitutionis Apostolicæ Sedis brevis Explanatio. Br. in-12	» 80

	Prix
HUGUENOT (l'abbé V.). L'Histoire Sainte pour les catéchismes. 1 vol. in-18 cart.	» 50
— Manuel chrétien d'Enseignement civique. 1 vol in-12	2 50
— Précis d'Histoire ancienne. 1 vol. in-18 cart.	» 80
JANEL (l'abbé). Noël's anciens. 1 vol. in-18	4 »
JAUNAY (L.). Histoire de l'Eglise catholique. 1 vol. in-12 cart.	2 75
JOBIN. Étude sur les Lampes du sanctuaire. 1 vol. in-12	3 »
KAMPS. (Werner) Leçons pratiques de langue allemande. 1 vol. in-12 cart	2 »
KETTELER (Mgr de). L'Allemagne. 1 vol. in-8.	3 »
— Concile œcuménique. 1 vol. in-12	2 »
KLEUTGEN (le R. P.). La Philosophie scolastique. 4 vol. in-8.	24 »
— L'Ontologisme jugé par le Saint-Siège. Br. in-8.	1 50
LAGRANGE (l'abbé). Jésus révélé à l'enfance et à la jeunesse. 1 vol. in-12	3 »
LALLEMANT (le P.). Imitation de Jésus-Christ à l'usage des enfants de Marie. 1 vol. in-32.	1 30
— Imitation de Jésus-Christ, avec Messe, Vêpres et Complies. 1 vol. in-32	1 »
— Imitation de Jésus-Christ. Edition miniature. 1 vol. in-64	4 »
— Imitation de Jésus-Christ, avec méditations de l'abbé Chesnard. 1 vol. in-32	3 »
LA TOUR (de). Scènes de la Vie hongroise. 1 vol. in-12.	3 »
LEBRETHON (l'abbé F.) Sancti Thomæ Aquinatis Summa minor. 5 vol. in-18	12 »
LÉONARD DE PORT-MAURICE (S.). Livre des résolutions. 1 vol. in-32	» 60
LIEBERMANN. Institutions théologiques. 5 vol. in-8	20 »
LIGUORI (S. Alph. de). Livre de Prières. 1 vol. in-18	2 25
— Méditation (une) pour chaque jour. 1 vol. in-18	3 »
— Préparation à la mort. 1 vol. in-12	2 50
— Visites au Saint-Sacrement. 1 vol. in-18	1 «
LORiot (Th.) La Question du Travail. 1 vol. in-12.	2 »
MARTIN DE NOIRLIEU (l'abbé). La Bible de l'enfance 1 vol. in-12 cart.	1 20
MASSILLON. OEuvres complètes. 3 vol. in-8.	13 »
MEULEY (l'abbé Achille). La Bonté, science de la vie. 1 vol. in-12	3 »
MILEY (John). Histoire des États du Pape. 1 vol. in-8	6 »
MOEHLER. Histoire de l'Eglise. 3 vol. in-8.	20 »
MOREAU. Considérations sur la vraie doctrine. 1 vol. in-12.	3 »
— La Destinée de l'homme. 1 vol in-12	3 50
— Les Confessions de saint Augustin. 1 vol. in-12.	4 »
— L'Imitation de N. S. Jésus-Christ. 1 vol. in-12	4 »
NIEDERMEYER. Accompagnement pour orgue 2 vol. in-4	28 »
OHAN DEMIRGIAN. Henri V, roi de France. Br. gr. in-8	1 »
OLIER. Catéchisme de la vie intérieure. 1 vol. in-32	» 60
PASSAGLIA (le R. P.). Conférences prononcées dans l'église du Gesù. 1 vol. in-12	2 »
PERRONE. Prælectiones theologicæ. 4 vol. in-8	20 »
PESSONNEAUX. Grammaire française. In-12, cart.	» 50

	Prix
PINAULT (l'abbé). Traité de physique. 1 vol. in-8.	6 »
PITRAY (V ^{lesse} de) La journée du petit enfant chrétien. 1 vol. in-18	1 30
PORTELETTE (C.). Monsieur Patience. 1 vol. in-8	1 »
PORBRIÈRES (l'abbé) Servièrès et son petit séminaire. 1 vol. in-18	1 »
— Plans de compositions françaises. 1 vol. in-12	1 »
POSTEL (l'abbé). Lectures du matin. 1 vol. in-12	1 50
PUCHESSE (de). Le Catholicisme. 2 vol. in-12	6 »
RAPIN (le P.). Histoire du Jansénisme. 1 vol. in-8	6 »
— Mémoires. 3 vol. in-8	20 »
RATTIER. Manuel élémentaire de Philosophie. 1 vol. in-12.	4 »
RAVIER (l'abbé). La Clef du trésor de l'Eglise. 1 vol. in-12.	3 »
RÉMOND DE GOY (M ^{me}). L'Éducation des jeunes filles. 1 vol. in-12	2 »
REUSCH. La Bible et la Nature. 1 vol. in-8.	6 »
RIANCEY (H. de). La Vie des Saints. 1 vol. in-16	25 »
RICKLIN. Mission catholique du Zanguebar. 1 vol. in-8.	3 »
RORRBACHER (l'abbé). Catéchisme du sens commun. 1 vol. in-12	2 »
— Histoire universelle de l'Eglise, 16 vol. gr. in-8, sans l'Atlas	130 »
— — avec l'Atlas	150 »
— Religion méditée. 2 vol. in-12.	4 »
— Vie des Saints. 6 vol. in-8	32 »
ROSNE (l'abbé). Monsieur de Beauvais. 1 vol. in-12	» 80
ROSWEYD De Imitatione Christi libri quatuor, 1 vol in-48.	1 30
— 1 vol. in-32	1 20
ROUX-LAVERGNE. Compendium philosophiæ. 1 vol. in-12	4 »
SACHS (Ch.). Nouveau Dictionnaire encyclopédique des langues française et allemande. 2 vol. in-8 rel.	110 »
SETTLER. Theologia moralis universa. 6 vol. in-8	24 »
SAINTÉ-FOI (Ch.). Notice sur l'abbé Rohrbacher. Br. gr. in-8.	» 60
SAMBUCY (l'abbé de). Manuel du Pénitent. 1 vol. in-18.	1 »
— Manuel du chapelet et du rosaire. 1 vol in-18	1 »
SEGRETAIN. Sixte-Quint et Henri IV. 1 vol in-8	6 »
SORIGNET (A.). La Cosmogonie de la Bible. 1 vol. in-8.	6 »
SPOL (E.). Dictionnaire de la Bible. 1 vol in-12	4 »
TAMNOJA (le R. P. Antoine-Marie). Mémoires sur la vie et l'institut de S. Alphonse-Marie de Liguori. 3 vol. in-8.	18 »
THIESSON. Histoire de sainte Cécile. 1 vol. in-12.	3 »
THOMAS. Petits sermons. 1 vol in-12.	3 »
VALCONSEIL (du). Revue analytique des romans contemporains. 2 vol. in-8.	10 »
VASSEL (T.). Le Serviteur de Marie. 1 vol. in-18.	2 50
VENTURA (le R. P.). Gloires nouvelles du catholicisme. 1 vol. in-8.	6 »
— La Philosophie chrétienne, 3 vol. in-8.	16 »
— La Raison philosophique et la Raison catholique. 3 vol. in-8.	18 »
VERNIER (J.-B.-T.). Theologia practica sub titulis Sacramentorum. 2 vol. in-8	10 »

	Prix
VEUILLOT (E.). Le Piémont dans les États de l'Église. 1 vol. in-12	4 »
— Questions d'histoire contemporaine. 1 vol. in-8.	6 »
VEUILLOT (Louis). Ça et là. 2 vol in-12	8 »
— De quelques erreurs sur la papauté. 1 vol. in-18.	2 25
— Étude sur S. Vincent de Paul. Br. in-18	» 80
— Historiettes et Fantaisies. 1 vol. in-12.	3 50
— La Vie de N.-S. Jésus-Christ. 1 vol. in-12.	3 50
— Le Fond de Giboyer. 1 vol. in-12	3 »
— Les livres Penseurs. 1 vol. in-12	3 50
— Mélanges religieux, etc. 6 vol. in-8.	36 »
— Parfum (le) de Rome. 2 vol. in-12	7 »
— Paris pendant les deux siècles. 2 vol. in-12	7 »
— Satires. 1 vol. in-12	4 »
— Waterloo. Br. in-8	1 »
VIREL (l'abbé). Conférences ecclésiastiques d'Arras (1853-1866). 1 vol. in-8.	6 »
VIVIER. (F.). Choix de Classiques profanes. 2 vol. in-12. cart.	
Tome I ^{er} Prosateurs	3 »
Tome II ^e Poètes	3 »
VIVIER (l'abbé). Du zèle de la perfection religieuse. In-32	» 80
WENDRICH. Statistique internationale des chemins de fer. In-4.	5 »
WOLTER (l'abbé). Le Plain-Chant et la Liturgie. Br. gr. in-8.	1 50

Table des ouvrages sans nom d'Auteur

Année (Nouvelle) apostolique. 1 vol. in-12	3 »
Annuaire de l'enseignement libre. 1 vol. in-18	3 »
Biblia sacra. 1 vol. in-12	8 »
Bibliothèque de l'enfance. Le vol. in-32	» 15
Bibliothèque instructive et amusante. 35 vol. in-18.	10 »
Carte de la Palestine. In-folio	» 80
Cartes des tribus d'Israël. In-folio	» 80
Délices des âmes pieuses. 2 vol. in-18.	4 50
Heures des Enfants. 1 vol. in-32	» 40
Histoire du Bas-Empire. 2 vol. in-12	5 »
Imitation de la sainte Vierge. 1 vol. in-18.	» 80
Instructions sur le dimanche et les fêtes en général, par M. P. C. 1 vol. in-12	1 50
Manuale christianorum. 1 vol. in-18	4 »
Manuel de l'adoration perpétuelle. In-18	1 50
Manuel de la pieuse pensionnaire. 1 vol. in-32	1 20
Manuel du pieux écolier. 1 vol. in-32	1 20
Manuel (Petit) de l'archiconfrérie de N.-D. du Perpétuel Secours. Br. in-18	» 15
Novum Jesu-Christi Testamentum. 1 vol. in-32	3 »
Officium parvum B. V. M. 1 vol. in-32.	» 40
OEuvres complètes de S. François de Sales. 10 vol. in-8	60 »
Plan de Rome et des Catacombes	2 »

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LE DÉLUGE BIBLIQUE devant la Foi, l'Écriture et la Science par ALEX. MOTAIS, prêtre de l'Oratoire de Rennes. Un volume in-8° de 353 pages. Prix : 7 francs.

Ce livre est remarquable à plus d'un titre et nous ne pouvons trop le recommander à l'attention des lecteurs que préoccupe le mouvement de l'apologétique. Ne nous sentant point de force à discuter la valeur scientifique des arguments développés par le savant oratorien, nous nous bornons à donner une idée de l'ouvrage, et à en indiquer la division.

Après avoir protesté, avec une certaine véhémence, de ses sentiments catholiques et revendiqué, dans quelques pages vraiment entraînantes, son droit de pleine et entière liberté dans l'examen de cette question, M. l'abbé Motaïs commence par exposer les trois opinions qui s'affirment au sujet de l'universalité du déluge.

La première, soutient que le déluge de Noé a été universel quant aux lieux et quant aux hommes ; qu'il a couvert toute la terre et fait périr tous les hommes, à l'exception de Noé et de sa famille.

La seconde soutient que le déluge a été universel quant aux hommes mais non quant aux lieux ni quant aux animaux ; que les eaux ont englouti tous les hommes, mais n'ont point couvert toute la surface de la terre, ni, par conséquent détruit tous les animaux.

La troisième, enfin, soutient que le déluge n'a été universel, ni quant aux lieux, ni quant aux hommes ; que les eaux n'ont couvert qu'une partie de la terre, et n'ont détruit qu'une partie des hommes, probablement les seuls descendants de Seth, les autres familles, notamment la race noire, la race jaune et la race rouge étant restées en dehors du cataclysme.

La première opinion est la plus conforme au sens naturel du texte et à la tradition ; la seconde compte aujourd'hui un assez grand nombre de partisans parmi les meilleurs exégètes catholiques ; et enfin la troisième est celle que défend M. l'abbé Motaïs, en compagnie de quelques auteurs également catholiques.

Dans son nouvel ouvrage, qui n'est que le développement d'une étude dont il avait commencé la publication dans la Controverse, M. l'abbé

Motais se propose de montrer : 1° qu'un catholique peut librement embrasser la troisième opinion ; 2° que cette troisième opinion doit être préférée.

Voici comme il résume sa première thèse :

« L'école de l'universalité absolue, à peu près enfermée dans le miracle comme moyen d'exégèse, voit de plus en plus s'éclaircir ses rangs. Bon nombre d'interprètes catholiques sont déjà passés à l'universalité restreinte. Celle-ci ne répond pas à tout, il reste des obscurités épaisses et nombreuses, sa position mixte manque de franches allures, et son exégèse d'une règle uniforme. La logique semble réclamer encore et donne à soupçonner que tout le chemin n'est pas fait. On demande à aller plus loin et à conclure par la non universalité complète. Le texte de l'auteur ne l'interdit pas ; peut-être y sollicite-t-il. La tradition ne l'interdit pas ; elle n'invoque pas son droit et n'en a point conscience ; sa voix est faible, sa parole douteuse, ses principes élastiques, son interprétation sans étude, sans fondement, sans lumière ; son objet sans portée, son opinion sans conséquences dogmatiques.

« L'École ne l'interdit pas et ne songe pas à le faire ; sa pensée est une pensée d'emprunt, dont elle ne discute pas les titres, ses explications n'expliquent rien ; ses théories sont surannées ; ses conclusions, enfin, déjà repoussées par toute une phalange d'écrivains croyants et catholiques dont nulle ne conteste le mérite et la foi et qui va grandissant toujours.

« Le passage est ouvert, reste à savoir si l'on passera avec de bons papiers. Reste à savoir si l'école non universaliste ne se lance pas dans les aventures, si elle se tient toujours sur un terrain ferme, et si elle conduit au salut. Essayons de décrire sa marche et de la pousser sans détour à son terme. »

C'est ce que l'auteur fait dans sa seconde thèse, consacrée à la preuve positive de son interprétation. Les arguments que l'esprit ingénieux et chercheur de M. l'abbé Motais a découverts et proposés à l'appui de sa seconde thèse, méritent certainement considération ; ils suffiraient même à donner à son interprétation une sérieuse probabilité, si sa première thèse avait été démontrée, c'est-à-dire, s'il avait été prouvé que l'ancienne interprétation ne fait pas loi pour le catholique. Malheureusement, ce point est loin d'être établi. Ce qui est certain, incontesté et incontestable, c'est que tous les catholiques ont cru jusqu'à nos jours, que la Bible enseigne la destruction totale du genre humain par les eaux du déluge, à l'exception de Noé et de sa famille ; que tous les Pères, tous les théologiens, tous les évêques, tous les prêtres, qui ont eu à parler, ou à écrire sur ce

sujet, ont cru à cet événement, sans aucune hésitation, comme étant raconté par les auteurs inspirés, et en particulier par Moïse ; qu'ils l'ont cru comme étant de foi divine, parce qu'ils ne doutaient en aucune façon que tel fut le sens du texte canonique. Or, est-il possible d'admettre que, pendant dix-huit siècles, toute l'Église catholique se soit trompée au sujet d'un fait qu'elle regardait comme révélé de Dieu, et qui ne l'était pas ? Et, qu'on veuille bien le remarquer, il ne s'agit pas ici d'une question spéculative, du domaine des savants, mais il s'agit d'un fait historique et moral enseigné dans les catéchismes et les prédications, d'un fait fréquemment rappelé et inculqué par les pasteurs de tous les ordres, à tous ceux qu'il s'agissait d'instruire des vérités révélées et d'exhorter à la pénitence.

Certainement, l'ignorance de la géographie, de la linguistique, de l'anthropologie et de toutes les sciences nées à notre époque, suffirait à expliquer cette erreur universelle des catholiques, si l'on ne tenait pas compte de l'assistance perpétuelle que le Saint-Esprit prête à l'Église, ni de la mission confiée au chef suprême de cette société, de veiller à la pureté de la foi ; mais, si l'on en tient compte, comme le doit un catholique, on ne peut, croyons-nous, admettre l'hypothèse d'une telle erreur, sans faire injure au Saint-Esprit et au Saint-Siège.

Mais il y a plus ; non seulement le Saint-Siège a laissé croire et enseigner, dans toute l'Église et pendant dix-huit siècles comme une vérité révélée de Dieu, le fait de la destruction totale du genre humain par le déluge ; il a, de plus, recommandé, par des encycliques adressées à tous les évêques de l'univers, un catéchisme dans lequel, les pasteurs des âmes sont invités à s'appuyer sur le fait de la destruction totale des hommes qui étaient restés en dehors de l'arche, pour prouver qu'il n'y a point de salut hors de la véritable Église. Ce catéchisme est celui du « *Concile de Trente* » ou « *Catéchisme romain* ». Après avoir invité les pasteurs à se servir, à l'exemple des Apôtres, des figures de l'Ancien Testament, ce livre s'exprime ainsi : « Parmi ces figures, l'une des plus expressives est l'arche de Noé, qui fut construite par l'ordre exprès de Dieu, précisément afin qu'il n'y eût aucun doute qu'elle est la figure de l'Église, car Dieu a établi son Église, de manière à ce que tous ceux qui y entreraient par le baptême, pussent être à l'abri de tout péril de mort éternelle, tandis que ceux qui demeureraient hors de son sein périraient ensevelis sous leurs crimes, comme il arriva à ceux qui n'avaient pas été reçus dans l'arche. »

Ce catéchisme admet donc comme un fait indubitable et incontesté chez les chrétiens, que tous les hommes restés hors de l'arche périrent par le déluge ; il s'appuie sur cette croyance comme sur un principe absolument

certain pour démontrer cette autre vérité : hors de l'Église point de salut.

L'universalité du déluge, quant aux hommes, enseignée dans ce catéchisme, est donc une vérité universellement reçue dans l'Église ; une vérité que sur l'invitation des papes, les évêques et les autres pasteurs doivent enseigner au peuple chrétien ; une vérité qui fait l'objet du magistère ordinaire et universel de l'Église. Comment admettre que cette universalité soit une erreur et que les papes aient non seulement laissé croire cette erreur, mais qu'ils l'aient fait enseigner comme appartenant à la foi chrétienne ? Telle est la raison fondamentale, pour laquelle il nous semble qu'un catholique n'est pas libre d'admettre la nouvelle interprétation défendue par M. l'abbé Motais.

E. D'AILLY.

LES HISTORIENS FANTASISTES. M. THIERS, Histoire du Consulat et de l'Empire. Deuxième partie, par M. le comte DE MARTEL. Un vol. in-12. Paris. Prix : 5 fr.

Dans un premier volume, *les Historiens fantaisistes* ! M. le comte de Martel a mis en regard des dires de M. Thiers, les documents sur lesquels il prétend avoir écrit, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, les pages consacrées au traité d'Amiens et de l'expédition de Walkeren.

Selon l'auteur, il suffit de comparer ces documents aux singulières inventions que M. Thiers a substituées à ce qu'ils contiennent, pour acquérir la preuve matérielle que les procédés historiques à l'aide desquels il a, en réalité, composé son œuvre capitale : *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* sont, de tout point, le contre-pied de la méthode qu'il prétend avoir suivie.

L'Avertissement du tome XII du *Consulat et de l'Empire*, véritable préface dans laquelle il expose les principes qu'il prétend avoir suivis dans cette œuvre, sont la condamnation la plus sévère que l'on puisse imaginer des procédés historiques de M. Thiers.

Page I. « J'ai, pour la mission de l'histoire, un tel respect, que la crainte d'alléguer un fait inexact me remplit d'une sorte de confusion... »

Page II. « Car j'estime qu'il n'y a rien de plus condamnable, lorsqu'on s'est donné spontanément la mission de dire aux hommes la vérité sur les grands événements de l'histoire, que de la déguiser par faiblesse, de l'altérer par passion, de la supposer par paresse, de mentir, sciemment ou non, à son siècle et aux siècles à venir.

« C'est sous l'empire de ces scrupules que j'ai lu, relu et annoté de ma main les innombrables pièces contenues dans les archives de l'État, les trente mille lettres de la correspondance personnelle de Napoléon, etc. »

On ne saurait trop « lire, relire et annoter, » comme le dit si bien M. Thiers, cet étrange avertissement, car il contient l'énumération de ses procédés historiques et, par suite, la preuve écrite de sa main, qu'il les a employés sciemment.

Quand on compare les maximes exposées dans ces quelques lignes aux procédés qu'il a, en réalité, employés pour composer son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, on a une idée exacte de l'audace avec laquelle M. Thiers a altéré la vérité.

Le volume que l'on va lire en contient encore de nombreuses preuves ; il renferme, de plus, des documents historiques très curieux sur la pacification de l'Ouest en 1800 et sur l'affaire de la machine infernale du 3 nivôse an ix.

M. Thiers a complètement séparé deux séries d'actes qui ne sauraient l'être : la pacification de l'Ouest et l'affaire de la machine infernale du 3 nivôse an ix. La seconde n'est que la conséquence de la première. En effet, ce fut au moment où la résistance à main armée devint impossible que l'idée de frapper le général Bonaparte naquit. Tous les faits qui ont trait à ces deux événements sont tellement connexes, que, pour prouver les erreurs de M. Thiers, on est obligé, ou d'en donner des preuves incomplètes, ou de répéter les mêmes pièces.

Dans un travail de la nature de celui que M. le comte du Martel a entrepris, quand il s'agit d'un auteur ayant une grande notoriété, il faut, avant tout, prouver l'exactitude de ce qu'on avance. Malgré les inconvénients qui en résultent, il a préféré des répétitions rendues nécessaires par la séparation, en deux chapitres distincts dans M. Thiers, de la pacification de l'Ouest et de la machine infernale.

Chacune de ces affaires est, par suite, traitée séparément quoique faisant un tout complet.

Pour donner à ces études une valeur historique réelle, l'auteur a pensé qu'il ne suffisait pas de relever les erreurs commises par M. Thiers, mais qu'il fallait également donner les plus importants des documents historiques trouvés dans les longues recherches qu'il a dû faire pour les constater.

Ces documents, accompagnés des commentaires indispensables pour en faire comprendre toute la portée, permettront à toutes les personnes qui liront ce travail de se faire une opinion raisonnée, appuyée de preuves incontestables, sur les diverses questions historiques qui y sont traitées.

LES ORIGINES DE LA RÉVOLUTION EN BRETAGNE

par M. BARTHÉLEMY POCQUET. Deux vol. in-12. Paris. 1885. Prix : 7 fr.

Les événements qui ont précédé la Révolution et qui en forment en quelque sorte le prélude sont aujourd'hui étudiés avec un soin particulier par les historiens. A ce titre, les graves incidents qui passionnèrent toutes les classes en Bretagne pendant les années 1788 et 1789 présentent un vif intérêt. Ils eurent dans la France entière un immense retentissement ; ils précipitèrent l'explosion du mouvement de 89, et l'on a pu dire avec vérité que c'est en Bretagne que la Révolution a réellement commencé.

La dispersion violente du parlement, la dissolution des États, les luttes entre le tiers-état et la noblesse, qui aboutirent à des rixes sanglantes dès le mois de janvier 1789, tels sont les principaux épisodes de ce récit, pour lequel l'auteur a mis à contribution nombre de documents inédits des archives nationales.

Même avant la révolution de 1789, le gouvernement royal, on se le rappelle, avait eu des difficultés avec le parlement de Bretagne, les édits du 8 mai 1788 par lesquels Brienne et Lamoignon brisaient les résistances des parlements provoquèrent un soulèvement général. La Bretagne prit la tête du mouvement. Elle avait, outre les motifs communs avec les autres provinces, ce motif particulier que c'était l'un des premiers droits de la Bretagne, reconnus en sa constitution, que son organisation judiciaire ne pouvait être modifiée sans le consentement de ses États. Or, les États étaient absents et n'avaient pas été consultés.

M. Barthélemy Pocquet, avec une persévérance patiente, a recherché jusqu'en ses plus menus détails les incidents de cette lutte du parlement contre le chancelier, connue sous le nom « d'affaires de Bretagne ». Tout son premier volume lui est consacré. Il offre un intérêt très vif aux familles de la péninsule armoricaine ; il a relevé, en effet, avec soin tous les noms de ces parlementaires et consigné leurs rôles. Mais le commun des lecteurs reprochera quelques longueurs à ces détails que l'auteur a traités avec un soin copieux, en enfant du pays.

Le second volume étant un peu moins particulier sera plus goûté. Il nous fait voir les troubles populaires en Bretagne, dès la seconde moitié de l'année 1788 ; il en explique les causes : on redoutait la famine et la haine du peuple pour les négociants en grains se manifeste par des émeutes à Rennes, à Tréguier, à Guingamp, à Vannes, à Lamballe, à Saint-Brieuc, et ces émeutes provoquent l'interdiction de l'exportation des grains à l'étranger.

La convocation des États généraux est pour le parlement de Bretagne

l'occasion de témoigner une dernière fois de sa tenacité et de son énergie. M. Pocquet poursuit l'histoire régionale dans les réunions des États, des notables, dans les clubs, dans les journaux du temps. Il y apporte une conscience très louable et ne dissimule pas sa sympathie en faveur du parlement, et le félicite d'avoir opposé la force d'inertie, comme il dit, aux décrets de l'Assemblée constituante, et d'avoir refusé de siéger, en tant que chambres de vacations, ce qui interrompait le cours de la justice.

M. Barthélemy Pocquet est tout imbu de l'esprit provincial et particulariste ; et c'est avec un air de douloureux regret qu'il écrit : « Peu après, un décret de l'Assemblée du 15 janvier 1790 divisa la province de Bretagne en cinq départements. Dès lors, tout était fini. Les États et le parlement étaient suspendus. La Bretagne elle-même n'existait plus. Elle ne forma que cinq cases de l'échiquier administratif sur lesquelles la centralisation put passer désormais sans obstacle son niveau égalitaire. »

Combien d'autres partagent les regrets de M. Pocquet ! ceux qui sacrifient volontiers la liberté sur l'autel du pouvoir se réjouissent seuls de l'unification administrative qui mit fin aux luttes mais aussi aux pouvoirs provinciaux.

Cette unification territoriale n'a pas encore, du reste, entraîné complètement la disparition des vertus particulières de chaque race. Les Bretons ont conservé les leurs. M. Pocquet le déclare hautement en citant comme dernier mot de son ouvrage les deux vers de Brizeux :

Car le sol a gardé des antiques débris
Et l'âme des aïeux anime encore ses fils.

GERTRUDE DE MONTAGU, religieuse de Notre-Dame-du-Cénacle.
Notice par le R. P. J.-N., de la Compagnie de Jésus. Un vol. in-16 de 96 p.
1885. Prix : 2 fr. 50

Voici un délicieux opusculé dont chaque page respire un parfum de piété douce et tendre, de vertus fortes et généreuses.

« Ce n'est point une histoire ni même une biographie que nous écrivons, nous dit l'auteur, c'est un simple souvenir, un édifiant épisode des premiers pas essayés par un enfant dans la voix des parfaits. La douce et gracieuse figure que nous présentons au lecteur n'a été qu'entrevue pour ainsi dire à Notre-Dame-de-la-Retraite, où Gertrude de Montagu ne vécut que trois ans. Ce n'est donc point un fruit mûr du cénacle, c'est une petite fleur à peine éclosée. » Oui, une fleur cueillie par Dieu, dans ce parterre embaumé qui rappelle une famille chrétienne, pour la transplanter dans un autre parterre où le soleil de la grâce a des rayons encore plus

chauds, où les bénédictions célestes sont plus abondantes, dans un noviciat. Nous assistons ensuite à la profession religieuse. La douce immolation faite au pied des autels est suivie presque immédiatement de l'immolation douloureuse qui se consomme sur le lit d'agonie.

Après la profession religieuse, la mort est l'entrée joyeuse de cette âme virginale au paradis où le divin époux s'empresse de la rappeler. Gertrude avait vingt-cinq ans.

C'est là tout, ...mais dans ce cadre si simple et si court, que de choses excellentes le P. N. trouve l'occasion de nous dire ! Il nous introduit au foyer d'une famille aux mœurs patriarcales, où tous les esprits sont éclairés des lumières de la même foi, où les cœurs battent à l'unisson, où toutes les âmes se rencontrent et se fondent dans un même amour ; Gertrude nous apparaît là, vive, alerte, passionnée pour les jeux fatigants, parfois emportée et colère.}

Bientôt la jeune fille entreprend de se dompter et de se subjuguier elle-même et elle y réussit. Elle se prend d'un ardent amour pour l'humilité et la mortification au point de confectionner, pour son usage personnel « une ceinture d'une tresse large de deux doigts, très épaisse, et garnie de deux belles rangées d'épingles très solidement fixées. »

Elle rêvait d'être carmélite. Nous assistons ainsi à l'éclosion et aux premiers développements d'une vocation religieuse. Gertrude entra au noviciat de Versailles. le 29 novembre 1881.

Le P. N. en entr'ouvre discrètement la porte et nous montre, dans son demi-jour, les fortifiants exercices qui préparent la religieuse de la retraite à la vie féconde et crucifiée qui doit être la sienne.

Les lecteurs de cet opuscule apprendront à aimer cet institut, à apprécier ses œuvres, son ministère fécond et modeste, les immenses services rendus à tant d'âmes fatiguées qui ont besoin de se reposer un instant dans le cénacle aux pieds de Notre Seigneur pour reprendre ensuite avec plus de courage, le faix écrasant de leurs obligations et de leurs devoirs ; Gertrude de Montagu sera leur initiatrice ; son seul souvenir en conduira beaucoup près de ces sources de la vie surnaturelle où elle-même puise si abondamment.

Est-il besoin de le dire ? la plume du P. N. est celle qu'il fallait pour écrire ces pages. Fine, délicate, élégante, elle rend à merveille les moindres nuances de la pensée et des sentiments. La façon dont le biographe analyse une situation morale, en montre tous les éléments, révèle une connaissance approfondie des âmes.

Il faut avoir arrêté un long et méditatif regard sur la conscience

humaine pour saisir ainsi ses moindres tressaillements sous les touches de la grâce.

On ne décrit bien ces ascensions laborieuses vers les hauts sommets de la perfection, cette marche en avant dans la pratique des vertus austères et magnifiques, l'obéissance, la pauvreté, le renoncement, que quand on a été soi-même le guide d'âmes éprises du même idéal.

La lecture de cet opuscule est salutaire et fortifiante ; elle fera un grand bien.

YVES LEBRETON.

UNE PROMENADE DANS LE SAHARA, par CHARLES LAGARDE

Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Sous un titre trop modeste, ce volume contient en foule d'observations profondes présentées dans un style très remarquable. L'originalité s'y montre à chaque page ; mais une originalité du meilleur aloi, exclusivement inspirée par le désir ardent de donner aux idées, aux sentiments, aux êtres et aux choses la forme qui leur convient. Doué d'un esprit réfléchi et vigoureux, l'auteur n'a rien vu, rien éprouvé dont il n'ait voulu se rendre compte et qu'il ne se soit efforcé de faire comprendre. A l'un de ses amis, auteur d'une intéressante préface renfermant une notice biographique, qui lui signalait le ton calme et parfois impassible de ce récit, M. Lagarde répondait : « Le reproche très juste d'avoir présenté des tableaux presque inanimés se tourne en éloge, car c'est un des effets que j'ai cherchés. Ma peinture est avant tout un paysage, et le véritable héros du roman c'est la Nature. Les hommes ont là des poses, des attitudes et peu de vie ; je crois que c'est vrai et ressemblant : c'est l'Orient. »

Ces quelques lignes indiquent la pensée maîtresse de l'œuvre. C'est une véritable passion pour l'Orient qui animait l'auteur et qui le dominait au milieu des occupations du métier militaire. Pendant de longues marches à travers le désert, l'officier de cavalerie ne se lasse pas de considérer et de décrire. Quand il cède à des mouvements d'ardeur ou d'enthousiasme, c'est qu'il ressent jusqu'au plus profond de lui-même les grandioses impressions de la nature qui semble défler toutes les atteintes de l'homme. L'espace immense, les forces irrésistibles, le sol qui se défend lui-même, le remplissent d'une admiration qu'il sait exprimer sans se répéter. Certaines peintures de cette étrange région sont superbes.

L'auteur n'aime pas moins les Arabes que leur pays. Il a pénétré leur caractère, et, sans en dissimuler les défauts, il en célèbre les beaux côtés : la bravoure et la fierté. Il serait même porté à louer l'insouciance des fils du désert. La destinée de ce peuple vaincu mais non conquis préoccupait sans

cesse M. Lagarde. Ici, on a le regret de constater que la lumière supérieure que donne la pleine possession de la vérité religieuse faisait défaut à cet esprit sérieux et droit. Les questions qui l'embarrassaient sont de celles que peut seul résoudre l'enseignement fondamental et traditionnel conservé dans sa pureté par l'institution infallible. C'est avec peine que l'on rencontre dans ce livre d'une incontestable valeur et d'un grand charme quelques traits qui viennent directement de la pauvre et sectaire philosophie du dix-huitième siècle. La tendance mélancolique dont nous parle l'ami qui publie cette œuvre posthume, tendance qui, en M. Lagarde, s'unissait à de trop vagues aspirations, atteste la nécessité absolue de l'autorité qui précise les droits et les devoirs des individus et fait de la justice une réalité. En notant cette incertitude qu'il s'avouait avec douleur, nous aimons à reconnaître l'élévation et la dignité des pensées et des désirs qui étaient la préoccupation constante de M. Lagarde.

On pourrait peut-être reprocher à l'auteur trop d'exactitude à certains endroits ; mais en aucune manière, il n'écrivait pour les enfants et, en dépeignant les misères morales des peuples, qui languissent dans la corruption musulmane, il ne s'est pas départi de la gravité nécessaire.

L'ami, auteur de la préface, exprime l'espoir que d'autres œuvres dues à la plume de M. Lagarde seront publiées. Si elles sont égales en mérite à la *Promenade dans le Sahara*, on doit compter que le succès ne leur fera pas défaut.

LETTRES D'UN SOLDAT. Neuf années de campagnes en Afrique. Correspondance inédite du colonel de Montagnac, publiée par son neveu. Un vol. in-8° avec portrait. Prix : 7 fr. 50.

Il ne faut pas demander à ce recueil de lettres une jouissance littéraire, telle que nous la trouvons dans la *Promenade au Sahara*, de Charles Lagarde. Les tempéraments et les points de vue ne sont pas les mêmes. Certes, devant l'ennemi, ou, durant une campagne, l'ardeur, l'énergie, la patience n'étaient pas moindres chez l'un que chez l'autre ; mais, au fond, bien au fond, Lagarde était artiste plutôt que soldat ; Montagnac, malgré les encouragements de Paul Delaroche, fut soldat beaucoup plus qu'artiste. Dans ces lettres, dont la plupart sont empreintes d'une certaine amertume et où perce l'esprit de critique, heureusement dominé par le sentiment de la discipline et du devoir, le jeune officier est tout à son affaire ; et, en dépit de quelques détails de couleur locale, cette affaire est de battre les Arabes, de se méfier des faux alliés et des traîtres, de mener à bien sa carrière à travers une foule d'obstacles, de s'abstenir des excès, mortels

dans ce pays de feu, où l'on envoie les malades se guérir et où se tuent des hommes bien portants, de protester enfin contre une foule d'abus et de fautes que commirent les chefs les plus accrédités et qui, pendant les premières années, firent passer notre conquête par de continuelles alternatives de succès et de revers.

Ces lettres s'ouvrent par un épisode bien original, unique peut-être dans les fastes de notre armée : le refus de la croix d'honneur par le sous-lieutenant Montagnac sur les barricades du 6 juin 1832. Oui, Lucien de Montagnac refusa la croix d'honneur, présentée par le Roi lui-même, sous prétexte qu'il n'avait pas encore assez fait pour la mériter. La façon dont il raconte cette scène sans exemple donnera une idée de la vivacité et aussi de la causticité de son esprit. « Transportez-vous un instant, écrit-il à sa tante, dans la cour des Tuileries, et écoutez l'interlocution qui a tant étonné S. M. le roi Louis-Philippe, et surtout le tas d'imbéciles qui l'entouraient. » Le speech du jeune officier est très digne ; il exprime un sentiment très noble ; mais il faut convenir que ce pauvre Roi, tenant à la main ce ruban rouge que tant de regards convoitent, que Montagnac lui refuse et dont il ne sait trop que faire, devait avoir une attitude assez piteuse, peu favorable au prestige de la majesté royale, déjà si gravement entamé. Mais voici qui est plus fort : « Tous les autres vieux généraux qui composent l'état-major fixaient sur moi leurs yeux ébahis, et, si j'avais pu lire au fond de leur âme, je suis sûr que j'y aurais vu ces sottes épithètes, appliquées à mon individu : carliste, henriquinquiste, républicain... Je leur ai fourni l'occasion de penser ; ils m'en veulent peut-être à cause de cela. Leur imagination engourdie a tant de peine à se réveiller ! »

Tas d'imbéciles ! l'occasion de penser ! les imaginations engourdies ! Il n'y va pas de main morte, ce jeune critique, et je conseille à ses chefs de bien se tenir quand il aura à juger leurs actes.

Ce qu'il faut voir dans ces lettres, ce qui les rend même aujourd'hui, intéressantes et curieuses, c'est la personnalité de ce jeune soldat, ardente, primesautière, véhémence parfois dans ses colères et ses blâmes, mais toujours excusable, parce que nous devinons que, en critiquant, elle se sent capable de mieux faire. Souvenons-nous surtout de cette mort héroïque, qui est longtemps restée légendaire dans nos armées.

« Atteint d'un coup de feu dans le bas-ventre, il se soutient héroïquement à cheval pour commander ses hussards jusqu'au dernier soupir. Une main sur sa blessure, d'où le sang jaillit, de l'autre main il manœuvre son cheval et frappe du sabre. On n'a jamais vu plus noble et plus mâle figure en face de l'ennemi. »

« Blessé mortellement d'une balle dans le ventre, dit un témoin oculaire, et d'une autre à la tête, le colonel de Montagnac se fait jour à travers les cavaliers pour rejoindre les chasseurs d'Orléans qu'il fait former en carré. »

« La large blessure qu'il avait au ventre, écrit M. Jules Rémy, malgré la main qui la comprimait, ruisselait toujours et cependant il parcourait le champ de bataille dans un galop formidable. »

« Les Arabes resserrant de minute en minute le cercle autour du groupe héroïque le font tomber comme un vieux mur. Les Arabes leur crient en français de se rendre ; aucun d'eux n'y songe ; tous tombent en s'encourageant. Cependant, Montagnac a encore quelques minutes à vivre ; il les donne à la France. Assis sur un tertre au milieu du carré, il encourage ses soldats et les conjure de finir comme lui, plutôt que de se livrer à la discrétion des barbares. Puis, se sentant mourir, il remet le commandement au chef d'escadron Courby de Cognord ; ne vous inquiétez pas de moi, lui dit-il, mon compte est réglé. Tâchez de gagner le marabout de Sidi-Brahim. »

« Il se fait soutenir par le chasseur Perrin et ferme les yeux, en s'écriant : Courage, mes enfants, courage ! »

« Cinq mois après la tragédie du 23 septembre, une colonne française composée de quatre mille fantassins et de quatre cents cavaliers sous les ordres du général Cavaignac, suivait la même route que le colonel de Montagnac et passait pour la première fois sur le théâtre de ce drame sanglant... Tous les cœurs étaient émus. Au pied d'un mamelon, on trouva les cadavres des soldats qui avaient tous péri, victimes de la trahison. On pouvait lire sur le sol l'histoire de tous les détails du combat, un carré régulier d'ossements montrait le carré qui s'était fait tuer, un contre quinze, et au milieu duquel était mort l'intrépide Montagnac, criant à sa troupe, pour dernier adieu, de mourir comme lui plutôt que de se rendre. Par les ordres du général Cavaignac, tous les ossements furent recueillis avec un soin religieux et placés dans une fosse, au pied d'un monticule, sur lequel on a élevé depuis, en septembre 1853, un monument qui porte le nom de colonne de Sidi-Brahim. »

G. DE F.

LA ROCHE AUX FÉES, par THÉODORE DE GRAVE. Un vol. in-18. Paris, 1885

Prix : 3 fr. 50

La Roche aux fées, de M. Théodore de Grave, est un volume de nouvelles charmantes, mais dramatiquement écrites, très vivantes, enfin un précieux

volume pour les personnes qui n'aiment pas s'arrêter sur de longs récits.

Citons ici l'une de ces nouvelles : *Une matinée chez Beaudelaire*.

« En passant ce matin sur le boulevard, j'ai vu affiché dans la vitrine d'une librairie un magnifique portrait à l'eau-forte de Charles Beaudelaire.

« Ce portrait m'a remis en mémoire un drame étrange dont je fus témoin chez l'auteur des *Fleurs du mal*, au temps où il habitait encore Paris.

« Ce jour-là, en entrant chez lui, je le trouvais penché sur sa table de travail, la main droite courant sur le papier avec une activité fébrile ; tandis que, de temps en temps, sa main gauche plongeait dans l'épaisse fourrure d'un gros chat angora, paresseusement étendu à côté de son maître sur un coussin moelleux.

« Au bruit que je fis en m'approchant, le chat releva la tête, exprima sa colère par quelques jurons, et, tout en agitant la queue, comme un serpent décapité, il quitta le coussin et disparut sous un meuble.

« J'avoue que je ne cherchai pas à le retenir. Au contraire, j'encourageai sa fuite en lui faisant entendre de très près, mais simplement pour l'effrayer, le sifflement aigu d'une canne flexible que je tenais dans la main, et que j'agitais vivement dans l'air. Cela suffit, je dois le dire, pour qu'il ne parût plus

« — Vous n'aimez pas Tibère, me dit Beaudelaire en me tendant la main. Puis il ajouta :

« — Mais il ne vous aime pas non plus.

« — J'avoue que je n'aime pas les chats.

« — Mon cher ami, les chats, croyez-le bien, ne sont pas aussi bêtes qu'ils en ont l'air, surtout celui-là. Ce gaillard-là comprend toutes les voluptés, et, hier encore, il m'a donné le réjouissant spectacle de la cruauté la plus raffinée.

Figurez vous qu'il m'a apporté, ici-même, une petite souris, gentille au possible, qu'il avait prise je ne sais où ; il l'a lâchée dans mon cabinet, et il a mis deux heures pour la tuer !... C'est un délicat !

« — Et vous avez laissé faire ce monstre ?

« — Mon cher ami, la cruauté est, en réalité, la seule chose raisonnable qui rapproche l'homme de l'animal.

« — Et c'est pour cela, sans doute, que vous avez donné un nom d'homme à votre chat ; car vous l'appellez Tibère !

« — C'est plus qu'un nom d'homme, c'est celui d'un empereur. D'ailleurs, Tibère est absolument organisé comme tous les êtres que le destin a faits supérieurs ; il n'obéit qu'à ses instincts. Quelquefois il va peut-être un peu loin, mais cela l'amuse tant ! »

« Et le poète se prit à rire aux éclats, avec cette voix stridente et pour ainsi dire d'un son métallique que se rappellent ses amis.

« Nous venions de nous mettre à table pour déjeuner, lorsqu'on lui apporta une lettre de la part d'une personne qui attendait dans la pièce voisine et qui avait témoigné le désir de lui parler.

« Il prit la lettre et se mit à la lire.

« Pendant sa lecture, j'examinai mon ami ; évidemment, cette lettre lui faisait éprouver une certaine satisfaction, car son visage, aux traits si fins, si distingués et si mobiles, prit tout à coup une expression de contentement des plus intenses. Ses lèvres semblaient s'amincir, et son oeil, au regard vif et pénétrant, lançait d'étranges scintillements.

« Après avoir terminé la lecture de sa lettre, il donna l'ordre de faire entrer le visiteur.

« A peine le domestique avait-il disparu, que Beaudelaire se tourna vers moi, et, d'un air confidentiel, il me dit à voix basse :

« — Quand l'individu qui va entrer sera là, profitez du temps que je vais mettre à relire cette lettre devant lui pour l'examiner avec attention... Ce n'est pas un homme ordinaire, ajouta-t-il avec un malicieux sourire ; vous allez voir.

« Au même instant l'étranger parut.

« Celui-ci était un homme de quarante-cinq à cinquante ans au plus, solidement charpenté et paraissant jouir d'une santé robuste.

« Sans être précisément d'allures distinguées, son aspect n'était pas vulgaire ; n'eût été l'ossature saillante de ses mains, on eût pu se figurer avoir devant soi un homme plutôt habitué au travail intellectuel qu'un ouvrier rompu au labeur manuel.

« La tête était encore très belle. Cependant le visage avait gardé les traces accusées de certaines contractions et semblait tourmenté par les rides profondes qui le sillonnaient.

« En outre, ce visage était couvert par une barbe blanchissante coupée en brosse. Cette barbe avait surtout attiré mon attention. Elle me faisait l'effet d'avoir vieilli avant l'heure, c'est-à-dire qu'elle paraissait avoir été hâtée par le rasoir, comme celle des hommes qui, par goût ou par nécessité professionnelle, sont obligés de renoncer à cet ornement naturel.

« En effet, les prêtres, les magistrats et les acteurs sont particulièrement tributaires de ce phénomène quelque peu décevant.

« Quant à la tenue de l'individu, elle était des plus simples. Il était vêtu de noir des pieds à la tête, mais ses habits étaient très propres et scrupuleusement brossés.

« — Monsieur est un de mes meilleurs amis, fit Beaudelaire cessant la lecture de la lettre et en me désignant au visiteur; nous pouvons donc sans crainte, causer de nos affaires devant lui.

« L'inconnu, pour toute réponse, s'inclina en signe d'assentiment.

« A ce moment, Tibère sortit de sa cachette et vint flairer l'étranger; sur un mot de son maître, le chat alla se blottir sous un meuble.

« — Vous savez ce que contient cette lettre ? fit Beaudelaire en s'adressant de nouveau au visiteur. M. X., un de mes amis, me prie de m'occuper de vous et de vous trouver un emploi.

« — Je le savais effectivement, monsieur.

« — M. X. me dit également que dernièrement vous étiez commis aux écritures chez un commerçant de la rue Saint-Denis.

« — C'est vrai, monsieur.

« Et, poursuivant cette conversation, qui avait pris la tournure d'un interrogatoire, le poète continua.

« — Eh bien ! pourquoi avez-vous quitté le commerçant en question, lui demanda-t-il.

« L'étranger eut un moment d'hésitation, pendant lequel ses yeux avaient fixé le parquet. Cependant, après un instant de silence, il répondit en faisant un certain effort de volonté.

« — A la suite d'une circonstance... bien malheureuse, répondit-il en poussant un soupir.

« Malgré moi, mon regard s'était porté sur cet homme dont les traits exprimaient une grande lutte intérieure.

« Mais encore, insista Beaudelaire, faut-il que je sache la cause...

« — Je vais tout vous dire, monsieur, reprit l'inconnu avec résolution. Il y avait six mois que j'étais employé dans cette maison de commerce, et certes, je n'avais jamais donné l'occasion d'aucun reproche, lorsque le chef de la maison apprit... que j'avais été au bagne !

« Ces dernières paroles furent accentuées d'une manière navrante. Je portai les yeux sur Beaudelaire.

« — Ah ! vous sortez du bagne ? dit-il à l'homme sur le même ton qu'il aurait pris pour dire à un ami : Ah ! vous dansiez hier au soir chez la duchesse ?

J'avoue que j'éprouvai une émotion tout autre que celle que semblait ressentir l'éminent traducteur des œuvres d'Edgard Poë.

« — Et depuis que vous êtes sorti de votre place, comment vivez-vous !

« — Avec les petites économies que j'avais faites... autrefois... là-bas ?

« — Je croyais qu'au bagne il était défendu d'accepter de l'argent des visiteurs ?

« — J'avoue, monsieur, que pour garder les quelques pièces de monnaie que l'on nous offre, nous devons tromper la vigilance de nos surveillants. Mais notre état misérable est notre excuse.

« — Je ne saurais vous blâmer..., mais comment vous y prenez-vous ? demanda curieusement Beaudelaire, sans se préoccuper de tout ce que pouvait souffrir cet homme à l'évocation d'aussi terribles souvenirs.

« — Nous avons plusieurs moyens, répondit l'inconnu, qui paraissait de plus en plus ému. Un des moins utiles, continua-t-il, mais celui qui intéresse et qui amuse particulièrement le visiteur, se pratique à l'aide d'une souris que nous dressons à rapporter les pièces que l'on nous jette hors la vue de nos gardiens. C'est celui dont je me servais. Nous conservons constamment ces pauvres petites bêtes sur nous, dans nos vêtements, où elles se blottissent tout un jour sans bouger ; et, lorsqu'un étranger laisse tomber, à notre intention, une petite pièce de monnaie, la souris, à un simple appel des lèvres, quitte sa retraite, glisse le long du corps, s'échappe par le bas du pantalon, saisit la pièce de monnaie et, reprenant aussitôt le même chemin, vient nous la donner sous le bras.

« — N'est-ce pas que c'est ingénieux ? me dit Beaudelaire, qui prenait un grand plaisir à faire causer cet homme.

« — J'aurais bien voulu voir cela ! ajouta-t-il.

« — C'est bien facile, monsieur.

« — Comment ! vous avez encore des souris dressées ?

« — Je n'en ai qu'une seule, monsieur, mais elle ne me quitte jamais : et permettez-moi d'ajouter que c'est ma seule amie, le seul être au monde à qui je ne fasse pas horreur !

« — Voulez-vous nous faire assister à l'expérience ?

« — Volontiers, monsieur ; veuillez, s'il vous plaît, jeter une petite pièce de monnaie : un sou, deux sous, une pièce de cinquante centimes, peu importe.

« Je jetai une petite pièce de dix sous, qui roula sur le parquet.

« Au même instant, l'homme fit entendre un bruit de lèvres, et aussitôt nous vîmes sous le bras gauche l'étoffe se gonfler légèrement ; puis, la souris, car c'était elle, descendit rapidement jusqu'au bas du pantalon, et, une seconde après, l'intelligent petit animal était sur le parquet ; mais, à notre grand étonnement, une fois à terre elle ne bougea plus, et fit mine, au contraire, de vouloir regagner sa retraite.

« Son maître, en la voyant hésiter, lui ordonna d'avancer par le bruit des lèvres plusieurs fois répété :

« La souris obéit et descendit de nouveau.

« Mais la pièce de monnaie avait roulé sous un meuble. Au moment où la petite bête allait s'en emparer, nous l'entendîmes pousser un cri plaintif !.....

« C'était Tibère, l'affreux Tibère, qui venait de saisir la souris et qui la retenait prisonnière sous sa large et redoutable griffe, le museau sensuellement collé contre la tête frémissante de l'amie du forçat.

« Celui-ci, à la vue du danger que courait la souris, laissa échapper un cri terrible. Son œil s'était injecté tout à coup, son émotion et sa colère l'emportait ; il était blême et menaçant lorsqu'il se tourna vers Beaudelaire pour lui dire :

« — Au nom de Dieu ! monsieur, enlevez votre chat ou je le tue !

« Je voulus m'approcher pour repousser le chat meurtrier. Hélas ! il n'était plus temps : la souris était morte étranglée d'un coup de dents qu'elle avait reçu à la gorge et dont on voyait les traces. Son pauvre petit corps, chétif et délicat, frémissait dans une dernière convulsion ; à son cou avait perlé une goutte de sang rose et brillante comme un rubis sur un collier de velours gris. Elle était morte !

« Eh bien ! ce drame avait, je vous l'affirme, quelque chose de terriblement émouvant ; et la mort de cet animal infime, pleuré par un forçat, était un spectacle navrant.

« Au même instant, l'homme s'était redressé de toute sa taille, et courant sur Beaudelaire, l'œil hagard, les poings levés, je crus qu'il allait l'écraser d'un seul coup.

« Mais Beaudelaire le regarda froidement et lui dit :

« — Et vous, est-ce aussi pour avoir tué que vous avez été mis au bagne ?

« Ces quelques mots suffirent pour arrêter la colère de cet homme. Sans cela, Dieu seul sait comme il eût vengé la mort de sa souris.....

« Quelques jours avant son départ pour Bruxelles, je rencontrai Beaudelaire ; c'était la dernière fois que nous devions nous voir.

« — A propos, vous vous souvenez sans doute de la matinée passée avec notre forçat ?

« — Parfaitement ; eh bien ?

« — Mais vous ne saviez pas que je l'avais fait rentrer chez un banquier comme caissier ?

« Et il se prit à rire avec cette convulsion diabolique qui lui était propre et que j'ai déjà signalée.

« — Que voulez-vous dire ?

« — Parbleu ! je veux dire qu'il est arrivé ce que j'avais prévu : son patron

a levé le pied et lui est devenu honnête homme ; c'est absolument logique, ajouta-t-il.

« Et il me quitta en riant aux éclats. »

LE CAPITULAIRE DE KIERSY-SUR-OISE (877). Étude sur l'état et le régime politique de la société carolingienne à la fin du ix^e siècle, d'après la législation de Charles le Chauve, par ÉMILE BOURGEOIS, ancien élève de l'école normale supérieure, docteur ès-lettres. Paris, 1885. Un vol. in-8°

« Dans les sociétés, les lois ne créent rien ; elles enregistrent les progrès accomplis ; elles ne déterminent pas le développement des institutions ; elles le règlent. » Ce n'est pas sans faire mes réserves que je cite cette phrase axiomatique du début de l'étude que M. Émile Bourgeois consacre au capitulaire de Kiersy-sur-Oise ; car il s'en faut que les lois règlent toujours les développements des institutions ; il s'en faut qu'elles enregistrent toujours les progrès accomplis. Il y a des lois, — et l'histoire de tous les temps n'en fournit que trop d'exemples, — qui arrêtent le développement naturel des institutions, qui nient les progrès accomplis, s'y opposent et, si elle le peuvent, les détruisent. Mais, pour le point particulier qui l'occupe, M. E. Bourgeois a raison : Le capitulaire de Kiersy-sur-Oise n'est pas un point de départ ni une innovation dans la législation et dans l'organisation politique du ix^e siècle, c'est un épisode particulier, curieux à maints titres, mais qui ne rompt en aucune façon avec le passé et n'inaugure en rien un régime nouveau.

Je n'aurais pas relevé l'assertion que je cite en commençant ce rapide compte rendu, s'il ne me semblait que la part de vérité qu'elle renferme est propre à créer une confusion au préjudice même de la thèse que soutient l'auteur. Sans doute, les lois fondamentales des sociétés, ou celles qui, à certaines époques, consacrent les résultats d'une évolution dans la politique, les mœurs ou les rapports sociaux, ces lois sont la formule et en même temps la consécration des progrès accomplis. Mais le but de l'auteur est de prouver justement que le capitulaire de Kiersy-sur-Oise, en tant qu'il a le caractère législatif, n'est qu'un acte de circonstance, où Charles le Chauve, au moment de quitter ses États pour une expédition lointaine, prend des mesures de prudence en s'appuyant sur la coutume, les engagements et les devoirs des grands, et les prérogatives de son autorité royale. En effet, ce n'est que par une erreur dont il serait intéressant de chercher les causes, — on regrette que M. Bourgeois n'ait fait qu'effleurer cette question, — que le capitulaire de Kiersy-sur-Oise a été considéré par nos historiens comme la charte constitutive de la féodalité. » Il y a déjà quelque temps que l'erreur est signalée. Il n'était cependant pas inutile de la dévoiler sous

ses différentes faces, et de ramener cet acte à ses dispositions et à son véritable sens.

M. Bourgeois ne s'est pas contenté de ce rôle de critique littéral et d'archiviste paléographe. Il l'a pris de plus haut et a écrit une page d'histoire, ou plutôt de philosophie historique. Son analyse sur l'influence des écrits de saint Augustin dans l'Église au ix^e siècle, sur l'exposition des efforts faits par les évêques pour réaliser dans la société civile leur idéal de socialisme théocratique, constitue un morceau remarquable qui, sans contenir des vues absolument neuves, rassemble et met en relief une série de doctrines et de faits capables de projeter une lumière, inattendue pour beaucoup, sur les origines du monde féodal tel qu'il se manifeste au xi^e siècle. Je ne suis pas bien sûr de sa théorie sur le roi prêtre et indépendant, à propos de Charlemagne, et il me semble qu'il y a quelque part faite à l'arbitraire dans l'opposition si tranchée établie par lui entre les traditions de l'Ancien Testament et celles du Nouveau, au point de vue de la puissance de la souveraineté émanée de Dieu. Certes, Saül et David sont les oints du Seigneur. Mais les droits du prêtre, qui est ici Samuël, restent, même ici, parfaitement à l'abri et supérieurs. Les hommes de l'Église chrétienne ou des églises chrétiennes n'ont jamais perdu de vue que le Nouveau Testament n'est pas venu contredire, mais qu'il est venu expliquer l'Ancien.

Je citerai, en terminant, quelques lignes qui résument le livre de M. E. Bourgeois : Le capitulaire de Kiersy nous révèle tout un mouvement d'idées, et comme une série de traditions qui portaient la société carolingienne, à la suite de l'Église, vers un libre idéal de concorde et de paix. Le gouvernement devenait inutile : le législateur se contentait de faire appel à la justice des uns, à la charité, à l'indulgence des autres.

L'amour de Dieu et l'amour du prochain suffisaient à tout régler dans cette société. L'ordre dépendait des contrats garantis par Dieu et reconnus par tous. Cet idéal, qui est celui de la cité de Dieu, s'était introduit peu à peu dans la législation carolingienne, par l'influence de l'Église, des élèves d'Alcuin, des écrits de saint Augustin, et tendait ainsi à se réaliser « à la fin du ix^e siècle, aux dépens de l'État et du pouvoir central ».

B.-H. G.

LA LANGUE COMMERCIALE UNIVERSELLE. Grammaire préparatoire de la langue Volapük, par AUG. KERCKHOFFS. In-8°. Prix : 1 fr. 50

Dernièrement, les journaux de toutes nuances, les revues littéraires et les publications scientifiques se sont occupés d'une langue universelle prônée en Allemagne par M. Schleyer, mais personne n'a dit que cette idée

est toute française, et qu'une langue universelle est connue et professée chez nous depuis plus de trente ans.

On parle aujourd'hui du Volapük, et tout le monde ignore qu'à l'Exposition universelle de 1855, M. Sudre fut récompensé d'un prix de 10,000 francs pour son invention de la langue universelle, dont le principe est d'une telle simplicité, que les sourds-muets pourraient la parler, puisqu'elle ne repose que sur des syllabes de deux lettres.

Cette langue a été sanctionnée par arrêté ministériel en date du 31 mars 1866 et professée par M^{me} Sudre, continuateur de l'œuvre de son mari au Lycée Fontanes, à Paris et à Tours.

La langue universelle repose sur le radical de chaque idée : son alphabet se compose de sept lettres représentées par les sept monosyllabes de la gamme que nous connaissons tous : Do ré mi fa sol la si. Comme éléments généraux, la langue universelle inventée par le savant et regretté M. Sudre est divisée en sept classes d'idées ; chaque classe conserve pendant sa durée le même monosyllabe initial qui en indique les idées spéciales. Chaque classe d'idées renferme six races ; chaque race six familles, chaque famille six membres et chaque membre six idées similaires.

En apprenant en langue universelle une famille composée de six idées, on a la connaissance de trente-six mots de notre langue maternelle. Il en est de même pour tous les autres idiomes. De plus, tout radical qui possède un sens exprime, s'il est renversé, l'idée contraire. Ainsi : Misol, signifie le bien, solmi veut dire le mal ; sola, toujours, et lasol, jamais.

Il résulte qu'en apprenant cent idées en langue universelle, nous savons de suite six cents mots, et si nous renversons ces six cents idées, nous avons la connaissance de douze cents mots sans avoir la peine de les apprendre. En outre, lorsqu'on sait conjuguer un verbe, on les peut conjuguer tous.

La grammaire, renfermée en quelques règles invariables, n'offre pas une seule exception. La langue universelle, préconisée par M. Sudre, n'a pas d'orthographe ; elle s'écrit comme elle se prononce, et dans un quart d'heure les peuples sauvages la prononceraient aussi bien que nous.

N'est-il pas curieux qu'une langue inventée par un de nos compatriotes, récompensée d'une façon si éclatante dans un tournoi international, sanctionnée par le ministère de l'instruction publique, soit demeurée presque inconnue pour la plupart des Français, et que, jusqu'ici, aucun organe de ceux qui ont vanté les bienfaits de la langue Volapük, n'ait su, faute d'en avoir entendu parler, qu'un savant, notre compatriote, était l'inventeur d'un langage qui se traduit par toutes les combinaisons seulement de sept

monosyllabes, comme toutes les harmonies musicales peuvent se rendre par les combinaisons des sept notes de la gamme.

J'ai eu un instant entre les mains un exemplaire de la grammaire de M. Sudre, et j'ai été stupéfait du génie qui a présidé à l'invention de cette langue. Ah ! que le proverbe est vrai : Nul n'est prophète en son pays !

CAUCASE (LE) ET LA PERSE, par E. ORSOLLE. Ouvrage accompagné d'une carte et d'un plan. Un vol. in-12 de 414 p. 1885. Paris. Prix : 4 francs

De toutes les régions de l'Asie occidentale, le Caucase est la moins visitée. A peine si quatre ou cinq européens s'aventurent chaque année dans le Daghestan et la Transcaucasie. Il ne faut pas croire, sur le témoignage d'Alexandre Dumas qui parcourut ce pays, il y a trente ans environ, que le Caucase soit une contrée inabordable, un pays de rapines où le voyageur doive à chaque pas disputer sa vie à de féroces Abrecks, coupeurs de tête ou de mains. De grands changements ont eu lieu dans la Russie du Caucase depuis la défaite de Schamyl et surtout depuis la soumission des Tcherkesses (1863-1864) : de nombreuses voies stratégiques s'allongent à travers les steppes et pénètrent dans les montagnes ; Poté et Batoum, villes situées sur la mer Noire, et dont les ports ont été améliorés pour faire concurrence à Trébizonde, sont reliées par un chemin de fer à Tiflis, capitale de la Géorgie, et à Bakou sur la mer Caspienne à l'extrémité de la presqu'île d'Apchéron. Une autre ligne court de Moscou à Vladikavkaz, ville située sur le haut Térék, dans la kabardie. Les peuplades les plus rebelles ont émigré. La « paix russe » régné dans tout le Caucase, et ces régions dont l'éthnographie soulève tant de curieux problèmes sont maintenant ouvertes aux humbles touristes et aux investigations de la science.

C'est sous leur aspect actuel que M. Orsolle nous décrit ces contrées. Chemin faisant, il étudie les mœurs des populations nombreuses qui se coudoient, et il n'est aucun pays au monde, on le sait, qui présente un amalgame de races et de peuples comparable à celui du Caucase ; les Arabes l'appellent le Mont-des-Langues ; Strabon évalue à soixante-dix les langues et dialectes de ces contrées ; de nos jours encore, dit M. Orsolle, ce chiffre est généralement regardé comme exact. Notons que de tous les peuples du Caucase, le plus célèbre, les Circassiens ou Adighès, est en train de disparaître. Les principales étapes du voyage de M. Orsolle à travers le Caucase et la Perse sont : Tiflis, Alexandropol, les ruines d'Ani, Kars, Erivan, le mont Ararat, Shemakha, Bakou, Resht, Kasbin, Téhéran, Ispahan, Derbent et Pétrofsk dans le Daghestan, Vladikavkaz et le défilé de Dariel. Une belle carte tirée en bleu et en noir permet d'accompagner l'auteur dans

ses courses. Un plan approximatif relève les ruines d'Ani, cité célèbre dans les fastes arméniens.

ALEX. VILLERAIS.

VIE DE SAINT LIVIER, martyr ; par M. l'abbé DE TINSEAU, chanoine honoraire de Metz. Un vol. in-8° de 144 pages, illustré de 24 dessins et plans. Prix : 5 francs

Cette œuvre du zélé chanoine de Metz, contient des détails très intéressants sur les origines de cette cité. Elle nous reporte à la seconde moitié du cinquième siècle, à l'époque de l'invasion des Huns commandés par Attila.

Le pays des Médiomatriciens, ayant Metz pour capitale, et comprenant une partie des bourgs et villages environnants, était au pouvoir des Romains qui avaient conservé à la ville ses privilèges et ses franchises. Il fournissait son contingent aux armées romaines. Le gouverneur était choisi par les habitants. Nous voyons au début de ce récit le sénéchal Houstrand investi de ces fonctions. Sa femme, Guinarde de Gournay, qui est de cette illustre famille des Gournay dont Bossuet a fait l'éloge public, assiste dignement son mari dans l'éducation mâle et pieuse qu'ils donnent eux-mêmes à leur fils saint Livier. Le jeune homme est né soldat. Il suit son père sur les champs de bataille ; il s'y distingue ; sa valeur et sa piété le rendent célèbre, sa bonté et sa douceur le font aimer de tous.

A la mort de son père une acclamation unanime l'appela à lui succéder dans sa charge. L'heure est menaçante, bientôt Metz sera environné d'ennemis.

C'est alors que l'on voit le jeune saint Livier se recueillir, organiser son armée où il ne compte que des amis et des frères d'armes, préparer la défense du pays et communiquer à tous le feu qui l'anime. Mais, malgré tous les efforts et tous les héroïsmes, la ville est condamnée à disparaître dans la ruine et dans le sang.

M. le chanoine de Tinsseau retrace avec une grande vigueur ces scènes de désolation et de carnage. Saint Livier est vaincu, la ville est prise, les habitants sont massacrés.

L'ennemi, admirant les prodiges de valeur de saint Livier et de ses compagnons, a résolu d'épargner le jeune chef ; il lui prodigue les promesses et les menaces, il espère lui faire abjurer sa foi et l'enrôler sous sa bannière, saint Livier répond avec la fermeté d'un héros et la douceur d'un saint. Les barbares exaspérés le conduisent, après huit mois de la captivité la plus dure, sur le mont de Marsal où il est décapité. Mais le jeune héros, *« ne tomba pas comme un mort »*, nous dit la tradition, il prit sa tête entre

ses mains et fit encore quelque pas avec son glorieux trophée, indiquant la place où il voulait reposer.

Toute cette histoire est éloquente et touchante, elle est appelée à faire revivre dans les cœurs le culte autrefois si honoré et si fécond de saint Livier, le Messin, le soldat martyr. Elle est remplie de détails qui intéresseront le lecteur.

Les habitants de Metz sauront gré à M. le chanoine de Tinseau de son érudition et de ses patientes recherches, et le remercieront d'avoir fait revivre pour eux ces chers et glorieux souvenirs de Metz ancien.

Ajoutons que tous les lecteurs catholiques ne peuvent qu'applaudir au souci respectueux avec lequel l'érudit auteur s'est appliqué à rappeler la tradition, et à l'entourer de toutes les preuves à l'appui.

On sent, en le lisant, qu'il s'est profondément pénétré de ces paroles de saint Grégoire le Grand : « Craignons de vouloir paraître érudits à outrance, comme le font parfois les savants qui aiment sans doute la vérité, non pour la vérité elle-même, mais par amour d'eux-mêmes, de leur réputation, et sacrifient le surnaturel, bien au dessous de leur érudition. »

L'ABBÉ JACQUES.

L'IMPOSTURE DES NAUNDORFF, par PIERRE VEUILLLOT, avec une préface par EUGÈNE VEUILLLOT. Un vol in-18 de 171 p. Paris. 1885. Prix : 1 fr.

De toutes les sottises aujourd'hui florissantes, aucune, à mon avis, ne l'emporte sur la croyance aux Naundorff. Le succès relatif de cette impudente et grossière imposture n'est pas seulement inouï, il est humiliant. Qu'un aventurier se soit donné pour un personnage mort, pour l'héritier disparu d'un grand nom ou d'une grande fortune et qu'il ait trouvé des dupes, cela s'est vu souvent et, à coup sûr, se verra encore ; mais que cet aventurier ayant fait souche, sa progéniture ait pu continuer en grand son industrie, voilà le nouveau, voilà le comble.

C'est le cas des Naundorff. Leur auteur comptant, en homme d'expérience dépourvu de tout scrupule, sur la simplicité des honnêtes gens, s'avisa, après plusieurs autres, de se déclarer Louis XVII. Ce juif prussien, né dix ans avant le Dauphin, n'avait guère pour entrée de jeu, outre sa fourbe, qu'un nez bourbonien. Ce fut assez. Des illuminés qui avaient vu Louis XVII lorsqu'il avait cinq ou six ans, le reconnurent dans ce quinquagénaire. D'autres, non moins hallucinés et, par conséquent, non moins sûrs de leurs souvenirs, reconnaissaient au même moment d'autres Louis XVII. Tel de ces bons témoins reconnut même successivement le jeune martyr du Temple dans Naundorff et dans Richemont.

Mais, tandis que les autres faux Dauphins disparaissaient sans laisser personne derrière eux, Naundorff fondait une dynastie de prétendants. De ce Louis XVII de Prusse est né un Charles XI d'Angleterre ou de Hollande et un Adelberth I^{er}, qui, dès à présent, a pour héritier un Edmond, premier aussi.

Grâce à une dame Laprade, dite Amélie de Bourbon, c'est le prince Charles qui tient la corde. Il signe des proclamations, parle des droits que lui donne sa naissance, s'entend appeler sire, laisse tomber un sourire quand on lui chante : O Charles ! ô mon roi ! et, ne pouvant encore lever des impôts, daigne, — gardons-nous d'en douter, — recevoir des dons. Le roi doit vivre du trône.

L'exploitation, maintenant prospère, fondée par le premier Naundorff, a eu de mauvais jours. « Charles XI », qui manque de prestige et auquel le type bourbonien fait absolument défaut, avait même abandonné la partie. De cet abandon datent les droits d'Adelberth I^{er}. La mort du comte de Chambord ne pouvait relever les espérances de ces intrigants, ils sont trop roués pour en avoir ; mais elle a ravivé leurs appétits. Ils ont compris que certains légitimistes, par hostilité passionnée contre les princes d'Orléans, que certains catholiques, disposés à voir dans la mort du roi le châtiment de quelque crime commis par ceux dont il avait hérité, deviendraient accessibles à l'imposture naundorffiste. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Ils ont redoublé d'efforts, et se sont établis à la fois sur le terrain de la monarchie autoritaire et du catholicisme le plus pur, le plus pieux. « Charles XI, » de protestant sceptique, s'est, en un tour de phrase, fait l'homme du Cœur de Jésus et de l'Infaillibilité. Il ne se croirait pas assez catholique s'il ne l'était pas avec exaltation. Il n'a même pu attendre, tant sa foi subite a été brûlante, d'avoir abjuré le protestantisme pour vouer la France au Sacré-Cœur.

La foi qui n'agit pas est-ce une foi sincère ?

Hélas ! cette parade odieuse a réussi. De candides royalistes, de très bons catholiques ont vu dans l'audace même du mensonge une preuve de sincérité.

Toute cette exploitation curieuse et navrante des meilleurs sentiments, des plus nobles aspirations est racontée et jugée dans ce petit volume. L'auteur ne juge pas seul la cause qu'il a étudiée ; il a pour assesseurs les faits et le bon sens. En même temps qu'il a exécuté des imposteurs, il a écrit, sous la forme vive de la polémique, une page d'histoire.

EUGÈNE VEUILLLOT.

DE LA GUERRE NAVALE. (Opinion d'un marin.) 1 vol. in-12. Prix 1.25

Tel est le titre d'une brochure sans nom d'auteur que le libraire Berger-Levrault vient de publier. L'écrivain, dont la haute compétence maritime et l'ardent patriotisme s'affirment à chaque ligne, recherche les enseignements qui doivent résulter pour l'avenir des derniers exploits de la flotte française dans les mers de Chine : Des navires en bois, commandés par l'amiral Courbet, ont détruit la flotte chinoise rangée devant Fou-Tcheou, ruiné l'arsenal et franchi victorieusement les passes de la rivière Mun dont les canons français prenaient les défenses à revers. Dans les guerres de l'avenir, pareil exploit sera-t-il jamais renouvelé ? Aujourd'hui même aurait-il été possible contre des adversaires qui n'auraient pas été des Chinois et à une flotte qui n'aurait pas été commandée par Courbet ? Toutes les supériorités matérielles appartenaient aux défenseurs de l'arsenal, leurs canons, leurs soldats étaient en nombre supérieur, ils avaient tout calculé sauf la valeur morale de l'ennemi qu'ils croyaient avoir pris au piège. Il fallut au grand marin, dont la France honore aujourd'hui la mémoire, une intuition de génie pour prévoir avec certitude, que la vaillance de ses équipages et sa propre énergie allait triompher de tant d'obstacles insurmontables en apparence. En fait, l'arsenal de Fou-Tcheou était, comme le sont ou le doivent être, tous les arsenaux, inattaquables ; nos navires n'en ont approché que parce que les Chinois qui raisonnaient scientifiquement juste et moralement faux leur en ont livré l'accès.

Ce n'est donc plus aux défenses maritimes qu'on devra désormais s'attaquer. Les coups efficaces seront ceux qui atteindront l'ennemi dans sa richesse. Cette nouvelle forme des conflits armés dont l'océan sera encore le théâtre, exige un matériel nouveau ; torpilleurs et croiseurs à grande marche propres à porter partout la ruine. Le navire le plus propre à l'attaque sera le plus rapide et le plus difficile à apercevoir. La torpille, qui n'est peut-être pas le dernier mot de l'art de détruire, a déjà opéré une « révolution » qui met fin à l'ère des batailles navales. « Le péril suprême, conclut l'auteur, c'est de marcher résolument au combat en comptant sur ses armes, et à l'heure décisive, de trouver ces armes impuissantes. »

Cette préoccupation patriotique à laquelle nous avons ici-même déjà fait écho, est exprimée avec une remarquable élévation et appuyé d'une dialectique rigoureuse dans le court opuscule dont nous recommandons la lecture à tous ceux qu'intéresse la défense de la patrie.

DE F.

ROUTES ET CHEMINS VICINAUX, par MM. DURAND-CLAYE, ingénieur en chef, et MARX, inspecteur général des ponts et chaussées en retraite grand in-8°, aux figures dans le texte. Prix 25 fr.

Cet ouvrage comprend deux parties. La première, entièrement technique, et s'appliquant d'une manière générale à toutes les voies de communication, est due à la plume de M. Durand-Claye. La seconde traite des chemins vicinaux au point de vue administratif et présente, en une cinquantaine de pages, un résumé très substantiel de la législation. Ce résumé comprend cinq chapitres : 1° Création et constitution des chemins vicinaux ; 2° Ressources ; 3° Emploi des ressources ; 4° Mesures de conservation du matériel ; 5° Conservation et police des chemins. Un sixième chapitre contient un aperçu des législations étrangères.

M. Marx, l'auteur de ce traité, a dirigé pendant de longues années le service vicinal du département de Seine-et-Marne, l'un des meilleurs qui existent et préside, dans le comité supérieur de la vicinalité, créée en 1879, le sous-comité technique ; nul par conséquent n'est plus compétent que lui dans ces questions.

M. Marx entre en matière en donnant des renseignements curieux et inédits sur les origines de la vicinalité. Il en trouve la première mention en France dans une classification de voies de terre insérée par un légiste du XIII^e siècle, Beaumanoir dans les coutumes du Beauvaisis ; la troisième classe comprend « les chemins allant de ville à autre, de marché à autre, de châtel à autre et de ville-chapitre à autre », mais le chemin vicinal et sa dénomination même sont bien antérieurs à cette époque, car M. Vignou cite dans son ouvrage sur l'administration des voies publiques en France un capitulaire de Dagobert I^{er} portant également la division des chemins en trois classes, dénommées ; *via publica*, *via convicinalis* et *senuta* ; chemin public, chemin vicinal et sentier, désignations probablement en usage elles-mêmes chez les Romains.

Au commencement du seizième siècle, un autre légiste du nom de Bouteiller, les désigne sous le nom de *traverse* et les définit : « chemins qui traversent d'un pays à l'autre et sont communs à tous, pour gens, pour bestes et pour charrois. » C'est encore cette désignation de *traverse* qui prévaut encore à la fin du XVII^e siècle, où l'on réserve le nom de chemins vicinaux à des voies plus importantes qui se rapprochent de nos routes départementales. Dans le siècle suivant, la dénomination du chemin vicinal semble avoir disparu jusqu'à la loi du 6 décembre 1793 où il est dit : « Les chemins vicinaux continueront d'être entretenus aux frais des administrés, sauf le cas où ils deviendraient nécessaires aux services publics. »

C'est l'arrêté du gouvernement du 11 juillet 1797 qui constitue pour ainsi dire l'état civil des chemins vicinaux, en ordonnant d'en dresser un état général, et de supprimer ceux qui ne seraient pas reconnus utiles.

La notice de M. Marx se termine par une situation matérielle du réseau vicinal et l'indication des changements qu'il y aurait lieu d'apporter à la législation actuelle.

J. C.

OPPOSITION (L') SOUS LES CÉSARS, par GASTON BOISSIER, de l'Académie française, (deuxième édition). Un vol. in-12 de 350 p. 1885. Paris. Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Gaston Boissier sur *l'Opposition sous les Césars* est depuis longtemps connu et goûté des historiens et des littérateurs. Il intéresse à la fois les uns et les autres. Après avoir montré que l'armée et les provinces étaient heureuses du gouvernement impérial, M. Boissier se demande où étaient les mécontents. C'étaient la vieille aristocratie, les gens du monde. L'opposition était mesquine, tracassière, elle ne s'exerçait pas au grand jour, mais dans des entretiens secrets et par une littérature d'allusions. Sans doute, quelques rhéteurs étaient républicains par regret de l'éloquence antique, mais presque tous les opposants avaient pris leur parti de l'empire et ne demandaient, en somme, aux empereurs, que « d'user avec discrétion de ce pouvoir sans limites qu'on ne songeait pas à leur contester, d'en adoucir les formes extérieures et d'en dissimuler l'étendue, de se contenter d'être les maîtres en réalité, sans vouloir trop le paraître. » Chemin faisant, M. E. Boissier étudie les causes de l'exil d'Ovide, le rôle des délateurs, la portée du satiricon, le caractère de Lucain, de Tacite, de Juvénal. Le sujet, on le voit, est du plus haut intérêt, et la plume de M. Gaston Boissier n'est pas pour le rendre ennuyeux, bien au contraire.

TRAITÉ D'AGRICULTURE THÉORIQUE ET PRATIQUE A L'USAGE DES FERMES-ÉCOLES, DES ÉCOLES NORMALES ET DES CULTIVATEURS, par A. BICHEYRE, ancien élève de l'école normale de Foix et professeur à la ferme-école de Royat. Un vol. in-12 avec nombreuses figures, de xiv-324 p. 1884. Paris. Prix : 2 francs

Ce livre a pour but d'indiquer les moyens pratiques de la culture raisonnée, et de se rendre compte des améliorations à introduire dans une terre à cultiver. Toutes les opérations agricoles sont clairement expliquées ; tous les procédés de la culture du sol et des plantes céréales, fourragères et industrielles y sont énumérés. Les notions sont exactes, à la portée de tous. Un questionnaire, à la fin de chaque chapitre, en facilite

l'étude. Quelques tableaux excellents indiquent les prix de revient et le rendement des produits à l'hectare. Ce sont là autant de qualités qui feront apprécier ce livre dans les écoles. Une seule branche de l'enseignement primaire agricole est abordée dans cet ouvrage : la culture de la terre et des plantes, les engrais, les instruments agricoles, les semailles et les récoltes. Les deux autres branches : animaux domestiques, économie et comptabilité agricoles ; horticulture et arboriculture seront sans doute l'objet d'un second volume. Peut-être aurait-il mieux valu traiter en un seul tout ce qui concerne cet enseignement. La division a des avantages pour les écoliers, pour les débutants ; mais les agriculteurs généralement préfèrent avoir sous la main, et réunis, tous les renseignements qui leur sont utiles.

CH. DENIEUL.

NOS ENFANTS. Poésies, par AMÉLIE DEWAILLY, avec une lettre de François Coppée. Eau-forte de Vernier. Un vol. in-16. Paris, 1885. Prix : 3 fr.

Toute carrière de gloire a ses moments épineux : telle dut être l'heure où le bon poète François Coppée, lié par quelque complaisante promesse, se trouva, en présence des « bonnes feuilles » de Nos enfants, dans l'obligation de les recommander au public. Si l'auteur avait été un homme, le poète — je parle de M. Coppée — eût dégagé sa parole et remplacé la lettre publique par quelques sérieux et discrets conseils. Si seulement M^{me} Dewailly lui avait communiqué ses vers en manuscrit, voire en épreuves, celui-ci aurait sans doute obtenu d'elle que vingt fois elle remit son ouvrage sur le métier, qu'elle le polit et le repolit conformément au sage précepte de Boileau, mais en « bonnes feuilles », il n'y avait rien à faire, qu'à s'exécuter. De là, en ce gentil volume, tant de vices de formes, d'attentats notoires contre la langue, de rimes d'une indigence à tirer les larmes des yeux, sans parler de tels vers :

Son poignet délicat sait ce qu'un haltère pèse,

ni des coquilles et des inadvertances dont la responsabilité incombe au correcteur-typographe. Ces scorées sont d'autant plus fâcheuses que visiblement l'éditeur avait, en ce qui le concerne, ordonné tous les éléments d'un livre précieux : format carré charmant, joli caractère, aimables vignettes, eau-forte de Vernier, délicate et spirituelle. Néanmoins, toutes ces petites pièces, qui accompagnent l'enfant depuis les premiers pas jusqu'au terme de l'adolescence, étant écrites à l'adresse des jeunes mères et des grand'mamans, celles-ci étant bien plus sensibles au sentiment qu'à la forme, à l'intention qu'à l'expression, le coquet petit volume de M^{me} Dewailly se glissera dans bien des nurseries, car l'inspiration y est souvent poétique et l'intention l'est toujours.

E. C.

AU TONKIN, 1883-1885. Récits anecdotiques, par DICK DE LONLAY, illustrés de 300 dessins par l'auteur. Un volume grand in-8°. Prix : 10 fr.

La lecture de ce volume nous laisse une impression profonde, et cependant nous avons suivi avec une attention inquiète, jour par jour, tous les détails des faits qui revivent dans ces pages.

C'est qu'ici se trouvent condensés ces récits émouvants que la presse ne nous a donnés que par fragments, souvent incomplets et à de longs intervalles, avec des hésitations, parfois même des contradictions.

Et, de plus, le crayon si habile de l'auteur met en relief les lieux et les épisodes les plus frappants.

On frémit d'horreur au simple récit des tortures de ce brave turco, tombé vivant aux mains des Chinois, qui le lient sur un chevalet, lui arrachent les ongles des pieds et des mains, lui coupent ces pieds et ces mains, puis, versant sur le corps du patient des liquides inflammables, le brûlent à petit feu jusqu'à ce que mort s'en suive.

Mais l'émotion est encore plus poignante quand le dessin, intercalé dans le texte, nous montre de braves soldats, d'intrépides officiers, nus et debout dans cette horrible cage, étroite comme une niche de saint, hérissée en tous sens de mille pointes de bambous aiguës, contre lesquelles s'appuie forcément le corps du supplicié, tombant de sommeil et de faim, pendant les trois ou quatre jours de son horrible agonie.

Ou bien encore quand nous voyons nos jeunes officiers, nos braves volontaires, surpris dans une embuscade ou enlevés blessés sur le champ de bataille, pleins de vie et d'avenir, dévorés vivants par les vautours.

Les Chinois les ont liés en paquet, les jambes relevées contre le tronc en face des murs d'où sortent de grands crocs aigus, comme on en voit à l'étalage des bouchers; une sorte de grue enlève le supplicié, et quand le corps se trouve bien placé au-dessus de l'un des crocs de fer, on lâche tout. Le corps tombe de tout son poids et s'embroche dans le fer aigu. Il y a des rangées de soldats, d'officiers ainsi empalés et les vautours viennent les déchirer vivants.

Le supplice dure jusqu'à trois jours et trois nuits : cela dépend de la façon dont le corps s'est embroché en tombant sur la pointe du croc.

Voilà la nation à laquelle nous avons été réduits à demander la paix, sans vengeance comme sans indemnité; voilà le genre de guerre qui se continue après la paix officiellement conclue. Les Pavillons-Noirs, qui commettaient ces horreurs de compte à demi avec les réguliers chinois, quand ils combattaient ouvertement de concert avec eux et l'assistance

des officiers européens, — les Pavillons-Noirs sont maintenant censés continuer seuls cette guerre sauvage contre nous.

Malgré les difficultés d'une campagne avec une poignée d'hommes dans l'Extrême-Orient, si l'on avait laissé à l'amiral Courbet sa liberté d'action, la France aurait vengé le meurtre de ses soldats et imposé à la Chine une paix honorable et avantageuse.

C'est l'impression que laisse dans l'âme du lecteur ces récits anecdotiques, qui font assister à tous les grands épisodes de cette lutte héroïque, soutenue si brillamment, par la marine et l'armée du Tonkin de 1883 à 1885.

V. TAUNAY.

MONSIEUR THIERS, par CH. DE MAZADE, de l'Académie française
Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Près de soixante années d'agitation sous quatre ou cinq régimes différents, sans quitter un seul moment la scène, font de M. Thiers un personnage des plus importants de notre histoire contemporaine. Doué de ressources inépuisables, tour à tour écrivain, orateur, ministre de premier ordre, sous la Monarchie, la République, l'Empire et les temps si tristes qui suivirent, il offre par le simple récit de sa vie une étude presque complète de notre époque. Il ne faut pas oublier qu'il a beaucoup travaillé à la libération du territoire et que si l'ambition lui a fait faire fausse route, il l'a expié par la position qui lui a été faite à la fin de sa carrière. Sa vie devait tenter un de nos meilleurs écrivains.

M. Mazade était son ami et c'est ce qui explique ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans ce portrait fait, on peut le dire, de main de maître. Nous croyons que ce livre sera lu avec beaucoup d'intérêt et de profit par tout le monde. Il traite de la jeunesse de M. Thiers, de la chute du gouvernement de 1830, de la Révolution de 1848, de la Dictature du 2 Décembre, de l'Empire, de la Crise nationale de 1871, de la Réorganisation et de la Libération du territoire, de la Crise politique après la Guerre et des événements du 24 mai. Le style est enchanteur, les réflexions excellentes. Le dernier chapitre contient l'appréciation personnelle d'un ami un peu trop favorable au personnage dont il raconte l'histoire.

UN ÉCOLIER AMÉRICAIN, par TH. BAILEY ALDRICH, traduit de l'anglais
par TH. BENTZON. Un vol. in-12. Paris. Prix : 3 fr.

Cet ouvrage est très populaire en Angleterre. Il contient les mémoires de l'auteur lui-même. Il avoue ses défauts mais se montre gai, vif, franc, loyal et plein d'amour pour son pays. Il raconte les aventures de son enfance sans y rien changer, à part quelques noms propres. Poète estimé,

plein d'humeur et d'à-propos, il raconte pour l'agrément de son récit l'histoire d'un marin fort original. Quelques traductions de ses poésies terminent le livre.

PAUVRE LADY! par E. DE BEUGNY D'HAGERUE. Un vol in-12. (1885) Paris

Prix : 3 fr.

Un tableau anglais placé à l'Exposition de Paris en 1878 a inspiré cet ouvrage. On y voit au premier plan, un paysan couvert de sueur. Sa femme apporte son repas, et est accompagnée d'une petite fille de cinq ans qui porte un baby gros et rose, que le père contemple avec bonheur.

Au second plan, sur la terrasse d'un splendide château, une dame contemple cette scène, laisse tomber le livre qu'elle tenait et fond en larmes. Le peintre a voulu montrer que le bonheur ici-bas n'est pas attaché aux conditions que le monde considère comme devant le donner. Cette dame, bien connue en Angleterre, est environnée de toutes les jouissances du luxe et de la richesse. *Pauvre Lady!* née dans les déserts de l'Amérique, elle a eu la jeunesse la plus étrange qu'on puisse rêver. Plus tard sa fortune et ses succès lui ont permis d'atteindre les plus hautes cimes. Tour à tour, la calomnie, la haine, les soupçons, les mépris, les injures les plus imméritées, la maladie et la mort d'êtres chéris, elle a tout connu, tout subi sans jamais défaillir, sans jamais se plaindre.

Les scènes les plus émouvantes se passent en Amérique au temps du trop célèbre Rosas.

L'ABBÉ S.

UN HÉRITAGE, par M^{me} DE WITT, née Guizot. Un vol. in-16 de 342 p.

1885. Paris. Prix : 2 fr.

Les qualités ordinaires de M^{me} de Witt, la douceur, la délicatesse, ne l'ont pas abandonnée, mais l'animation, la vie, font quelque peu défaut dans ce nouvel ouvrage. Elle y a raconté l'histoire, souvent traitée déjà, d'une sœur aînée qui hérite, à la mort de ses parents, d'un grand nombre de jeunes frères et de petites sœurs. Louise Devéreux les conduit, les élève, les dirige et avec l'aide d'une amie fidèle, les fait aboutir à une heureuse destinée, et la leçon qui ressort du récit, c'est que le travail et la confiance en Dieu mènent au port les esquifs les plus mal gréés. Oserons-nous faire remarquer à M^{me} de Witt qu'elle nous a présenté deux frères de Louise — Philippe et Albert — elle suit le sort de Philippe et nous le fait connaître, elle oublie absolument Albert : il se perd, comme la Créuse d'Énée ; qu'est-il donc devenu ? Le portrait de la sœur Euphémie, si aimable, tracé par une plume protestante, n'en acquiert que plus de prix.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus, n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AVENTURE DE M^{lle} DE SAINT-ALAIS (1^{re}) par Henry Rabusson. 1 vol. in-18 Jésus de 387 pages. Prix : 3 fr. 50

CAUSERIES SCIENTIFIQUES; découvertes et inventions; tomes 23 et 24, par Henri de Parville. 2 vol. in-12. Prix : 7 fr.

CONTES PARISIENS ET PHILOSOPHIQUES par Hippolyte Rodrigues. 1 vol. grand in-8^e. Prix : 7 fr. 50

COSTUME HISTORIQUE (le) cinq cents planches; trois cents en couleur, or et argent, deux cents en caméléon; types principaux du vêtement et de la parure rapprochés des types de l'intérieur de l'habitation dans tous les temps et chez tous les peuples, avec de nombreux détails sur le mobilier, les objets usuels, les moyens de transport, etc.; recueilli publié sous la direction de M. A. Raimet avec des notices explicatives et une étude historique. 18^e livraison, in-folio. Prix : 25 fr.

La même, in-4^e. Prix : 12 fr.

(L'ouvrage sera complet en 20 livraisons)

DANS LE TRAIN, par Ange Bénigne. 1 vol. in-18 Jésus de 323 pages. Prix : 3 fr. 50

ÉTUDES SUR VICTOR HUGO, par Louis Veullot; introduction, notes et appendice par Eugène Veullot. 1 vol. in-12 de x-372 pages. Prix : 3 fr. 50

FAMILLE SAINTE (la) où il est traité des devoirs de toutes les personnes qui composent une famille; par le Père Jean Cordier, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition revue avec soin sur la 1^{re} de 1644 par le P. Ch. Clair, de la même compagnie. 1 vol. in-8^e de viii-635 pages avec frontispice et têtes de Chapitres. Prix : 15 fr.

FILLE DU VAUTOUR (la), récit des Alpes tyroliennes; par M^{lle} Wilhelmine de Hillern. Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par Jules Gourdault. 1 vol. in-18 Jésus de 320 pages. Prix : 1 fr. 25

(Bibliothèque des meilleurs romans étrangers) FLAMBAISONS (les) par Lucien Dhugnet. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 2 fr.

FIÉCHER ORATEUR, 1672-1690. Étude critique par l'abbé A. Fabre. 1 vol. in-8^e. Prix : 8 fr.

GAULOIS ET GERMAINS; récits militaires par le général Ambert. Tome IV, le siège de Paris. 1 vol. in-8^e orné de 8 portraits hors texte. Prix : 5 fr.

HISTOIRE DES DUCS DE BOURGOGNE de la race capétienne, avec des documents inédits et des pièces justificatives par Ernest Petit, de Vausse, conseiller général de l'Yonne. Tome I, 1 vol. in-8^e de 520 pages. Prix : 8 fr.

HISTOIRE DES ENFANTS ABANDONNÉS et délaissés; études sur la protection de l'enfance aux diverses époques de la civilisation, par Léon Lallemand, lauréat de l'Institut. 1 vol. in-8^e de 80 pages. Prix : 10 fr.

JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE, par le comte d'Hérisson. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

LIEUTENANT BONNET (le) par Hector Malot. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

LOUIS BOUILHET, sa vie et ses œuvres, par Albert Angot. 1 vol. grand in-18. Prix : 2 fr.

MÉDAILLEURS DE LA RENAISSANCE (les) par Aloïse Heiss. (6^e monographie; Sperandio, de Mantoue, et les médailleurs anonymes de Bentivoglio, seigneurs de Bologne). Grand in-4^e de 84 pages avec 16 phototypographies inaltérables, 3 planches sur cuivre et 160 vignettes. Prix : 100 fr.

NOS RÉVOLUTIONNAIRES; pages d'histoire (1830-1890), par Philibert Audebrand. 1 vol. in-8^e. Prix : 7 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

ŒUVRES COMPLÈTES DE ALFRED DE MUSSET tome II. 1 vol. in-4^e. Prix : 25 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

ŒUVRES DE LAGRANGE, publiées par les soins de M. J.-A. Serret, sous les auspices de M. le ministre de l'instruction publique. Tome X, in-4^e de 461 pages. Prix : 18 fr.

ŒUVRES DE LAMARTINE, tome II. Poésies, harmonies poétiques. 1 vol. petit in-12. Prix : 6 fr.

(Petite bibliothèque littéraire)

ORIGINE DE L'ARMÉE PERMANENTE, réponse aux orateurs de la ligne de la suppression des armées permanentes, par un officier. Brochure in-18. Prix : 1 fr.

ORNEMENT POLYCHROME (1^{er}) cent vingt planches en couleurs, or et argent. Art ancien et asiatique, Moyen âge, renaissance, xvi^e, xvii^e, xviii^e et xix^e siècles, 2^e série. Recueil historique et pratique publié sous la direction de M. A. Racinet, avec des notes explicatives. 4^e livraison in-folio. Prix : 20 fr.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ par Pierre Krapotkine; ouvrage publié, annoté, et accompagné d'une préface par Elisée Reclus. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

PAUVRE JEAN-MARIE, suivi de: Mon vieux professeur, par Etienne Marcel. 1 vol. in-18 Jésus de 285 pages. Prix : 2 fr.

POLITIQUE D'UN VILLAGEOIS (la) par André Barbes. 1 vol. in-12 de xii-200 pages. Prix : 2 fr.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES BEAUX-ARTS. Peinture — Sculpture — Architecture — Musique; revu par le professeur Dr W. Lübke, traduit et augmenté par M. E. Molle. 1 vol. in-8^e orné de 134 gravures. Prix : 6 fr.

PRÉVISION DU TEMPS (la) annuaire pour 1886 publié sous la direction de M. le capitaine Delauney avec le concours de plusieurs savants; contenant les marées pour 1886, la prévision du temps jour par jour pour 18^e et notices scientifiques par M. M. Duponchel, Vivarez et Delauney. Prix : 0 fr. 50

SERMENT DU DOCTEUR (le) avec avant-propos sur le Cas du docteur Wattelet, par Léouzon-Leduc. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

SOUVENIRS D'UN JEUNE PREMIER par Ad. Laferrrière. Avec préface de Jules Claretie. 1 vol. in-18 Jésus de xxxii-206 pages. Prix : 3 fr.

SYLLABUS SANS PARTI PRIS (le) par l'abbé L.-A. Bosseboeuf, du diocèse de Tours. 1 vol. in-18 Jésus de xiii-365 pages. Prix : 3 fr. 50

TROIS AMOUREUSES AU XVI^e SIÈCLE: Françoise de Rohan; Isabelle de Limeuil; la reine Margot; par Hector de la Ferrière. 1 vol. in-8 Jésus de iv-347 pages. Prix : 3 fr. 50

UN COLLÈGE DE FEMMES, roman anglais par Hamilton Page. Traduit avec l'autorisation de l'auteur par M^{lle} Paul Schlumberger, née de Witt. 1 vol. in-18 Jésus de 342 pages. Prix : 1 fr. 25

(Bibliothèque des meilleurs romans étrangers) VICE SENTIMENTAL (le), par Jules Hoche. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

VICTOR HUGO ET LE PANTHÉON, par l'abbé Vidieu. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

VIE APRÈS LA MORT (la), Éternité et Immortalité, par Jules Baissac. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

VIE DU BIENHEUREUX JOURDAIN DE SAXE, deuxième maître général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs par le R. P. Fr.-Joseph Pie Mothon, du même ordre, lecteur en S. Théologie. 1 vol. in-12 de xiii-381 pages. Prix : 3 fr. 50

VOILETTE BLEUE (la), par Fortuné du Boisgobey. 1 vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELET.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LA VIE DES SAINTS illustrée, pour chaque jour de l'année, d'après le P. GUY, ouvrage approuvé par M^{gr} Germain, évêque de Coutances et Avranches. Un vol. grand in-8° illustré de 8 chromolithographies et de 180 gravures sur bois. Prix : 10 fr. ; relié dos chagrin tranche dorée : 15 francs.

PETITE VIE DES SAINTS illustrée, offerte aux jeunes gens, en lectures pour chaque dimanche, par l'auteur du *Petit Manuel du Chrétien*. Un vol. de 192 pages relié dos toile, prix : 0 fr. 25 ; relié toiline, prix : 0 fr. 30.

PETITE VIE DES SAINTES illustrée, offerte aux jeunes filles, en lectures pour chaque dimanche, par l'auteur du *Petit Manuel du Chrétien*. Un vol. de 192 pages, relié dos toile, prix : 0 fr. 25 ; relié toiline, prix : 0 fr. 30.

En prenant ces deux derniers ouvrages par cent exemplaires à la fois, on les obtient à 0 fr. 15 ou à 0 fr. 20, selon la reliure.

Ce n'est pas sans intention que nous plaçons en tête des livres d'étrennes de cette année la Vie des Saints qui vient de paraître, et dont nous donnons ci-dessus le sommaire. C'est de tous le plus utile, c'est sans contredit le plus avantageux.

On s'étonnera de voir une Revue bibliographique et littéraire donner une importance primordiale à ces deux considérations et cependant il nous semble répondre ainsi aux préoccupations dominantes de la majorité de nos abonnés.

De quoi s'inquiètent-ils lorsque, dans leurs cadeaux d'étrennes, ils se décident à glisser quelques livres ? Avant tout, utiliser la dépense qu'ils font ou la distraction qu'ils veulent donner à l'enfant, en travaillant à sa moralisation.

Or, la Vie des Saints n'est que la morale de l'Évangile mise en pratique ; et, après les livres sacrés, il n'en est pas dont la lecture soit plus édifiante et plus profitable que celle des ouvrages où sont consignées les vertus de ces héros du christianisme que l'Église propose à ses enfants comme un objet d'imitation et de culte.

Il n'est, en effet, rien de plus propre à honorer la religion et à nous confirmer dans la croyance des vérités que la foi nous enseigne et dans la pra-

tique des devoirs qu'elle nous prescrit, que de montrer ces hommes qui, nés **avec** les mêmes passions que nous et entourés des mêmes obstacles, ont **vécu** sur la terre fidèles imitateurs de Dieu. ces hommes, en qui toute vertu **trouve** un modèle et tout état de vie un patron, et qui, embrasés de l'amour **de Dieu** et du prochain, la plupart jusqu'à mourir pour Dieu et pour leurs **frères** ont rempli avec une religieuse fidélité les devoirs les plus ordinaires de la vie, et, avec un courage héroïque, mis en pratique les plus sublimes conseils de la religion.

Les saints personnages qui ont porté jusqu'au degré héroïque la pratique des vertus, forment, depuis le commencement de l'ère chrétienne, une phalange nombreuse et perpétuelle qui a exercé sur le développement moral des sociétés une influence qu'on ne peut méconnaître.

Dès les premiers siècles de l'Église, les actes des martyrs ont été recueillis avec le plus grand soin ; c'est le nom qu'on a donné aux extraits des greffes des tribunaux consignant les interrogatoires et les réponses des chrétiens, les tortures qu'on leur faisait subir, leur constance et leur mort courageuse. Ce sont, en un mot, des pièces judiciaires, et l'histoire n'offre rien qui soit d'une plus grande authenticité.

Dès les premiers temps, on a compris la nécessité, ou plutôt la justice, de recueillir, pour l'édification des fidèles, les actes soit des apôtres travaillant à la conversion des Gentils, soit des martyrs, soit des confesseurs et des solitaires.

Quand l'Église eut triomphé, ces biographies se sont multipliées de toutes parts, au point de donner lieu à d'immenses recueils critiques, où l'histoire civile a puisé maintes fois de précieuses lumières pour l'éclaircissement des points d'histoire religieuse. Après Jacques de Voragine et Ribadeneyra, qui ont écrit, en latin, la Vie des saints, la plus remarquable est celle que le père Giry a publiée en français sous le règne de Louis XIV. Son livre a eu grand nombre d'éditions jusqu'à nos jours, et c'est lui qui, pour le plan, le fond du texte et l'esprit, a servi de modèle à l'édition qui paraît pour les étrennes de 1886.

C'est ici le lieu d'expliquer la seconde considération qui nous a porté à mettre cette édition en tête des livres d'étrennes, en la présentant comme la plus avantageuse de cette année.

Cette édition forme un volume petit in-4°, format des ouvrages de Paul Lacroix que la librairie Firmin Didot a déjà publiés, et réunit le double avantage du bon marché et d'une illustration des plus riches.

Cet ouvrage est distribué de façon à donner la vie d'un saint par jour, souvent deux et plus, sans rien sacrifier de l'importance que mérite

chaque notice, ni jamais intervertir l'ordre du calendrier romain. Une table générale alphabétique, contenant environ deux mille noms, termine le volume ; l'usage en sera commode aux familles pour la connaissance des offices particuliers de l'Église, en même temps qu'elles y trouveront toutes facilités pour les divers renseignements qu'elles pourront désirer. La liste des vies a été établie avec soin et l'approbation qu'elles ont reçues de M^{re} Germain garantit l'orthodoxie de leur rédaction. Dans le choix de ces notices, on a donné la préférence aux apôtres, aux principaux martyrs, aux grands cénobites, aux papes canonisés, à l'élite des vierges, aux fondateurs d'ordre et aux patrons des villes et des cathédrales.

L'illustration de ce volume dépasse tout ce que son prix permettrait d'espérer, elle comprend une suite de huit magnifiques chromolithographies, et cent quatre-vingts gravures sur bois empruntées aux monuments de l'art.

Voilà donc une belle Vie des Saints illustrée et richement reliée pour 15 fr.

Mais il n'y aura pas, cette année, que les privilégiés de l'aisance qui pourront se réjouir ; grâce à la librairie des agrégations, les pauvres pourront aussi avoir leur petite Vie des Saints illustrée comme cadeaux de Noël, comme *livre d'étrennes*.

Poursuivant le développement de la pensée qui a inspiré la collection des volumes à 15 francs le cent, l'administrateur de cette librairie a édité cette année deux volumes : l'un comprenant 52 *vies de saints*, offertes en lectures aux jeunes gens, et l'autre volume, composé de 52 *vies de saintes*, destiné aux jeunes filles.

Ces vies ont été divisées de façon à pouvoir servir de lectures pieuses pour chacun des 52 dimanches de l'année et rédigées avec la prudence qu'impose la propagande faite auprès des enfants ; de plus, les 52 vies qui composent chacun de ces deux volumes ont été choisies parmi les saints et les saintes dont le nom est le plus communément porté à cette époque, de sorte que la plupart des lecteurs auront la satisfaction d'y trouver la vie de leur patron. Enfin, chacun de ces volumes est illustré.

Avions-nous raison de dire que les pauvres pourront avoir et auront aussi leur part dans les distributions de Noël et du Nouvel An.

Grâce à cette collection, l'adulte aura son *Manuel du Chrétien* avec les évangiles, l'enfant son *Manuel des Catéchismes* avec de nombreux cantiques, tous pourront avoir leur *Histoire Sainte* — leur *Histoire de l'Église* — leur *Vie des saints*, ou *Vie des saintes* ; le militaire lui-même aura son *Manuel religieux du Soldat*.

Mais ce n'est pas tout que la chose soit possible, il est à désirer qu'elle

soit. Il ne suffit pas qu'une œuvre se soit dévouée à publier ces livres dans des conditions de prix qui dépassent les bas prix de la propagande biblique, il est désirable que les autres œuvres qui recueillent des souscriptions pour la propagation de la foi parmi nous, ne restent pas indifférentes à ces efforts. A cette époque de l'année on distribue à l'envi les almanachs. Mais est-ce qu'un livre de prières n'est pas aussi utile qu'un almanach ? et cependant on peut maintenant avoir tous les ouvrages énumérés ci-dessus pour 15 centimes, c'est-à-dire au prix de l'almanach le meilleur marché ! Pourquoi n'admettrait-on pas les *Évangiles*, l'*Histoire sainte*, l'*Histoire de l'Église*, la *Vie des saints* au même titre que l'*Almanach*, alors que la lecture en est aussi intéressante, l'utilité plus incontestable, et le prix moins élevé ?

W. FERNOUT.

LA PROVINCE À CHEVAL, texte et dessins par CRAFTY. Un beau volume grand in-8°, de xii-404 pages. Prix broché : 20 fr. ; cartonné avec fers spéciaux : 24 fr.

Encouragé par le succès de son *Paris à cheval* publié il y a deux ans, M. Crafty édite pour les étrennes de cette année un volume du même format et illustré par le même crayon, sous le titre de *la Province à cheval*.

Voici d'ailleurs en quels termes, l'auteur présente lui-même son volume au lecteur.

« En publiant *Paris à cheval*, notre but était de retracer par le crayon et par la plume, aux yeux du lecteur, le spectacle qu'il aurait pu voir en allant s'asseoir par un beau temps à l'entrée du Bois de Boulogne.

Un défilé de la cavalerie parisienne et des personnages les plus marquants dans le monde des amateurs de sport.

Nous voudrions, dans le volume que nous publions aujourd'hui, lui présenter par les mêmes procédés, un tableau analogue du monde du sport en province, lui montrer d'abord les éléments multiples de la cavalerie rurale, lui faire voir à la fois les sportsmen parisiens en déplacement et les sportsmen provinciaux à domicile ; le faire assister à leurs réunions, à leurs chasses, à leurs courses ; lui faire prendre part aux cross-country et aux rallye-papers, l'initier en même temps à quelques-unes des misères de l'élevage, le promener dans les concours régionaux, lui faire suivre les grandes manœuvres ; enfin, lui mettre sous les yeux tout ce qu'on fait pour et par le cheval en dehors des fortifications. »

A TRAVERS L'ASIE CENTRALE ; la steppe Kirghize. — Le Turkestan russe. — Boukhara. — Khiva. — Le pays des Turcomans et la Perse. Impressions de voyage, par HENRI MOSER. Un volume, grand in-8° colombier, illustré de 170 gravures, dont 117 dessins de Van Muyden et 16 héliotypies, avec une carte itinéraire du voyage à travers l'Asie centrale. Prix broché : 20 fr.; reliure amateur : 27 fr.

De nombreuses entreprises dans le but d'importer en Italie la graine de ver à soie du Turkestan sont le point de départ de ce livre.

La question d'Orient, toujours pendante, donne un vif intérêt d'actualité à l'étude des peuplades asiatiques, qui sont ou seront demain en rapport avec l'Europe par l'intermédiaire de la Russie.

L'auteur, M. Henri Moser, nous fait faire gaiement connaissance avec ces tribus nomades qui errent dans l'immensité des steppes. Parti d'Orenbourg avec la grande caravane qui conduisait à Tachkent, le général Tcherniaeff, l'auteur nous entraîne d'abord à travers les plaines Khirghizes où nous rencontrons des hordes vagabondes qui, pliant et dépliant leur yourte mobile, vont de pâturage en pâturage, préférant mourir que de s'enfermer dans une habitation fixe.

Avec lui nous marchons sur Tachkent, véritable cité russe, improvisée pour ainsi dire par les conquérants au milieu du Turkestan. De là, nous allons voir le désert de la Faim, les portes de Timour, Samarcande et Boukhara, où l'émir reçoit cordialement notre voyageur. Nous pénétrons ensuite dans l'intimité du khan de Khiva, qui habite un palais de terre glaise et s'habille de renard blanc.

Les mornes étendues des déserts turcomans ont aussi leur caractère pittoresque : la caravane a dépassé la dernière habitation humaine ; campements, marches nocturnes, quarts de nuit, causeries au bivouac, se succèdent au milieu de la solitude.

Mais c'est encore la dernière étape de ce merveilleux voyage qui piquera le plus l'attention. Nous entrons en Perse, nous visitons la capitale.

A Téhéran, voici le Chah, roi des rois, Nasr-Eddin, assis sur son trône d'or incrusté de pierreries, couvert de bijoux, entouré d'une armée de courtisans, possesseur d'un harem splendide, mais qui n'en est pas plus heureux pour cela : il fait préparer ses repas par sa mère, de peur du poison.

De Téhéran, M. Moser se rend à Constantinople, où il prend congé du lecteur, sous un ciel printanier, sur les rives fleuries du Bosphore.

Quelle amusante et instructive excursion nous lui devons ! Descriptions des caractères physiques et moraux de chaque peuple, détails de la vie

intime, souvenirs historiques, renseignements géographiques et politiques, tous les aperçus les plus variés, il les a multipliés à chaque pas. De romanesques aventures, des histoires de chasse, des anecdotes typiques égayent le voyage, et c'est sans la moindre fatigue que nous explorons ces immenses plateaux de l'Asie centrale.

Les nombreux dessins qui mettent sous les yeux du lecteur la physiologie des paysages, des habitants et des animaux sont faits avec assez de réserve pour que son ouvrage puisse être donné, même comme livre d'étrennes.

A TRAVERS LE ZANGUEBAR, voyage dans l'Oudoué, l'Ouzigoua, l'Oukwéré, l'Oukami et l'Ousagara, par le R. P. LE ROY, missionnaire apostolique; 45 dessins et cartes de l'auteur. Un volume grand in-8° relié percaline tranche dorée. Prix : 5 fr.

Les conquêtes de M. de Bismarck, au Zanguebar, auraient dû appeler grandement l'attention sur l'œuvre du R. P. Le Roy, s'il n'avait eu le double tort d'être un prêtre et d'être un Français, c'est-à-dire deux non-valeurs pour la politique ou pour la réclame; heureusement, le R. P. Le Roy n'a travaillé ni en vue de l'une ni en vue de l'autre, car son but est essentiellement désintéressé et utilitaire au point de vue colonial dans le vrai beau sens de la chose. Il se montre habile explorateur, excellent économiste, agréable écrivain, et ce qui n'est pas sans prix, on le voit jouer, au centre de cette mystérieuse Afrique, le rôle que peut et doit y jouer notre race, un rôle purement civilisateur. Le procédé est des plus simples : les missionnaires rachètent et recueillent négrillons et négrillonnes; on les élève, on les instruit, puis, quand l'âge est venu, un brave bonhomme de missionnaire s'en va avec les petites familles naissantes à la recherche d'un pays désert où l'on puisse planter une croix et un drapeau, sûr au moins que les satellites de l'article 7 ne viendront pas s'opposer à leur droit de réunion.

Le R. P. Le Roy a parcouru à peu près les mêmes régions que Stanley, et, après avoir étudié ce dernier, il n'est pas superflu, pour l'honneur des blancs (et des noirs aussi) d'étudier à son tour le R. P. Le Roy. L'un et l'autre ont traversé des pays et des difficultés identiques; où l'indomptable Yankee, riche et terrible, paye sa route par la violence, s'appuyant sur le fusil, chassant presque ses amis; l'humble Français, pauvre et désarmé, paye sa route par la douceur, s'appuyant sur la résignation, apprivoisant presque les anthropophages. Enfin, et ce qui n'est pas le moindre charme, une note gauloise de naïveté humoristique et de poésie intime, que l'on chercherait en vain dans les récits des voyageurs étrangers, se reflète

chez le R. P. Leroy. Sans fanatisme et sans préjugés, il voit juste, avec moquerie et impartialité ; il conte bien, avec simplicité et exactitude.

En terminant le livre, on en sort plein d'une sensation bienfaisante en songeant que cette minuscule odyssee a été accomplie par un homme de bien, pour l'amour de Dieu et l'honneur de la France.

AR. AR.

LA FAMILLE SAINTE où il est traité des devoirs de toutes les personnes qui composent une famille, par le P. JEAN CORDIER, de la Compagnie de Jésus, édition revue avec soin sur la première de 1644, par le P. Ch. Clair, de la même compagnie. Un volume in-8° de viii-632 pages, avec nombreuses gravures. Prix : 10 fr.

Le R. P. Ch. Clair va nous dire, mieux que nous pourrions le faire, ce qu'il faut penser de l'excellent ouvrage qu'il vient de rééditer.

« Né à Reims en 1597, Jean Cordier, l'auteur de ce livre, entra tout jeune encore dans la Compagnie de Jésus. Tour à tour professeur de rhétorique, de philosophie et de théologie morale, recteur des collèges de Châlons, de Dijon et du noviciat de Nancy, provincial de Champagne, il consacra ses rares loisirs à la composition de ce très remarquable ouvrage dans lequel il a renfermé les trésors d'un profond savoir et d'une longue expérience.

Il mourut à Dijon en 1673, après cinquante-cinq ans de vie religieuse.

La première édition de *la Famille Sainte* parut en 1644, à Paris, « chez Claudius Sonnius et Denis Berhet, rue Saint-Jacques, au Compas-d'Or, et à l'Escu au Soleil. »

C'est un magnifique volume in-4° ; imprimé avec grand luxe, et devenu très rare. En 1651 et 1655, le livre du P. Jean Cordier est réédité à Lyon ; en 1656, à Rouen ; en 1666, à Paris. Cette même année, une « dernière édition revue et corrigée » est donnée à Lyon, chez Channod.

Trois autres paraissent dans la même ville, par les soins des libraires Benoit, Vigneu et Antoine Besson, en 1685, 1691, 1700. Puis, à partir du XVIII^e siècle, il n'est plus question de *la Famille Sainte*. Les graves conseils donnés « à toutes les personnes qui composent une famille chrétienne » ne sont plus écoutés de ces esprits frivoles qu'amuse Voltaire et que charme Rousseau.

La forte et belle langue parlée par ce vieux moraliste n'est presque plus comprise ; on ne juge pas même alors le P. Jean Cordier digne du compromettant honneur, auquel saint François de Sales n'a pas, hélas ! échappé, d'être « mis en meilleur français ».

Ce n'est qu'en 1865 que son beau livre revoit le jour, mais *quantum mutatus ab illo* !

L'éditeur a cru devoir l'habiller à la moderne et, dans la meilleure intention du monde, il nous le présente si bien déguisé qu'il est malaisé de le reconnaître (1).

Nous avons pensé que l'heure était bien choisie pour donner au public, dans sa simplicité native, l'œuvre très originale d'un homme de grand mérite qui n'est pas seulement un savant théologien, un moraliste prudent, mais un maître dans l'art de bien dire ; il est de ce grand siècle où

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement »

où la pensée, mûrie par la réflexion, trouve pour s'exprimer des mots nettement définis et compris dans le même sens par tout le monde. Telle page du P. Cordier ne serait pas indigne de Bossuet, telle autre rappelle à s'y tromper saint François de Sales (2).

L'écrivain est un homme de province dont le style garde une particulière saveur et sent un peu le terroir. C'est un charme de plus. Peut-être serait-il dépaycé parmi les gens à la mode qui habillent « à la cour et à la ville ». Mais quelle finesse, quelle grâce sous ce vêtement parfois rustique ! quel solide bon sens, souvent quelle haute éloquence chez ce religieux expérimenté !

Avouons-le toutefois, le P. Jean Cordier abuse bien un peu des comparaisons, des allégories et des histoires ; il cite avec quelque excès les auteurs grecs et latins ; la mythologie lui fournit maintes allusions, d'ailleurs très ingénieuses, qui n'ont plus pour nous le même intérêt.

Sa physique enfin et son histoire naturelle, comme chez le bon évêque de Genève, datent d'Aristote. Mais qu'est-ce que cela ? S'il y a faute, elle est vénielle, et je serais, pour ma part, au regret qu'il ne l'eût pas commise.

Il n'est pas que les enfants pour courir au chapitre « où la doctrine qu'on vient d'exposer se trouve confirmée par quelques exemples ! »

Nous avons donc fidèlement reproduit, d'après la première édition, le traité de la famille chrétienne, nous permettant néanmoins de retrancher quelques paragraphes ou de supprimer tel terme qui, dans le vieux temps,

(1) «.....Émondant, bannissant les herbes... j'ai déchargé le rosier qui dégénérait en ronce, j'ai percé des vues, etc... » (Préface de l'édition de 1865.) — Passe encore si on se fût contenté de cela.

(2) En 1677 et en 1686 fut publiée à Rome une traduction italienne de la *Famille Sainte*.

n'offusquait personne, mais pourrait aujourd'hui, à tort où à raison, offenser des oreilles délicates.

Et nous faisons hommage de ce livre aux époux, aux parents chrétiens, qui trouveront, en le lisant ensemble, les plus puissants motifs de vénérer le grand sacrement du mariage, divin dans son institution, sacré dans son lien indissoluble, sublime dans sa fin, d'en remplir chrétiennement les devoirs, d'en supporter patiemment les charges, afin d'en recueillir les bénédictions et les fruits.

CH. CLAIR.

L'AVENTURE DE M^{lle} DE SAINT-ALAIS, par HENRI RABUSSON

Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

M. Henry Rabusson, dont les débuts ne datent pas de loin, est déjà commodément installé dans deux bonnes maisons : la *Revue des Deux Mondes* et le *Journal des Débats*. Il réussit, sans être encore un de ces romanciers dont les éditions se comptent par centaines ou plutôt ne se comptent plus. C'est donc le moment se chercher à nous faire une idée de ce nouveau talent.

Un de ses traits, c'est d'être évidemment un homme du monde plus encore qu'un écrivain de métier et un romancier de profession. M. Henry Rabusson connaît par le menu, tous les envers de la vie mondaine ; il guette au passage les épisodes, voire les scandales qui troublent de temps à autre la sérénité superbe des régions du high life et qui, habilement déguisés, peuvent attirer la curiosité sur le récit du conteur et nous donner envie de lui demander ses clefs. Cette parfaite connaissance du monde, mais d'un monde un peu faisandé, a ses avantages et ses inconvénients. Elle permet à un auteur de nous faire deviner que, en décrivant des caractères et des passions, il n'est jamais dupe et que nous pouvons en toute sécurité nous confier à sa science du bien et du mal ; mot d'autant plus juste qu'il cultive surtout le fruit défendu. Mais, d'autre part, ses romans y perdent cet attrait particulier offert aux lecteurs et aux lectrices qui aiment à mettre un peu de leur propre imagination dans les aventures qu'on leur raconte.

L'auteur de *L'Aventure de M^{lle} de Saint-Alais* paraît écrire, raconter et peindre sous une double inspiration ou avec un double objectif : profondément sceptique, — du moins je le crains, — il pratique cependant la psychologie, c'est-à-dire l'étude de l'âme ; mais j'ignore comment il s'arrange ; cette analyse psychologique verse presque constamment dans la passion ou dans la surprise sensuelle. Au moment même où le sentiment semble purifier l'atmosphère, survient un gros nuage, chargé d'électricité et d'odeurs

capiteuses, qui emporte à la fois l'azur et le rayon. L'âme, le cœur, l'instinct de pudeur virginale, l'honneur de l'homme du monde, l'innocence approximative de la jeune femme ou fille, sont absorbés par la sensation, qui les conduit Dieu sait où. Chanderlos de Lacos termine le chapitre ébauché par Octave Feuillet.

M. Henry Rabusson, communiquant à ses personnages et à ses lectrices son expérience mondaine avec témoignages et documents à l'appui, et ajoutant ou ayant l'air d'ajouter : « C'est charmant, mais n'y touchez pas ! Vous vous griseriez ; mieux vaut suivre tout bêtement le droit chemin et avoir beaucoup d'enfants, » me rappelle un répétiteur de l'institution de R... qui nous disait doucereusement : « Voltaire ! Parny ! Béranger ! délicieux ! Pourtant, je ne vous conseille pas de les lire... Cicéron et le *Conciones* conviennent mieux à votre âge et à votre innocence ! »

Voulez-vous d'autres comparaisons ? Les naturalistes vous jettent leurs malpropretés sur la tête, comme on verse un baquet d'eau sale ; M. Henry Rabusson nous distribue par gouttelettes ses leçons dissolvantes, comme à travers la pomme d'un arrosoir. Il y a entre son immoralité sournoise, courtoise, narquoise et les crudités de *Nana* ou de *Germinal* la même différence qu'entre le sucre râpé dont vous saupoudrez vos fraises et le gros morceau que vous mettez dans votre café. Je parlais de parfum tout à l'heure ; c'est plutôt un fumet ; le fumet d'un rôti de bécasses, faites à point pour les connaisseurs, infiniment trop *avancées* pour les profanes tels que nous.

Mais j'ai tort d'invoquer la morale, qui, en pareil cas, reste sourde ; la logique me suffirait. Il y en a, ce me semble, bien peu dans l'aventure de M^{lle} de Saint-Alais. Voici la donnée ; elle est très nette, très vraie et très moderne. Au moment de partir, dans une toilette *exquisit*, pour un bal *selected*, la belle Edmée de Saint-Alais a une conversation sérieuse avec sa mère, ancienne dame du palais de l'impératrice Eugénie. Elle apprend, par cette confidence maternelle, que ses parents, pour avoir trop compté sur la longévité de l'empire et pas assez sur la fragilité des sociétés industrielles et financières, sont à peu près ruinés. Déjà M. de Saint-Alais parle de se retirer en province pour y vivre petitement des débris d'une fortune qui fut toujours, même en des temps plus heureux, moins solide que brillante. L'orgueil d'Edmée se révolte. Elle demande un sursis d'une année. On ne changera rien au train de la maison, et, pendant cette année, elle saura conquérir, à force de beauté, d'élégance, d'habileté, de coquetterie et de flirtation, un mari archi-millionnaire, serait-il né depuis trop longtemps d'ancêtres qui ne seraient pas nés du tout.

Très bien ! Ce programme positiviste n'a rien qui nous étonne ou nous scandalise. Il s'accorde à merveille avec l'éducation actuelle, le besoin de luxe qui s'exagère à mesure que la République nous appauvrit, et l'habitude de plus en plus invétérée de prendre les sentiments pour des niaiseries, les principes pour des préjugés et le roman pour de l'histoire ancienne. Oui, ce programme est excellent ; seulement, il eût fallu le suivre.

De son côté, le duc Maximilien de Trièves calcule, par doit et avoir, qu'il a mangé en splendides folies les neuf-dixièmes de sa magnifique fortune, que ses revenus sont dévorés par ses hypothèques, qu'il y a urgence, et que, s'il veut ne pas déchoir de sa grande situation, rester le prince de la jeunesse, la coqueluche du faubourg, l'oracle du club, l'idole du foyer de la danse et des boudoirs, le héros des chroniques parisiennes, il faut que, sans retard, il profite de sa couronne ducal, de sa bonne mine, du prestige de ses succès, des raffinements de science mondaine que lui a libéralement prêtés M. Henry Babusson, pour épouser une ingénue qui n'aura pas eu d'afaires aux croisades, mais qui — autre façon de croiser, — apportera dans son tablier de pensionnaire plus de millions que Maximilien n'en a dissipés.

Est-il possible d'imaginer une situation plus clairement définie, et suivant toute apparence, mieux justifiée par une foule d'exemples ? Dans ces conditions impératives, les deux héros du roman ne doivent pas un moment se laisser distraire de leur but. Le Veau d'or est jaloux. Dès l'instant qu'on le divinise, il exige des sacrifices. S'il y a au monde un homme que la belle Edmée doive éviter — sachant qu'il est ruiné comme elle, — c'est Maximilien, eût-elle pour lui un caprice. S'il existe une jeune personne que le duc de Trièves soit tenu d'écarter de ses visées matrimoniales, c'est Edmée, serait-il amoureux d'elle. Eh bien ! pendant toute cette année décisive qui n'a que 365 jours et tout le long de ce roman, qui a 365 pages, ils ne sont occupés, lui, qu'à poursuivre auprès d'Edmée un cours familier de morale transcendante à l'usage des jeunes personnes trop savantes pour se méfier de ce qu'elles ignorent ; elle, qu'à se faire renseigner par ce loquace et verbeux professeur qui, après chaque leçon, a l'air de réclamer le prix de son cachet. Leur intérêt le plus urgent serait de débayer le chemin qui doit les conduire aux millions convoités et nécessaires ; et ils l'encombrent de rendez-vous, d'apartés, d'intrigues, de querelles d'amoureux, de colloques à demi-voix, qui suffiraient à mettre en fuite les millions les plus confiants et les chèques les plus aveugles.

Courtisée par tout le brillant état-major de la marquise d'Argara et de son frère, Edmée ne donne qu'un rival sérieux à Maximilien de Trièves :

le baron Amaury de Mauvineux. Celui-ci est digne d'inspirer un noble amour ; il est aussi grave que Maximilien est léger, aussi loyal que le duc est roué, aussi chevaleresque que Trièves est sensuel. Il mérite nos sympathies, toute notre estime.

C'est très bien ; mais, avec tout cela, Mauvineux n'a qu'une très modique fortune. S'il l'épouse, (et, en effet, il finit par l'épouser), adieu, Perrette, le pot aux millions ! La voilà condamnée à ce qu'elle redoutait le plus ; la médiocrité peu dorée, les toilettes économiques, la retraite, la déchéance !

Le dénouement ne peut satisfaire personne. Après avoir endoctriné, civilisé, démoralisé M^{lle} de Saint-Alais, après l'avoir initiée, acclimatée aux perversités mondaines, Maximilien veut appliquer sa méthode et passer de la théorie à la pratique. Le satirique se fait satire. Il arrange un guet-apens malhonnête et déshonnête où disparaîtraient les derniers restes de la vertu d'Edmée, si Amaury de Mauvineux n'arrivait en temps utile pour interrompre cette scène d'un réalisme brutal, bousculer Maximilien, sauver tant mal que bien la situation vis-à-vis des curieux et des curieuses, changer les sentiments d'Edmée en enthousiasme pour lui, en horreur pour le duc de Trièves.

Ainsi donc, M^{lle} de Saint-Alais, au milieu des pestilences mondaines, était digne de se passionner pour un grand homme de bien ! Ainsi donc M. Henry Rabusson, malgré ses allures de voluptueux sceptique et de moraliste à rebours, est capable d'admirer M. de Mauvineux et de le préférer à ses autres personnages, vicieux ou futiles !... Eh bien ! à présent qu'il a suffisamment travaillé pour les Maximilien de Trièves des salons et des clubs, de l'Eden-Théâtre et du foyer de l'Opéra, pourquoi n'écrirait-il pas un roman dont on puisse dire : « Ce n'est pas encore une bonne œuvre, mais c'est déjà un bon ouvrage ! »

G. DE F.

THÉORIE DES BELLES LETTRES. L'âme et les choses dans la parole, par le R. P. LONGHAYE S. J. Un beau volume in-8° de x-514 pages. Prix : 7 fr. 50

La première condition pour parler bien est de penser juste, et comme la parole en sa variété merveilleuse aborde tous les sujets pour les exprimer et pour agir sur les âmes en les exprimant, nul ne sait exactement, nul n'enseigne utilement l'art de bien dire, sinon celui-là qui, d'abord, pense bien. Tous les traités de littérature de quelque valeur ont été composés par des philosophes ; on attendait qu'un philosophe chrétien vint, au dix-neuvième siècle, rattacher l'art de la parole à la grande synthèse qui

constitue de nos jours la science catholique. Ce sera la gloire du R. P. Longhaye.

« La littérature, dit-il, jaillit comme de source de la psychologie exacte et de la saine morale ; le beau littéraire est étroitement lié au vrai de la nature, au vrai de l'âme et des choses mais encore au bien pour lequel les choses et l'âme ont été faites par Dieu. »

L'œuvre se partage en quatre livres :

I. *L'âme et les choses, mesure de la parole littéraire.*

II. *L'âme et les choses dans la composition.*

III. *L'âme et les choses dans le style.*

IV. *L'âme dans le débit.* Peut-être trouvera-t-on cette division un peu obscure, mais une table analytique très bien faite éclaire la pensée de l'auteur.

Voilà donc « les lettres ». L'âme humaine agissant par la parole sur d'autres âmes ! L'âme, vivante image de Dieu en qui se confondent l'ordre et la beauté.

Des hauteurs sereines de la philosophie chrétienne, le P. Longhaye prend en pitié toutes ces écoles littéraires contemporaines, filles de la libre-pensée et du matérialisme, qui se proposent : celle-ci, la photographie réaliste, celle-là, le rêve vaporeux, une autre l'impression passagère, et qui se croient audacieuses quand elles ne sont qu'impuissantes. Il n'est point classique, au sens étroit d'une expression qui désignerait la plate et morne imitation des chefs-d'œuvre antiques ; il est de l'école qui dit : « L'ordre existe et loin d'amoindrir la puissance, il l'assure, et il l'entend... Quand les lettres respirent et répandent cette atmosphère salubre de la puissance ordonnée, elles... justifient pleinement ce beau nom d'humanités dont nous laissons à tort perdre le sens et l'usage. Expression normale de tout l'homme, elles agissent normalement sur tout l'homme. Elles sont, chez l'écrivain la belle âme qui se déploie, qui résonne pour ainsi dire tout entière, et dès lors impossible que chez le lecteur toute l'âme, sollicitée par cet appel sympathique, n'entre pas en branle, pour vibrer à l'unisson. »

Mais notre auteur est d'une école plus haute encore ; l'âme humaine a été plongée à jamais par le baptême dans l'océan du surnaturel et là est sa vie.

Là aussi sa parole rencontre les inspirations les plus hautes : « En la personne adorable de Notre Seigneur Jésus-Christ, le christianisme unit, et l'objet suprême de l'art, qui est Dieu, et le plus haut objet proportionné aux prises de l'art, qui est l'homme ; il offre comme type désespérant et ravissant tout ensemble la gloire divine elle-même, devenue transparente

dans la grâce et la vérité humaine. » — « Le christianisme tend à la perfection même naturelle de l'homme. Mais qu'est-ce que l'orateur, l'écrivain, le poète ? Rien autre chose que l'homme s'exprimant dans toute la force et dans les conditions vraies de sa nature. Qui fait la parole littéraire ? L'âme, qui s'y met tout entière, mais l'âme, telle que Dieu l'a faite et qu'il y a lieu de l'admirer. »

Ces courtes citations nous semblent suffire pour faire entendre ce que sera tout l'ouvrage.

Dirons-nous qu'au milieu de l'illustre groupe de maîtres du noble parler que le maître met en scène, on rencontre l'auteur de l'article 7 ? « Tel personnage politique, présidant une fête scolaire, fait des études classiques un *foyer de culture*, ou de la faculté des lettres un *laboratoire* qui *prend du champ* comme un joueur, *déborde* comme un fleuve et *campe* sous des baraques à la façon des armées en campagne. » Cette vengeance d'un jésuite ne nous paraît pas excessive ; et d'ailleurs le P. Longhaye ajoute : « Plaignons l'homme obligé, par situation, de parler beaucoup plus qu'il ne lui est possible de réfléchir. » Le révérend père n'a aucune ressemblance avec cet homme-là. M. Ferry lui a fait des loisirs qu'il utilise. Il possède pleinement son sujet. Ce qu'il écrit aujourd'hui, déjà mainte et mainte fois il l'a dit. Aussi quelle aisance et quel grand air tout ensemble ! Quelle savante ordonnance ! Quelle clarté continue ?

Dans l'exposition des principes, quelle profondeur ! Dans l'observation, que de finesse ! Ce livre est vraiment un fruit mûr ; il relève « la Rhétorique » en la présentant sous son vrai jour ; non pas un simple procédé technique, mais la philosophie du plus magnifique et du plus utile des arts : l'art d'agir sur l'homme par la parole. Il fait comprendre que cet art est difficile : il indique les procédés naturels, — les seuls qui soient efficaces, — grâce auxquels les difficultés peuvent être vaincues. Il ne s'agit de rien moins que de la culture de l'âme toute entière, et notre auteur l'affirme en un magnifique langage. « S'il est un préjugé funeste à l'art de parler et d'écrire, c'est de l'imaginer comme je ne sais quoi de factice, d'artificiel, de le concevoir comme un ornement appliqué par le dehors et qui ne tiendrait pas à la substance de l'âme. Erreur, chez celui qui l'exerce, le talent littéraire est la fleur de l'âme ; c'est l'âme elle-même qui se montre naïvement, et avec elle tous les objets de sa pensée. Dieu, l'homme, le monde, tous fidèlement rendus et cependant bien marqués de son empreinte personnelle. » (Avant propos.)

Nous ne voulons pas finir sans faire remarquer un caractère saillant de la *Théorie des belles-lettres*.

A l'encontre des « écoles » en quête d'« effets » dûs au développement exclusif, exagéré, maladif, d'une des tendances de l'âme humaine, l'éminent écrivain exige que l'on satisfasse à la fois la raison, l'imagination, la sensibilité, l'oreille elle-même, en un mot l'âme tout entière.

Bonum ex integro. C'est toujours et sous tous les aspects le bon sens qui dicte des arrêts contre lesquels il est loisible de récriminer, mais qu'on ne peut effacer. Non, la raison, n'est pas toute l'âme, mais encore les facultés inférieures, et c'est jeu d'enfant que d'éblouir ou d'impressionner, si, sous les fleurs et sous les parfums ne se rencontre pas la substance solide du vrai et du bien. On est alors un prestidigitateur, une manière de charlatan, un amuseur, un empoisonneur peut-être ; on n'est pas un écrivain.

FLÉCHIER ORATEUR, 1672-1690, Étude critique, par M. l'abbé A. FABRE
Un vol. in-8° de xvi-611 pages. Prix : 6 fr.

Dans une étude littéraire couronnée par l'Académie française, M. l'abbé Fabre nous montrait comment, malgré l'influence de la société *précieuse*, la jeunesse de Fléchier préparait en lui l'orateur sacré, le pontife de l'Église. C'était à la même plume qu'il appartenait de nous décrire ce que fut cet évêque, ce que fut cet orateur.

C'est particulièrement l'orateur que nous présente aujourd'hui M. l'abbé Fabre ; et, dans cette présentation, il y a pour nous une véritable surprise : un Fléchier inconnu nous apparaît. Ce n'est pas seulement le classique auteur des *Oraisons funèbres* qui, étudié cependant avec autant de goût et de charme que d'élévation morale, reparait ici rajeuni par un souffle nouveau ; c'est le sermonnaire, c'est le moraliste, trop oublié de nos jours. Il mériterait pourtant d'être lu et médité, à une époque surtout de lutte où, dans la fièvre du combat, nous oublions trop souvent cette modération qui est l'attribut de Fléchier, modération qui est le langage même de la vérité.

Cette modération, cette mansuétude n'excluait pas la fermeté, ni même la sévérité des principes. Avec l'accent de saint François de Sales, et plus d'une fois avec la grâce de l'apôtre des Alpes, c'est, au fond, la doctrine de Bourdaloue, ou plutôt c'est l'esprit religieux du dix-septième siècle, si fidèle aux grandes traditions de l'Évangile. C'est cet esprit éminemment pratique qui goûte peu les illusions quiettistes, et pour lequel la vraie piété est celle qui, inséparable du dogme qui en est la base, nous apprend à remplir les plus humbles devoirs de notre état.

Avec le sermonnaire, M. l'abbé Fabre nous révèle encore dans Fléchier, comme dans Bossuet et Bourdaloue d'ailleurs, l'un de ces admirables

économistes chrétiens, qui seuls peuvent résoudre le redoutable problème dont notre époque a trop souvent posé les chiffres en caractères de sang : le soulagement de la misère. En vain croira-t-on résoudre ce problème par les discussions des philanthropes ou par les coups de fusil. On n'en trouvera la solution que dans le précepte évangélique que M. l'abbé Fabre a éloquemment appliqué à notre dix-neuvième siècle, en commentant le beau sermon de Fléchier sur l'*Obligation de l'aumône*. Pour traiter avec vigueur et délicatesse à la fois ces graves questions morales et sociales, il fallait une âme sacerdotale, émue d'une généreuse pitié devant les faiblesses et les misères de l'humanité, et habituée, par une expérience personnelle, à secourir toutes les détresses. C'est ce qui nous explique l'impression profonde que nous laisse le livre de M. l'abbé Fabre. Les chapitres consacrés aux sermons de Fléchier seront très utiles au clergé des paroisses, aux prédicateurs de l'Évangile, et aussi aux âmes qui, pour soutenir les luttes quotidiennes de la vie, ont besoin de se retremper aux secours chrétiens.

L'œuvre de M. l'abbé Fabre est destinée à faire d'autant plus de bien que, par sa forme littéraire, délicatement littéraire, elle s'adresse particulièrement au public lettré. Dans un style lumineux, elle retrace le mouvement intellectuel du dix-septième siècle, et, avec une verve plus d'une fois mordante, les mœurs de la cour de Louis XIV. La lecture de ce beau et bon livre fera tomber bien des préjugés qui éloignent de nous tant d'esprits sincères. Ils y trouveront un nouveau témoignage du sentiment national qui anime le clergé de France. Ils y verront, avec le culte de nos traditions littéraires, l'alliance du sentiment religieux et du sentiment patriotique : « Deux grandes et saintes passions, dit l'abbé Fabre, étroitement unies entre elles, sources fécondes d'héroïques dévouements et de sublimes sacrifices, où les orateurs peuvent puiser de magnifiques inspirations, en nous entretenant de ce que nous avons de plus sacré au monde, ou de plus cher ici-bas. »

R. TAPIS.

JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE, par le comte d'HÉRISSEON
Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

L'auteur de ce livre, attaché, comme interprète, à la personne du général Montauban, a vu de près bien des choses, et son livre est bondé d'anecdotes qui, pour être tardivement publiées, ne perdent rien de leur saveur. Pour commencer, disons que la connaissance parfaite de cette campagne de 1860, menée avec une habileté exceptionnelle par le général français,

malgré les déboires de toute sorte dont il était abreuvé, aurait dû servir de règle de conduite aux inspireurs de l'expédition du Tonkin.

Ce n'était pas grand'chose, cependant, qu'un petit corps d'armée de six mille hommes, mais chacun de ces hommes-là en valait largement trois. Soldats accomplis, entraînés, rompus à toutes les fatigues, ils trouvèrent, devant eux, des troupes qui leur résistèrent et des diplomates qui les bernèrent. Le général, arrêté à chaque pas, pour ainsi dire, par la diplomatie qui avait tous les pouvoirs, ne faisait point ce qu'il aurait voulu faire. Il rongait son frein, comme tous ses officiers, même comme tous les soldats-arrêtés parfois en plein succès, par un ordre venu, soit de lord Elgin, soit du baron Gros. Malgré cela, la relation de la campagne est merveilleuse, et il n'y eut pas une minute de défaillance, malgré de nombreuses déceptions. Il n'est que juste d'ajouter que le général en chef manœuvra comme il l'entendait, sans recevoir d'ordres militaires de Paris, livré à sa science de soldat, et bien décidé à ne rien sacrifier des prérogatives du commandement. On lui avait déjà assez pris, en le subordonnant à la diplomatie et en donnant à la marine une action tout à fait indépendante.

Mais ceci est de l'histoire connue, et le livre de M. d'Hérisson est intéressant, surtout par ses révélations sur l'attitude de ceux qui, alors, étaient nos alliés, et qui, comme toujours, se faisaient tirer les marrons du feu. pour les croquer à leur aise. On sait déjà, par le *Journal d'un officier d'ordonnance*, que les Anglais, pour s'approprier tous les bénéfices du traité, faisaient passer le corps d'armée français pour des mercenaires à leur solde, se battant pour leur compte, et payés par eux pour cette besogne. Les différentes anecdotes rapportées par M. le comte d'Hérisson, donnent une grande vraisemblance à cette manière d'agir, et nous en citons une qui montre mieux que quoi que ce soit, l'esprit éminemment pratique de nos voisins. La prise des forts de Pé-Ho venait de livrer l'accès de Tien-Tsin aux troupes alliées, qui s'attendaient à la conclusion immédiate d'un traité. Ici, je laisse la parole à M. d'Hérisson :

« Le jour même où le Pé-Ho fut ouvert aux marines alliées, il se passa un incident qui n'eût été que comique, s'il n'avait prouvé, une fois de plus, les arrière-sentiments d'intérêt personnel qui guidaient nos alliés. L'amiral Hope, sans rien dire à personne, ou tout au moins sans prévenir les Français, agissant par conséquent d'une façon tout à fait contraire à ses instructions, prit avec lui trois canonnières et remonta le fleuve jusqu'à Tien-Tsin. Au milieu de la grande impression causée sur l'esprit des Chinois par la chute des forts, le premier pavillon que les habitants de Tien-Tsin contempleraient, devait leur paraître le pavillon du vainqueur.

Or, l'amiral Hope prenait ses précautions pour donner à son pays tout seul ce prestige.

» Lorsque lord Elgin et le général Grant vinrent apprendre au général Montauban la nouvelle du départ inattendu de l'amiral anglais, leur figure essayait d'exprimer une profonde surprise. Le militaire, qui semblait tout à fait stupéfait, paraissait sincère. Quant au diplomate, il s'emportait en paroles trop amères contre l'amiral pour qu'il n'y eût pas quelque chose de forcé, et par conséquent de faux, dans son étonnement et son indignation. Il était inadmissible que l'amiral Hope eût risqué, sans prévenir au moins son ambassadeur, une démarche qui pouvait, après tout, ranimer les hostilités. Car si la garnison de Tien-Tsin, postée dans deux forts qui commandent le cours du fleuve, avait, comme c'était son droit strict, coulé les trois canonnières, il fallait dire adieu au traité que l'on prévoyait déjà.

» Là était le côté sérieux du coup de tête de l'amiral. Le côté comique fut celui-ci : quand l'amiral Charner apprit que son collègue lui avait brûlé la politesse, il fut en proie à un dépit profond, voulut courir après l'amiral anglais et montrer, à Tien-Tsin, notre pavillon en même temps que le sien. Les deux amiraux se livrèrent sur le Pé-Ho, à de véritables régates, à une course au clocher de Tien-Tsin. Mais l'Anglais avait pris trop d'avance. Il toucha le premier but, ajoutant ce nouveau froissement d'amour-propre à ceux déjà trop nombreux que nos alliés nous avaient infligés depuis le début de la campagne. »

Ces retours sur le passé sont pénibles, mais instructifs.

Les peuples, comme les individus, ont des caractères différents. Des faits comme ceux qui précèdent montrent que l'Angleterre n'entend pas l'honneur à notre manière. Tout doit converger vers son intérêt, et elle déploie, pour atteindre ce but, des habiletés excessives. On en retrouve traces dans nombre d'endroits de ce livre qui, chez nous, n'éveillera aucune surprise. Le public sait généralement à quoi s'en tenir sur ces choses ; l'histoire de plusieurs siècles s'est condensée pour lui ; il voit ce que signifient et l'achat en sous-main des actions de Suez appartenant jadis au Khédive, et l'achat, à prix d'or, au Sultan, de l'île de Chypre, justifié par le traité de Berlin.

Nous avons, d'ailleurs, été si souvent joués comme cela, qu'on dirait que c'est notre rôle. Ce n'est point ainsi, cependant, que l'on s'y prenait autrefois ; au début de l'expédition d'Alger, par exemple, quand un ministre de la Restauration faisait, à l'ambassadeur d'Angleterre, hautain et menaçant, une réponse dont nos gouvernants auraient dû se souvenir, lors de nos premiers embarras à Madagascar. Mais nous avons perdu la fierté de nos

pères, et, pour montrer notre bonne composition d'esprit, nous payons des indemnités aux étrangers qui pactisent avec nos adversaires. Ces choses-là sont faites pour le prompt abaissement du caractère national.

G. C.

LES FRÈRES TROIS-POINTS. Organisation, grades et secrets des francs-maçons. Statuts *in-extenso* de la maçonnerie en France. Principales cérémonies mystérieuses des loges et arrières-loges. (Reproduction complète des rituels dits sacrés de la secte), par LÉO TAXIL Deux vol. in-12 de 424-456 pages. Paris, 1885. Prix : 7 francs.

De nombreux ouvrages ont été écrits contre les sociétés secrètes en général et contre l'association maçonnique en particulier. Tous, sans exception, sont animés d'un esprit excellent, et beaucoup prouvent de patientes et sagaces recherches de la part de leurs auteurs. Mais, en effectuant leurs recherches, ces divers auteurs, souvent, n'ont pas aperçu toute la vérité que leurs efforts tendaient à découvrir ; deux choses leur manquaient, et c'est à leur louange, l'initiation maçonnique, et la fréquentation des membres de la secte.

L'œuvre de révélations, que livre aujourd'hui à la publicité l'ancien frère Léo Taxil, est donc appelée à combler bien des lacunes.

Il s'agit de démontrer, pièces en main, que la Franc-Maçonnerie est une association de tripoteurs politiques, exploitant le peuple, à la faveur du mystère qui cache à celui-ci les artifices d'une organisation trompeuse ; que le joug maçonnique est, pour les affiliés, la plus insupportable des tyrannies, et qu'une fois qu'on se l'est laissé imposer par inconscience, il est presque impossible d'en secouer l'oppression ; que le prétendu exercice de la bienfaisance, dont la secte se targue pour attirer à elle les naïfs et pour se concilier l'estime du vulgaire ignorant, n'existe que dans la théorie, n'est en aucune circonstance mis en pratique, est, en un mot, le trompe-l'œil le plus effronté qu'ait jamais imaginé l'esprit du mensonge ; que, sous une monarchie, la société fonctionne à l'état de conspiration permanente, pour peu que le chef de l'État ne lui laisse pas prendre place au pouvoir, et que, sous une république, elle monopolise l'autorité, confisque le gouvernement, accapare les emplois et les fonctions, triche le suffrage universel, berne la démocratie, frustre la masse des producteurs, bourgeois, artisans et ouvriers, en se substituant dans la direction des affaires politiques à tous ceux qui y ont des droits, et cela avec une habileté telle que les victimes de ces tricheries et de ces frustrations ne peuvent seulement pas s'apercevoir de leur rôle de dupes ; que la Franc-Maçonnerie s'est donnée la tâche de détruire tous les principes de morale, tous les instincts de

justice, toutes les notions du bien, et que peu nombreux sont ceux de ses membres que l'influence délétère d'un pareil milieu n'a point encore corrompus; que sa vraie philosophie n'est autre qu'un grossier panthéisme, auquel les adeptes sont graduellement amenés par une série de mœuvres ridicules, commençant par la glorification de Satan pour finir par l'adoration de la matière; que ces cérémonies loin d'avoir la grandeur imposante du culte catholique, sont grotesques, souvent répugnantes, et, par leur caractère de parodie à la fois haineuse et triviale, trahissent la malice infernale qui les inspire; que, tout en proclamant la liberté des croyances, la secte poursuit, avant n'importe quel autre but, la destruction du catholicisme, et que, pour atteindre à ce résultat, elle ne recule devant aucune violence, ni devant aucune hypocrisie; enfin, que la multitude vicieuse ou égarée des francs-maçons est elle-même, sans qu'elle s'en doute, dans les mains de quelques centaines (à peine !) d'individus cachés, disposant à discrétion des sectaires aveugles, s'en servant comme de jouets qu'ils peuvent briser à un moment voulu si cela leur paraît utile, combinant avec lâcheté et faisant exécuter avec perfidie les attentats les plus criminels, les plus odieux, les plus exécrables.

Telle est la démonstration qui est faite dans cet ouvrage, non par des dissertations, sur des indices plus ou moins vagues, mais par la reproduction de documents indiscutables et complets.

Les documents parleront d'eux-mêmes, le commentaire ne sera qu'accessoire.

Parmi ces documents nous signalons surtout les récits et les pièces relatant l'admission de l'auteur et ses démêlés avec la loge des *Amis de l'honneur français*, 60, avenue de Breteuil; la récapitulation de toutes les forces de la Franc-Maçonnerie; le chapitre où l'on montre comment se pratique l'enrôlement; ceux qui détaillent les épreuves et le cérémonial de la réception pour chacun des grades.

Enfin, cette nouvelle publication sur la Franc-Maçonnerie est aux publications antérieures ce que la pratique est à la théorie. C'est assez dire avec quelle faveur elle sera accueillie.

MAÇONNERIE PRATIQUE (la). — Cours d'enseignement supérieur de la Franc-Maçonnerie, rite écossais ancien et accepté par le très puissant souverain grand commandeur d'un des suprêmes conseils confédérés à Lausanne en 1875. — Édition sacrée s'adressant exclusivement aux Francs-Maçons réguliers, ornée d'une planche qui contient toutes les instructions secrètes

les trois grandes symboliques, publiée par un profane. Tome I. Un volume in-18 Jésus, LXXXIX-472 pages. Prix : 6 fr.

En même temps que « *les Frères trois-points* » paraissait le premier volume d'un autre ouvrage sur la Franc-Maçonnerie, lequel a pour but, également, de dévoiler les mystères de cette société.

Voici, dit l'auteur anonyme de cet ouvrage, quel est l'enseignement intime de la Franc-Maçonnerie :

« Ce n'est pas Dieu qui est Dieu, c'est l'homme qui est Dieu.

« Les pouvoirs politiques et religieux sont donc les ennemis irréconciliables de la liberté humaine, telle que la raison pure la révèle à l'homme.

« La véritable vertu a donc pour but unique la destruction radicale de toute religion surnaturelle, de tout gouvernement personnel. »

On frémit à l'idée des dangers que fait courir à la société la réalisation de cet enseignement par des masses inconscientes obéissant aveuglément à des chefs dont la perversité n'a pas de bornes.

L'influence de la Franc-Maçonnerie est devenue assez grande déjà pour faire nommer, à Paris, presque autant de maçons que de députés, et pour s'assurer les trois quarts environ des sièges occupés dans le parlement par les républicains. Aussi, croit-elle, à bon droit, à l'avènement d'une ère nouvelle pour sa toute-puissance.

Mais, de notre côté, réjouissons-nous de ces publications ; elles peuvent détruire à tout jamais la Franc-Maçonnerie française en tant que société secrète.

La politique irresponsable des chefs de la Maçonnerie est fondée sur la cohésion de l'association maçonnique. Cette cohésion est elle-même la conséquence du serment d'honneur que prêtent tous les maçons de garder à jamais inviolables *certain*s secrets maçonniques.

Or, tous les secrets maçonniques, même les plus cachés, sont dévoilés et étalés au grand jour par ces récentes publications.

Le lien du secret maçonnique ainsi détruit, l'édifice de l'association maçonnique s'écroule tout entier. Les chefs de la Maçonnerie sont désormais condamnés à ne plus faire que de la politique responsable, à travailler en pleine lumière dans les clubs devenus publics, à assumer enfin toute la responsabilité de leurs actes.

Pour qui connaît le dessous des cartes de la politique française depuis 1868, cela peut constituer une véritable révolution politique, dont les conséquences, fort graves certainement, pourraient ne pas tarder à se faire sentir.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par P. KROPOTKINE. Un vol. in-18, Paris

Prix : 3 fr. 50

Mon métier de chroniqueur m'autorisant à voltiger deci et delà au milieu des volumes, comme le roitelet dans les branchages, il me plaît de vous parler du livre d'un homme que je plains parce qu'il n'est pas libre, mais auquel j'aimerais assez que l'on infligeât pour toute peine l'application de ses théories dans son pays, car j'estime que les paroles d'un révolté ne peuvent vraisemblablement s'adresser qu'à des gens idiots, et, Dieu merci, le peuple français a autre chose à faire qu'à écouter les divagations de Pierre Kropotkine.

Les électeurs, nos compatriotes, ont dû ressentir, il y a quelques semaines, des instants de douce gaité à la lecture des manifestes divers qui émail-laient les murs de la capitale, et ceux de toutes les villes et villages de France. La question sociale y était traitée sous toutes les formes, je crois même m'être laissé aller à une hilarité intempestive et un peu irrespectueuse devant une profession de foi écrite sous l'inspiration parnassienne. Eh bien, les *Paroles d'un révolté*, quoiqu'elles ne soient dites qu'en simple prose, m'ont jeté dans une telle gaité que j'ai regretté d'avoir ignoré qu'il existait ou qu'il avait existé une feuille publique portant ce titre : *Le Révolté*, car certainement je me fusse abonné à ce journal anarchiste. J'aime, au réveil, à lire quelque chose de gai, histoire de faire provision de bonne humeur pour la journée.

Si, au lieu de craindre les anarchistes, on leur riait au nez, ils rentre-raient vivement dans leur coquille.

Comme je ne suis point un égoïste, je veux faire partager ma folle joie à mes lecteurs en leur citant une page des *Paroles d'un révolté*.

Il y a d'abord une comparaison entre un homme de science et un ivrogne, qui vaut, certes, qu'on la fasse connaître *urbi et orbi* ; c'est à se tordre !

« Mais peut-être direz-vous : — Au diable la pratique ! Comme l'astro-nome, le physicien, le chimiste, consacrons à la science pure. Sera-ce simplement la jouissance — certainement immense — que nous donnent l'étude des mystères de la nature et l'exercice de nos facultés intellec-tuelles ? Dans ce cas-là, je vous demanderai en quoi le savant qui cultive la science pour passer agréablement sa vie, diffère de cet ivrogne qui, lui aussi, ne cherche dans la vie que la jouissance immédiate et qui la trouve dans le vice ? Le savant a, certes, mieux choisi la source de ses jouissances, puisque la sienne lui en procure de plus intenses et de plus durables, mais

c'est tout ! L'un et l'autre, l'ivrogne et le savant, ont le même but égoïste, la jouissance personnelle. »

Ceci me semble déjà d'une jolie force comme raisonnement, mais ce n'est pas tout, et vous allez voir ce que valent les « Paroles » de ce Révolté, quelles « bourdes » se distillent dans les journaux qui s'impriment pour le peuple ?

« Si vous terminez vos études de droit et si vous vous préparez pour le barreau, il se peut que, vous aussi, vous vous fassiez des illusions relativement à votre activité future, — j'admets donc que vous êtes des meilleurs, de ceux qui connaissent l'altruisme. Vous pensez peut-être : — consacrer sa vie à une lutte sans trêve ni merci contre toutes les injustices ; s'appliquer constamment à faire triompher la loi, expression de la justice suprême : quelle vocation pourrait être plus belle ! et vous entrez dans la vie plein de confiance en vous-mêmes, en la vocation que vous avez choisie.

« Eh bien, ouvrons au hasard la chronique judiciaire et voyons ce que va nous dire la vie.

« Voici un riche propriétaire : il demande l'expulsion d'un fermier, paysan qui ne paye pas la rente convenue. Au point de vue légal, il n'y a pas d'hésitation possible, puisque le paysan ne paye pas, il faut qu'il s'en aille. Mais si nous analysons les faits, voici ce que nous apprenons. Le propriétaire a toujours dissipé ses rentes en festins joyeux, le paysan a toujours travaillé. Le propriétaire n'a rien fait pour améliorer ses terres, et néanmoins la valeur en a triplé en cinquante ans, grâce à la plus-value donnée au sol par le tracé d'une voie ferrée, par les nouvelles routes vicinales, par le dessèchement des marais, par le défrichage des côtes incultes ; et le paysan qui a contribué pour une large part à donner cette plus-value à la terre, s'est ruiné ; tombé entre les mains des agents d'affaires, perdu de dettes, il ne peut plus payer son propriétaire. La loi, toujours du côté de la propriété, est formelle ; elle donne raison au propriétaire. Mais vous, en qui les fictions juridiques n'ont pas encore tué le sentiment de la justice, que ferez-vous ? Demanderez-vous qu'on jette le fermier sur la grande route, — c'est la loi qui l'ordonne, — ou bien demanderez-vous que le propriétaire restitue au fermier toute la part de la plus-value qui est due au travail de celui-ci ? — C'est l'équité qui vous le dicte..... »

Que pensez-vous de cela, et ne croyez-vous pas que c'est le propriétaire, l'infâme capitaliste « qui dissipe ses rentes en festins joyeux » qui doit être jeté sur la grande route ?

Mais, ce n'est pas tout, et je veux vous faire mourir de rire avec l'his-

toire d'un bifteck et vous montrer l'infamie des bouchers, qui, non seulement nous vendent parfois des gigots coriaces, mais encore osent émettre la prétention de se faire payer la viande qu'ils mettent en vente. Écoutez :

« Un jour, à Paris, un homme rôdait près d'une boucherie. Il saisit un bifteck et se met à courir. On l'arrête, on le questionne, et l'on apprend que c'est un ouvrier sans travail, que lui et sa famille n'ont rien mangé depuis quatre jours. On supplie le boucher de lâcher l'homme, mais le boucher veut le triomphe de la justice ! Il poursuit, et l'homme est condamné à six mois de prison. C'est ainsi que le veut l'aveugle Thémis. — Et votre conscience ne se révoltera pas contre la loi et contre la société, en voyant que des condamnations analogues se prononcent chaque jour ! »

Évidemment le coupable est le boucher !... mais n'en déplaise à l'auteur des *Paroles d'un Révolté* ; je lui dirai que l'on est aujourd'hui très sceptique à l'égard des ouvriers sans travail.

Mais ce n'est pas tout :

• Ou bien, demanderez-vous l'application de la loi contre cet homme qui, malmené, bafoué dès son enfance, ayant grandi sans avoir entendu un mot de sympathie, finit par tuer son voisin pour lui prendre cent sous ? Vous demanderez qu'on le guillotine, ou — qui pis est — qu'on l'enferme pour vingt ans dans une prison, lorsque vous savez qu'il est plus malade que criminel et qu'en tous cas c'est sur la société entière que retombe le crime ?

• Demanderez-vous qu'on jette dans les cachots ces tisserands qui, dans un moment d'exaspération, ont mis le feu à la fabrique..., etc. »

Moi, je demande que l'on s'empresse d'accorder le prix Montyon à ces bons tisserands ; que l'excellent ami qui vous tue pour cent sous s'adresse de préférence à M. Elisée Reclus, l'auteur de la préface des *Paroles d'un Révolté* ; et quant au fermier, paysan qui paye son propriétaire en lui demandant une indemnité, je souhaite, lorsqu'il sera propriétaire à son tour, qu'il trouve quelque locataire ne soldant pas ses termes en « monnaie de singe ».

Ah ! bon M. Kropotkine ! vénéré M. Elisée Reclus ! — Nous les connaissons vos ouvriers sans travail ! — Il y en a un qui, depuis six ans, vient chaque semaine implorer la charité dans ma cour sous prétexte « qu'il est sans travail ». En présence de ce chômage prolongé, quelquefois je me laisse aller à lui donner dix centimes..., de peur qu'il n'exige mes cent sous, — comment savoir s'il n'a pas été « malmené dès son enfance, s'il n'a pas grandi sans avoir entendu un mot de sympathie ».

Encore un éclat de rire, et passons.

LE CRIME DE DARIUS FAL, par ADOLPHE RACOT. Un volume in-18
Paris. Prix : 3 fr. 50

A quelques pages près, toutes les scènes de cette dramatique histoire se passent dans un coin perdu de l'Auvergne, et pourtant le roman de M. Adolphe Racot est essentiellement parisien. Il l'est par la connaissance profonde de ce qu'il y a de plus vil et de ce qu'il y a de plus noble dans les dessous de la société parisienne, par l'expérience des infamies poussées jusqu'au crime s'agitant, en marge du code, dans les bas-fonds du monde de la finance : le boursier Hector Souvières, le spéculateur Le Tremblay ; et par celle aussi des grands dévouements, des amitiés généreuses qu'il n'est pas rare de rencontrer dans le monde de la science et chez la femme : le docteur Pierre Querouble, l'auteur dramatique Camille Montauron, Madeleine Le Tremblay, Juliette Fargis et sa mère.

M. Racot n'est pas moins familier avec les mœurs et les caractères de ce pays d'Auvergne, où il a placé l'action du *Crime de Darius Fal*. Son vieux paysan, Jacques Querouble, tout d'une pièce, sauvagement inculte et intelligent, dur à lui-même et dur à autrui, pour sa femme surtout qu'il terrifie, égoïste, âpre au gain d'autrui, mais honnête, à part la contrebande et insolent dans sa probité relative, orgueilleux dans sa richesse, énergique envers son voisin le châtelain, le bourgeois Le Tremblay, possesseur d'une fortune d'origine suspecte. Cet homme est un type de la race montagnarde, fixé d'une main puissante ; celui de sa femme également pauvre créature à l'âme haute, aux aspirations élevées, écrasée sous un despotisme féroce. Les femmes, d'ailleurs, sont toutes, à divers titres, supérieures et ont le beau rôle dans le vivant roman de M. Adolphe Racot ; il n'est pas jusqu'à la pécheresse, M^{me} de Mortaise, qui, si coupable qu'elle soit, n'inspire quelque sympathie. Le personnage le moins intéressant moralement, de tous ceux que l'auteur met en scène, est celui dont le nom figure au titre du volume, le hongrois Darius Fal. C'est une faute mais vraiment légère, car c'est uniquement une erreur de titre. Que l'écrivain qui, son volume terminé, n'a pas éprouvé le cruel embarras du titre, lui jette la première pierre. Moi, je m'abstiendrai. Le crime même pourtant ne nous toucherait guère s'il ne justifiait et n'animait la scène finale, le dévouement pathétique et tragique de ce terrible drame. Je dis bien « drame », car l'œuvre, en effet, est toute tracée pour le théâtre, où elle produirait un très grand effet.

Sans prétendre à renouveler l'esthétique du roman moderne, le livre de M. Adolphe Racot n'est pas, tant s'en faut, le roman de tout le monde. Sobrement écrit, sans étalage d'adjectifs, il donne également la vie aux

êtres et aux choses. En outre — *horresco referens* ! — il semble que l'auteur demeure, en ce temps de naturalisme et de positivisme, attaché à certains principes de morale, vicieux à ce point qu'ils n'ont plus cours, tels que le respect de la femme, le mépris de l'argent, le culte de l'honneur. l'idée de la justice sur lesquels repose l'œuvre de M. Adolphe Racot.

LES GRANDS MAÎTRES DE LA LITTÉRATURE RUSSE au XIX^e siècle, par ERNEST DUPUY. Un volume in-12 de 362 pages. Prix : 3 fr. 50

Il n'y a pas à dire, nous nous imprégnons de russe. La Russie est à la mode non plus seulement sous forme de princes fantaisistes dans les vau-devilles du Palais-Royal, ni même de princesses saphiques dans les entre-fillets suspects du *Gil Blas*. Les romans russes de M^{me} Gréville ne suffisent pas davantage à notre curiosité, qui s'affine et devient plus sérieuse. C'est par les Russes que nous voulons connaître la Russie ; et la Russie inédite ou à peu près, bénéficie de tout ce que perdent les autres pays européens, usés par trop de voyages et disqualifiés par la trop grande facilité de les parcourir rapidement. Tourguenef a été chez nous un puissant promoteur de ce mouvement.

On le lit depuis longtemps en France, on commence à le relire.

Tolstoï gagne du terrain : la *Paix et la Guerre* et *Anna Karinine*, traduits en français, sont déjà dans beaucoup de mains. Gogol est moins connu. Le livre de M. Ernest Dupuy arrive donc à l'heure opportune. Une sérieuse étude de trois grands prosateurs de la Russie contemporaine était désirée ; M. Dupuy nous la donne.

Son livre est des plus intéressants : il nous fait faire vraiment connaissance avec les auteurs. Leur biographie est écrite par un homme qui les aime, cela se sent, et par là elle est exempte de la sécheresse ordinaire à ces notices.

Ces trois hommes eurent, du reste, une existence assez mouvementée pour mériter qu'on prit la peine d'analyser leurs actes et d'y rechercher avec fruit des signes de caractère capables d'éclairer et d'expliquer leurs œuvres. Leur biographie est significative.

Quant à l'œuvre, M. Dupuy l'a étudiée non seulement en érudit mais encore en psychologue et en moraliste.

Pour chacun de ces trois romanciers, il prend l'œuvre dans l'œuf, si je puis dire, et la suit dans son évolution complète, marquant très distinctement les phases de l'esprit en quête. Avec beaucoup de tact, le critique extrait des passages les plus saillants, il les amène adroitement comme des exemples en confirmation de ses appréciations ; et nous quittons le

livre avec un résultat précis : M. Dupuy instruit et intéresse. Il en dit assez pour ceux qui n'ont pas le loisir de se plonger dans les longs romans comme : *Paix et Guerre*, *Anna Karinine* ; et il en dit aussi ce qu'il faut pour décider à cette entreprise ceux qui ont du temps à consacrer à la lecture.

P. Z.

CHOIX DE LETTRES DES FEMMES CÉLÈBRES, par un professeur de l'université. Un volume in-12 de 432 pages. Prix : 4 fr.

C'est une édition classique où ont pris place les personnes célèbres, non seulement par leur style et leur esprit, mais aussi par leur condition mondaine ou officielle, — depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours.

Marguerite de Valois, Louise Labé, Marie Stuart, ainsi s'ouvre la galerie, et l'on y rencontre ensuite M^{me} de Scudéry, Ninon de Lenclos, la belle M^{me} de Longueville et l'inimitable Sévigné, puis M^{me} de Maintenon et jusqu'à M^{me} Roland, en passant par M^{me} de Tencin et M^{lle} de Lespinasse. M^{me} d'Épinay et M^{lle} Aïssé. Georges Sand et Eugénie de Guérin terminent la série. L'idée n'est pas mauvaise, tant s'en faut, d'avoir rassemblé dans un même écrin ces perles du cerveau féminin.

L'honorable professeur a eu le bon goût de ne pas surcharger de notes la prose légère de ces *épistolières*. Avec une modestie un peu monotone, il s'est mis presque toujours à couvert derrière Sainte-Beuve à qui il emprunte ses notices. On eut pu les prendre à moins bonne source littéraire

Ce livre peut rendre de précieux services aux jeunes gens et aux jeunes filles qui étudient l'art d'écrire une lettre. On sait que les neuf dixièmes des honnêtes bourgeois donnent pour but à l'éducation de leurs enfants de *savoir tourner une lettre*. Ce recueil présente une bonne centaine de modèles... inimitables.

P. Z.

MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ; antiquités celtiques, romaines et gallo-romaines, par JULES QUICHERAT, grand in-8° de 600 p. 1885, Paris. Prix : 15 fr.

M. Quicherat est mort en 1882. Ses élèves et ses héritiers ont eu l'idée de réunir en un volume ses articles épars en divers recueils, et nous ne pouvons que les féliciter. Jules Quicherat fut un homme d'une extrême érudition et d'un jugement très sûr ; et l'on ne peut que gagner à le lire. Son bon sens se refusa toujours à admettre les systèmes de l'école préhistorique. Dans les dolmens et les tumulus qu'il jugeait appartenir à une même époque, il persista à voir l'œuvre des Celtes et des Gaulois, deux termes qu'il considérait comme synonymes, peut-être à tort, car il y a des motifs

d'en faire deux groupes d'immigrants successifs, tous deux de race indo-européenne, et d'attribuer de préférence aux premiers les dolmens et aux seconds les tumulus. Aux yeux du savant archéologue, ces monuments constituent le mode de sépulture en usage avant le conquête romaine et auraient été remplacés vers le second siècle de notre ère par les puits funéraires. Il n'en mentionne pas moins une demi-douzaine de dolmens ou tumulus où auraient été trouvées des briques à rebords.

Si l'on en juge par le fragment inédit d'un manuel d'archéologie qu'il avait projeté de publier, M. Jules Quicherat faisait pourtant à l'école nouvelle, cette concession excessive de reconnaître l'extrême ancienneté de l'homme et son origine sauvage, mais ce fut une concession en quelque sorte toute platonique.

Les études préhistoriques lui parurent toujours suspectes et il ne cessa d'en détourner ses élèves, jugeant avec raison que l'histoire était un terrain plus sûr et plus digne de leur activité.

LA GAULE AVANT LES GAULOIS, d'après les monuments et les textes
par ALEXANDRE BERTRAND, in-8°. Prix : 6 fr.

M. Alexandre Bertrand est un des représentants les plus autorisés, mais aussi les plus modérés, de l'archéologie préhistorique. Il pose en principe que les monuments sans les textes sont impuissants à reconstituer le passé.

Cette méthode, qui n'est malheureusement pas celle du plus grand nombre des préhistoriens, l'empêche de donner son adhésion aux systèmes fantaisistes qui constituent ce qu'un membre de l'Institut a pu appeler le « roman préhistorique ». Après avoir fait bonne justice du darwinisme appliqué à notre espèce, et de l'homme tertiaire, il étudie successivement les troglodytes, les monuments mégalithiques, les cités lacustres, l'introduction des métaux en Occident, les migrations aryennes et l'apparition des Gaulois. Entre autres faits intéressants qu'il signale, relevons le suivant : « Aux yeux des néo-savants de l'école de Mortillet, il n'est pas douteux que l'érection des dolmens ne soit antérieure à l'usage du fer dans nos contrées. En dépit de cette loi, il est arrivé à M. Cartailhac de rencontrer ce métal dans un dolmen de l'Aveyron. »

« Sur le conseil de M. de Mortillet, » nous dit-il lui-même, « il s'est longtemps gardé d'en parler. Voilà la bonne foi de nos préhistoriens ! »

JOURNAL DE DIX ANS. — *Souvenirs d'un impérialiste*, par FROUS
Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

C'est le journal dont le *Figaro* a publié des extraits qui ont si vivement attiré l'attention et excité un intérêt universel. Il contient une suite de récits,

de portraits et de révélations inattendues, qui jettent une lumière nouvelle sur les événements les plus importants de l'histoire contemporaine. Les efforts des partis, leurs projets d'alliance, leurs plans de restauration, sont racontés avec des détails nouveaux et inconnus ; l'empereur en exil, la fusion légitimiste-impérialiste, le prétendu projet d'adoption du prince impérial par le comte de Chambord, la fusion orléaniste-légitimiste, la chute de M. Thiers, la lutte du maréchal contre Gambetta, la curieuse négociation qui précéda sa démission ; les études, les projets, la mort du prince impérial, autant de récits variés, animés, émouvants, qu'on suit avec un intérêt passionné.

LA NOUVELLE-CALÉDONIE ET LES NOUVELLES HÉBRIDES

par LE CHARTIER, in-12 de 328 pages. 1885. Prix : 2 fr. 25

Ce n'est pas sans raison que ce charmant volume fait partie de la bibliothèque dite *instructive*. L'auteur n'a d'autre but que de nous faire connaître notre colonie océanienne et les îles qui l'avoisinent. Il raconte simplement, presque naïvement, ce qu'il en sait et ce qu'il a vu de ses propres yeux. Sa sincérité n'en est que davantage à l'abri de tout soupçon. Sans manifester grand attachement au catholicisme, il parle toujours avantageusement de nos missionnaires. Au contraire, il ne cache pas son antipathie pour les missionnaires protestants. « Je n'en ai jamais rencontré, dit-il, qui ne me fissent l'effet plutôt de marchands que de prêtres. Vous vous les figurez allant au bout du monde instruire l'ignorant, guérir le malade, vêtir le pauvre, et prêcher la concorde aux anthropophages avec une constance héroïque ; sublimes apôtres, affrontant les uns les glaces du pôle, les autres les feux dévorants du tropique.

Légende, pure légende !... Les missionnaires protestants anglais, répartis sur la surface du globe, sont avant tout des commerçants payant en prières et faisant servir la religion à la prospérité de leur négoce.

Incapables de persuader par une conduite irréprochable, ou par des instructions extraites des saintes Écritures, ils ont souvent recours à des moyens plus simples, sinon plus justes : « Ceux de la force. »

LES POSSESSIONS FRANÇAISES DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE

par CH. LEBRUN-RENAUD. Un vol. in-12 avec deux cartes. 1885. Prix : 3 fr. 50.

L'ouvrage de M. Le Brun-Renaud est un des plus complets et des plus précis qui aient été publiés jusqu'à ce jour sur les territoires français de la côte occidentale d'Afrique et sur la fondation de l'État libre du Congo.

Les pénibles et glorieuses expéditions de nos vaillants soldats sur le Haut-Sénégal et le Niger, les conventions passées avec les chefs des tribus

qui en ont assuré le succès, les travaux de nos savants officiers sur la topographie et les richesses économiques de ces contrées, les remarquables explorations de MM. Savorgnan de Brazza, Marche et Ballay, les hardis pionniers de la civilisation dans les bassins de l'Ogôoué et du Congo, ont été traités avec soin dans des pages intéressantes par leurs détails pittoresques et leur scrupuleuse exactitude, et animées par un style clair, vif et coloré.

M. Lebrun-Renaud, dans le but d'être utile à nos commerçants qui désirent aller fonder des comptoirs et chercher des débouchés à leurs produits dans nos possessions, a dressé, d'après les plus récentes statistiques établies par le ministère de la marine, des tableaux d'une rigoureuse précision sur la population, le commerce, la culture et la navigation du Sénégal, de nos établissements des côtes de Guinée, du Gabon, de l'Ogôoué et du Congo. L'étude que l'auteur a consacrée aux colonies de l'empire d'Allemagne est remplie de renseignements inédits puisés aux meilleures sources.

Ce livre, enrichi de deux cartes, a donc sa place marquée dans les bibliothèques de tous ceux qui suivent de près ou de loin les progrès de l'expansion coloniale de la France et les considèrent comme une question vitale.

LETTRES D'UN CAPITAINE DE CUIRASSIERS SUR LA CAMPAGNE DE RUSSIE, publiées par M. T. U. LEHER. Un vol. in-18 de 52 pages. Prix : 1 fr.

Ce livre a le don d'émouvoir M. Francisque Sarcey, au point qu'il lui consacre dans *le Gagne-Petit* du 30 septembre dernier, un article d'une taille peu en rapport avec l'exigüité de l'ouvrage.

Mais il faut dire que M. Sarcey est doux aux normaliens auxquels sa plume est plus légère que s'ils sortaient de la rue des Postes. En somme, la lettre de ce capitaine des cuirassiers, à laquelle M. Leher a eu le bon goût de laisser toute la prétention du style de l'époque, ce qui lui donne une valeur plus grande encore, cette lettre, dis-je, raconte les péripéties de cette fameuse campagne si imprudemment entreprise.

Le capitaine est un vaillant comme ceux qui l'entourent, et il faut féliciter M. Leher d'avoir publié cette correspondance qui sera lue avec enthousiasme par les jeunes volontaires avant de quitter leur savant professeur de philosophie. Ils y apprendront ce que c'est que le courage, et que la mode, trop courue aujourd'hui par les soldats trop lettrés, d'écrire des lettres qui se publient malheureusement dans les journaux, pour se plaindre de ceci ou de cela n'était pas dans le tempérament de nos devanciers.

Chaque fois que je lis les absurdités écrites par ceux qui n'ont même pas le courage de souffrir les inconvénients de la guerre, qui se plaignent de

la nourriture, du peu de confortable dont ils jouissent, etc., je me rappelle toujours cette parole si simple que prononçait Canrobert devant le tribunal de Versailles lors du procès Bazaine :

« Il pleuvait des obus, ça nous gênait beaucoup. »

Et c'est tout !

C'est que les Canrobert et bon nombre de nos officiers ou soldats, sont les fils des Gauloises de Verceil, les émules du brave capitaine dont M. Leher publie et complète la lettre ; quant aux geignards du Tonkin ou d'ailleurs, ce ne sont guère que des poules mouillées ; croient-ils donc que la maman venait border tous les soirs, dans son lit, chaque héros de la campagne de 1812 ?

LES SEPT POUSSINS DE LA CLAUDINE, par M^{lle} MARIE POITEVIN

Un vol in-18 de 316 p. Paris. 1885. Prix : 3 fr.

Un roman gai, alerte et moral, vient prouver aux gens qui craignent une trop nombreuse famille, qu'au fond, c'est encore au milieu de ses enfants qu'une femme peut rencontrer le vrai bonheur. Parfois, la mère a bien du mal, elle désespère même ; mais un vieux proverbe — les proverbes ont du bon — dit que Dieu bénit les grandes familles, et comme rien n'est plus digne de respect, d'affection et d'intérêt qu'une mère entourée de sa petite nichée, il est bien rare que chacun ne cherche pas à faire un sort à tout ce petit monde.

Pour être exceptionnel, l'oncle Zeph, qui se fait le protecteur des sept poussins de la Claudine, n'en est pas moins l'image de cette protection dont les hommes de cœur aiment à entourer l'enfance, et nous pensons que M^{lle} Marie Poitevin, un écrivain qui dit les meilleures choses sans emphase, qui remplace l'affectation de moralisateur par l'esprit le plus fin, nous pensons, disons-nous, qu'elle a écrit, dans les sept poussins de la Claudine, un excellent ouvrage de famille.

Trois autres récits plus courts accompagnent le premier et complètent le volume, — la Vengeance de Célestine, une histoire de perroquet trop bavard qui détruit des espérances de succession, — le mariage aux fines herbes, une nouvelle dans laquelle les mères pourraient apprendre qu'il est bon pour l'avenir des jeunes filles de soigner leur éducation culinaire, enfin la Tour du Vieux-Château, historiette démontrant l'utilité du bon voisinage.

Tout cela est charmant, très fin, écrit dans une langue correcte, et peut être lu, avec le même plaisir, par le jeune homme ou la jeune fille que par les parents.

UNE DETTE D'HONNEUR, par M. MARIAN. Un vol. in-12
de 300 pages. Prix : 3 fr.

Une enfant sans famille et sans fortune, est adoptée par un vieillard, M. de Coatmeur, qui l'élève, l'instruit, et lui donne les notions les plus délicates de la vertu et de l'honneur. Cette enfant apprend, par hasard, qu'elle est fille d'un failli, et dès ce moment, elle n'a plus qu'un désir, celui de payer les dettes d'honneur de son père : elle associe son tuteur à cette pensée, elle veut agir, elle veut travailler ; et dans ce dessein, elle vient, lorsqu'elle a dix huit ans, à Paris ; elle y apporte quelques recommandations, et, au bout de peu de temps, elle obtient des leçons très payées. Son tuteur vend ses travaux d'archéologie et une amie tendre et zélée donne à la jeune fille la somme nécessaire pour libérer complètement la mémoire de son père. Claire se marie avec un homme qu'elle aime et ils reviennent, avec le bon tuteur, se fixer en Bretagne.

Ce roman offre de jolies scènes : celle, par exemple, où Claire refuse, malgré les bontés et les bienfaits dont on la comble, de donner à l'enfant d'un libre-penseur des leçons dont Dieu serait exclu et le catéchisme absent. Les paysages bretons sont bien exquissés. Les scènes du monde gracieuses. Le style est-il assez soigné ? Certains mots, tels que ceux de *naïf*, d'*ensoieillé*, d'*harmonieux*, ne reviennent-ils pas un peu fréquemment ?

CHATEAU (LE) DE TRÉLOR, par ALEX. DE ROCOFFORT. Un vol. in-12
de 286 p. 1885. Paris. Prix : 3 fr. 50

M. de Rocoffort a raconté avec charme une histoire qui n'est pas nouvelle, mais qui rajeunit sous sa plume, grâce au bon goût du détail, et à la délicatesse des sentiments. La comtesse de Trélor est ruinée ; de ses richesses, elle n'a conservé que la part la plus précieuse, son fils ; elle l'aime avec ardeur, elle le veut digne de son nom, et lorsqu'il accorde son amour, lorsqu'il donne son nom à la fille de l'intendant de son père, elle ne lui pardonne pas cette déchéance. Pourtant, elle ne sait pas tout : l'intendant est cause de la ruine et de la mort du comte de Trélor ; prêt à paraître devant Dieu, il avoue ses fautes à sa fille et à son gendre ; la jeune femme ne se console pas, elle succombe sous le poids de ce crime et de la honte qu'il entraîne. Son jeune mari ne se réconcilie avec la vie qu'en obtenant le pardon de sa mère. Ce récit, vivement conté, est très intéressant, et il cède pourtant à la belle nouvelle, *la Neige*, qui termine le volume. On en jugera de même si l'on se donne le plaisir de lire le livre jusqu'au bout. Rien de mieux dit, rien de plus poignant que cette histoire.

**ENCYCLIQUE IMMORTALE DEI DE S. S. LÉON XIII
SUR LA CONSTITUTION CHRÉTIENNE DES ÉTATS**

Œuvre immortelle du Dieu de miséricorde, l'Église, bien qu'en soi et de sa nature elle ait pour but le salut des âmes et la félicité éternelle, est cependant, dans la sphère même des choses humaines, la source de tant et de tels avantages, qu'elle n'en pourrait procurer de plus nombreux et de plus grands, lors même qu'elle eût été fondée surtout et directement en vue d'assurer la félicité de cette vie. — Partout, en effet, où l'Église a pénétré, elle a immédiatement changé la face des choses et imprégné les mœurs publiques non seulement de vertus inconnues jusqu'alors, mais encore d'une civilisation toute nouvelle. Tous les peuples qui l'ont accueillie se sont distingués par la douceur, l'équité et la gloire des entreprises. — Et, toutefois, c'est une accusation déjà bien ancienne, que l'Église, dit-on, est contraire aux intérêts de la société civile et incapable d'assurer les conditions de bien-être et de gloire que réclame, à bon droit et par une aspiration naturelle, toute société bien constituée. Dès les premiers jours de l'Église, nous le savons, les chrétiens ont été inquiétés par suite d'injustes préjugés de cette sorte, et mis en butte à la haine et au ressentiment sous prétexte qu'ils étaient les ennemis de l'empire. A cette époque, l'opinion publique mettait volontiers à la charge du nom chrétien les maux qui assaillaient la société, tandis que c'était Dieu, le vengeur des crimes, qui infligeait de justes peines aux coupables. Cette odieuse calomnie indigna, à bon droit, le génie de saint Augustin et aiguïsa son style. C'est surtout dans son livre de *la Cité de Dieu* qu'il mit en lumière la vertu de la sagesse chrétienne dans ses rapports avec la chose publique, si bien qu'il semble moins avoir plaidé la cause des chrétiens de son temps que remporté un triomphe perpétuel sur de si fausses accusations. — Toutefois, le penchant funeste à ces plaintes et à ces griefs ne cessa pas, et beaucoup se sont plu à chercher la règle de la vie sociale en dehors des doctrines de l'Église catholique. Et même désormais, le *droit nouveau*, comme on l'appelle, et qu'on prétend être le fruit d'un âge adulte et le produit d'une liberté progressive, commence à prévaloir et à dominer partout. — Mais, en dépit de tant d'essais, il est de fait qu'on n'a jamais trouvé, pour constituer et régir l'État, de système préférable à celui qui est l'épanouissement spontané de la doctrine évangélique. — Nous croyons donc qu'il est d'une importance souveraine, et conforme à Notre Charge Apostolique, de confronter les nouvelles théories sociales avec la doctrine chrétienne. De cette sorte, Nous avons la confiance que la vérité dissipera, par son seul éclat, toute cause d'erreur

et de doute, si bien que chacun pourra facilement voir ces règles suprémes de conduite qu'il doit suivre et observer.

Il n'est pas bien difficile d'établir quel aspect et quelle forme aura la société si la philosophie chrétienne gouverne la chose publique.— L'homme est né pour vivre en société, car, ne pouvant dans l'isolement ni se procurer ce qui est nécessaire et utile à la vie, ni acquérir la perfection de l'esprit et du cœur, la Providence l'a fait pour s'unir à ses semblables en une société tant domestique que civile, seule capable de fournir ce qu'il faut à la perfection de l'existence. Mais comme nulle société ne saurait exister sans un chef suprême et qu'elle imprime à chacun une même impulsion efficace vers un but commun, il en résulte qu'une autorité est nécessaire aux hommes constitués en société pour les régir ; autorité qui, aussi bien que la société, procède de la nature et, par suite, a Dieu pour auteur.

Il en résulte encore que le pouvoir public ne peut venir que de Dieu. Dieu seul, en effet, est le vrai et souverain maître des choses : toutes, quelles qu'elles soient, doivent nécessairement lui être soumises et lui obéir ; de telle sorte que quiconque a le droit de commander ne tient ce droit que de Dieu, chef suprême de tous. *Tout pouvoir vient de Dieu* (1). — Du reste, la souveraineté n'est en soi nécessairement liée à aucune forme politique, elle peut fort bien s'adapter à celle-ci ou à celle-là, pourvu qu'elle soit de fait apte à l'utilité et au bien commun. Mais, quelle que soit la forme de gouvernement, tous les chefs d'État doivent absolument avoir le regard fixé sur Dieu, souverain modérateur du monde, et dans l'accomplissement de leur mandat le prendre pour modèle et règle. De même, en effet, que dans l'ordre des choses visibles, Dieu a créé des causes secondes, en qui se reflètent en quelque façon la nature et l'action divines, et qui concourent à mener au but où tend cet univers ; ainsi a-t-il voulu que dans la société civile il y eût une autorité dont les dépositaires fussent comme une image de la puissance que Dieu a sur le genre humain, en même temps que de sa providence. Le commandement doit donc être juste ; c'est moins le gouvernement d'un maître que d'un père, car l'autorité de Dieu sur les hommes est très juste et se trouve unie à une paternelle bonté. Il doit d'ailleurs s'exercer pour l'avantage des citoyens, 'parce que ceux qui ont autorité sur les autres en sont exclusivement investis pour assurer le bien public. L'autorité civile ne doit servir, sous aucun prétexte, à l'avantage d'un seul ou de quelques-uns, puisqu'elle a été constituée pour

(1) Rom., XIII. 1.

le bien commun. Si les chefs d'État se laissent entraîner à une domination injuste, s'ils péchaient par abus de pouvoir ou par orgueil, s'ils ne pourvoient pas au bien du peuple, qu'ils le sachent, ils auront un jour à rendre compte à Dieu, et ce compte sera d'autant plus sévère que plus sainte est la fonction qu'ils exercent et plus élevé le degré de la dignité dont ils sont revêtus. *Les puissants seront puissamment punis* (2). — De cette manière, la suprématie du commandement entraînera l'hommage volontaire du respect des sujets. En effet, si ceux-ci sont une fois bien convaincus que l'autorité des souverains vient de Dieu, ils se sentiront obligés en justice à accueillir docilement les ordres des princes et à leur prêter obéissance et fidélité, par un sentiment semblable à la piété qu'ont les enfants envers les parents. *Que toute âme soit soumise aux puissances plus élevées* (3). — Car il n'est pas plus permis de mépriser le pouvoir légitime, quelle que soit la personne en qui il réside, que de résister à la volonté de Dieu : or, ceux qui lui résistent courent d'eux-mêmes à leur perte. *Qui résiste au pouvoir résiste à l'ordre établi par Dieu, et ceux qui lui résistent s'attirent à eux-mêmes la damnation* (4). Ainsi donc, secouer l'obéissance et révolutionner la société par le moyen de la sédition, c'est un crime de lèse-majesté non seulement humaine, mais divine.

La société politique étant fondée sur ces principes, il est évident qu'elle doit sans faillir accomplir par un culte public les nombreux et importants devoirs qui l'unissent à Dieu. — Si la nature et la raison imposent à chacun l'obligation d'honorer Dieu d'un culte saint et sacré, parce que nous dépendons de sa puissance et que, issus de Lui, nous devons retourner à Lui, elles astreignent à la même loi la société civile. Les hommes, en effet, unis par les liens d'une société commune, ne dépendent pas moins de Dieu que pris isolément ; autant au moins que l'individu, la société doit rendre grâce à Dieu, dont elle tient l'existence, la conservation et la multitude innombrable de ces biens. C'est pourquoi, de même qu'il n'est permis à personne de négliger ses devoirs envers Dieu, et que le plus grand de tous les devoirs est d'embrasser d'esprit et de cœur la religion, non pas celle que chacun préfère, mais celle que Dieu a prescrite et que des preuves certaines et indubitables établissent comme la seule vraie entre toutes, ainsi les sociétés politiques ne peuvent sans crime se conduire comme si Dieu n'existait en aucune manière, ou se passer de la religion comme

(2) Sap., VI, 7.

(3) Rom., XII, 1.

(4) Ibid., V. 2.

étrangère et inutile, ou en admettre une indifféremment selon leur bon plaisir. En honorant la Divinité, elles doivent suivre strictement les règles et le mode suivant lesquels Dieu lui-même a déclaré vouloir être honoré. — Les chefs d'État doivent donc tenir pour saint le nom de Dieu et mettre au nombre de leurs principaux devoirs celui de favoriser la religion, de la protéger de leur bienveillance, de la couvrir de l'autorité tutélaire des lois, et ne rien statuer ou décider qui soit contraire à son intégrité. Et cela ils le doivent aux citoyens dont ils sont les chefs.

Tous, tant que nous sommes, en effet, nous sommes nés et élevés en vue d'un bien suprême et final auquel il faut tout rapporter, placé qu'il est aux cieux, au delà de cette fragile et courte existence. Puisque c'est de cela que dépend la complète et parfaite félicité des hommes, il est de l'intérêt suprême de chacun d'atteindre cette fin. Comme donc la société civile a été établie pour l'utilité de tous, elle doit, en favorisant la prospérité publique, pourvoir au bien des citoyens de façon non seulement à ne mettre aucun obstacle, mais à assurer toutes les facilités possibles à la poursuite et à l'acquisition de ce bien suprême et immuable auquel ils aspirent eux-mêmes. La première de toutes consiste à faire respecter la sainte et inviolable observance de la religion, dont les devoirs unissent l'homme à Dieu.

Quant à décider quelle religion est la vraie, cela n'est pas difficile à quiconque voudra en juger avec prudence et sincérité. En effet, des preuves très nombreuses et éclatantes, la vérité des prophéties, la multitude des miracles, la prodigieuse célérité de la propagation de la foi, même parmi ses ennemis et en dépit des plus grands obstacles, le témoignage des martyrs et d'autres arguments semblables prouvent clairement que la seule vraie religion est celle que Jésus-Christ a instituée lui-même et qu'il a donné mission à son Église de garder et de propager.

Car le Fils unique de Dieu a établi sur la terre une société qu'on appelle l'Église, et il l'a chargée de continuer à travers tous les âges la mission sublime et divine que Lui-même avait reçue de son Père. *Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie* (5), *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (6). De même donc que Jésus-Christ est venu sur la terre afin que les hommes eussent la vie et l'eussent plus abondamment (7), ainsi l'Église se propose comme fin le salut éternel des âmes ; et dans ce but, telle est sa constitution qu'elle embrasse dans son extension

(5) Jean, XX, 21.

(6) Matth., XXVIII, 20.

(7) Jean, X, 10.

l'humanité tout entière et n'est circonscrite par aucune limite ni de temps, ni de lieu. *Précédez l'Évangile à toute créature* (8). — A cette immense multitude d'hommes, Dieu lui-même a donné des chefs avec le pouvoir de les gouverner. A leur tête il en a préposé un seul dont il a voulu faire le plus grand et le plus sûr maître de vérité, et à qui il a confié les clefs du royaume des cieux. *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux* (9). *Pais mes agneaux... pais mes brebis* (10). — *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas* (11). — Bien que composée d'hommes, comme la société civile, cette société de l'Église, soit pour la fin qui lui est assignée, soit pour les moyens qui lui servent à l'atteindre, est surnaturelle et spirituelle. Elle se distingue donc et diffère de la société civile. En outre, et ceci est de la plus grande importance, elle constitue une société juridiquement parfaite dans son genre, parce que, de l'expresse volonté et par la grâce de son fondateur, elle possède en soi et par elle-même toutes les ressources qui sont nécessaires à son existence et à son action. Comme la fin à laquelle tend l'Église est de beaucoup la plus noble de toutes, de même son pouvoir l'emporte sur tous les autres et ne peut, en aucune façon, être inférieur, ni assujéti au pouvoir civil. — En effet, Jésus-Christ a donné plein pouvoir à ses Apôtres dans la sphère des choses sacrées, en y joignant tant la faculté de faire de véritables lois que le double pouvoir qui en découle de juger et de punir. « *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations... apprenez leur à observer tout ce que je vous ai prescrit.* (12). » — Et ailleurs : « *S'il ne les écoute pas, dites-le à l'Église* (13). Et encore : « *Ayez soin de punir toute désobéissance* (14). » De plus : *Je serais plus sévère en vertu du pouvoir que le Seigneur m'a donné pour l'édification et non pour la ruine* (15). » C'est donc à l'Église, non à l'État, qu'il appartient de guider les hommes vers les choses célestes, et c'est à elle que Dieu a donné le mandat de connaître et de décider de tout ce qui touche à la religion ; d'enseigner toutes les nations, d'étendre aussi

(8) Marc, XVI, 15.

(9) Matth., XVI, 19.

(10) Jean, XXI, 16-17.

(11) Luc, XXII, 33.

(12) Matth., XXVIII, 18, 19, 20.

(13) Matth., XVIII, 17.

(14) II Cor., X, 6.

(15) Ibid., XIII, 10.

loin que possible les frontières du nom chrétien ; bref, d'administrer librement et tout à sa guise les intérêts chrétiens. Cette autorité, parfaite en soi et ne relevant que d'elle-même, depuis longtemps battue en brèche par une philosophie adulatrice des princes, l'Église n'a jamais cessé ni de la revendiquer, ni de l'exercer publiquement. Les premiers de tous ses champions ont été les Apôtres qui, empêchés par les princes de la Synagogue de répandre l'Évangile, répondaient avec fermeté : « *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes* (16). »

C'est elle que les Pères de l'Église se sont appliqués à défendre par de solides raisons quand ils en ont eu l'occasion, et que les Pontifes romains n'ont jamais manqué de revendiquer avec une constance invincible contre ses agresseurs. — Bien plus, elle a eu pour elle en principe et en fait l'assentiment des princes et des chefs d'États, qui, dans leurs négociations et dans leurs transactions, en envoyant et en recevant des ambassades et par l'échange d'autres bons offices, ont constamment agi avec l'Église comme avec une puissance souveraine et légitime. Aussi, n'est ce pas sans une disposition particulière de la Providence de Dieu que cette autorité a été munie d'un principat civil, comme de la meilleure sauvegarde de son indépendance.

Dieu a donc divisé le gouvernement du genre humain entre deux puissances : la puissance ecclésiastique et la puissance civile ; celle-là préposée aux choses divines, celle-ci aux choses humaines. Chacune d'elles en son genre est souveraine ; chacune est renfermée dans des limites parfaitement déterminées et tracées en conformité de sa nature et de son but spécial. Il y a donc comme une sphère circonscrite, dans laquelle chacune exerce son action *jure proprio*. Toutefois, leur autorité s'exerçant sur les mêmes sujets, il peut arriver qu'une seule et même chose, bien qu'à un titre différent, mais pourtant une seule et même chose, ressortisse à la juridiction et au jugement de l'une et de l'autre puissance. Il était donc digne de la sage Providence de Dieu, qui les a établies toutes les deux, de leur tracer leur voie et leurs rapports entre elles. *Les puissances qui ont été disposées par Dieu* (17). S'il en était autrement, il naîtrait souvent des causes de funestes contentions et de conflits, et souvent l'homme devrait hésiter, perplexe comme en face d'une double voie, ne sachant que faire, par suite des ordres contraires de deux puissances dont il ne peut, en conscience, secouer le joug. Il répugnerait souverainement de

(16) Act., V, 29

(17) Rom., XIII, 1.

rendre responsable de ce désordre la sagesse et la bonté de Dieu qui, dans le gouvernement du monde physique, pourtant d'un ordre bien inférieur, a si bien tempéré les unes par les autres les forces et les causes naturelles, et les a fait s'accorder d'une façon si admirable qu'aucune d'elles ne gêne les autres, et que toutes dans un parfait ensemble conspirent au but auquel tend l'univers. — Il est donc nécessaire qu'il y ait entre les deux puissances un système de rapports bien ordonné non sans analogie avec celui qui, dans l'homme, constitue l'union de l'âme et du corps. On ne peut se faire une juste idée de la nature et de la force de ces rapports, qu'en considérant, comme nous l'avons dit, la nature de chacune des deux puissances, et en tenant compte de l'excellence et de la noblesse de leurs buts, puisque l'une a pour fin prochaine et spéciale de s'occuper des intérêts terrestres, et l'autre de procurer les biens célestes et éternels. — Ainsi, tout ce qui, dans les choses humaines est sacré à un titre quelconque, tout ce qui touche au salut des âmes et au culte de Dieu, soit par sa nature, soit par rapport à son but, tout cela est du ressort de l'autorité de l'Église. Quant aux autres choses qu'embrasse l'ordre civil et politique, il est juste qu'elles soient soumises à l'autorité civile, puisque Jésus-Christ a commandé de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. — Des temps arrivent parfois où prévaut un autre mode d'assurer la concorde et de garantir la paix et la liberté ; c'est quand les chefs d'État et les Souverains Pontifes se sont mis d'accord par un traité sur quelque point particulier. Dans de telles circonstances, l'Église donne des preuves éclatantes de sa charité maternelle en poussant aussi loin que possible l'indulgence et la condescendance.

Telle est, d'après l'esquisse sommaire que nous en avons tracée, l'organisation chrétienne de la société civile, et cette théorie n'est ni téméraire, ni arbitraire ; mais elle se déduit des principes les plus élevés et les plus certains, confirmés par la raison naturelle elle-même. Cette constitution de la société politique n'a rien qui puisse paraître peu digne ou malséant à la dignité des princes. Loin de rien ôter aux droits de la majesté, elle les rend au contraire plus stables et plus augustes. Bien plus, si l'on y regarde de plus près, on reconnaîtra à cette constitution une grande perfection qui fait défaut aux autres systèmes politiques, et elle produirait certainement des fruits excellents et variés si seulement chaque pouvoir demeurerait dans ses attributions et mettait tous ses soins à remplir l'office et la tâche qui lui ont été déterminés. — En effet, dans la constitution de l'État, telle que nous venons de l'exposer, le divin et l'humain sont délimités dans un ordre convenable, les droits des citoyens sont assurés et placés sous la

protection des mêmes lois divines, naturelles et humaines ; les devoirs de chacun sont aussi sagement tracés que leur observance est prudemment sauvegardée.

Tous les hommes, dans cet acheminement incertain et pénible vers la cité éternelle, savent qu'ils ont à leur service des guides sûrs pour les conduire au but et des auxiliaires pour l'atteindre. Ils savent de même que d'autres chefs leur ont été donnés pour obtenir et conserver la sécurité, les biens et les autres avantages de cette vie. — La société domestique trouve sa solidité nécessaire dans la sainteté du lien conjugal, un et indissoluble ; les droits et les devoirs des époux sont réglés en toute justice et équité ; l'honneur dû à la femme est sauvegardé ; l'autorité du mari se modèle sur l'autorité de Dieu ; le pouvoir paternel est tempéré par les égards dus à l'épouse et aux enfants ; enfin, il est parfaitement pourvu à la protection, au bien-être et à l'éducation de ces derniers. — Dans l'ordre politique et civil, les lois ont pour but le bien commun, dictées non par la volonté et le jugement trompeur de la foule, mais par la vérité et la justice. L'autorité des princes revêt une sorte de caractère sacré plus qu'humain, et elle est contenue de manière à ne pas s'écarter de la justice, ni excéder son pouvoir. L'obéissance des sujets va de pair avec l'honneur et la dignité, parce qu'elle n'est pas un assujettissement d'homme à homme, mais une soumission à la volonté de Dieu régnant par des hommes. Une fois cela reconnu et accepté, il en résulte clairement que c'est un devoir de justice de respecter la majesté des princes, d'être soumis avec une constante fidélité à la puissance politique, d'éviter les séditions, et d'observer religieusement la constitution de l'État. — Pareillement, dans cette série des devoirs se place la charité mutuelle, la bonté, la libéralité. L'homme qui est à la fois citoyen et chrétien n'est plus déchiré en deux par des obligations contradictoires. Enfin, les biens considérables dont la religion chrétienne enrichit spontanément même la vie terrestre des individus sont acquis à la communauté et à la société civile : d'où ressort l'évidence de ces paroles : « Le sort de l'État dépend du culte que l'on rend à Dieu ; et » il y a entre l'un et l'autre de nombreux liens de parenté et d'étroite » amitié (18). » — En plusieurs passages saint Augustin a admirablement relevé, selon sa coutume, la valeur de ces biens, surtout quand il interpelle l'Église catholique en ces termes : « Tu conduis et instruis les enfants avec » tendresse, les jeunes gens avec force, les vieillards avec calme, comme

(18) *Sacr. Imper. ad Cyrillum Alexand. et Episcopos Metrop.* (Cf. *Labbeum Collect. Conc. T. III.*)

» le comporte l'âge non seulement du corps mais encore de l'âme Tu sou-
» mets les femmes à leurs maris par une chaste et fidèle obéissance, non
» pour assouvir la passion, mais pour propager l'espèce et constituer la
» société de la famille. Tu donnes autorité aux maris sur leurs femmes
» non pour se jouer de la faiblesse du sexe, mais pour suivre les lois d'un
» sincère amour. Tu subordonnes les enfants aux parents par une sorte de
» libre servitude, et tu préposes les parents aux enfants par une tendre
» autorité. Tu unis non seulement en société, mais dans une sorte de fra-
» ternité, les citoyens aux citoyens, les nations aux nations et les hommes
» entre eux par le souvenir des premiers parents. Tu apprends aux rois à
» veiller sur les peuples, et tu prescris aux peuples de se soumettre aux rois.
» Tu enseignes avec soin à qui est dû l'honneur, à qui l'affection, à qui le
» respect, à qui la crainte, à qui la consolation, à qui l'avertissement, à
» qui l'encouragement. à qui la correction, à qui la réprimande, à qui le
» châtiment ; et tu fais savoir comment, si toutes choses ne sont pas dues
» à tous, à tous est due la charité, et à personne l'injustice (19). — Ailleurs
le même Docteur reprend en ces termes la fausse sagesse des politiques
philosophes : « Ceux qui disent que la doctrine du Christ est contraire au
» bien de l'État, qu'ils nous donnent une armée de soldats tels que les fait
» la doctrine du Christ, qu'ils nous donnent de tels gouverneurs de pro-
» vinces, de tels maris, de telles épouses, de tels parents, de tels enfants,
» de tels maîtres, de tels serviteurs, de tels rois, de tels juges, de tels
» tributaires enfin, et des percepteurs du fisc tels que les veut la doctrine
» chrétienne ! Et qu'ils osent encore dire qu'elle est contraire à l'État !
» Mais que bien plutôt ils n'hésitent pas d'avouer qu'elle est une grande
» sauvegarde pour l'État quand on la suit (20). »

Il fut un temps où la philosophie de l'Évangile gouvernait les États. A cette époque, l'influence de la sagesse chrétienne et sa divine vertu pénétrait les lois, les institutions, les mœurs des peuples, tous les rangs et tous les rapports de la société civile. Alors la religion instituée par Jésus-Christ, solidement établie dans le degré de dignité qui lui est dû, était partout florissante, grâce à la faveur des princes et la protection légitime des magistrats. Alors le sacerdoce et l'empire étaient liés entre eux par une heureuse concorde et l'amical échange de bons offices.

Organisée de la sorte, la société civile donna des fruits supérieurs à toute attente, dont la mémoire subsiste et subsistera, consignée qu'elle est

(19) Saint Augustin. — Des mœurs de l'Église cath. ch. 30 N. 63.

(20) S. Aug. Lettre 138 à Marcellin. C. H. n. 15.

dans d'innombrables documents que nul artifice des adversaires ne pourra corrompre ou obscurcir. — Si l'Europe chrétienne a dompté les nations barbares et les fait passer de la férocité à la mansuétude, de la superstition à la vérité : si elle a repoussé victorieusement les invasions musulmanes ; si elle a gardé la suprématie de la civilisation, et si, en tout ce qui fait honneur à l'humanité, elle s'est constamment et partout montrée guide et maîtresse ; si elle a gratifié les peuples de la vraie liberté sous ses diverses formes ; si elle a très sagement fondé une foule d'œuvres pour le soulagement des misères, il est hors de doute qu'elle en est grandement redevable à la religion, sous l'inspiration et avec l'aide de laquelle elle a entrepris et accompli de si grandes choses. — Tous ces biens dureraient encore, si l'accord des deux puissances avait persévéré, et il y avait lieu d'en espérer de plus grands encore si l'autorité, si l'enseignement, si les avis de l'Église avaient rencontré une docilité plus fidèle et plus constante. Car il faudrait tenir comme loi imprescriptible ce qu'Yves de Chartres écrivit au Pape Pascal II : « Quand l'empire et le sacerdoce vivent en » bonne harmonie, le monde est bien gouverné, l'Église est florissante et » féconde. Mais quand la discorde se met entre eux, non seulement les » petites choses ne grandissent pas, mais les grandes elles-mêmes dépé- » rissent misérablement (21). »

Mais ce pernicieux et déplorable goût de nouveautés que vit naître le *xv^e* siècle, après avoir d'abord bouleversé la religion chrétienne, bientôt par une pente naturelle passa à la philosophie, et de la philosophie à tous les degrés de la société civile. C'est à cette source qu'il faut faire remonter ces principes modernes de liberté effrénée rêvés et promulgués parmi les grandes perturbations du siècle dernier, comme les principes et les fondements d'un *droit nouveau*, inconnu jusqu'alors, et sur plus d'un point en désaccord non seulement avec le droit chrétien, mais avec le droit naturel. — Voici le premier de tous ces principes : tous les hommes, dès lors qu'ils sont de même race et de même nature, sont semblables, et, par le fait, égaux entre eux dans la pratique de la vie ; chacun relève si bien de lui seul, qu'il n'est d'aucune façon soumis à l'autorité d'autrui : il peut en toute liberté penser sur toute chose ce qu'il veut, faire ce qui lui plaît ; personne n'a le droit de commander aux autres. Dans une société fondée sur ces principes, l'autorité publique n'est que la volonté du peuple, lequel, ne dépendant que de lui-même, est aussi le seul à se commander. Il choisit ses mandataires, mais de telle sorte qu'il leur délègue moins le droit que

(21) Lettre 238.

la fonction du pouvoir pour l'exercer en son nom. La souveraineté de Dieu est passée sous silence, exactement comme si Dieu n'existait pas, ou ne s'occupait en rien de la société du genre humain ; ou bien comme si les hommes, soit en particulier, soit en société, ne devaient rien à Dieu, ou qu'on pût imaginer une puissance quelconque dont la cause, la force, l'autorité ne résidât pas tout entière en Dieu même. De cette sorte, on le voit, l'État n'est autre chose que la multitude maîtresse et se gouvernant elle-même ; et dès lors que le peuple est censé la source de tout droit et de tout pouvoir, il s'en suit que l'État ne se croit lié à aucune obligation envers Dieu, ne professe officiellement aucune religion, n'est pas tenu de rechercher qu'elle est la seule vraie entre toutes, ni d'en préférer une aux autres, ni d'en favoriser une principalement ; mais qu'il doit leur attribuer à toutes l'égalité en droit, à cette fin seulement de les empêcher de troubler l'ordre public. Par conséquent, chacun sera libre de se faire juge de toute question religieuse, chacun sera libre d'embrasser la religion qu'il préfère, ou de n'en suivre aucune si aucune ne lui agré. De là découlent nécessairement la liberté sans frein de toute conscience, la liberté absolue d'adorer ou de ne pas adorer Dieu, la licence sans bornes et de penser et de publier ses pensées.

Étant donné que l'État repose sur ces principes, aujourd'hui en grande faveur, il est aisé de voir à quelle place on relègue injustement l'Église. — Là, en effet, où la pratique est d'accord avec de telles doctrines, la religion catholique est mise dans l'État sur le pied d'égalité, ou même d'infériorité, avec des sociétés qui lui sont étrangères. Il n'est tenu nul compte des lois ecclésiastiques ; l'Église, qui a reçu de Jésus-Christ ordre et mission d'enseigner toutes les nations, se voit interdire toute ingérence dans l'instruction publique. — Dans les matières qui sont de droit mixte, les chefs d'État portent d'eux-mêmes des décrets arbitraires et sur ces points affichent un superbe mépris des saintes lois de l'Église. Ainsi, ils font ressortir à leur juridiction les mariages des chrétiens ; portent des lois sur le lien conjugal, son unité, sa stabilité ; mettent la main sur les biens des clercs et dénie à l'Église le droit de posséder. En somme, ils traitent l'Église comme si elle n'avait ni le caractère, ni les droits d'une société parfaite, et qu'elle fût simplement une association semblable aux autres qui existent dans l'État. Aussi, tout ce qu'elle a de droits, de puissance légitime d'action, ils le font dépendre de la concession et de la faveur des gouvernements.

Dans les États où la législation civile laisse à l'Église son autonomie, et où un concordat public est intervenu entre les deux puissances, d'abord

on crie qu'il faut séparer les affaires de l'Église des affaires de l'État, et cela dans le but de pouvoir agir impunément contre la foi jurée et se faire arbitre de tout, en écartant tous les obstacles. — Mais comme l'Église ne peut le souffrir patiemment, car ce serait pour elle désertier les plus grands et les plus sacrés des devoirs, et qu'elle réclame absolument le religieux accomplissement de la foi qu'on lui a jurée, il naît souvent entre la puissance spirituelle et le pouvoir civil des conflits dont l'issue presque inévitable est d'assujettir celle qui est le moins pourvue de moyens humains à celui qui en est mieux pourvu.

Ainsi, dans cette situation politique que plusieurs favorisent aujourd'hui, il y a une tendance des idées et des volontés à chasser tout à fait l'Église de la société, ou à la tenir assujettie et enchaînée à l'État. La plupart des mesures prises par les gouvernements s'inspirent de ce dessein. Les lois, l'administration publique, l'éducation sans religion, la spoliation et la destruction des ordres religieux, la suppression du pouvoir temporel des Pontifes romains, tout tend à ce but : frapper au cœur les institutions chrétiennes, réduire à rien la liberté de l'Église catholique et à néant ses autres droits.

La simple raison naturelle démontre combien cette façon d'entendre le gouvernement civil s'éloigne de la vérité. — Son témoignage, en effet, suffit à établir que tout ce qu'il y a d'autorité parmi les hommes procède de Dieu, comme d'une source auguste et suprême. Quant à la souveraineté du peuple, que, sans tenir aucun compte de Dieu, l'on dit résider de droit naturel dans le peuple, si elle est éminemment propre à flatter et à enflammer une foule de passions, elle ne repose sur aucun fondement solide et ne saurait avoir assez de force pour garantir la sécurité publique et le maintien paisible de l'ordre. En effet, sous l'empire de ces doctrines, les principes ont fléchi à ce point que, pour beaucoup, c'est une loi imprescriptible, en droit politique, que de pouvoir légitimement soulever des séditions. Car l'opinion prévaut que les chefs du gouvernement ne sont plus que des délégués chargés d'exécuter la volonté du peuple : d'où cette conséquence nécessaire que tout peut également changer au gré du peuple et qu'il y a toujours à craindre des troubles.

Relativement à la religion, penser qu'il est indifférent qu'elle ait des formes disparates et contraires équivaut simplement à n'en vouloir ni choisir, ni suivre aucune. C'est l'athéisme moins le nom. Quiconque, en effet, croit en Dieu, s'il est conséquent et ne veut pas tomber dans l'absurde, doit nécessairement admettre que les divers cultes en usage entre lesquels il y a tant de différence, de disparité et d'opposition, même

sur les points les plus importants, ne sauraient être tous également vrais, également bons, également agréables à Dieu.

De même la liberté de penser et de publier ses pensées, soustraite à toute règle, n'est pas de soi un bien dont la société ait à se féliciter ; mais c'est plutôt la source et l'origine de beaucoup de maux. — La liberté, cet élément de perfection pour l'homme, doit s'appliquer à ce qui est vrai et à ce qui est bon. Or, l'essence du bien et de la vérité ne peut changer au gré de l'homme, mais elle demeure toujours la même, et non moins que la nature des choses elle est immuable. Si l'intelligence adhère à des opinions fausses, si la volonté choisit le mal et s'y attache, ni l'une ni l'autre n'atteint sa perfection, toutes deux déchoient de leur dignité native et se corrompent. Il n'est donc pas permis de mettre au jour et d'exposer aux yeux des hommes ce qui est contraire à la vertu et à la vérité, et bien moins encore de placer cette licence sous la tutelle et la protection des lois. Il n'y a qu'une voie pour arriver au ciel, vers lequel nous tendons tous : c'est une bonne vie. L'État s'écarte donc des règles et des prescriptions de la nature s'il favorise à ce point la licence des opinions et des actions coupables, que l'on puisse impunément détourner les esprits de la vérité et les âmes de la vertu. — Quant à l'Église, que Dieu lui-même a établie, l'exclure de la vie publique, des lois, de l'éducation de la jeunesse, de la société domestique, c'est une grande et pernicieuse erreur. Une société sans religion ne saurait être bien réglée ; et déjà, plus peut-être qu'il ne faudrait, l'on voit ce que vaut en soi et dans ses conséquences cette soi-disant morale civile. La vraie maîtresse de la vertu et la gardienne des mœurs est l'Église du Christ. C'est elle qui conserve en leur intégrité les principes d'où découlent les devoirs, et qui, suggérant les plus nobles motifs de bien vivre, ordonne non seulement de fuir les mauvaises actions, mais de dompter les mouvements de l'âme contraires à la raison, quand même ils ne se traduisent pas en acte. Prétendre assujettir l'Église au pouvoir civil dans l'exercice de son ministère, c'est à la fois une grande injustice et une témérité. Par le fait même, on trouble l'ordre, car on donne le pas aux choses naturelles sur les choses surnaturelles ; on tarit, ou certainement on diminue beaucoup l'affluence des biens dont l'Église, si elle était sans entraves, comblerait la société : et, de plus, on ouvre la voie à des haines et à des luttes dont de trop fréquentes expériences ont démontré la grande et funeste influence sur l'une et l'autre société.

Ces doctrines, que la raison humaine réprouve et qui ont une influence si considérable sur la marche des choses publiques, les Pontifes romains, Nos prédécesseurs, dans la pleine conscience de ce que réclamait d'eux la

Charge Apostolique, n'ont jamais souffert qu'elles fussent impunément émises. C'est ainsi que dans sa Lettre-Encyclique *Mirari vos*, du 15 août 1832, Grégoire XVI, avec une grande autorité doctrinale, a repoussé ce que l'on avançait dès lors qu'en fait de religion, il n'y a pas de choix à faire : que chacun est maître d'en juger à son aise ; que chacun ne relève que de sa conscience et peut, en outre, publier ce qu'il pense et ourdir des révolutions dans l'Etat. Au sujet de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ce Pontife s'exprime en ces termes : « Nous ne pouvons pas attendre pour » l'Eglise et l'Etat des résultats meilleurs des tendances de ceux qui pré- » tendent séparer l'Eglise de l'Etat et rompre la concorde mutuelle entre » le sacerdoce et l'empire. C'est qu'en effet les fauteurs d'une liberté » effrénée redoutent cette concorde, qui a toujours été si favorable et salu- » taire aux intérêts religieux et civils. » — De la même manière Pie IX, chaque fois que l'occasion s'en présenta, a condamné les fausses opinions les plus en vogue, et ensuite il en fit faire un recueil, afin que dans un tel déluge d'erreurs les catholiques eussent une direction sûre (22).

De ces décisions des Souverains Pontifes il faut absolument admettre que l'origine de la puissance publique doit s'attribuer à Dieu, et non à la multitude; que le droit à l'émeute répugne à la raison; que ne tenir aucun compte des devoirs de la religion, ou traiter de la même manière les différentes religions, n'est permis ni aux individus, ni aux sociétés; que la liberté illimitée de penser et d'émettre en public ses pensées ne doit nullement être rangée parmi les droits des citoyens, ni parmi les choses dignes de faveur et de protection. — De même, il faut admettre que l'Eglise, non moins que l'Etat, de sa nature et de plein droit est une société parfaite; que les dépositaires du pouvoir ne doivent pas prétendre asservir et subjuguier l'Eglise, ni diminuer sa liberté d'action dans sa sphère, ni lui

(22) Il suffit d'en citer quelques-unes. — Prop. XIX. — L'Eglise n'est pas une société vraie, parfaite, indépendante; elle ne jouit pas de droits propres et constants que lui ait conférés son divin Fondateur; mais il appartient au pouvoir civil de définir quels sont les droits de l'Eglise et dans quelles limites elle peut les exercer.

Prop. XXXX. — L'Etat, comme origine et source de tous les droits, jouit d'un droit illimité.

Prop. LV. — Il faut séparer l'Eglise de l'Etat et l'Etat de l'Eglise.

Prop. LXXIX. — ... Il est faux que la liberté civile des cultes et la pleine faculté donnée à chacun de manifester ouvertement et publiquement n'importe quelles opinions ou pensées ait pour conséquence de corrompre plus facilement les esprits et les mœurs et de propager la peste de l'indifférence.

enlever n'importe lequel des droits qui lui ont été conférés par Jésus-Christ. — Dans les questions de droit mixte, il est pleinement conforme à la nature ainsi qu'aux desseins de Dieu non de séparer une puissance de l'autre, moins encore de les mettre en lutte, mais bien d'établir entre elles cette concorde qui est en harmonie avec les attributs spéciaux que chaque société tient de sa nature.

Telles sont les règles tracées par l'Église catholique relativement à la constitution et au gouvernement des États. — Ces principes et ces décrets, si l'on veut en juger sainement, ne réprouvent en soi aucune des différentes formes de gouvernement, attendu que celles-ci n'ont rien qui répugne à la doctrine catholique, et que si elles sont appliquées avec sagesse et justice, elles peuvent toutes garantir la prospérité publique. Bien plus, on ne réprouve pas en soi que le peuple ait sa part plus ou moins grande au gouvernement ; cela même, en certains temps et sous certaines lois, peut devenir non seulement un avantage, mais un devoir pour les citoyens. — De plus, il n'y a pour personne de juste motif d'accuser l'Église d'être l'ennemie soit d'une juste tolérance, soit d'une saine et légitime liberté. — En effet, si l'Église juge qu'il n'est pas permis de mettre les divers cultes sur le même pied légal que la vraie religion, elle ne condamne pas pour cela les chefs d'État qui, en vue d'un bien à atteindre, ou d'un mal à empêcher, tolèrent dans la pratique que ces divers cultes aient chacun leur place dans l'État. — C'est d'ailleurs la coutume de l'Église de veiller avec le plus grand soin à ce que personne ne soit forcé d'embrasser la foi catholique contre son gré, car, ainsi que l'observe sagement saint Augustin, *l'homme ne peut croire que de plein gré* (23).

Par la même raison, l'Église ne peut approuver une liberté qui engendre le dégoût des plus saintes lois de Dieu et secoue l'obéissance qui est due à l'autorité légitime. C'est là plutôt une licence qu'une liberté, et saint Augustin l'appelle très justement *une liberté de perdition* (24) et l'apôtre saint Pierre *un voile de méchanceté* (25). Bien plus, cette prétendue liberté, étant opposée à la raison, est une véritable servitude. *Celui qui commet le péché est l'esclave du péché* (26). Celle-là, au contraire, est la liberté vraie et désirable qui, dans l'ordre individuel, ne laisse l'homme esclave ni des erreurs, ni des passions qui sont ses pires tyrans et dans l'ordre public

(23) Traité 26 sur saint Jean, n° 2.

(24) Epist. 105 aux Dona., c. 2, n. 9.

(25) I. S. Petri, II, 16.

(26) Jean, VIII, 34.

trace de sages règles aux citoyens, facilite largement l'accroissement du bien-être et préserve de l'arbitraire d'autrui la chose publique.

Cette liberté honnête et digne de l'homme, l'Église l'approuve au plus haut point, et, pour en garantir aux peuples la ferme et intégrale jouissance, elle n'a jamais cessé de lutter et de combattre. — Oui, en vérité, tout ce qu'il peut y avoir de salulaire au bien général dans l'État, tout ce qui est utile à protéger le peuple contre la licence des princes qui ne pourvoient pas à son bien, tout ce qui empêche les empiètements injustes de l'État sur la commune ou la famille ; tout ce qui intéresse l'honneur, la personnalité humaine et la sauvegarde des droits égaux de chacun, tout cela l'Église catholique en a toujours pris soit l'initiative, soit le patronage, soit la protection, comme l'attestent les monuments des âges précédents. Toujours conséquente avec elle-même, si, d'une part, elle repousse une liberté immodérée, qui, pour les individus et les peuples, dégénère en licence ou en servitude, de l'autre elle embrasse de grand cœur les progrès que chaque jour fait naître, si vraiment ils contribuent à la prospérité de cette vie, qui est comme un acheminement vers la vie future et durable à jamais. Ainsi donc, dire que l'Église voit de mauvais œil les formes plus modernes des systèmes politiques et repousse en bloc toutes les découvertes du génie contemporain, c'est une calomnie vaine et sans fondement. Sans doute, elle répudie les opinions malsaines, elle réproprime le pernicieux penchant à la révolte, et tout particulièrement cette prédisposition des esprits où perce déjà la volonté de s'éloigner de Dieu ; mais comme tout ce qui est vrai ne peut procéder que de Dieu, en tout ce que les recherches de l'esprit humain découvrent de vérité, l'Église reconnaît comme une trace de l'intelligence divine ; et comme il n'y a aucune vérité naturelle qui infirme la foi aux vérités divinement révélées, que beaucoup la confirment, et que toute découverte de la vérité peut porter à connaître et à louer Dieu lui-même, l'Église accueillera toujours volontiers et avec joie tout ce qui contribuera à élargir la sphère des sciences ; et, ainsi qu'elle l'a toujours fait pour les autres sciences, elle favorisera et encouragera celles qui ont pour objet l'étude de la nature. En ce genre d'études l'Église ne s'oppose à aucune découverte de l'esprit ; elle voit sans déplaisir tant de recherches qui ont pour but l'agrément et le bien-être ; et même, ennemie née de l'inertie et de la paresse, elle souhaite grandement que l'exercice et la culture fassent porter au génie de l'homme des fruits abondants. Elle a des encouragements pour toute espèce d'arts et d'industries, et en dirigeant par sa vertu toutes ces recherches vers un but honnête et salulaire, elle s'applique à empêcher que l'intelli-

gence et l'industrie de l'homme ne le détournent de Dieu et des biens célestes.

C'est cette manière d'agir, pourtant si raisonnable et si sage, qui est discréditée en ce temps où les États non seulement refusent de se conformer aux principes de la philosophie chrétienne, mais paraissent vouloir s'en éloigner chaque jour davantage. Néanmoins, le propre de la lumière étant de rayonner d'elle-même au loin et de pénétrer peu à peu les esprits des hommes, mû comme Nous sommes par la conscience des très hautes et très saintes obligations de la mission apostolique dont Nous sommes investi envers tous les peuples, Nous proclamons librement, selon notre devoir, la vérité. Non pas que Nous ne tenions aucun compte des temps ou que Nous estimions devoir proscrire les honnêtes et utiles progrès de notre âge; mais parce que Nous voudrions voir les affaires publiques suivre des voies moins périlleuses et reposer sur de plus solides fondements, et cela en laissant intacte la liberté légitime des peuples; cette liberté dont la vérité est parmi les hommes la source et la meilleure sauvegarde: *La vérité vous délivrera* (27).

Si donc, dans ces conjonctures difficiles, les catholiques Nous écoutent, comme c'est leur devoir, ils sauront exactement quels sont les devoirs de chacun tant en *théorie* qu'en *pratique*. — En théorie d'abord, il est nécessaire de s'en tenir avec une adhésion inébranlable à tout ce que les Pontifes romains ont enseigné ou enseigneront, et, toutes les fois que les circonstances l'exigeront d'en faire profession publique. Particulièrement en ce qui touche aux *libertés modernes*, comme on les appelle, chacun doit s'en tenir au jugement du Siège Apostolique et se conformer à ses décisions. Il faut prendre garde de se laisser tromper par la spécieuse honnêteté de ces libertés, et se rappeler de quelles sources elles émanent et par quel esprit elles se propagent et se soutiennent. L'expérience a déjà fait suffisamment connaître les résultats qu'elles ont eus pour la société, est combien les fruits qu'elles ont portés inspirent, à bon droit, de regrets aux hommes honnêtes et sages. — S'il existe quelque part, ou si l'on imagine par la pensée un État qui persécute effrontément et tyranniquement le nom chrétien, et qu'on le confronte au genre de gouvernement moderne dont Nous parlons, ce dernier pourrait sembler plus tolérable. Assurément, les principes sur lesquels se base ce dernier sont de telle nature, ainsi que nous l'avons dit, qu'en eux-mêmes ils ne doivent être approuvés par personne.

En pratique, l'action peut s'exercer soit dans les affaires privées et domestiques, soit dans les affaires publiques. — Dans l'ordre privé, le premier devoir de chacun est de conformer très exactement sa vie et ses mœurs aux préceptes de l'Évangile, et de ne pas reculer devant ce que la vertu chrétienne impose de quelque peu difficile à souffrir et à endurer.

Tous doivent, en outre, aimer l'Église comme leur mère commune, obéir à ses lois, pourvoir à son honneur, sauvegarder ses droits et prendre soin que ceux sur lesquels ils exercent quelque autorité la respectent et l'aient avec la même piété filiale. Il importe encore au salut public que les catholiques prêtent sagement leur concours à l'administration des affaires municipales, et s'appliquent surtout à faire en sorte que l'autorité publique pourvoie à l'éducation religieuse et morale de la jeunesse, comme il convient à des chrétiens : de là dépend surtout le salut de la société. — Il sera généralement utile et louable que les catholiques étendent leur action au delà des limites de ce champ trop restreint, et abordent les grandes charges de l'État. *Généralement*, disons-nous, car ici Nos conseils s'adressent à toutes les nations. Du reste, il peut arriver quelque part que, pour les motifs les plus graves et les plus justes, il ne soit nullement expédient de participer aux affaires politiques et d'accepter les fonctions de l'État.

Mais, généralement, comme nous l'avons dit, refuser de prendre aucune part aux affaires publiques serait aussi répréhensible que de n'apporter à l'utilité commune ni soin ni concours ; d'autant plus que les catholiques, en vertu même de la doctrine qu'ils professent, sont obligés de remplir ce devoir en toute intégrité et conscience. D'ailleurs, eux s'abstenant, les rênes du gouvernement passeront sans conteste aux mains de ceux dont les opinions n'offrent certes pas grand espoir de salut pour l'État. Ce serait, de plus, pernicieux aux intérêts chrétiens, parce que les ennemis de l'Église auraient tout pouvoir et ses défenseurs aucun. Il est donc évident que les catholiques ont de justes motifs d'aborder la vie politique ; car ils le font et doivent le faire non pour approuver ce qu'il peut y avoir de blâmable présentement dans les institutions politiques, mais pour tirer de ces institutions mêmes, autant que faire se peut, le bien public sincère et vrai, en se proposant d'infuser dans toutes les veines de l'État, comme une sève et un sang réparateur, la vertu et l'influence de la religion catholique. — Ainsi fut-il fait aux premiers âges de l'Église. Rien n'était plus éloigné des maximes et des mœurs de l'Évangile que les maximes et les mœurs des païens ; on voyait toutefois les chrétiens incorruptibles, en

pleine superstition et toujours semblables à eux-mêmes, entrer courageusement partout où s'ouvrait un accès. D'une fidélité exemplaire envers les princes et d'une obéissance aux lois de l'État aussi parfaite qu'il leur était permis, ils jetaient de toute part un merveilleux éclat de sainteté ; s'efforçaient d'être utiles à leurs frères et d'attirer les autres à suivre Notre Seigneur, disposés cependant à céder la place et à mourir courageusement s'ils n'avaient pu, sans blesser leur conscience, garder les honneurs, les magistratures et les charges militaires. De la sorte ils introduisirent rapidement les institutions chrétiennes non seulement dans les foyers domestiques, mais dans les camps, la Curie et jusqu'au palais impérial. « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout ce qui est à vous, vos villes, vos îles, vos forteresses, vos municipes, vos conciliabules, vos camps eux-mêmes, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, le forum (28). » Aussi lorsqu'il fut permis de professer publiquement l'Évangile, la foi chrétienne apparut dans un grand nombre de villes non vagissante encore, mais forte et déjà pleine de vigueur.

Dans les temps où nous sommes, il y a tout lieu de renouveler ces exemples de nos pères. — Avant tout, il est nécessaire que tous les catholiques dignes de ce nom se déterminent à être et à se montrer les fils très dévoués de l'Église ; qu'ils repoussent sans hésiter tout ce qui serait incompatible avec cette profession ; qu'ils se servent des institutions publiques, autant qu'ils le pourront faire en conscience, au profit de la vérité et de la justice ; qu'ils travaillent à ce que la liberté ne dépasse pas la limite posée par la loi naturelle et divine ; qu'ils prennent à tâche de ramener toute constitution publique à cette forme chrétienne que Nous avons proposée pour modèle. — Ce n'est pas chose aisée que de déterminer un mode unique et certain pour réaliser ces données, attendu qu'il doit convenir à des lieux et à des temps fort disparates entre eux. Néanmoins, il faut avant tout conserver la concorde des volontés et tendre à l'uniformité de l'action. On obtiendra sûrement ce double résultat si chacun prend pour règle de conduite les prescriptions du Siège Apostolique et l'obéissance aux évêques, que *l'Esprit-Saint a établis pour régir l'Église de Dieu* (29).

La défense du nom chrétien réclame impérieusement que l'assentiment aux doctrines enseignées par l'Église soit de la part de tous unanime et constant et de ce côté il faut se garder ou d'être en quoi que ce soit de connivence avec les fausses opinions, ou de les combattre plus mollement

(28) Tertul. Apologet., n. 37.

(29) Act., XX, 28.

que ne comporte la vérité. Pour les choses sur lesquelles on peut discuter librement, il sera permis de discuter avec modération et dans le but de rechercher la vérité, mais en mettant de côté les soupçons injustes et les accusations réciproques. A cette fin, de peur que l'union des esprits ne soit détruite par de téméraires accusations, voici ce que tous doivent admettre: la profession intègre de la foi catholique, absolument incompatible avec les opinions qui se rapprochent du *rationalisme* et du *naturalisme*, et dont le but capital est de détruire de fond en comble les institutions chrétiennes et d'établir dans la société l'autorité de l'homme à la place de celle de Dieu.

Il n'est pas permis non plus d'avoir deux manières de se conduire, l'une en particulier, l'autre en public, de façon à respecter l'autorité de l'Église dans sa vie privée et à la rejeter dans sa vie publique; ce serait là allier ensemble le bien et le mal et mettre l'homme en lutte avec lui-même, quand, au contraire, il doit toujours être conséquent et ne s'écarter en aucun genre de vie ou d'affaires de la vertu chrétienne. — Mais s'il s'agit de questions purement politiques, du meilleur genre de gouvernement, de tel ou tel système d'administration civile, des divergences honnêtes sont permises. La justice ne souffre donc pas que l'on fasse un crime à des hommes dont la piété est d'ailleurs connue, et l'esprit tout disposé à accepter docilement les décisions du Saint-Siège, de ce qu'ils sont d'un avis différent sur les points en question. Ce serait encore une injustice bien plus grande de suspecter leur foi ou de les accuser de la trahir, ainsi que Nous l'avons regretté plus d'une fois. — Que ce soit là une loi imprescriptible pour les écrivains et surtout pour les journalistes. Dans une lutte où les plus grands intérêts sont en jeu, il ne faut laisser aucune place aux dissensions intestines ou à l'esprit de parti; mais dans un accord unanime des esprits et des cœurs, tous doivent poursuivre le but commun, qui est de sauver les grands intérêts de la religion et de la société. Si donc par le passé quelques dissensions ont eu lieu, il faut les ensevelir dans un sincère oubli; si quelque témérité, si quelque injustice a été commise, quel que soit le coupable, il faut tout réparer par une charité réciproque et tout racheter par un commun assaut de déférence envers le Saint-Siège. — De la sorte les catholiques obtiendront deux avantages très importants: celui d'aider l'Église à conserver et à propager la doctrine chrétienne, et celui de rendre le service le plus signalé à la société, dont le salut est fortement compromis par les mauvaises doctrines et les mauvaises passions.

C'est là, Vénérables Frères, ce que Nous avons cru devoir enseigner à toutes les nations du monde catholique sur la constitution chrétienne des États et les devoirs privés des sujets.

Il nous reste à implorer par d'ardentes prières le secours céleste, et à conjurer Dieu de faire lui-même aboutir au terme désiré tous nos désirs et tous nos efforts pour sa gloire et le salut du genre humain, Lui qui peut seul éclairer les esprits et toucher les cœurs des hommes. Comme gage des bénédictions divines et en témoignage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous donnons dans la charité du Seigneur, Vénérables Frères, à vous, ainsi qu'au clergé et au peuple entier confié à votre garde et à votre vigilance, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 1^{er} novembre 1885, la huitième année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

ILIA STARCKOFF, par TONY FEROË. Un vol. in-12 de viii-724 p. 1885
Prix : 3 fr. 50

Le sujet de ce livre est dramatique, mais l'exécution manque de la couleur et de l'énergie que ce sujet aurait dû inspirer. Ilia Starchoff a suivi son père dans la terrible guerre du Caucase : elle s'est battue comme un soldat, et dans un combat où les Russes eurent le dessous, elle tomba vivante aux mains d'un capitaine de Schamyl. Il la traita non en captive, mais en esclave : les chaînes, la faim, la soif, le fouet, le poignard punirent ses résistances, mais rien ne peut obtenir d'elle une faute contre le devoir et l'honneur. Son cruel maître voulait la forcer à trahir les secrets des Russes, à lui traduire les dépêches surprises par les soldats, elle résista noblement et elle allait périr sous le plus barbare châtiment lorsque son père lui-même eut le bonheur de la délivrer.

Ce sujet ne manque pas d'intérêt, et quoique Dieu, le tout-puissant protecteur du faible, ne paraisse pas dans l'histoire de l'esclave Ilia, l'ouvrage peut être lu ; il exprime des sentiments nobles, généreux, patriotiques.

ERRATA

Une erreur de prix s'est glissée dans le compte rendu de la *Vie de saint Livier*, que contenait notre numéro d'octobre, à la page 310 ; cet ouvrage a été mis en vente à 1.80 *franco* et notre sommaire le portait à 5 fr.

Nous serions désolés d'enlever à la propagande de cet excellent travail le bénéfice des sacrifices qu'on lui a faits en mettant à aussi bas prix un volume grand in-8° imprimé sur papier de luxe et orné d'une grande quantité de dessins hors texte accompagnés d'une carte et d'un plan de Metz en 1444. Cette illustration en fait un vrai livre d'étrennes.

LIVRES D'ÉTRENNES

L'énumération que nous faisons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ALHAMBRA DE GRENADE (l') souvenirs et légendes, par W. Irving. Traduction de l'anglais par M. Richard Vrot. 1 vol. in-12 orné de 31 gravures. Prix : 2 fr.
Percaline, ornements en noir et or, tr. dorée. Prix : 3 fr.

(Bibliothèque illustrée)

AMIS DE BERTHE (les), par André Surville. 1 vol. in-12 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline, tr. dorée. Prix : 3 fr. 50

ANGLETERRE (l') l'Écosse et l'Irlande par P. Villars. 1 vol. grand in-8° de 650 pages contenant 600 gravures. Prix : 30 fr.

Relié avec fers spéciaux, tr. dorée : 37 fr.

Demi-reliure d'amateur : 40 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

A TRAVERS L'ASIE ORIENTALE ; la Steppe Kirghise. — Le Turkestan russe. — Boukhara. — Khiva. — Le pays des Turcomans et la Perse. Impressions de voyage, par Henri Moser. 1 volume gd in-8° colombier, illustré de 160 gravures, de 16 héliotypies et d'une carte coloriée. Prix : 20 fr.

Cartonné toile pleine, tr. dorée : 24 fr.

Reliure amateur : 27 fr.

A TRAVERS LE ZANGUEBAR ; voyage dans l'Oudoé, l'Ouzigoua, l'Ooukwéré, l'Oukami et l'Ousagara par les PP. Baur et Le Roy, de la congrégation du Saint-Esprit. 1 vol. grand in-8° orné de 45 figures et d'une carte. Prix : percaline, ornements en noir et or, tranché dorée. 5 fr.

AU HASARD DU CHEMIN ; Voyages de jeunes naturalistes de la Manche aux Alpes, par M. et M^{me} Stanislas Meunier. 1 vol grand in-8° illustré de 670 gravures. Prix : 25 fr.

AUTOUR D'UN LAPIN BLANC, par F. Alone. 1 vol. in-8° illustré. Prix : 5 fr.
Cartonné toile : 7 fr.

AVENTURES D'UN HÉRITIER ; à travers le monde, par Louis Bousсенard. 1 vol. in-8° colombier illustré. Prix : 9 fr.

Reliure toile pleine avec fers spéciaux. 12 fr.

BELLE ARMURIÈRE (la), ou Un nègre de Bayonne au Moyen Age, par M. M.-P. Dive et E. Ducère. 1 vol. petit in-4° illustré d'environ 150 dessins dont 8 hors texte, 4 en chromos et 4 en camaïeux, dessinés par M. M. Uzès et G. Lampuré. Prix : 30 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

CANAL DE PANAMA (le), par L.-N.-B. Wyse. 1 vol in-8° Jésus contenant 50 gravures et une carte. Prix : 20 fr.

Relié demi-chagrin, tr. dorées. 25 fr.

CANTIQUE DES CANTIQUES (le), traduit de l'hébreu par E. Renan, de l'Académie française et accompagné de 25 eaux-fortes d'Ed. Hédouin et d'Em. Boilvin, d'après les dessins de Bida. 1 volume de quinze feuilles grand in-folio imprimé sur papier vélin et renfermé dans un carton. Prix : 100 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

CHINE (la) d'après les voyageurs les plus récents, par Victor Tissot. 1 vol. in-12 orné de 65 gravures sur bois. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en toile rouge, plaque or, tr. dorée. 3 fr. 50

(Bibliothèque instructive)

CHRONIQUEURS DE L'HISTOIRE DE FRANCE (les) depuis les origines jusqu'au xvi^e siècle. Texte abrégé, coordonné et traduit par M^{me} de Witt née Guizot. 4^{me} et dernière série. — Les Chroniqueurs de Monstrelet à Commines. 1 vol. gd in-8° Jésus, contenant 8 planches en chromolithographie, 46 compositions tirées en noir et 343 gravures intercalées dans le texte. Prix : 32 fr.

Relié demi-chagrin, plaque or, tr. dorées. Prix : 40 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

CINQ ANNÉES AU CONGO (1879-1884) Voyages, explorations, fondation d'un Etat, par Henry-M. Stanley ; ouvrage traduit de l'anglais par Gérard Hardy, illustré de 140 gravures et de 5 cartes en

couleur. 1 vol. in-4o de 700 pages.
Prix : 20 fr.

Reliure anglaise, tr. dorée, avec fers spéciaux : 25 fr.

Demi-chagrin, plats toile, tr. dorée : 26 fr.

COMÉDIE A LA COUR (la), les théâtres de société royale pendant le siècle dernier, la duchesse du Maine et les grandes nuits de Sceaux, Madame de Pompadour et le théâtre des petits cabinets, le théâtre de Marie-Antoinette à Trianon, par Ad Jullien. 1 vol in 4o contenant 8 gravures en taille-douce, eaux-fortes, et 18 gravures sur bois. Prix : 25 fr.

Reliure amateur : 35 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

CONTES ET APOLOGUES par Léon Riffard, 1 vol. in-8o contenant une eau-forte de Félix Régamey et 140 gravures tirées en plusieurs teintes. Prix : 12 fr.

Cartonné. 15 fr.

CONTES ET RÉCITS EN PROSE par François Coppée. 1 volume avec dessins de Pille, gravés par Prunatre. Prix : 9 fr.

Relié en toile, tr. dorée avec fers spéciaux : 12 fr.

DANS NOTRE CLASSE, par J. Girardin. 1 volume in-12 orné de gravures. Prix : 2 fr 25

Cartonné en percaline, tr. dorée. 3 fr. 50

DAVID COPPERFIELD, par Charles Dickens, roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, 1 vol. grand in-8o, illustré de 70 gravures. Prix : 6 fr. 50

Cartonné, tranches rouges : 8 fr.

DEUX TANTES (les), par M^{me} de Stolz. 1 volume in-12 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline, tr. dorée : 3 fr. 50

(Bibliothèque rose)

EAU (l'), 20 compositions par A. Sézanne. Texte par Alph. Daudet, Paul Arène, Charles Yriarte et H. de Parville. Ouvrage de grand luxe in-folio, avec 14 planches hors texte imprimées en couleurs. Prix : 75 fr.

ENFANT DES ALPES (l'), par M^{me} A. Cazin. 1 vol. in-12 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline, tr. dorée : 3 fr. 50

(Bibliothèque rose)

ÉPISODES MIRACULEUX DE LOURDES (les). Le Miracle de l'Assomption. — La Neuvaïne du curé d'Alger. — Mademoiselle de Fontenay. — Les Témoins de ma guérison, par Henri Laserre. 1 vol. in-4o illustré par Yan

d'Argent; encadrements variés à chaque page et une chromolithographie.

Prix : 25 fr.

Cartonné avec plaque : 30 fr.

Relié, dos chagrin, fers spéciaux, tr. dorée : 35 fr.

ESPION (l'), de Fenimore Cooper; adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse, par A.-J. Hubert. 1 vol. grand in-8o orné de 24 gravures sur bois. Prix : percaline, ornements en noir et or, tranche dorée : 5 fr.

FORÊTS DE LA FRANCE (les), par F. Depelchin. 1 vol in-4o orné de 100 gravures sur bois. Prix : 5 fr. 50

Percaline, ornements en noir et or, tranche dorée : 8 fr. 50

FRANÇAISE DU SIÈCLE (la). Mœurs, modes, usages, par Octave Uzanne. Ouvrage de grand luxe terminant la série des 4 volumes inaugurée par l'Éventail. 1 vol. in-8o Jésus carré de 250 pages, imprimé en caractères types de Didot sur papier des Vosges, teinté avec dix en-têtes de chapitres ou débuts de pages, à l'eau-forte coloriée, dix grandes compositions à l'aquarelle gravées en taille-douce et nombreuses vignettes. Prix : 45 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

FRANCE MILITAIRE ILLUSTRÉE (la), par le lieutenant-colonel Dally. 1 vol in-16 illustré de 300 gravures. Prix : 4 fr.

Relié, tranches dorées : 5 fr. 50

GIBIER PLUME (le), les oiseaux de chasse. — Leur description, mœurs, acclimatation et leur chasse, par le marquis G. de Cherville. 1 vol. in-16 avec 34 chromotypographies et 64 vignettes. Prix : 12 fr.

Relié : 19 fr.

GIBIER POIL (le), — les quadrupèdes de la chasse. — Leur description, mœurs, acclimatation, et leur chasse, par le marquis G. de Cherville, avec 30 eaux-fortes sur zinc en couleur et 70 vignettes. 1 vol. in-16. Prix 12 fr.

Relié : 15 fr.

GILDAS L'INTRAITABLE, par M^{lle} Z. Fleuriot. 1 vol. in-12 orné de gravures. Prix : 3 fr. 25

Cartonné en percaline, tr. dorée : 3 fr. 50

(Bibliothèque rose)

HERVÉ PLÉMEUR, par M^{me} Colomb. 1 vol. in-8o illustré de 112 gravures, par E. Zier. Prix : 5 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tr. dorée : 8 fr.

HISTOIRE DE LA TAPISSERIE depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, par Jules Guiffrey. 1 vol. petit in-4o, illustré

de 113 gravures et de 4 chromolithographies. Prix : 15 fr.

Demi - reliure, dos en chagrin, tranche dorée : 20 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

HISTOIRE D'UN BERRICHON, par J. Girardin. 1 vol. in-8o illustré de 112 gravures par Tofani. Prix : 5 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tr. dorée : 8 fr.

LIOS, ville et pays des Troyens ; résultat de fouilles sur l'emplacement de Troie et des explorations faites en Troade de 1871 à 1882, par Henri Schliemann. 1 volume in-8o contenant 2 cartes et environ 2,000 gravures sur bois. Prix : 30 fr.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST (1^{re}), traduction nouvelle avec des réflexions à la fin de chaque chapitre par l'abbé F. de Lamennais. Nouvelle édition de luxe, format grand in-8o Jésus, gravures hors texte d'après L. Hallez, ornements tirés des miniatures de la fin du xiv^{me} et du commencement du xv^{me} siècle. Prix : 10 fr.

Dos chagrin, plats en toile, tranche dorée : 15 fr.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST (1^{re}), traduction de Michel de Marillac, garde des sceaux de France, précédée d'une préface par Louis Veuillot et terminée par une notice historique et bibliographique par Arthur Loth. 1 splendide volume in-8o orné de 14 grandes planches gravées à l'eau-forte et de nombreuses gravures sur bois. Frontispice général composé par Charles Garnier, architecte du nouvel Opéra. Prix : 50 fr. net ; pour agrégé 15 fr.

Relié dos et coins maroquins, doré en tête : 60 fr. net ; pour agrégé 21 fr.

Reliure maroquin plein avec étui : 60 fr. net ; pour agrégé : 21 fr.

JOVELYN, de Lamartine ; neuf dessins de Besnard gravés par de Los Rios, et portrait. 1 vol. in-8o écu, vélin de Hollande. Prix : 30 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

JOURNAL DE LA JEUNESSE (1e), nouveau recueil hebdomadaire illustré, année 1885. 2 volumes grand in-8o ornés de nombreuses gravures. Prix : 20 fr.

Cartonnage en percaline, tranches dorées : 26 fr.

LAC ONTARIO (1e), de Fenimore Cooper. Adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse, par A.-J. Hubert. 1 vol. in-12 orné de 24 gravures sur bois. Prix : 2 fr.

Percaline, ornements en noir et or, tranche dorée : 3 fr.

(Bibliothèque illustrée)

LITTORAL DE LA FRANCE (1e), troisième partie, de Lorient à La Rochelle, par Charles-Félix Aubert. 1 vol. in-4o orné de 300 gravures. Prix : 20 fr.

Riches cartonnage, plaque, tranche dorée : 21 fr.

MADAME ROLAND, sa détention à l'abbaye et à Sainte-Pélagie, 1793, racontée par elle-même dans ses mémoires. 1 vol. in-32 colombier illustré de 8 grandes gravures hors texte dont 2 eaux-fortes en couleurs et 4 grandes gravures en deux tons, 2 grandes en noir et 100 dessins dans le texte. Dessins et eaux-fortes par A. Poirson. Prix : 25 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

MAGASIN ILLUSTRÉ D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION, dirigé par Jean Macé, P.-J. Stahl, Jules Verne, année 1885. 2 vol. grand in-8o. Prix : 14 fr.

Reliés toile, tranches dorées : 20 fr.

— demi-chagrin, tranches

dorées : 24 fr.

MAGASIN PITTORESQUE (1e), 53^{me} année (1885). 1 volume grand in-8o orné de nombreuses gravures. Prix : 10 fr.

Cartonnage rouge : 11 fr. 50

MAISONS DES BÊTES (1es), par M^{me} Gustave Demoulin. 1 vol. in-8o illustré de 78 gravures. Prix : 5 fr.

Cartonné en percaline, à biseaux, tranche dorée : 8 fr.

MATHIAS SANDORF, par Jules Verne. 1 vol. grand in-8o illustré. Prix : 10 fr.

Cartonné percaline, tranche dorée : 13 fr.

MATTEO CIVITALI. — 1. a sculpture italienne au xv^{me} siècle. Sa vie et son œuvre, par Charles Yriarte. 1 volume in-folio sous couverture peau d'âne, en couleurs et en or, imprimés sur papier Japon et orné de 9 planches et 100 gravures. Prix : 75 fr.

MÉMORABLES AVENTURES DU DOCTEUR J.-B. QUIÈS (1es), par Paul Célières, illustré de 25 dessins par F. Lix. 1 vol. in-4o. Prix : 12 fr.

Relié toile avec fers spéciaux, tranche dorée : 16 fr.

MES AVENTURES ET MES VOYAGES DANS L'ASIE CENTRALE, de Téhéran à Khiva, Bokhara et Samarcand, à travers le grand désert turcoman, par Arminius Vambéry. 1 vol. in-12 orné de 20 gravures. Prix : 2 fr.

Percaline, ornements noir et or, tranche dorée : 3 fr.

(Bibliothèque illustrée)

MISSION DE JEANNE D'ARC (1a), texte par Frédéric Godefroy, ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. grand in-8° illustré d'un portrait inédit de la pucelle, tiré d'un manuscrit du xv^me siècle en chromolithographie, de 14 encadrements en 2 teintes, frises, ornements et culs-de-lampe xv^me siècle et de 14 grandes gravures hors texte en taille douce.

Relié dos chagrin, plats dorés avec fers du xv^me siècle: 40 fr. net, pour agrégé: 21 fr.

Reliure chagrin plein à petits fers, tranche dorée, 60 fr. net, pour agrégé: 30 fr.

MONDE DES ATOMES (1a), par W. de Fonvielle. 1 vol. in-12 orné de nombreuses gravures. Prix: 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranches rouges: 3 fr. 50

(Bibliothèque des Merveilles)

MON JOURNAL, recueil mensuel pour les enfants de cinq à dix ans, 4^{ème} année 1884-1885. 1 vol. in-8° orné de nombreuses gravures sur bois. Prix cartonné: 2 fr. 50

MUSÉE DES FAMILLES, lectures du soir, année 1885. 2 vol. grand in-8° ornés de nombreuses gravures. Prix: 14 fr.

NAVIGATION AÉRIENNE (1a), par G. Tissandier. 1 vol. in-12 orné de nombreuses gravures. Prix: 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranches rouges: 3 fr. 50

(Bibliothèque des Merveilles)

NOS OISEAUX, par André Theuriot, 100 aquarelles de Giacomelli. 1 vol. in-4° Jésus. Prix: 500 fr.

NOS PETITS DIABLES, par Albert Girard. 1 vol. in-4° carré, illustré de 82 gravures sur bois. Prix relié en toile avec plaque, tranche dorée: 6 fr. 50

NOTRE-DAME GUESCLIN, la Jacquerie-Delhi et Cawnpore. Scènes historiques par M^{me} de Witt, née Guizot. 1 vol. in-8° illustré de 70 gravures. Prix: 5 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tranche dorée: 8 fr.

NOUVELLES CONQUÊTES DE LA SCIENCE (les), par Louis Figuier. 4 volumes in-8° ornés de gravures. Prix: 20 fr.

Reliure toile, avec fers spéciaux, tranche dorée: 26 fr.

Demi-chagrin, plats toile: 38 fr.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, par Elisée Reclus. Tome XI. L'Afrique septentrionale 2^{ème} partie: Tripolitaine, Tunisie, Algérie et Maroc. 1 vol. grand in-8° contenant 5 cartes en couleurs, 200 cartes insérées dans le texte et 25 gravures sur bois. Prix: 30 fr.

Relié demi-chagrin, plaque or, tranches dorées. Prix: 37 fr.

ŒUV (1^{re}) chez les plantes et chez les animaux, par E. Capus. 1 vol. in-12 orné de nombreuses gravures. Prix: 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranches rouges: 3 fr. 50

(Bibliothèque des Merveilles)

PAROLE (1a), par P. Laffitte. 1 vol. in-12 orné de nombreuses gravures. Prix: 2 fr. 50

Cartonné en percaline bleue, tranches rouges: 3 fr. 50

(Bibliothèque des Merveilles)

PETITR, par M^{me} de Witt, née Guizot. 1 vol. in-12 orné de gravures. Prix: 2 fr. 25

Cartonné en percaline, tr. dorée. Prix: 3 fr. 50

PETITE LAZARE (1a). Édition de luxe illustrée par Gilbert. 1 volume grand in-8° Jésus. Prix: 10 fr.

Reliure toile, tr. dorée: 14 fr.

PETITE ROSE (1a), ses six tantes et ses sept cousins, par P.-J. Stahl. 1 vol. in-8° illustré. Prix: 7 fr.

Cartonné percaline, tr. dorée: 10 fr.

PLAISIRS ET AVENTURES, par M^{me} Chéron de la Bruyère. 1 vol. in-12 orné de gravures. Prix: 2 fr. 25

Cartonné en percaline, tr. dorée: 3 fr. 50

(Bibliothèque des petits enfants)

POUR LES ENFANTS SAGES, texte et dessins de Kate Greenaway. Interprétation de J. Girardin. Album petit in-4° illustré de nombreuses gravures en chromotypographie. Prix cartonné: 8 fr.

PRAIRIE (1a), par Fenimore Cooper; traduction française de M. P. Louisy, édition illustrée par M. P. Andriolli.

1 volume gd in-8° Jésus orné de nombreuses gravures. Prix: 10 fr.

Cartonné percaline avec fers spéciaux: 13 fr.

Relié dos chagrin, plats toile, tr. dorée: 15 fr.

PROVINCE A CHEVAL (1a). Texte et dessins par Crafty. 1 volume grand in-8° colombier, enrichi d'un grand nombre de vignettes intercalées dans le texte et hors texte. Prix: 20 fr.

Cartonné: 24 fr.

Reliure amateur: 27 fr.

QUENTIN DURWARD, de Walter Scott. Adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse, par A.-J. Hubert. 1 vol. in-12 orné de 24 gravures. Prix: 2 fr.

Percaline, ornements noir et or, tr. dorée: 3 fr.

(Bibliothèque illustrée)

ROBINSONS FRANÇAIS (les), par Pierre Delcourt. 1 volume g^d in-8^o Jésus illustré de 150 gravures sur bois. Prix : 10 fr.

Relié avec plaques or et noir, tranches dorées : 14 fr. 75

SAINT-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles. 1 volume petit in-4^o magnifiquement illustré, année 1885. Prix : 18 fr.

Avec reliure, fers spéciaux, tr. dorées : 23 fr.

SIXIÈME RÉCIT DES TEMPS MÉROVINGIENS (le), par Augustin Thierry. Un fascicule de neuf feuilles grand in-folio contenant six grands dessins de Jean-Paul Laurens. Prix : 75 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

SOUVENIRS DE NOTRE TOUR DU MONDE, par Hugues Krafft. 1 volume in-8^o Jésus contenant 24 phototypies et 5 cartes. Prix : 15 fr.

Relié demi-chagrin, tr. dorées : 22 fr.

TARTARIN SUR LES ALPES; nouveaux exploits du héros Tarasconnais, par Alphonse Daudet; illustré d'aquarelles par L. Rossi, Aranda, de Beaumont, Myrbach, Monteynard. 1 vol in-8^o de 320 pages, orné de 130 aquarelles et 16 grandes compositions. Prix : 10 fr.

Relié et doré sur la tranche supérieure : 15 fr.

TERRE A VOL D'OISEAU (la), par Onésime Reclus. 1 vol. grand in-8^o Jésus contenant 500 gravures sur bois et 10 cartes. Prix : 20 fr.

Cartonné richement avec fers spéciaux, tranches dorées : 25 fr.

TERRE DE FEU (la), par Mayne-Reid. 1 vol. in-8^o illustré. Prix : 7 fr.

Cartonné percaline, tr. dorée : 10 fr.

TOUR DE FRANCE D'UN PETIT PARISIEN (le), par C. Améro, illustrations de J. Férat. 1 vol. in-8^o colombier. Prix : 9 fr.

Realiure toile pleine avec fers spéciaux : 12 fr.

TOUR DU MONDE (le), nouveau journal de voyages, publié sous la direction de M. Ed. Charton, année 1885. 1 volume in-4^o orné de nombreuses gravures. Prix : 25 fr.

Relié demi-chagrin, tranches dorées : 31 fr.

TOUR DU PREUX (la), par M^{lle} E. Carpentier. 1 vol. in-12 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline, tr. dorée : 3.50

(Bibliothèque rose)

TUEUR DE DAIMS (le), de Fenimore Cooper; adaptation et réduction à

l'usage de la jeunesse, par A.-J. Hubert. 1 vol grand in-8^o orné de 24 gravures sur bois. Prix : percaline, ornements en noir et or, tranche dorée : 5 fr.

TYRAN DU VILLAGE (le), mœurs de l'Italie régénérée par Ouida. Traduction de l'anglais par Victor Derély. 1 vol in-12 orné de 15 gravures. Prix : 2 fr.

Percaline, ornements noir et or, tr. dorée : 3 fr.

(Bibliothèque illustrée)

UNE MAISON MYSTÉRIEUSE à Stam-boul, suivi de : Damas et Baalbek; Un dernier voyage, par Karl May : Traduction de l'allemand par J. de Rochay. 1 vol in-12 orné de 15 gravures. Prix : 2 fr.

Percaline, ornements noir et or, dorée. 3 fr.

(Bibliothèque illustrée)

UNE PETITE-NIÈCE D'AMÉRIQUE, par M^{lle} de Martignat. 1 vol. in-12 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline, tr. dorée : 3 fr. 50

(Bibliothèque rose)

VERRERIE ET L'ÉMAILLERIE (la), par Edouard Garnier, ancien attaché à la conservation du musée de Sèvres. 1 vol. petit in-4^o orné de nombreuses gravures et de 4 chromolithographies. Prix : 15 fr.

Demi-reliure, dos en chagrin doré, tranche dorée. 20 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

VICAIRE DE WAKFIELD (le), par Goldsmith. Traduction nouvelle par B.-H. Gausseron; illustrations en couleurs par Poirson. Prix : 20 fr.

Relié en peau de crocodile : 25 fr.

VIE DES SAINTS (la) illustrée pour chaque jour de l'année, d'après le P. Giry; ouvrage approuvé par Monseigneur Germain, évêque de Coutances et d'Avranches. 1 volume grand in-8^o illustré de 8 chromolithographies et de 180 gravures sur bois. Prix : 10 fr.

Relié demi-chagrin, tranche dorée : 15 fr.

VILLE ET VILLAGE, d'après Auerbach, par Louis Enault. 1 volume in-folio avec 100 gravures imprimées en deux couleurs. Prix : 20 fr.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XI^e VOLUME

ARTICLES GÉNÉRAUX

- Aux membres de l'Œuvre des Agrégations, 5.
De la traduction de l'Imitation attribuée à Lamennais, 153.
Encyclopie *immortale* Dei de S. S. Léon XIII sur la constitution chrétienne des Etats, 353.
Errata, 373.
Nécrologie, 31.
Voltaire (le), des écoles, 280.

COMPTES RENDUS

- Abbé Pousset (l'), par M. l'abbé Desgeorge. 1 vol. in-18, 60.
Adieu (l'), par Ch. Caemard de la Fayette. 1 vol. in-12, 282.
Afghanistan (l') : Les Russes aux portes de l'Asie, par Charles Simond. 1 vol. in-12, 287.
A la ville et à la campagne. par Xavier Marmier. 1 vol. in-18 Jésus 248.
Aline de Chanterive, par la comtesse de la Rochère. 1 vol. in-12, 248.
Almanach catholique de France pour 1885, 18.
Amirale (l'), par Charles Lomon. 1 vol. in-12, 217.
Anne de Montmorency, grand-maître et connétable de France à la Cour, aux armées et au conseil du roi François 1^{er}, par Francis Decrue. 1 vol. in-8^o, 243.
Art (l'), la religion et la nature en Italie, par Emilio Castelar. 2 vol. in-12, 181.
Art (l'), militaire chez les Romains, par M. de la Chauvelays, 1 vol in-8^o, 243.
Art (l'), et les grands idéalistes, par Erckmann-Chatrian. 1 vol. in-18, 103.
A travers l'Asie centrale, par Henri Moser. 325.
A travers le Zanguebar, par le R. P. Leroy, 326.
Au Cercle, par L. de la Brière. 1 vol. in-18, 237.
Au delà, contes étrangers. par Henry Moreau. 1 vol. in-12, 89.
Au pôle en ballon, par Victor Patrice. 1 vol. in-12, 190.
Au Tonkin, 1883-1885. Récits anecdotiques, par Dick de Lonlay. 1 grand vol. in-8^o ill., 317.
Aux pays du Soudan, Bogos, Mensah, Souakis, par Denis de Rivoyre. 1 vol. in-18 avec carte et gravures, 191.
Aventure de M^{lle} de St-Alais (l'), par Henri Rabusson, 329.
Bazeilles-Sedan, par le général Lebrun. 1 vol. in-8^o, 45.
Biographies des hommes illustres des temps anciens et modernes, par Désiré Blanchet. 1 vol. in-12, 77.
Cadock, par M^{lle} Z. Fleuriot. 1 vol. grand in-8^o ill., 60.
Capitaine Baluret (le) par M^{me} la comtesse de la Rochère. 1 vol in-12, 30.
Capitulaire (le) de Kiersy-sur-Oise (877). Etude sur l'état et le régime politique de la société carolingienne à la fin du ix^e siècle, d'après la législation de Charles le Chauve, par Emile Bourgeois. 1 vol. in-8^o, 306.
Canada (le) et l'émigration française, par Frédéric Gerbié, 116.
Catéchisme militaire à l'usage de la jeunesse, par le colonel Derigny, 157.
Caucase (le) et la Perse, par E. Orsolle. Ouvrage accompagné d'une carte et d'un plan. 1 vol. in-12, 309.
Causeries sur les artistes de mon temps, par M. Jean Gigoux. 1 vol. in-12, 47.
Chansons de France pour les petits Français, avec accompagnement de J.-B. Weckerlin. Album in-4^o oblong, 23.
Charité (la) privée à Paris, par Maxime du Camp. 1 vol in-8^o, 48.
Château de Trélor le, par A. de Rocofort, 352.
Chine et Extrême-Orient, par M. le baron G. de Contenson. 1 vol. in-12, 116.
Choix de lettres de femmes célèbres, par un professeur, 342.
Chute (la) d'une République; Venise, par Ed. Bonnal. 1 vol. in-12, 278.
Chute (la) de l'ancien régime (1787-1789), par Aimé Chérest, 2 vol. in-8^o, 131.

- Celles qui nous mènent, par Ange Benigne. 1 vol. in-18 Jésus, 89.
- Cicérone (le), par J. Burckhardt, traduit de l'allemand par Auguste Gérard, 287.
- Cité (la) antichrétienne au xix^e siècle, par D. Benoist, 1^{re} partie: Les erreurs modernes. 2 vol. in-12, 167.
- Claude de France, duchesse de Lorraine, par M. C. de Magnienville. 1 vol. in-12, 175.
- Les clefs du purgatoire, recueil de prières, par A. R., approuvé par M^{gr} Larue. 1 vol. in-18, 273.
- Clément Favières, par Yoconel. 1 vol. in-12, 286.
- Clocher, (le) journal hebdomadaire paraissant le jeudi, 119.
- Cochinchine religieuse (la), par L.-E. Louvet. 2 vol. in-8^o, 2 cartes. 233.
- Connaissance du cœur de N. S. Jésus-Christ, percé de la lance, ouvrage du R. P. Bonucci de la Compagnie de Jésus, traduit du latin par M^{gr} Luquet. 1 vol. in-12, 129.
- Contes du jour et de la nuit, par Guy de Maupassant. 1 vol. in-18, 138.
- Conscience (la), par le R. P. Jouan. 1 vol. in-8^o, 115.
- Correspondance de Juarez et de Montluc, publiée par M. Léon de Montluc. 1 vol. in-12, 279.
- Correspondance de Louis Veuillot, tome III. Lettres à sa sœur. 1 vol. in-8^o, 15.
- Côte (la) des esclaves et le Dahomey, par l'abbé Pierre Bouche. 1 vol. 156.
- Création (la) et l'œuvre des six jours; études scientifiques et apologetiques, par J.-J.-D. Swolfs. 1 vol. in-8^o, 113.
- Crime de Darius Fal (le), par Adolphe Racot, 342.
- Dans les montagnes rocheuses, par le baron E. de Mandat Grancey. 1 vol. in-12, 156.
- De la guerre navale, (opinion d'un marin) 1 vol. in-12, 313.
- Délaissée. 1 vol. in-12, 121.
- De l'honneur, réflexions d'un prisonnier, par Henri Savatier. 1 vol. in-18, 208.
- Déluge (le), biblique devant la Foi, l'Écriture et la Science, par Alex. Motais, prêtre de l'Oratoire de Rennes 1 vol. in-8^o, 289.
- De Paris à Calcutta, souvenirs de voyages aux îles du Cap-Vert, au Sénégal, à Madagascar et dans l'Inde, par A. Berthet. 1 v. in-8^o, 247.
- De Sadowa à Sedan, mémoires d'un ambassadeur secret aux Tuileries, par Victor Tissot. 1 vol. in-12, 246.
- Désertion, par M^{lle} Zénaïde Fleuriot. 1 vol. in-12, 95.
- Deux André (les), par M^{me} de Stolz. 1 vol. in-12 ill., 191.
- Deux Mousseles (les), par Louis Rousselet. 1 vol. grand in-8^o ill., 93.
- Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent, par Arthur Pougin, grand in-8^o, 49.
- Directoire (le) et l'expédition d'Égypte. Etudes sur les tentatives du Directoire pour communiquer avec Bonaparte, le secourir et le ramener, par le comte Boulay. 1 vol. in-12, 260.
- Discours du Souverain Pontife Léon XIII, aux fidèles de Rome et du monde catholique, publiés par le R. P. Don Pasquale de Francisais, Dei pii operarii, années 1878-1883. 1 vol. in-8^o, 7.
- Dix-huit mois de République. — Impressions et croquis, par Henri Maupin 1 vol. in-12, 219.
- Docteur Richard (le), par Alix de Sault. 1 vol. in-12, 158.
- Doctrines (la) spirituelle de saint Thomas d'Aquin, par le R. P. Elisée Vincent Maumus. 1 volume in-12, 158.
- Dubois-Crancé (1747-1814) par Th. Jung. 2 vol. in-12, 69.
- Edith, par M^{me} Lucie des Ages. 1 vol. in-12, 58.
- Église (l') catholique en Écosse au xviii^e siècle, par le P. James Forbes. 1 vol. in-8^o, 200.
- Élisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, et son temps.
- Une reine du temps de la Réforme, par Louis de Beurley, 26.
- Enfant (l'). par G. Droz. 1 vol. in-18 Jésus, 107.
- En visite chez l'oncle Sam : New-York et Chicago; par le baron E. de Mandat-Grancey. 1 vol. in-18, 163.
- Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, par M. Guyau. 1 vol. in-8^o, 100.
- Essai sur la mission actuelle de la femme, par un diplomate; 1 vol. in-12, 53.
- Essai sur l'organisation des études dans l'ordre des frères-prêcheurs au xiii^e et au xiv^e siècles (1216-1342), par C. Douais. 1 vol. in-8^o, 229.
- Étapes (les) de Madeleine, par M^{me} Colomb. 1 vol. grand in-8^o ill., 158.
- Expédition du « Rodgers » à la recherche de la « Jeannette », et retour de l'auteur par la Sibérie, par William-H. Gilder, membre de l'expédition, traduit de l'anglais par

- J. West, capitaine de frégate en retraite. 1 vol. in-18, 277.
- Fables choisies de Phédre; nouvelle édition classique, par E. Darras. 1 vol. in-12 cart. 56
- Fac-Simile du sermon sur le jugement dernier de Bossuet, par J.-E. Choussy. In-4o, 169.
- Famille sainte (la), par le P. Cordier, 326.
- Faute (la) d'un père, par M. Maryan. 1 vol in-18, 202.
- Filleul (le) du roi, mœurs bruxelloises, par Marguerite Van de Wiele. 1 vol. in-18, 94.
- Fléchier orateur, par M. l'abbé Fabre, 335.
- Fleuve d'Or (le), par Lucien Biart. 1 vol. in-12, 220.
- Folk-Lore, par le comte de Puy-maigre. 1 vol. in-12, 244
- France transatlantique. — Le Canada, par Sylva Clapin, 152.
- Frédéric II et Louis XV, d'après des documents nouveaux (1742-1744), par le duc de Broglie. 2 vol in-8o, 67.
- Frères Trois-Points (les), par Léo Taxil, 339.
- Gabrielle, par A. de Lamothé. 1 vol. in-12, 95.
- Gaule (la) avant les Gaulois, par Alex. Bertrand, 348.
- Général (le) Bourbaki, par un de ses anciens officiers d'ordonnance (Louis d'Eichtal). 1 vol. in-8o, 201.
- Gertrude de Montagu, religieuse de N.-D.-du-Cénacle Notice par le R. P. J. N., de la Compagnie de Jésus. 1 vol in-16, 295.
- Grande Marnière (la), par G. Ohnet. 1 vol. in-12, 205.
- Grandes leçons de l'antiquité chrétienne (les), par M. Pellissier. 1 vol. in-12, 188.
- Grandes souveraines (les) par Adrien Desprez. 1 vol. in-12 ill., 245.
- Grands maîtres (les) de la littérature russe, par E. Dupuy, 342.
- Hautemanière (les) par Charles Canivet. 1 vol. in-18 Jésus, 285.
- Héritier (l') de Robinson, par A. Laurie. 1 vol. in 8o ill., 24.
- Histoire contemporaine de 1789 à la Constitution de 1875, par l'abbé Th. Delmont. 1 vol. in-12, 63.
- Histoire de l'art dans l'antiquité. Tome III.
- Phénicie, Cypré, par G. Perrot. 1 vol. grand in-8o ill., 213.
- Histoire de M. Emeryette l'Eglise de France pendant la Révolution, par M. Elie Méric. 1 vol. in-8o, 228.
- Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles. par Paul Allard 1 vol. in-8o, 54.
- Histoire d'un écolier hanovrien, par A. Laurie. 1 vol. in-8o ill., 24.
- Histoire d'un parti. — Les cinq, sous l'Empire, 1857-1860, par Alfred Darimon, ancien député de la Seine. 1 vol in-18, 285
- Historiens (les) fantaisistes. M. Thiers. Histoire du Consulat et de l'Empire. Deuxième partie, par M. le comte de Martel. 1 vol. in-12, 292.
- Hors du monde, par Jack Franck. 1 vol. in-12, 225.
- Iléa Starkoff, par Tony Féroë, 373.
- Imitation de Jésus-Christ, traduite et paraphrasée en vers français, par Pierre Corneille. 1 vol. in-18, 184.
- Impedimentorum matrimonii synopsis, par G. Allégre. 1 vol. in-8o, 184.
- Imposture (l') des Naundorff, par Pierre Veuillot, avec une préface de Eugène Veuillot. 1 vol. in-18, 311.
- Individu (l') contre l'Etat, par Herbert Spencer; traduit de l'anglais par J. Gerschel. 1 vol. in-12, 149.
- Jack et Jane, par Stahl et Lermont, d'après M. Alcott, in-12, 190.
- Japonais (les), leurs pays, leurs mœurs. Voyage autour du monde, par le comte Raymond de Dalmas, 151.
- Jeanne d'Arc, par Marius Septet. 1 vol. petit in-4o, 21.
- Jeux de la Jeunesse (les), par Frédéric Dillaye. 1 vol. in-8o, 29.
- Journal de dix ans, par Fidus, 348.
- Journal d'un interprète en Chine, par le comte d'Hérisson, 336.
- Journal d'un officier d'ordonnance, — juillet 1870 — février 1871 — par le comte d'Hérisson. 1 vol. in-12, 36.
- Langue (la) commerciale universelle. Grammaire préparatoire de la langue Volapük, par Aug. Kerckhoffs. 1 vol. in-8o, 307.
- Leçons de philosophie, par l'abbé A. Mellier. 1 vol. in-8o, 235.
- Lettre à une honnête femme sur les événements contemporains, par Quatrelles. 1 vol. in-18, 41.
- Lettres à José, par Octave Pirmez. 1 vol. in-12, 88.
- Lettres du R. P. Lacordaire à M^{me} la baronne de Prailly, publiées par le R. P. Bernard Chocarne. 1 vol. in-8o, 65.
- Lettres d'un capitaine de cuirassiers, publiées par Leher, 350.
- Lettres d'un précurseur. — Doudart de Lagrée au Cambodge et son voyage en Indo-Chine, par Félix Julien, 178.
- Lettres d'un soldat, neuf années de campagnes en Afrique. Correspon-

- dance inédite du colonel de Montagnac, publiée par son neveu. 1 vol. in-8o avec portrait. 298.
- Libre pensée contemporaine (la), sa nature et ses principales formes, par l'abbé Canet. 1 vol., 210.
- Livadia, par Jacques Bret. 1 vol. in-12, 215.
- Livre (le) rouge, par Nelly Lieutier, 1 vol. in-12, 92.
- Livre de mon ami (le), par Anatole France. 1 vol. in-12, 249.
- Loi (la) municipale, par Léon Morgand. 2 vol. in-8o, 199.
- Lucia Avila (Les voyages involontaires), par Lucien Biart. 1 vol. in-12, 220.
- Mabel Stanhope, d'après l'anglais de Kathleen O'Meara, par M^{lle} Thérèse-Alphonse Karr. 1 vol. in-12, 221.
- Maçonnerie pratique (la), cours d'enseignement supérieur. 340.
- Madame de Maintenon, par Oct. Gréard. 1 vol. in-12, 86.
- Madame de Sévigné, historien. Lesiècle et la cour de Louis XIX, d'après M^{me} de Sévigné, par F. Combes. 1 vol. in-8o, 195.
- Maison de Chasse (la); Montcharmont le braconnier; L'héritage de Diomède, par le marquis G. de Cherville. 1 vol. in-12, 117.
- Maison (la), et l'Eglise. Souvenirs d'un enfant catholique, par Auguste Nisard. 1 vol. in-18, 29.
- Manoir (le), de Noiseville, par M^{lle} A. Deshayes-Dubuisson. 1 vol. in-18, 62.
- Manuel d'archéologie grecque, par Max. Collignon. 1 vol. in-8o. ill., 212.
- Manuel de chimie agricole et de physiologie végétale et animale appliquée à l'agriculture, par A. Proost. 1 vol in-8o, 145.
- Manuel du Chrétien (le). Édition du Chanoine Gaume, 3 vol. in-12, 55.
- Manuel de juridiction ecclésiastique, par M. P. de Brillaud. 1 vol. petit in-8o, 176.
- Manuel d'introduction générale aux livres saints, par Elie Philippe. Tome Ier, du Canon des livres saints, des livres apocryphes, 275.
- Maréchal Bugeaud (le) d'après sa correspondance intime et des documents inédits, 1784-1849, par M. le comte d'Ideville; 1 vol. in-12, 25.
- Marine de guerre (la), — Son passé et son avenir. — Cuirassés et torpilleurs, par M. Gougéard, 83.
- Marquis d'Arnage (le), par E. de Noviant. 1 vol. in-12, 117.
- Marquis (le) de Laroche-Saint-Jude, par Raymond de Montfort. 1 vol. in-12, 211.
- Maxime Dufournel, suivi de la Rose du Japon, par Gabrielle d'Arvor. 1 vol. in-12, 94.
- Meilleure part (la), par Léon de Tinseau 1 vol., 70.
- Mélanges d'archéologie et d'histoire, par J. Quicherat, 347.
- Michel Chamillard, par l'abbé G. Esnault. 2 vol. in-8o, 114.
- Monach (les), par M. de Bonnières 1 vol. in-12, 76.
- Monde Chinois (le), par M. Philippe Daryl. 1 vol. in-18, 263.
- Monsieur Gendre, par Gaston d'Hailly. 1 vol. in-12. 218.
- M. Pasteur. Histoire d'un savant par un ignorant. 1 vol. in-12, 81.
- Monsieur Thiers, par Ch. de Mazade, de l'Académie française. 1 vol. in-8o, 318.
- Noces (les) d'un Jacobin, par Ch. d'Héricault. 1 vol. in-12, 193.
- Nos Enfants. Poésies. par Amélie Dewailly, avec une lettre de François Coppée. Eau-forte de Vernier. 1 vol. in-16, 316.
- Nos généraux, par Roger de Beauvoir. 1 vol. in-8o ill., 185.
- Nouvelle Calédonie (la), par Le Chartier,
- Œuvres de M. Paul Arène, Jean-des-Figues. — Le Tor d'Entrays. — Le clos des âmes. — La mort de Pan. — Le canot des six capitaines. — Petit in-12, 80.
- Opposition (l') sous les Césars, par Gaston Boissier, de l'Académie française. 1 vol. in-12, 315.
- Origines (les) de la Révolution en Bretagne, par M. Barthélemy Pocquet. 2 vol in-12, 294.
- Pacte (le) de famine: L'organisation du commerce, par M. Léon Biollay. 1 vol. in-8°, 257.
- Paris avant l'histoire, par Élie Berthet. 1 beau vol. in-8°, 87.
- Paroles d'un révolté, par P. Kropotkine, 342.
- Patrie Hongroise (la), souvenirs personnels, par M^{me} Adam (Juliette Lamber). 1 vol. in-8°, 75.
- Pauvre Lady! par E. de Beugny d'Hagerue. 1 vol. in-12, 319.
- Paysans (les) et leurs seigneurs avant 1789, (féodalité, ancien régime), par L. Manesse. 1 vol. in-12 illustré, 245.
- Petite vie des saints, par l'auteur du Manuel du chrétien, 321.
- Petite vie des saintes, par le même, 321.

- Petit livre de cuisine (le), par M^{me} Marie G V. 1 vol. in-12, 240.
- Petit manuel pour la fondation et la direction des patronages ruraux, par M l'abbé Le Conte. 1 vol. in-32, 179
- Pétrole (le) : histoire, origine, exploitation dans tous les pays du monde, par Fernand Hue. 1 vol. in-18, 286.
- Philosophie du droit social, par M^{re} Hugonin. 1 vol. in-8°, 33.
- Plus haut ! roman spiritualiste, par E. des B. 1 vol. in-12, 207.
- Poésie (la) au moyen âge. Leçons et lectures. par Gaston Paris. 1 vol. in-12, 276
- Possessions françaises (les) de l'Afrique Occidentale, par Lebrun, 349
- Postel (M^{re}), sa vie et ses œuvres, par M^{re} Foulon. 1 vol. in-12, 171.
- Pour la muse, par M^{me} Colomb. 1 vol. grand in-8° ill., 120.
- Précis d'histoire ancienne : Orient, Grèce, Rome, par M. l'abbé V. Huguenot. 1 vol. in-18 cart., 118.
- Principes de morale catholique, par J. Didiot, 197.
- Province à cheval (la), par Crafty, 324.
- Quatre années au conseil municipal de Paris, par Denys Cochin. 1 vol. in-18, 279.
- Quatre peurs de notre général (les), par P.-J. Stahl. 1 vol. in-8° ill., 24.
- Recherches historiques sur la fondation de l'église de Chartres et des églises de Sens, de Troyes et d'Orléans, par M. l'abbé Hénault, 214.
- Recherches sur les phénomènes du spiritualisme, par William Crookes, traduit de l'anglais par J. Alidel. 1 vol. in-8°, 170.
- Richesses (les) du Tonkin, par Savigny et Bischoff. 1 vol. in-18 orné d'une carte, 187.
- Roche (la) aux Fées, par Théodore de Grave. Un vol. in-18, 300.
- Roland, par Arg. Talaw. 1 vol. in-12, 222.
- Roland d'Escours, par François Vilars, 1 vol. in-12, 221.
- Roses de Noël, Pensées d'hiver, par M^{me} de Blocqueville. 1 vol. petit in-18, 90.
- Routes et chemins vicinaux, par MM. Durand-Claye, ingénieur en chef, et Marx, inspecteur général des ponts et chaussées en retraite. 1 vol. grand in-8° ill., 314.
- Sans Cœur, par J. Girardin. 1 vol. in-12, 92.
- Science (la) romaine à l'époque d'Auguste, étude historique d'après Vitruve, par A. Terquem, professeur de la faculté des sciences de Lille. 1 vol in-8°, 276.
- Secret (le) de la chambre verte, par Michel Auvray. 1 vol. in-12, 93.
- Secret (le) du Boomerang, par Abel Combes. 1 vol. in-12, 159.
- Sept poussins (les) de la Claudine, par M. Poitevin, 351.
- Signe Meltroë, mœurs berlinoises, par Ph. Daryl. 1 vol. in-12, 91.
- Sœur Vincent, par Leila Hanoum. 1 vol. in-12, 283.
- Sophistication (la) des vins. — Méthodes analytiques et procédés pour reconnaître les fraudes, par Amand Gautier, 57.
- Souvenirs de jeunesse, par Francisque Sarcey. 1 vol. in-8°, 271.
- Souvenirs d'un préfet de police, par L. Andrieux, tome II. 1 vol. in-18, 283.
- Souvenirs d'un vieux critique, par A. de Pontmartin, sixième série. 1 vol. in-12, 266.
- Talisman (le) de Marguerite, par Alfred Seguin. 1 vol. in-12, 284.
- Terre de France, par François de Juliot. 1 vol. in-12, 161.
- Tante Marise, par M^{me} Blandy. 1 vol. in-12, 61.
- Tête (la) et le Cœur, Étude physiologique, psychologique et morale, par l'abbé Vallet. 1 vol. in-12, 265.
- Théorie des belles lettres, par le P. Longhaye, 332.
- Traité d'agriculture théorique et pratique à l'usage des fermes-écoles, des écoles normales et des cultivateurs, par A. Bicheyre. 1 vol. in-12 ill., 315.
- Trappiste (un) au XIX^e siècle. — Le P. Jean-Baptiste, religieux de l'abbaye de Melleray, par M. le chanoine Boursin. 1 vol. in-18 Jésus, 52.
- Trois révolutionnaires : Turgot, Neckker et Bailly, par Nourrisson. 1 vol. in-8°, 136.
- Un écolier américain, par Th. Bailey Aldrich, traduit de l'anglais par Th. Bentzon 1 vol. in-12, 318.
- Une dette d'honneur, par M. Maryan, 352.
- Une éducation dans la famille, conseils pratiques d'une mère. 1 vol in-12, 189.
- Une idée fantasque, par G. Moulhins, 1 vol. in-12, 173
- Une promenade dans le Sahara, par Charles Lagarde. 1 vol. in-12, 297.
- Une sœur aînée, par G. d'Aurget. 1 vol. in-12, 186.
- Un jardin suspendu, un village pri-

- mitif, le tapis des Quatre Facardeaux, par M^{me} de Witt. 1 grand vol in-8o ill., 284.
- Un héritage, par M^{me} de Witt, née Guizot. 1 vol. in-16, 319.
- Un isolé, par M^{me} Etienne Marcel. 1 vol. in-12, 119, 280.
- Un ministre de la Restauration. — Le marquis de Clermont-Tonnerre. par Camille Rousset. 1 vol. in-8o, 97.
- Un prince chrétien, Henri de France, comte de Chambord, par le R. P. Emile Regnault, brochure in-8o, 104.
- Vacances (les) d'un médecin, par M. le docteur E. Guibout. 1 vol. in-12, 236.
- Verges (les), satires contemporaines, par Gaston David. 1 vol. in-12, 27.
- Vie (la) à bon marché, par Tanneguy de Wogan, 185.
- Vie (la) dans le mariage, par Antonin Rondelet. 1 vol. in-12, 106.
- Vie de Pauline-Marie Jaricot, par M^{lle} J. Maurin. 2 vol. in-12, 46.
- Vie de Saint Camille de Lellis, par M^r Justin Fèvre. 1 vol. grand in-8o, 84.
- Vie de Saint-Livier, martyr, par M. l'abbé de Tinseau, chanoine honoraire de Metz. 1 vol. in-8o, ill., 310.
- Vie des saints (la) illustrée, d'après le P. Giry, 321.
- Vie des Saints, par M^r Paul Guérin. 1 vol. in-4o, 183.
- Vie et révélations de la B. Marguerite-Marie, écrites par elle-même. 1 vol petit in-18, 249.
- Vieux musicien (le), par Marthe Lachèse 1 vol. in-12, 223.
- Vif Argent, par M^{me} de Stolz. 1 vol. in-12 ill., 120.
- Voyages de Gulliver (les), édition nouvelle, par B.-H. Gausseron. 1 vol. in-8o, 20.
- Voyageurs (les) en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, par Albert Babegu. 1 vol. in-12, 85.
- Walbret (les), par M. du Campfranc, 1 vol. in-12, 61, 121.
- Wanda, par Ouida, roman anglais traduit par Fr. Bernard. 2 vol. in-12, 232.

LISTE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES NOMS D'AUTEURS

- Adam (M^{me} Juliette Lamber), 75.
- Ages (M^{lle} Lucie des), 58.
- Alcott, 190.
- Aldrich (Th Bailey), 318.
- Alidel (J.), 170.
- Allard (Paul), 54.
- Allègre (G.), 184.
- Andrieux (L.), 283.
- Anonymes, 18, 31, 53, 81, 119, 121, 153, 189, 207, 240, 249, 273, 280, 295, 313.
- Arène (Paul), 80.
- Arvor (Gabrielle d'), 94.
- Aurgel (G. d'), 186.
- Auvray (Michel), 95.
- Babeau (Albert), 85.
- Beauriey (Louis de), 26.
- Beauvoir (Roger de), 185.
- Benigne (Ange), 89.
- Benoist (D.), 167.
- Bernard (Fr.), 232.
- Berthet (A.), 247.
- Berthet (Elie), 87.
- Beugny d'Hagerue (E. de), 319.
- Biart (Lucien), 220.
- Bicheyre (A.), 315.
- Biollay, (Léon), 257.
- Bischoff, 187.
- Blanchet (Désiré), 77.
- Blandy (M^{me}), 61.
- Blocqueville (M^{me} de), 90.
- Boissier (Gaston), 315.
- Bonnal (Ed.), 278.
- Bonnières (de), 76.
- Bonucci (R. P.), 129.
- Bouche (Pierre), 156.
- Boulay (le Comte), 260.
- Bourgeois (Emile), 306.
- Boursin (Chanoine), 52.
- Bret (Jacques), 215.
- Brillaud (P. de), 176.
- Broglie (Duc de), 67.
- Camp (Maxime du), 48.
- Campfranc (M. du), 61, 121.
- Canet (Abbé), 210.
- Canivet (Charles), 285.
- Castelar (Emilio), 181.
- Chauvelays (de la), 243.
- Chérest (Aimé), 131.
- Cherville (Marquis G. de), 117.
- Chocarne (R. P. Bernard), 65.
- Choussy (J.-E.), 169.
- Clapin (Sylva), 152.
- Cochin (Denys), 279.
- Collignon (Max.), 212.
- Colomb (M^{me}), 121, 158.
- Combes (Abel), 159.
- Combes (F.), 195.
- Corneille (Pierre), 184.

Contenson (Baron G. de), 116.
 Crookes (William), 170.
 Dalmas (Comte Raymond de), 151.
 Darimon (Alfred), 285.
 Darras (E.), 56.
 Daryl (Ph.), 91, 263.
 David (Gaston), 27.
 Decrue (Francis), 243.
 Delmont (Abbé Th.), 63.
 Derigny (Colonel), 157.
 Desgeorge Abbé, 60.
 Deshayes-Dubuisson (M^{lle} A.), 63.
 Desprez (Adrien), 245.
 Dewailly (Amélie), 316.
 Didiot (J.), 197.
 Dillaye (Frédéric), 22.
 Douais (C.), 229.
 Droz (G.), 107.
 Durand-Claye, 314.
 Eichtal (Louis d'), 20.
 Erckmann-Chatrion, 103.
 Esnault (Abbé G.), 114.
 Fayette (Ch. Calemard de la), 282.
 Fèvre (M^r Justin), 84.
 Fleuriot (M^{lle} Z.), 60, 95.
 Forbes (P. James), 200.
 Foulon (M^r), 171.
 France (Anatole), 249.
 Franciscis (Don Pasquale de), 7.
 Franck (Jack), 225.
 Gaume (Chanoine), 55.
 Gausseron (B.-H.), 20.
 Gautier (Armand), 57.
 Gerard (Auguste), 287.
 Gerbié (Frédéric), 116.
 Gerschel (J.), 149.
 Gigoux (Jean), 47.
 Gilder (William H.), 277.
 Girardin (J.), 92.
 Gougeard, 83.
 Grave (Théodore de), 300.
 Gréard (Oct.), 86.
 Guérin (M^r Paul), 183.
 Guibout (docteur E.), 236.
 Gnyau, 100.
 Hailly (Gaston d'), 218.
 Hanoum (Leila), 283.
 Hénault (Abbé), 214.
 Héricault (Ch. d'), 193.
 Hérissou (Comte d'), 36.
 Hue (Fernand), 286.
 Hugonin (M^r), 33.
 Huguenot (Abbé V.), 118.
 Ideville (Comte d'), 25.
 Jung (Th.), 69.
 Jouan (R. P.), 115.
 Julien (Félix), 178.
 Julliot (François de), 161.
 Karr (M^{re} Thérèse-Alphonse), 221.
 Kerckhoffs (Aug.), 307.
 La Brière (L. de), 237.
 Lachèse (Marthe), 223.
 Lagarde (Charles), 297.

Lamothe (A. de), 95.
 Laurie (A.), 24.
 Lebrun (Général), 45.
 Le Conte (Abbé), 179.
 Lermont, 190.
 Lieutier (Nelly), 92.
 Lomon (Charles), 217.
 Lonlay (Dick de), 317.
 Louvet (L. E.), 233.
 Luquet (M^r), 129.
 Magnienville (C. de), 175.
 Mandat-Grancey (Baron E. de), 156, 163.
 Manesse (L.), 245.
 Marcel (Etienne), 119, 280.
 Marmier (Xavier), 248.
 Martel (Comte de), 292.
 Marx, 314.
 Maryan, 202.
 Maumus (R. P. Élisée Vincent), 158.
 Maupassant (Guy de), 138.
 Maupin (Henri), 219.
 Maurin (M^{lle} J.), 46.
 Mazade (Ch. de), 318.
 Mellier (L.), 235.
 Méric (Elie), 228.
 Montagnac (de), 298.
 Montfort (Raymond de), 211.
 Montluc (Léon de), 279.
 Moreau (Henry), 89.
 Morgand (Léon), 199.
 Motais (Alex.), 289.
 Moulhins (J.), 173.
 Nisard (Auguste), 29.
 Nourrisson, 136.
 Noviant (E. de), 117.
 Ohnet (G.), 205.
 O'Meara (Kathleen), 221.
 Orsolle (E.), 309.
 Ouida, 232.
 Paris (Gaston), 276.
 Patrice (Victor), 190.
 Pellissier, 188.
 Perrot (G.), 213.
 Philippe (Elie), 275.
 Pirmez (Octave), 88.
 Pocquet (Barthélemy), 294.
 Pontmartin (A. de), 256.
 Pougin (Arthur), 19.
 Proost (A.), 145.
 Puymalgre (Comte de), 244.
 Quatrelles, 23, 41.
 Regnault (R. P. Émile), 104.
 Rivoyre (Denis de), 191.
 Rochère (C^{ess} de la), 30, 248.
 Rondelet (Antonin), 106.
 Rousselet (Louis), 93.
 Rousset (Camille), 97.
 Sarcey (Francisque), 271.
 Sault (Alix de), 158.
 Savatier (Henri), 208.
 Savigny, 187.
 Seguin (Alfred), 284.
 Sepet (Marius), 21.

Simond (Charles), 287.
Spencer (Herbert), 149.
Stahl (P.-J.), 24, 190.
Stolz (M^{me} de), 120, 191.
Swolfs (J.-J.-D.), 113.
Talaw (Ary), 222.
Terquem (A.), 276.
Tinseau (Abbé de), 310.
Tinseau (Léon de), 70.
Tissot (Victor), 246.

Vallet (Abbé), 265.
Veuillot (Louis), 15.
Veuillot (Pierre), 311.
Vilars (François), 221.
Weckerlin (J.-B.), 23.
West (J.), 277.
Wiele (Marguerite Van de), 94.
Witt (M^{me} de), 284, 319.
Wogan (Tanneguy de), 185.
Yoconel, 286.

Le Gérant : F. WATTELIER.